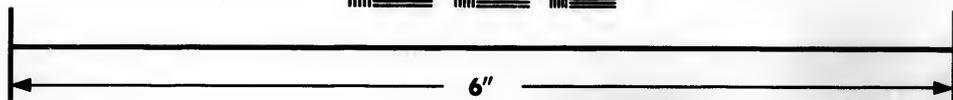
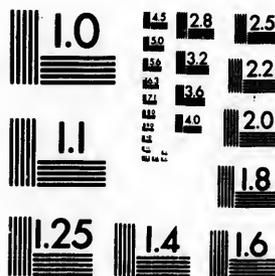


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

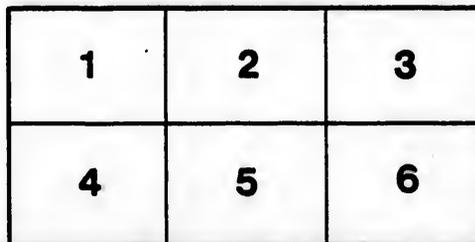
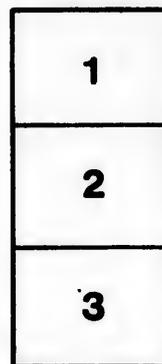
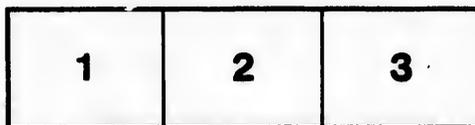
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

etails
e du
odifier
une
image

rrata
o

elure,
h à

32X

22 vol

77/10

8390

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SEPTIÈME.

De la Bibliothèque
 du
 Chanoine Scott
 curé
 de Ste Foy

220



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME SEPTIÈME.

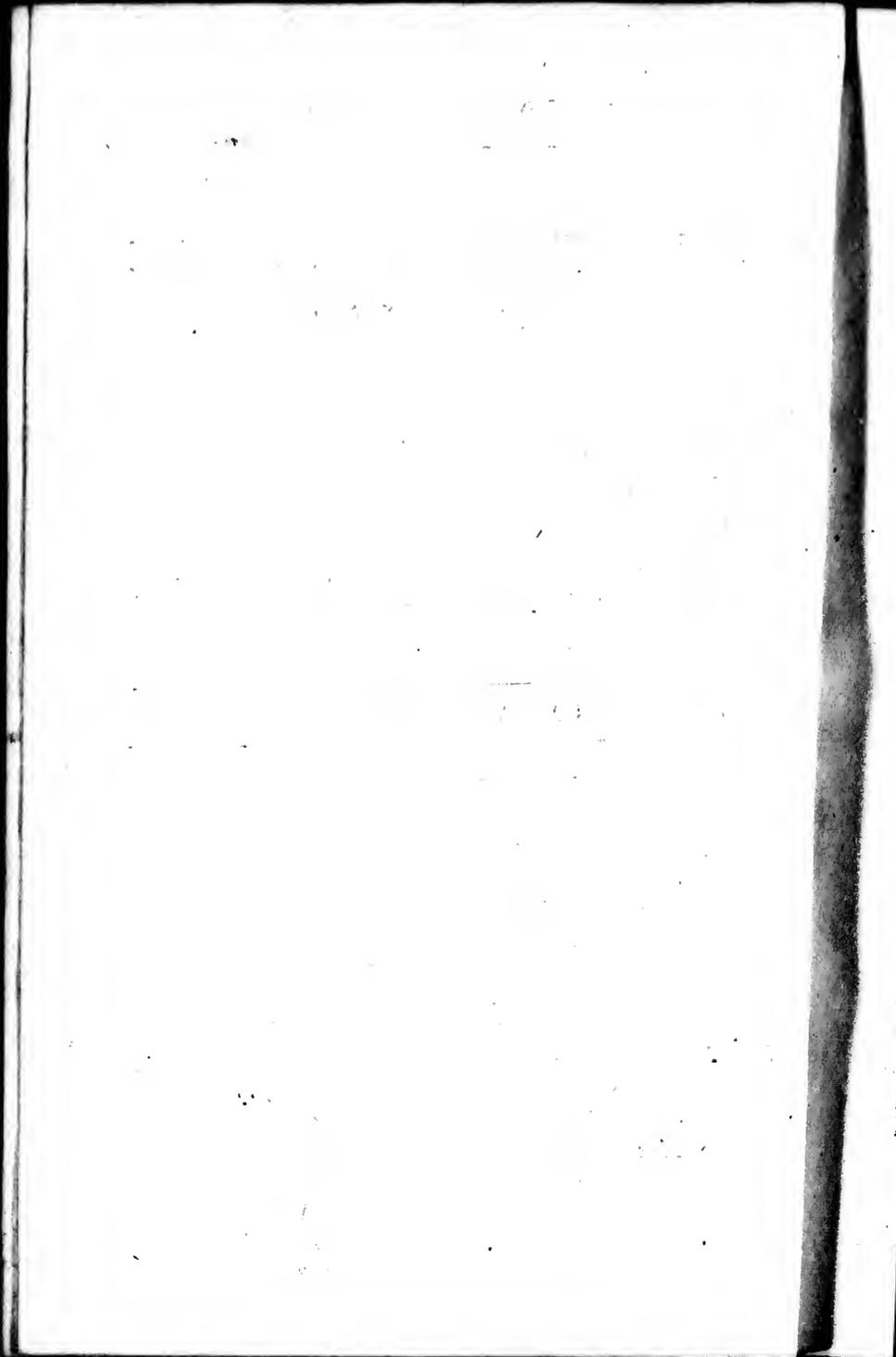


Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXX
Avec Approbation, & Privilège du Roy.







A B R É G É
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE QUATRIÈME.

CONTENANT LA CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

*Précis de différens Voyages à la Chine, depuis le
treizième siècle jusqu'à nos jours.*

CEST peu de temps après les conquêtes de
Gengiskan dans l'Asie, & sous le règne des Em-
pereurs Tartares, ses successeurs, que quelques
Européens pénétrèrent jusqu'à la Chine, non par

CHINE.

Tome VII.

A

~~CHINE.~~ la grande mer , dont la route n'était pas encore ouverte, mais en traversant par terre les contrées du nord qui avoisinent ce grand Empire.

Rubruquis. Un des premiers que ce chemin y conduisit, fut un Capucin nommé Rubruquis. Sa relation n'est guères qu'un tissu de fables ridicules; mais l'objet de son voyage est remarquable. Dans le temps que St. Louis attendait, dans l'isle de Chypre, le moment de s'embarquer pour la Syrie, quelques Chrétiens d'Arménie, Prêtres Nestoriens, & quelques Religieux Missionnaires, qui étaient parvenus à la Cour du Kan des Tartares, à la faveur des correspondances de commerce que la Puissance de ce peuple conquérant ouvrait alors dans toutes les parties de l'Asie, firent écrire au Roi de France, que le Kan voulait se convertir au Christianisme, & qu'une Ambassade de la part d'un Prince tel que St. Louis, achèverait de l'y déterminer. Ils firent même partir des Envoyés d'un petit Prince Tartare, qui habitait vers les frontières de la Perse, & qui assurèrent que leur Maître s'était converti. Ces Envoyés & les lettres des Religieux persuadèrent St. Louis. Il se hâta de dépêcher vers le Kan trois Religieux Jacobins, deux Secrétaires, deux Officiers de sa maison, & le Capucin Rubruquis. S. Louis avait été fort mal informé. Le Kan, nommé dans nos histoires Mangou-Kan, avait à sa Cour des Prêtres de toutes les Reli-

gions, des Mahométans, des Idolâtres, des Nestoriens. Il s'amusait quelquefois de leurs querelles.

CHINE.

Quant à sa croyance, il paraît que c'était l'unité d'un Dieu, & le culte rendu à des Divinités inférieures, mêlé des superstitions des Devins. C'est du moins ce qui résulte de sa profession de foi, telle que la rapporte l'Ambassadeur Capucin :

« Les Mogols croient qu'il n'y a qu'un Dieu,
 » & lui adressent des vœux sincères. Comme il a
 » mis plusieurs doigts à la main, de même il a
 » répandu diverses opinions dans l'esprit des hommes. Dieu a donné l'Écriture aux Chrétiens;
 » mais ils ne la pratiquent guères. On n'y trouve
 » pas qu'il soit permis de se décrier les uns les
 » autres, ni que pour de l'argent on doive abandonner les voies de la justice ». Rubruquis approuva toutes les parties de ce discours. Il entreprit ensuite de se justifier lui-même; mais le Kan l'interrompit, en l'assurant qu'il ne prétendait faire aucune application personnelle. Il répéta : « Dieu
 » vous a donné l'Écriture, & vous ne l'observez
 » pas : il nous a donné les Devins; nous suivons
 » leurs préceptes, & nous vivons en paix ».

Cette audience se donnait à Caracorum, dans le Katay. Rubruquis, en partant de Constantinople, s'était embarqué sur l'Euxin, avait remonté le Tanais, & delà, prenait sa route par terre, avait passé le Volga, les Portes Caspiennes dans

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

CHINE. le Caucase, & traversant le pays de Taugal & le Tibet, était arrivé dans la partie septentrionale de la Chine, nommée Catay par les Tartares.

Marc-Paul. Quelques années après, Marco Paulo, ou Marc Paul, Négociant Vénitien, & Voyageur célèbre, que son commerce avait conduit dans l'Asie mineure, traversa l'Arménie, la Perse, & le désert qui la sépare de la Tartarie, & pénétra jusqu'à la Chine. C'est lui qui, le premier, accrédita l'histoire du Vieux de la Montagne, répétée depuis dans nos Historiens. Il place ses états dans un pays qu'il appelle Mulebel, dans des montagnes voisines de la Perse : ce Prince, nommé *Aladin*, entretenait, dit-il, dans une vallée, de beaux jardins, & de jeunes filles d'une beauté charmante, à l'imitation du Paradis de Mahomet. Son amusement était de faire transporter de jeunes hommes dans ce Paradis, après les avoir endormis par quelque potion, & de leur faire goûter, à leur réveil, toutes sortes de plaisirs pendant quatre ou cinq jours. Ensuite, dans un autre accès de sommeil, il les renvoyait à leurs Maîtres, qui les entendant parler avec transport d'un lieu qu'ils prenaient effectivement pour le Paradis, promettaient la jouissance continuelle de ce bonheur à ceux qui ne manqueraient pas de courage pour défendre leur Prince. Une si douce espérance les rendait capables de tout entreprendre ; & le

Vieux de la Montagne se servit d'eux pour faire tuer plusieurs Princes. Il avait deux Lieutenans, l'un près de *Damas*, & l'autre dans le *Kurdistan*. Les étrangers qui passaient par ses terres, étaient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Mais *Ulau*, ou *Holagou*, prit son château par famine, après trois ans de siège, & lui fit donner la mort. Observons que Marc Paul n'est pas renommé par sa véracité, & que cette histoire n'a jamais eu d'autre garant que lui.

Quoique les relations de Paulo aient paru, avec raison, suspectes à quelques égards, cependant ses observations ont été confirmées sur beaucoup d'articles, & nous réunirons ici ce qu'il a semé de plus curieux dans le récit de sa route depuis le désert jusqu'à la Chine. Les Tartares le nomment *Lop*, du nom d'une grande ville de la dépendance du Kan, située à l'entrée du désert, dont la situation est entre l'Est & le Nord-Est. Il ne faut pas moins d'un an, si l'on en croit Paulo, pour arriver au bout de cette vaste solitude, ni moins d'un mois pour la traverser dans sa largeur. On n'y trouve que des sables & des montagnes stériles. Cependant il s'y présente de l'eau tous les jours, mais souvent en très-petite quantité, & fort amère en deux ou trois endroits. Les Marchands qui traversent le désert de *Lop*, sont obligés d'y porter des provisions. On n'y voit aucune espèce d'animaux.

CHINE.

Après avoir traversé ce désert de l'Est au Nord-Est, on arrive dans la province de *Taugal*. Celle de *Kamul*, qui en dépend, renferme quantité de châteaux & de villes. Sa capitale porte le même nom. Ce pays touche à deux déserts; le *grand*, dont on vient de parler; & le *petit*, qui n'a que trois journées de longueur. *Kamul* produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Les Habitans sont Idolâtres : leur temps se passe dans toutes sortes d'amusemens, tels que la danse. Lorsqu'un Voyageur s'arrête dans quelque maison, le Maître ordonne à sa famille de lui obéir pendant tout le séjour qu'il y fait. Il quitte lui-même sa maison, & laisse à l'étranger l'usage de sa femme, de ses filles, & de tout ce qui lui appartient. Les femmes du pays sont fort belles : Mangukhan voulut les délivrer d'un asservissement si honteux; mais trois ans après, à l'occasion de quelque disgrâce qui était arrivée à la Nation, & qu'elles regardèrent comme une punition du changement de leur usage, elles firent prier le Kan de rétracter ses ordonnances. Il leur répondit : « Puisque vous desirez ce qui fait votre honte, » je vous accorde votre demande ».

Paulo rapporte une singulière coutume du Tibet. Le goût des Habitans ne leur faisant pas desirer la virginité dans leurs femmes, l'usage du pays est d'amener de jeunes filles aux étrangers pour leur

servir d'amusement pendant leur séjour. Une fille, au départ de son galant, lui demande quelque petit présent, comme un témoignage de la satisfaction qu'il a reçue d'elle. On ne la voit plus paraître sans cette nouvelle preuve de sa complaisance, dont elle se fait un ornement; & celles qui peuvent en montrer le plus, jouissent d'une réputation distinguée. Mais le mariage les prive de cette liberté, & les hommes observent soigneusement entr'eux de ne pas troubler le repos des maris.

Dans une autre contrée Tartare, qu'il nomme Coruzan, il a observé des usages qui ne sont pas moins extraordinaires. Ceux qui ont commis des crimes portent sur eux du poison, & le prennent aussitôt qu'ils sont arrêtés, pour se garantir des tourmens d'une rigoureuse question. Mais les Magistrats ont trouvé le moyen de le leur faire rejeter, en leur faisant avaler de la fiente de chien. Avant qu'ils eussent été subjugués par le Kan, ils poussaient la barbarie jusqu'à tuer les étrangers auxquels ils voyaient de l'esprit & de la beauté, dans l'espérance que ces qualités demeureraient à leur Nation.

La province de Coruzan produit des serpens longs de dix brasses, & gros de quatre ou cinq pieds. Ils ont vers la tête deux petits pieds armés de griffes, les yeux plus grands que ceux d'un bœuf.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

CHINE.

& fort brillans , la gueule assez grande pour avaler un homme , les dents larges & tranchantes. La chaleur les oblige à se tenir cachés pendant le jour ; mais ils cherchent leur proie pendant la nuit. Les habitans du pays les prennent en faisant des pointes de fer dans le sable , au long des traces qu'ils font pour aller boire. Ils en mangent la chair , qu'ils trouvent délicieuse.

Cinq journées à l'Est du *Coruzan* , on trouve la province de *Kardom*. C'est un usage des Habitans de s'incruster les dents de petites plaques d'or. Les hommes se font avec une aiguille & de l'encre , des raies noires autour des jambes & des bras. Leur unique occupation est l'usage de la chasse & l'exercice des armes. Ils abandonnent les soins domestiques à leurs femmes & aux esclaves qu'ils prennent à la guerre , ou qu'ils achètent. Aussitôt qu'une femme a mis au monde un enfant , elle se leve , elle lave son fruit & l'habille. Le mari se met au lit avec l'enfant , s'y tient pendant quarante jours , & reçoit les visites ; tandis que sa femme apporte des bouillons , prend soin des affaires , & nourrit l'enfant de son sein.

Le séjour ordinaire des habitans est dans des montagnes sauvages , dont le mauvais air est mortel aux étrangers. Ils se nourrissent de riz & de viande crue. Leur liqueur est du vin de riz. Ils n'ont pas d'Idoles ; mais ils rendent un culte au

plus âgé de chaque famille , comme à l'être auquel ils doivent tout ce qu'ils sont & tout ce qu'ils possèdent. Ils n'ont aucune sorte de caractères. Leurs contrats se font avec des tailles de bois , dont chaque partie garde la sienne , que le Créancier remet après avoir été payé.

On ne connaît pas de Médecins dans les provinces de *Kaindu* , de *Vocham* & de *Coruzan*. Si quelqu'un tombe malade , la famille appelle les Prêtres , qui se mettent à chanter & à danser au son de leurs instrumens. Le diable , dit Paulo , ne manque pas d'entrer dans le corps de quelqu'un d'entre eux. Les autres s'en apperçoivent , & finissent leur danse par consulter le possédé. Ils supplient l'esprit d'implorer la Divinité offensée , & promettent que si le malade en revient , il leur offrira quelque partie de son sang. Lorsque le Prêtre juge la maladie mortelle , il assure que la Divinité ne veut pas se laisser fléchir , parce que l'offense est trop grande. Mais s'il voit quelque apparence de guérison , il ordonne qu'un certain nombre d'autres Prêtres , avec leurs femmes , aient à sacrifier un certain nombre de bœufs à tête noire. Aussitôt on allume des flambeaux ; la maison est parfumée. On égorge les bœufs , qu'on fait cuire à l'eau. Le sang & le bouillon sont jetés en l'air , tandis que les Prêtres recommencent à danser avec leurs femmes. Ils prétendent alors que la Divinité

CHINA.

est appaisée, & se mettant à table, ils mangent avidement la chair des victimes.

Paulo parle avec admiration d'une ville Chinoise, qu'il appelle Quinsai, capitale d'une province du même nom, & que les Géographes ne savent où placer. Il faut observer que Paulo ayant écrit en vénitien, & étant traduit en latin, la plupart des noms qu'il cite sont étrangement défigurés. D'ailleurs, il est prouvé que plusieurs contrées & plusieurs villes de la Chine ont changé de noms en changeant de Maîtres. Enfin les invasions Tartares ont ruiné beaucoup de pays, & fait disparaître beaucoup de villes florissantes, qui depuis ont été remplacées. Nous croyons ne devoir pas omettre ce que dit Paulo de la ville de Quinsai, qui sans doute était une des principales de l'Empire, & qui nous donnera une idée de ce qu'était la Chine au treizième siècle.

Paulo, qui avait vu plusieurs fois Quinsai, en donne une description fort détaillée. Il fait observer que le mot de *Quinsai* signifie *du Ciel*, & qu'en effet elle n'a rien d'égal dans le monde. « C'est » un véritable Paradis terrestre. On lui donne cent » milles de tour : cette grandeur extraordinaire vient » principalement de ses rues & de ses canaux, qui » sont fort larges. Elle a d'ailleurs de très-grands » marchés. D'un côté de Quinsai est un lac d'eau » douce, & de l'autre côté, une grande rivière qui,

» entrant dans la ville par plusieurs endroits , &
 » charriant toutes les immondices, passe au travers du
 » lac, & va se jeter dans l'Océan, à vingt-cinq milles
 » Est-Nord-Est. Elle a près de son embouchure une
 » ville nommée *Gampu*, où mouillent les vaisseaux
 » qui arrivent de l'Inde. Les canaux de *Quinfai*
 » sont couverts d'une multitude de ponts, & sont
 » fait monter au nombre de douze mille, & sont
 » quelques-uns si hauts, qu'un vaisseau passe
 » dessous avec son mâât dressé, tandis que les char-
 » riots & les chevaux passent par-dessus. Du côté
 » qui restait ouvert, les anciens Rois ont ceint la
 » ville d'un large fossé, qui n'a pas moins de qua-
 » rante milles de long, & qui reçoit son eau de la
 » rivière. La terre qu'on en a tirée sert comme de
 » rempart.

» Entre une infinité de marchés qui sont distri-
 » bués dans toute la ville, on en compte dix princi-
 » paux, dont chacun forme un quarré de deux milles.
 » Ils sont à quatre milles de distance l'un de l'autre,
 » & sont tous face à la principale rue, qui a qua-
 » rante brasses de largeur, & qui traverse toute la
 » ville. On voit à *Quinfai* un grand nombre de pa-
 » lais avec leurs jardins, mêlés entre les maisons des
 » marchands. La presse est si grande dans les rues,
 » qu'on a peine à comprendre d'où l'on peut tirer
 » assez de vivres pour nourrir tant de monde. Un
 » Officier de la Douane assura *Paulo* qu'il s'y con-

CHINE.



CHINE.

» sommaît tous les jours trois *somas* de poivre, cha-
 » que *soma* contenant deux cent trente-trois livres ;
 » par où l'on doit juger quelle devait être la quan-
 » tité des autres provisions. Des deux côtés de la
 » grande rue est un pavé large de dix brasses ; le
 » milieu est de gravier ; avec des passages pour l'eau.
 » On apperçoit de tous côtés de longs charriots ca-
 » pables de contenir six personnes, & qui sont à louer,
 » pour prendre l'air ou pour d'autres usages. Toutes
 » les autres rues sont pavées de pierres. Derrière
 » le marché coule un grand canal, bordé de spacieux
 » magasins de pierre, pour les marchandises de l'In-
 » de & d'autres lieux.

» Dans ces marchés, où quantité de rues abou-
 » rissent, il se rassemble trois fois la semaine qua-
 » rante ou cinquante mille personnes, qui appor-
 » tent par les canaux une si grande abondance de
 » toutes sortes de légumes, de viande & de gibier,
 » que quatre canards s'y donnent pour quatre sols
 » de Venise. Entre les fruits, on y trouve d'excel-
 » lentes poires qui pèsent jusqu'à dix livres. Le raisin
 » y vient de divers autres lieux, parce qu'il ne croît
 » pas de vignes aux environs de Quinfai ; mais on
 » y apporte chaque jour, de la mer & du lac, une
 » prodigieuse quantité de poissons frais. Tous les
 » marchés sont environnés de maisons fort hautes,
 » avec des boutiques où l'on vend toutes sortes de
 » marchandises. Quelques-unes ont des bains d'eau

» froide & d'eau chaude; les premiers, pour les ha-
 » bitans du pays, qui ont, dès leur enfance, l'usage
 » de s'y laver tous les jours; les autres, pour les
 » étrangers qui ne sont pas accoutumés à l'eau froide.

» Il n'y a pas de villes au monde où l'on trouve
 » tant de Médecins, d'Astrologues & de femmes
 » publiques. A chaque coin des marchés est un
 » palais où réside un Magistrat, qui juge tous les
 » différends du commerce, & qui veille sur les
 » gardes des ponts.

» Les habitans du pays ont le teint blanc. La
 » plupart sont vêtus de soie, qu'ils ont en fort gran-
 » de abondance. Leurs maisons sont belles. Ils les
 » ornent de peintures, & de meubles précieux. Leur
 » caractère est fort doux. On n'entend guère parler
 » entr'eux de querelles ni de disputes. Ils vivent
 » avec tant d'union, qu'on croirait chaque rue com-
 » posée d'une même famille. L'état conjugal est si
 » respecté, que la jalousie est une passion qu'ils con-
 » noissent peu. Ils regardent comme une infamie de
 » prononcer un mot trop libre devant une femme
 » mariée.

» Ils sont extrêmement civils pour les Etrangers,
 » & toujours prêts à les aider de leurs conseils dans
 » toutes leurs affaires; mais ils ont peu d'inclina-
 » tion pour la guerre: on ne voit même aucune
 » arme dans leurs maisons. Les Artisans sont divi-
 » sés en douze principales Professions, dont chacune

CHINE.

» a mille boutiques , & chaque boutique , une mai-
 » son pour le travail où le maître a sous lui depuis
 » dix jusqu'à quarante ouvriers. Quoique la Loi
 » oblige un fils d'embrasser la profession de son
 » père , elle permet à ceux qui se sont enrichis , de
 » se dispenser eux-mêmes du travail , & de porter
 » des habits fort riches , sur-tout à leurs femmes.
 » Chaque rue a des tours de pierre , pour mettre en
 » sûreté les meubles & les marchandises dans les
 » incendies auxquels les maisons de bois sont fort
 » exposées. Le lac est environné de beaux édifices ,
 » de grands palais , de temples & de monastères. Il a
 » deux Isles vers le centre , & chaque Isle un palais
 » avec une multitude d'appartemens , où les Habi-
 » tans vont célébrer des mariages & d'autres fêtes.
 » Les barques qui servent au passage ou à la prome-
 » nade , sont couvertes d'un pavillon plat , qui forme
 » une espèce de chambre , peinte avec beaucoup de
 » propreté. Les bateliers sont dessus avec leurs avi-
 » rons & n'ont pas besoin de voiles , parce que l'eau
 » a peu de profondeur. Les Habitans de la ville vien-
 » nent se réjouir le soir dans ce lieu avec leurs fem-
 » mes & leurs amis , s'ils n'aiment mieux s'amuser
 » à parcourir la ville dans des charriots.

» On voit à Quinsai un grand nombre de riches
 » hôpitaux fondés par les anciens Rois. On y transfère
 » ceux à qui la maladie ôte le pouvoir de tra-
 » vailler ; mais lorsqu'ils sont rétablis , on les oblige
 » de retourner au travail.

» Les marchés sont remplis d'Astrologues , qu'on
 » va consulter à chaque occasion. Il ne se fait pas
 » un mariage , il ne naît pas un enfant sur lequel
 » on ne les interroge , pour sçavoir à quel bonheur
 » on doit s'attendre. A la mort de quelque personne
 » de distinction , la famille vêtue de toile grossière
 » accompagne le corps jusqu'au bûcher avec des in-
 » trumens de musique & des chants à l'honneur des
 » Idoles. Elle jette dans le feu diverses figures de
 » papier.

» La plupart des ponts de Quinsai ont une garde
 » de dix hommes , cinq pour le jour & cinq pour
 » la nuit. Dans chaque corps-de-garde on place un
 » grand bassin sur lequel on frappe les heures , qui
 » commencent au lever du soleil , & qui finissent
 » lorsqu'il se couche , pour recommencer ainsi suc-
 » cessivement. Les Gardes font des patrouilles dans
 » leur quartier. Ils doivent examiner s'il y a de la lu-
 » mière dans quelque maison , où s'il arrive à quel-
 » qu'un d'en sortir après le tems marqué pour la
 » retraite de la nuit. Dans les incendies , la garde
 » des ponts se rassemble de divers endroits pour
 » mettre les meubles & les marchandises en sûre-
 » té , soit dans les barques ou dans les isles du Lac ,
 » ou dans les tours dont on a parlé. Il n'est permis
 » alors de sortir qu'à ceux dont les maisons sont en
 » danger.

Paulo vit l'état du revenu de Quinsai , & le rôle

 CHINE.

des Habitans, tel qu'il fut dressé pendant le séjour qu'il fit en cette ville. On y comptait cent soixante Tomans de feux ou de maisons; chaque Toman de dix mille : ce qui faisait seize cent mille familles. Il n'y avait dans ce nombre qu'une seule Eglise Nestorienne. Chaque maître de maison étoit obligé d'avoir en écrit sur sa porte les noms des personnes de l'un & de l'autre sexe, dont la famille étoit composée, & le nombre même de ses chevaux. Il devait marquer les accroissemens & les diminutions. Cet ordre s'observait dans toutes les villes du Katay. De même les maîtres d'hôtellerie étoient obligés d'écrire les noms de leurs hôtes & le tems de leur départ, sur un livre qu'ils devaient envoyer chaque jour aux Magistrats qui résidaient aux coins des marchés publics. Les pauvres qui n'ont pas le pouvoir d'élever leurs enfans, sont libres de les vendre aux riches ».

Le tableau que trace Paulo des Tartares du treizième siècle, sous les successeurs de Gengiskan, donne l'idée d'une nation beaucoup moins barbare qu'on ne ferait porté à le croire, & prouve qu'il n'y a point de grande puissance sans police & sans gouvernement, & que toute conquête amène une législation. Il cite, de Koblaïkan, des traits de sagesse, qui honorerait l'administration la plus éclairée.

Les Tartares comptent le tems par un Cycle de douze

douze années, dont chacune porte le nom de quelque animal. Ainsi, la première se nomme l'année du Lion; la seconde, celle du Bœuf; la troisième, celle du Dragon; la quatrième, celle du Chien, &c. Un Tartare à qui l'on demande son âge, répond qu'il est né à telle minute, de telle heure & de tel jour de l'année du Lion, &c.

Lorsqu'une fille & un garçon de différentes familles meurent sans avoir été mariés, l'usage des parens est de les marier après leur mort. On écrit le contrat, qui est brûlé avec les figures, les habits, la monnoie de papier, les domestiques, les bestiaux & les autres victimes consacrées aux funérailles. Tous ces biens, disent les Tartares, passent dans l'autre monde par le moyen de la fumée, & servent aux besoins des morts. Ils pensent aussi que ces mariages posthumes sont ratifiés dans le Ciel.

Leurs troupes sont divisées en corps de dix, de cent, de mille & de dix mille hommes. Une compagnie de cent hommes porte le nom de *Fuk*; une escouade de dix, celui de *Toman*. Ils ont toujours des gardes avancées pour se garantir de toutes sortes de surprises. Chaque Cavalier mène dix-huit chevaux, dont les jumens sont le plus grand nombre. Ils portent aussi en campagne leurs tentes légères, pour se mettre à couvert des injures de l'air. Leur nourriture, dans ces

 Chine

expéditions, est du lait sec, qui forme une espèce de pâte. Ils font cuire le lait; de la crème, ils font du beurre; le reste, ils le font sécher au soleil: chacun en porte dix livres dans un petit sac; & le matin, lorsqu'on se met en marche, on en mêle une demi-livre avec de l'eau dans un petit flacon de cuir, où le mouvement du cheval en fait l'unique préparation pour le dîner. Dans les occasions où les Tartares attaquent une armée, ils voltigent de côté & d'autre, en se servant de leurs armes à feu; quelquefois ils feignent de fuir, & chacun tire en fuyant. S'ils s'aperçoivent que l'ennemi s'ébranle, ils se réunissent pour le poursuivre. Mais du temps de Paulo, ils étaient mêlés avec d'autres Nations dans toutes les parties de l'Empire; ce qui rendait leurs usages moins uniformes.

La punition pour les petits larcins consiste à recevoir un certain nombre de coups de bâton, qui monte quelquefois jusqu'à cent, mais que le Juge ordonne toujours par sept; c'est-à-dire, que la sentence porte ou sept, ou dix-sept, ou vingt-sept, &c. Mais s'il est question d'un cheval ou de quelqu'autre vol de cette importance, le coupable est coupé en deux par le milieu du corps avec un sabre, à moins qu'il ne puisse racheter sa vie en restituant deux fois la valeur de ce qu'il a pris. Ils marquent leurs bestiaux avec un

fer chaud, & les laissent sans garde dans les pâturages. Un criminel qui a mérité la prison, n'y est jamais retenu plus de trois ans; mais en lui rendant la liberté, on le marque à la joue.

A l'égard de leur religion, ils reconnaissent une Divinité, & le mur de leur chambre n'est jamais sans une tablette, sur laquelle on lit en gros caractère: *le grand Dieu du Ciel*. Ils brûlent chaque jour de l'encens devant cette espèce d'autel; &, levant la tête, ils grincent trois fois les dents, en priant ce grand Dieu de leur conserver la santé & la raison: c'est à quoi se bornent leurs demandes. Ils ont un autre Dieu, qu'ils nomment *Notigay*, & dont ils reconnaissent l'empire sur les choses terrestres, sur leurs familles, leurs troupeaux & leurs bleds. Les honneurs qu'ils lui rendent, ne sont pas différens de ceux qu'il adressent au Dieu du Ciel; ils lui demandent du beau temps, des fruits, des enfans & d'autres biens.

Au-delà de la Tartarie est la *Région des Ténébres*; c'est ainsi que Paulo nomme la Sibérie, parce qu'en continuant d'avancer vers le Nord, on n'est éclairé pendant la plus grande partie de l'hiver, que par un faux jour. Le soleil ne s'y élève pas au-dessus de l'horison; les habitans de ce triste pays ont le teint pâle, mais ils sont d'assez grande taille. Ils vivent sans Chefs, & sont peu différens des bêtes. Les Tartares profitent souvent de

 Chine.

l'obscurité de leur climat , pour enlever leurs bestiaux & dérober leurs fourrures , qu'ils trouvent meilleures que celles de Tartarie. Ils prennent en été les animaux qui fournissent ces belles peaux , & les vont vendre jusqu'en Russie. Paulo , tournant ses observations sur la Russie , en parle comme d'une vaste région , qui s'étend jusqu'à l'Océan , & qui est bordée au Nord par celle des Ténèbres. Les Habitans sont Chrétiens Grecs ; ils sont blonds & d'une fort belle figure. Ils paient , dit Paulo , un tribut aux Tartares de l'Ouest. Leur pays produit une grande abondance de fourrures , de cire , de minéraux , & beaucoup d'argent.

Koblay-Kan avait quatre femmes légitimes , dont le fils aîné était reconnu pour l'héritier de la couronne impériale. Elles portaient le titre d'Impératrices , & chacune avait sa Cour composée de trois cens Dames , & d'une infinité de servantes & d'Eunuques. On comptait dans chaque Cour jusqu'à dix mille domestiques. Les Concubines étaient en grand nombre , & presque toutes de la Tribu d'*Ungut*. Koblay envoyait , de deux en deux ans , des Ambassadeurs à cette Tribu , pour en amener une recrue de quatre ou cinq cent jeunes beautés. Lorsque ces belles filles étaient arrivées , il nommait des Commissaires pour les examiner & fixer leur prix , depuis seize jusqu'à vingt-deux carats. Celles de vingt ou de plus

étaient présentées au Kan, qui les faisait examiner encore par d'autres Commissaires. Trente des plus parfaites étaient confiées aux femmes des Barons, pour reconnaître si elles ne ronflaient pas dans leur sommeil, si elles n'avaient pas quelque odeur désagréable, ou quelque autre défaut dans leur personne ou dans leur conduite. Cinq d'entre celles à qui il ne manquait rien pour plaire, étaient destinées à passer successivement trois jours & trois nuits dans la chambre du Kan. Les autres étaient logées dans un appartement voisin, pour lui servir à boire & à manger, & tout ce qui leur était demandé par les cinq femmes de garde. Celles d'un prix inférieur étaient employées à la pâtisserie & à d'autres offices du palais. Quelquefois le Kan les donnait en mariage à ses Gentilshommes avec de riches dots.

Aux grands jours de fête, la table du Kan est placée du côté septentrional de la salle, où il s'assied le visage tourné au Sud. A sa droite est la première Impératrice; ses fils & les autres Princes du Sang sont à sa gauche; mais leurs tables sont si bas au-dessous de la sienne, qu'à peine leur tête toucherait-elle à ses pieds; cependant la place du fils aîné est plus haute que celle des autres. Le même ordre s'observe pour les femmes: celles des Princes du Sang sont assises du côté gauche, plus bas que l'Impératrice, & sont au-dessus.

Chine.

de celles des Seigneurs & des Officiers, qui les suivent dans le degré convenable à leur rang; mais la plupart assises sur des tapis, parce que les tables ne suffisent pas pour le nombre. A chaque porte sont placés deux gardes d'une taille extraordinaire, avec des bâtons à la main, pour empêcher qu'on ne touche au seuil. Si quelqu'un avait cette hardiesse, ils doivent le dépouiller de ses habits, qu'il est obligé de racheter par une somme d'argent, ou en recevant un certain nombre de coups. Tous les domestiques ont la bouche couverte d'une pièce d'étoffe de soie, afin que les alimens ou les liqueurs du Kan ne soient pas souillés de leur haleine. Lorsqu'il demande à boire, la Demoiselle qui présente la coupe fait trois pas en arrière, & fléchit les genoux: à ce signe, tous les Barons & le reste de l'assemblée se prosternent, & la musique se fait entendre.

Les Tartares n'épargnent rien pour célébrer avec éclat le jour de la naissance du Kan. La fête du nouvel an, qui commence au mois de Février, est encore plus solennelle. Tout le monde paraît en habit blanc, qui passe pour une couleur heureuse, dans l'espérance que la fortune leur fera favorable pendant toute l'année. C'est le jour auquel les Gouverneurs des provinces & des villes envoient à l'Empereur des présens en or & en soie, des perles & des pierres précieuses, des

étouffes blanches, des chevaux, & autres dons de la même couleur. L'usage des Tartares entr'eux est aussi de se faire des présens de couleur blanche. Les personnes aisées s'envoient mutuellement neuf fois neuf, c'est-à-dire, quatre-vingt-une choses de la même nature, soit en or, ou en étoffe, ou en toute autre espèce. Cet usage procure quelquefois cent mille chevaux au Kan. C'est dans la même fête que les cinq mille éléphans de l'Empereur sont amenés à la Cour, couverts de tapis brodés, & portant chacun deux malles remplies de vases d'or & d'argent. Les chameaux paraissent aussi en caparaçons de soie, chargés des ustensiles qui servent aux offices du palais.

Chine.

Dès le matin de ce grand jour, les Rois, les Barons, les Généraux, les Soldats, les Médecins, les Astrologues, les Fauconiers, les Gouverneurs de provinces & les autres Officiers de l'Empire, s'assemblent dans la grande salle du palais, & faute d'espace, dans une cour voisine, où le Kan peut les voir. Lorsqu'ils sont tous placés dans l'ordre de leurs emplois, un grand homme, à qui Paulo attribue l'air d'un Evêque, se lève, & crie d'une voix haute : *Prosternex - vous, & adorez.* Aussitôt toute l'Assemblée se prosterne & baïsse le front jusqu'à terre. Le même Officier répond : « Que le Ciel maintienne notre Maître en vie

Chine.

» & en bonne fanté ». On recommence quatre fois cette cérémonie : ensuite le Prélat s'approche d'un Autel richement orné, où le nom du Kan est écrit sur une tablette rouge ; il prend un encensoir, dont il parfume avec beaucoup de respect l'Autel & le nom. Chacun reprend sa place. On apporte alors tous les présens ; après quoi, les tables sont couvertes, & l'Empereur donne un grand festin à l'Assemblée. Pour dernière scène ; on amène un lion apprivoisé, qui, se couchant aux pieds du Kan comme un agneau, semble le reconnaître pour son Maître.

Dans l'espace d'un mille, autour du palais où le Kan fait sa résidence, il règne un si profond silence, qu'on n'y entend jamais le moindre bruit. On n'a pas même la liberté de cracher dans le palais ; & les Barons sont portés près d'eux, pour cet usage, un petit vase couvert. Ils sont obligés d'ôter leurs bottines, & d'en prendre de cuir blanc, pour ne pas souiller les tapis qui couvrent le pavé de chaque salle.

Pendant les trois mois que l'Empereur passe à *Kanbalu*, les Chasseurs qui lui appartiennent dans toutes les provinces voisines du *Katay*, sont continuellement occupés à la chasse. Ceux qui ne sont pas à plus de trente journées de la Cour Impériale, envoient au Kan, par des barques & des fourgons, toutes sortes de grosses venaisons,

telles que des cerfs, des ours, des chevreuils, des sangliers, des daims, &c. Tous ces animaux arrivent sans corruption, parce qu'on a pris soin de les éventrer. Mais les Chasseurs qui sont à quarante journées de la Cour, n'envoient que les peaux pour les armures & pour d'autres usages. On dresse, pour les chasses du Kan, des loups, des léopards & des lions. Le poil de ces lions offre des étoiles de diverses couleurs, blanches, noires & rouges. On est surpris de la force & de l'adresse avec laquelle ils prennent des taureaux & des ânes sauvages, des ours & des animaux de cette grosseur. On en porte deux dans un charriot, avec un chien dont on se sert pour les apprivoiser, & l'on observe de marcher contre le vent, afin que les bêtes ne s'aperçoivent pas de leur approche à l'odeur. Le Kan fait apprivoiser aussi des aigles, qui prennent le lièvre, le chevreuil, le daim & le renard : il s'en trouve de si fières, qu'elles attaquent les loups, qu'elles incommodent assez pour donner aux Chasseurs le moyen de les prendre sans peine & sans danger. Cette méthode d'apprivoiser l'animal de proie, de plier la fierté de l'hôte des forêts, & de changer des monstres féroces en troupeaux esclaves & en chasseurs disciplinés, cette coutume des Nations sauvages, inconnue aux Peuples policés, a quelque chose d'imposant & de guerrier qui tient

Chine.

à la dignité de l'homme, & qui semble lui rendre son empire naturel sur tous les êtres animés qui peuplent ce globe.

Bayern & Mingan, deux frères du Kan, qui portaient le titre de *Chivichis*, c'est-à-dire, d'Intendans des chasses, commandaient chacun dix mille hommes. Ces deux Corps avaient leur livrée de chasse; l'un rouge, l'autre bleu céleste. Ils nourrissaient cinq mille chiens de meute & d'autres espèces différentes. Dans les chasses, un des deux Corps marchait à la droite de l'Empereur, l'autre à sa gauche. Ils occupaient ainsi l'espace d'une journée de chemin dans la plaine; de sorte qu'il n'y avait pas de bête qui pût leur échapper. Le Kan, marchant au milieu d'eux, prenait beaucoup de plaisir à voir poursuivre les cerfs & les ours par ses chiens. Depuis le commencement d'Octobre jusqu'à la fin de Mars, les *Chivichis* étaient obligés de fournir chaque jour à la Cour un millier de *têtes de bêtes*, sans y comprendre les cailles & le poisson. Par une *tête*, on entendait ce qui suffit pour la nourriture de trois hommes.

Au mois de Mars, le grand Kan s'éloignait de Kanbalu l'espace d'environ deux journées, en tirant au Nord-Est vers l'Océan; il était suivi de dix mille Fauconniers, qui portant des faucons, des gerfauts, des éperviers & d'autres ciseaux de proie, se divisaient en compagnies de cent ou

deux cent pour commencer la chasse. La plupart des oiseaux qui se prenaient, étaient apportés aux pieds du Monarque ; qui étant incommodé de la goutte, était assis dans une litière portée par deux éléphans : cette voiture était couverte de peaux de lion, & doublée de drap d'or. Le Kan avait près de sa personne douze faucons choisis, & douze Courtisans de ses Favoris ; il était environné d'une partie de sa garde & d'un grand nombre d'hommes à cheval, qui avertissaient les douze Fauconniers, lorsqu'ils voyaient paraître des faisans, des grues ou d'autres oiseaux : on découvrait alors la litière, on lâchait les faucons, & S. M. paraissait fort amusée de ce spectacle.

Outre les deux Corps de dix mille hommes ; il y en avait un troisième du même nombre, qui suivaient les faucons deux à deux lorsqu'ils avaient pris l'essor, pour les aider dans l'occasion. Ils portaient le nom de *Taskaols*, qui signifie *Observateurs* ou *Marqueurs*. Leur principal office était de rappeler les faucons avec un sifflet. Chaque faucon portait au pied une petite plaque d'argent, sur laquelle était le nom de son Maître : s'il arrivait que la marque s'égarât, & qu'il ne pût être reconnu, celui qui le trouvait, devait le rendre à un Baron nommé *Bulangazi*, c'est-à-dire, *Gardien des choses qui n'ont pas de Maître*, sous peine d'être traité comme un voleur. Tout ce qui

Chine.

se perdait pendant la chasse, devait être porté au Bulangazi, qui avait, pour cette raison, son quartier sur une éminence, avec une enseigne déployée pour le faire reconnaître.

La chasse continuant ainsi pendant tout le cours de la route, on arrivait enfin dans une grande plaine nommée *Kakzaromodin*, où l'on avait préparé un camp de dix mille tentes, qui avait dans l'éloignement l'apparence d'une grande ville. La principale tente était celle du Kan, composée de plusieurs parties, dont la première pouvoit contenir dix mille Soldats, sans y comprendre les Barons & les autres Seigneurs : la porte faisait face au Sud. A l'Est était une autre tente, qui servait de salle d'audience : celle d'après était la chambre de lit du Kan, dont le pavillon était soutenu par trois piliers d'une belle sculpture, couverts de peaux de lions rayées, pour les garantir de la pluie : l'intérieur était tendu des plus riches peaux d'hermine & de martre. Paulo remarque ici que les Tartares donnent à la peau de martre le nom de *Reine des peaux*, & qu'elles sont quelquefois si chères, qu'une paire de vestes revient à deux mille *Sultans* d'or. Les cordes qui soutiennent le pavillon sont de soie. Il y a aussi des tentes pour les femmes, les enfans & les Concubines du Kan. Plus loin, sont celles qui servent de logement aux oiseaux de proie.

Le Kan continue sa marche dans la même plaine. On y prend un nombre infini de toutes sortes de bêtes & d'oiseaux. Personne n'a la liberté de chasser dans aucune province du Katai, du moins à plusieurs journées de la route impériale : il n'est pas même permis de garder des chiens ni des oiseaux de proie, sur-tout depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre. Toute sorte de chasse est alors défendue ; & delà vient que le gibier y est en si grand nombre.

La Cour des douze Barons est le Conseil de guerre du Kan : elle se nomme *Thay*, c'est-à-dire, la *Haute-Cour* ; c'est elle qui dispose des emplois militaires ; mais il y a douze autres Barons qui forment le Conseil des trente-quatre Provinces de l'Empire, & qui ont un magnifique palais à *Kanbalu*. Chaque Province y a son juge & quantité de Notaires dans des appartemens séparés. Cette Cour de justice se nomme *Fing*, ou la *Seconde Cour*. Elle a le droit de choisir des Gouverneurs de Province, dont elle présente les noms au Kan qui confirme son choix. Elle est chargée aussi du revenu de l'Empire. Ces deux Cours ne reconnoissent pas d'autre supérieur que le Kan.

Ce Monarque envoie chaque année des Commissaires dans les Provinces, pour s'informer si les grains ont souffert quelque dommage des tempêtes, des sauterelles, des vers ou d'autre cause.

 Chine.

Dans ces tems de calamité publique , il dispense du tribut les cantons qui ont fait des pertes considérables ; il fournit du grain de ses greniers pour la nourriture des habitans , & pour ensemençer leurs terres. C'est dans cette vue que , profitant des années d'abondance , il fait d'immenses provisions qu'il garde l'espace de trois ou quatre ans , & qu'il vend trois quarts au-dessous du prix commun , lorsque le peuple est affligé de la moindre disette. De même , si la mortalité se met parmi les bestiaux , il répare les pertes sur ceux du tribut. Lorsque le tonnerre est tombé sur quelque bête , il ne lève pendant trois ans aucun tribut sur le troupeau , quelque nombreux qu'il puisse être. Cet accident passe pour un châtement du Ciel , & fait juger que Dieu étant irrité contre le maître du troupeau , son malheur ne peut manquer d'être contagieux.

L'attention de l'Empereur s'étend aussi sur les ouvriers qui travaillent aux chemins publics. Dans les cantons fertiles , il fait border les grandes routes de deux rangées d'arbres , à peu de distance l'un de l'autre. Dans les terrains sablonneux , il fait alligner des pierres ou des piliers pour le même usage. Ces ouvrages ont leurs Inspecteurs. Koblay aimait beaucoup les arbres , parce que les Astrologues l'avaient assuré qu'ils servent à prolonger la vie.

Lorsqu'il apprenait qu'une famille de *Kanbalu* était tombée dans la misère , ou que n'étant

point en état de travailler, elle manquait des nécessités ordinaires de la vie, il lui envoyait une provision de vivres & d'habits pour l'hyver. Les étoffes qui servaient à cet usage, & celles dont il faisait habiller ses troupes, se fabriquaient dans chaque ville sur le tribut de la laine. Paulo fait observer qu'anciennement les Tartares ne faisaient aucune aumône, & reprochaient leur misère aux pauvres, comme une marque de la haine du Ciel; mais le Kan regardait l'aumône comme une œuvre agréable à Dieu. On ne refusait jamais du pain aux pauvres qui en demandaient à sa Cour; & chaque jour on y distribuait pour vingt mille écus de riz, de millet & de *Pannik*: aussi ce Monarque était-il respecté comme un Dieu.

Il entretenait de vêtemens & de vivres dans la ville de Kanbalu environ cinq mille Astrologues, qui étaient un mélange de Chrétiens, de Mahométans & de Katayens. Ces Astrologues ou ces Devins avaient un astrolabe, sur lequel étaient marquées les planètes, les heures & les moindres divisions du tems pour toute l'année. Ils s'en servaient pour observer les mouvemens des corps célestes & la disposition du tems. Ils écrivaient aussi sur certaines tablettes quarrées qu'ils nommaient *Tacuni*, les évènements qui devaient arriver dans l'année courante, avec la précaution

Chine.

 Chine.

d'avertir qu'ils ne garantissaient pas les changemens que Dieu pouvait y apporter. Ils vendaient ces ouvrages au public : ceux dont les prédictions se trouvaient les plus justes , étaient fort honorés. Personne n'aurait entrepris un long voyage ou quelque affaire importante , sans avoir consulté les Astrologues. Ils comparaient la constellation qui dominait alors , avec celle qui avait présidé à la naissance.

La monnoie du grand Kan n'était composée d'aucun métal. Elle était d'écorce de mûrier , durcie & coupée en pièces rondes de différentes grandeurs , qui portaient le coin du Monarque. Il n'y en avait pas d'autre dans tout l'Empire , & la loi défendait sous peine de mort aux étrangers comme aux habitans du pays , de la refuser ou d'en introduire d'autres. Les Marchands qui apportaient leur or , leur argent , leurs diamans & leurs perles à Kanbalu , étaient obligés de recevoir cette monnoie d'écorce pour leurs richesses ; & ne pouvant espérer de la faire passer hors de l'Empire , ils se trouvaient forcés de l'employer en marchandises du pays. Le Kan ne donnait pas d'autre paye à ses troupes : c'était par cette méthode qu'il avait amassé le plus grand trésor de l'Univers. Misérable trésor ! Koblay , malgré sa sagesse , ne savait pas que la vraie richesse des Souverains ne peut jamais être que celle des peuples.

Paulo

Paulo prétend avoir vu des licornes dans l'Inde. La licorne, dit-il, est moins grande que l'éléphant, mais elle a le pied de la même forme. Sa corne est au milieu du front; elle ne lui sert pas pour se défendre. La Nature apprend aux licornes à renverser d'abord les animaux qu'elles ont à combattre, à les fouler aux pieds, & à les presser ensuite du genou, tandis qu'avec leur langue qui est armée de longues pointes, elles leur font quantité de blessures. Leur tête ressemble à celle du sanglier: elles la portent levée en marchant; mais elles prennent plaisir à se tenir dans la boue. L'Inde a aussi quantité d'autres noirs; & diverses espèces de singes, entre lesquelles on en distingue de forts petits qui ont le visage de l'homme. On les conserve embaumés dans des boîtes, & les Marchands étrangers qui les achètent, les font passer pour des pygmées.

De l'époque où écrivait Marc-Paul, pour trouver quelque chose qui soit digne d'attention, il faut passer au commencement du quinzième siècle, à l'ambassade qu'envoya *Shah-Rock*, fils & successeur de Tamerlan, à l'Empereur du Katay.

La relation de cette ambassade a été publiée par Thevenot, dans le quatrième Tome de sa Collection française: il nous apprend qu'elle fut composée en Persan, mais sans nous en faire connaître le Traducteur. Le tems de cette ambassade fut le

Chine.

régne de *Ching-Tfu*, troisième Empereur Chinois, de la race de *Ming*, fondée par *Hongvu* qui avait chassé les Tartares Mogols cinquante-un ans auparavant.

La description de l'audience donnée aux Ambassadeurs de *Shah-Rock*, mérite d'être rapportée : parmi les différens spectacles de magnificence orientale, celui-ci présente des traits singuliers.

Aussi-tôt que le jour parut, les rambours, les trompettes, les flûtes, les hautbois & la cloche commencèrent à se faire entendre : en même tems, les trois portes s'ouvrirent, & le peuple s'avança tumultueusement pour voir l'Empereur. Les Ambassadeurs étant passés de la première Cour dans la seconde, apperçurent un Kiosck, où l'on avait préparé une estrade triangulaire, haute de quatre coudées, & couverte de satin jaune, avec des dorures & des peintures qui représentaient le *Simorg*, ou le *Phénix*, que les Katayens nomment l'Oiseau royal.

Sur l'estrade était un fauteuil ou un trône d'or massif. De chaque côté paraissaient des rangs d'Officiers qui commandaient, les uns dix mille, d'autres mille, & d'autres cent hommes. Ils avaient à la main chacun leur tablette longue d'une coudée sur un quart de largeur, & tenaient les yeux fixés dessus, sans paraître occupés d'autre soin. Derrière eux était un nombre infini de

Gardes, tous dans un profond silence ; enfin l'Empereur sortant de son appartement, monta sur le trône par neuf degrés d'argent. Il était d'une taille moyenne : sa barbe était aussi d'une longueur médiocre ; mais deux ou trois cens longs poils postiches lui descendaient du menton sur la poitrine. Des deux côtés du trône s'offraient deux jeunes filles d'une beauté éclatante, le visage & le cou à découvert, les cheveux noués au sommet de la tête, avec de riches pendans de perles aux oreilles. Elles tenaient à la main une plume & du papier, pour écrire soigneusement tout ce qui allait sortir de la bouche de l'Empereur : on recueille ainsi toutes ses paroles ; & lorsqu'il se retire, on lui présente le papier, afin qu'il voie lui-même s'il juge à propos de faire quelque changement à ses ordres ; ensuite on les porte au Divan qui est chargé de l'exécution. S'il n'y a point d'Auteur qui ne doive trembler en relisant ce qu'il a écrit, il semblerait qu'on ne doit relire ce qu'on a dit qu'avec des scrupules beaucoup plus inquiets ; mais il faut se souvenir qu'on prend autant de soin pour rassurer l'amour-propre des Rois, que pour tourmenter celui des Ecrivains.

Aussi-tôt que l'Empereur fut assis, on fit avancer les sept Ambassadeurs vis-à-vis son trône, & l'on fit approcher en même tems les criminels au nombre de sept cens. Quelques-uns étaient liés

Chine.

par le col , d'autres avaient la tête & les mains passées dans une planche , & la même planche en tenait jusqu'à six dans cette posture. Chacun était gardé par son geolier qui le tenait par les cheveux ; ils venaient recevoir leur sentence de la bouche de l'Empereur. La plupart furent envoyés en prison , & peu furent condamnés à la mort ; pouvoir que les Loix réservent au Souverain. A quelque distance de la capitale que le crime ait été commis , les Gouverneurs font conduire les criminels à Kanbalu. Le délit de chacun est écrit sur la planche qu'il porte autour du cou avec sa chaîne. Les crimes qui regardent la religion sont le plus sévèrement punis : on apporte tant de soin aux procédures , que l'Empereur ne condamne personne à mort , sans avoir tenu douze Conseils ; il arrive quelquefois à un criminel d'être déchargé dans le douzième Conseil , après avoir été condamné onze fois dans les précédens. L'Empereur y est toujours présent, & ne condamne que ceux qu'il ne peut sauver. Quand on songe que cette peinture de la Jurisprudence de la Chine a été faite il y a plus de trois cent cinquante ans ; & qu'on met à côté ce que nous étions en ce genre , & même ce que nous sommes encore , on est forcé de convenir que , sur plus d'un objet, nous sommes demeurés fort au-dessous de ceux à qui nous avons d'ailleurs quelque droit de nous croire supérieurs.

Avant le départ des Ambassadeurs , le feu prit au Palais pendant la nuit. On soupçonna les Astrologues d'avoir allumé l'incendie , parce qu'ils l'avaient prédit quelques mois auparavant. Il y eut deux cent cinquante maisons de brûlées , & plusieurs personnes des deux sexes périrent dans l'incendie ; mais l'honneur des Astrologues fut sauvé , & c'est ainsi que se sont conduits trop souvent les imposteurs qui parlent au nom de Dieu.

Desideri , Jésuite Italien & Missionnaire , offre un tableau effrayant des montagnes du Caucase sur la route du Tibet & dans le Tibet même. Après avoir passé la première , dit-il , on en trouve une autre beaucoup plus élevée , qui est suivie d'une troisième ; & plus on monte , plus il reste à monter jusqu'à la dernière qui est la plus haute , & qui se nomme *Pir-Panjâl*. Les Payens la respectent beaucoup ; ils y portent leurs offrandes , & rendent leurs adorations à un vénérable vieillard qu'ils supposent établi pour la garde du lieu. On a cru trouver dans cette fable un reste de celle de Prométhée , que les Poètes représentent enchaîné sur le Mont Caucase.

Le sommet de *Pir-Panjâl* est toujours couvert de neige ou de glace. Il fallut douze jours au Missionnaire pour traverser à pied cette montagne , avec des peines incroyables , à travers des torrens de neige fondue , qui se précipitent

 Chine.

 Desideri.

 Chine.

pitent si impétueusement sur les rochers & sur les pierres , que Desidéri aurait eu plus d'une fois le malheur d'être entraîné , s'il n'eût saisi la queue d'un bœuf pour se soutenir : il n'eût pas moins à souffrir du froid , parce qu'il n'avait pas pensé à se pourvoir d'habits convenables au voyage.

Le grand Tibet commence au sommet d'une affreuse montagne qui se nomme *Kautal* , & qui est sans cesse couverte de neige : elle appartient d'un côté au pays de Kachemir , & de l'autre au Tibet. Les Missionnaires étant partis de Kachemir , employèrent quarante jours pour se rendre à *Ladak* ; où le Roi du Tibet faisait sa résidence. Desidéri peint cette suite de montagnes qu'il avait traversées , & qu'il représente comme un théâtre d'horreurs. Elles sont comme entassées l'une sur l'autre , & séparées par de si petits intervalles , qu'à peine laissent-elles un passage aux torrens qui se précipitent entre les rochers avec un bruit capable d'effrayer les plus intrépides voyageurs.

Le sommet & le pied de ces montagnes étant également impraticables , on est obligé de tourner sur les revers ; & les chemins ont si peu de largeur , qu'on a quelquefois peine à placer le pied. Il y faut veiller d'autant plus sur soi-même , que le moindre faux pas expose à tomber dans des précipices où l'on se briserait misérablement tous les membres ; car on n'y trouve aucun

buisson, ni même aucune plante qui puisse arrêter le poids du corps. Pour passer d'une montagne à l'autre, on n'a pas d'autres ponts que des planches étroites & tremblantes, ou des cordes croisées qu'on entrelasse de branches d'arbres; souvent on est obligé de quitter ses souliers pour marcher avec moins de danger.

Chine.

Nous tirerons beaucoup plus de détail des nombreux voyages du Père Gerbillon, l'un des Missionnaires Jésuites, qui vers la fin du dernier siècle, avaient gagné la faveur & la confiance de l'Empereur *Kang-hi*, ou *Kam-hi*, en flattant son goût pour les Mathématiques, & en contribuant à ses études en ce genre. Gerbillon avait fait huit voyages de Pékin en différentes parties de la Tartarie occidentale, par l'ordre ou à la suite de cet Empereur, ce qui lui avait donné l'occasion de faire des remarques plus certaines & plus étendues qu'on n'en peut attendre de ceux qui voyagent avec les caravanes, ou par d'autres voies. Duhalde a publié les Journaux du Jésuite son confrère.

Gerbillon.

Diverses raisons portèrent l'Empereur *Kang-hi* à faire ces voyages en Tartarie. La première était pour exercer son armée. Après avoir affermi la paix dans toutes les parties de son vaste Empire, il rappela ses meilleures troupes de la Province de Pékin; & dans un Conseil, il prit la résolution

Chine.

de les assujettir chaque année à trois expéditions de cette nature, pour leur faire apprendre dans les chasses des ours, des sangliers, des tigres, à vaincre les ennemis de l'Empire, ou du moins pour soutenir leur courage contre le luxe Chinois & contre l'amollissement du repos.

En effet, ces sortes de chasses ressemblent plus à des expéditions militaires, qu'à des parties de plaisir. Les Tartares qui composent le cortège de l'Empereur, sont armés d'arcs & de cimeterres, & divisés en compagnies, qui marchent en ordre de bataille sous leurs étendards, au son des tambours & des trompettes : ils forment autour des montagnes & des forêts, des cordons qui les environnent, comme s'ils assiégeaient régulièrement des villes à la manière des Tartares orientaux. Cette armée qui consiste quelquefois en soixante mille hommes & cent mille chevaux, a son avant-garde, son corps de bataille & son arrière-garde avec son aîle droite & son aîle gauche, commandés par un grand nombre de Chefs & de Régules ou petits Rois. L'Empereur marche à leur tête au travers de ces régions désertes & de ces montagnes escarpées, exposé pendant tout le jour aux ardeurs du soleil, à la pluie & à toutes les injures de l'air.

Pendant plus de soixante-dix jours de marche, ils sont obligés de transporter toutes leurs muni-

tions sur des chariots, des chameaux, des chevaux & des mulets, par des routes fort difficiles. Dans la Tartarie occidentale, on ne trouve que des montagnes, des rochers & des vallées, sans villes, sans villages, & même sans aucune apparence de maisons, parce que les habitans avec leurs tentes sont dispersés dans les plaines où ils prennent soin de leurs troupeaux. Ils n'y élèvent ni porcs, ni volaille, ni d'autres animaux que ceux qui peuvent se nourrir d'herbes.

La seconde raison qui déterminâ *Kang-hi* à ces voyages annuels, fut la nécessité de contenir les Tartares orientaux dans la soumission, & de prévenir les embarras qu'ils pouvaient causer à l'Empire. C'est dans cette vue que l'Empereur marche avec de si grands préparatifs de guerre. Il fait mener à sa suite plusieurs pièces de gros canons, dont on fait par intervalles diverses décharges dans les vallées, pour répandre la terreur autour de lui, par le bruit & le feu qui sortent de la gueule des dragons dont cette artillerie était ornée. Avec cet équipage de guerre, il est accompagné de toutes les marques de grandeur qui l'environnent à Pékin. Il a le même nombre de tambours & d'instrumens de musique qui se font entendre lorsqu'il est à table au milieu de sa cour, ou lorsqu'il sort du palais. Le but de cette pompe extérieure est d'éblouir les Tartares, & de

Chine.

~~—————~~
Chine.

leur inspirer autant de crainte que de respect pour la Majesté Impériale. L'Empire de la Chine n'a jamais eu plus de redoutables ennemis que cette multitude infinie de Barbares, dont elle est comme assiégée du côté de l'Ouest & du Nord.

La célèbre muraille qui sépare leur pays de la Chine, n'a été bâtie que pour arrêter leurs incursions. Elle passe dans plusieurs endroits sur de très-hautes montagnes; & Verbiest, autre Missionnaire, parle d'un lieu où il trouva mille pas géométriques d'élévation au-dessus de l'horizon. Elle tourne aussi suivant la situation des montagnes; de sorte qu'au lieu d'une simple muraille, on peut dire qu'il y en a trois, dont une grande partie de la Chine est environnée.

Enfin le troisième motif de l'Empereur *Kang-hi* fut celui de sa propre santé. L'expérience lui ayant appris qu'un trop long séjour à Pékin l'exposait à des maladies considérables, il s'était persuadé que le mouvement d'un long voyage était capable de l'en garantir. Il se privait du commerce des femmes pendant toute la durée de ce voyage; & ce qu'il y a de plus surprenant dans une si grande armée, on n'en voyait pas d'autres que celles qui étaient au service de la Reine mère. C'était même pour la première fois que cette Princesse accompagnait l'Empereur: il n'avait

mené aussi qu'une seule fois les trois Reines, lorsqu'il avait fait avec elles sa visite aux tombeaux de ses ancêtres. Chine.

On peut joindre à ces raisons celle de la chaleur, qui est extraordinaire à Pékin pendant la canicule : au contraire, cette partie de la Tartarie est sujette, pendant les mois de Juillet & d'Août, à des vents si froids, sur-tout la nuit, qu'on y est obligé de prendre des habits chauds & des fourrures. Verbiest attribue cette rigueur de l'air à l'élévation du terrein, & au grand nombre de montagnes dont cette région est remplie. Dans sa marche, il employa six jours entiers pour en monter une. L'Empereur, surpris lui-même, voulut savoir de combien la hauteur du pays surpassait celle des plaines de Pékin, qui en font à plus de trois cents milles. Les Jésuites, après avoir mesuré plus de cent montagnes sur la route, trouvèrent que la Tartarie occidentale est plus haute de trois mille pas géométriques que la mer la plus proche de Pékin. Le salpêtre dont ce pays abonde, peut aussi contribuer au grand froid. En ouvrant la terre à trois ou quatre pieds de profondeur, on y trouve des mottes glacées, & quelquefois des masses entières.

Pendant tout le voyage, l'Empereur ne cessa pas de donner aux Jésuites des témoignages publics de son estime, tels qu'il n'en accordait à

Chine.

personne. Il s'arrêta pour leur voir mesurer les hauteurs : il faisait demander souvent des nouvelles de leur santé. Il parlait avantageusement d'eux aux Seigneurs de sa Cour ; il leur envoyait divers mets de sa table , & quelquefois il les faisait dîner dans sa propre tente. Le Prince son fils aîné , ne leur témoigna pas moins d'affection. *Dans l'humilité de leur cœur* , dit le Père Verbiest , ils considéraient ces faveurs de la Famille Royale , comme un effet de la Providence qui veillait sur eux & sur le Christianisme.

Dans l'espace de plus de six cent milles qu'on fit en avançant jusqu'à la montagne où se terminaient ces voyages , & en retournant à Pékin par une autre route , l'Empereur fit ouvrir un grand chemin à travers les montagnes & les vallées , pour la commodité de la Reine mère qui voyageait en chaise. Il fit jeter une infinité de ponts sur les torrens , applanir des sommets de montagnes & couper des rochers avec un travail & des dépenses incroyables.

Gerbillon , dans son premier voyage , était à la suite d'une ambassade Chinoise , chargée d'aller à Selinga marquer les limites respectives de la Chine & de l'Empire Russe. Il remarque que dans la Province de Pecheli , les parties les plus difficiles de la route sont pavées de grandes pierres : on suit par divers détours le pied des rochers , sur les-

quels règne des deux^e côtés un grand mur , avec des degrés pour monter , & des tours fortifiées. Dans plusieurs endroits , le mur est de pierre de taille : sa hauteur & son épaisseur sont remarquables. De tems en tems on rencontre des portes de marbre en forme d'arcs de triomphe , épaisses d'environ trente pieds , avec des figures en demi-reliefs autour du cintre. Chaque porte est l'entrée d'un village , tel que le premier qui pourrait passer pour une petite ville , & qui est assez bien fortifié pour fermer aux Tartares le passage de ces défilés. Outre quantité d'arbres fruitiers qui se trouvent au milieu de ces rochers & de ces pierres , on y voit des jardins remplis de toutes sortes de grains & de légumes. Rien ne demeure sans culture , lorsqu'on découvre un pouce de terre qui peut en recevoir. Les montagnes mêmes sont taillées en amphithéâtres , & semées dans tous les lieux qui promettent quelque chose à l'industrie des habitans.

Ailleurs , il parle d'une espèce particulière de Chèvres jaunes , qui sont propres à une partie de la Tartarie. Ce ne sont ni des gazelles , ni des daims , ni des chevreuils. Les mâles ont des cornes qui n'ont pas plus d'un pied de longueur , & qui sont épaisses d'un pouce à la racine , avec des nœuds à des distances régulières. Ils ressemblent à nos moutons par la tête , & aux daims par la taille

Chine.

& le poil ; mais ils ont les jambes plus minces & plus longues. Ils sont extrêmement légers ; & comme ils courent long-tems sans se lasser , il n'y a point de chiens ni de levriers qui puissent les atteindre à la course. Ils ont la chair tendre & d'assez bon goût ; mais les Chinois & les Tartares ignorent la manière de l'assaisonner. Ces animaux marchent en troupes fort nombreuses , & s'arrêtent volontiers dans des plaines désertes , où l'on ne trouve ni ronces , ni buissons. On ne les voit jamais dans les bois. Ils sont d'une timidité extrême ; & lorsqu'ils apperçoivent un homme , ils ne cessent de courir , qu'après l'avoir perdu de vue. Ils courent sur une ligne droite & toujours à la file , sans qu'on en voie jamais deux de front.

Gerbillon observa soigneusement la grande muraille dans plusieurs endroits où le tems avait fait plusieurs brèches. Elle est composée de deux faces de mur , chacune d'un pied & demi d'épaisseur , dont l'intervalle est rempli de terre jusqu'au parapet. Elle a quantité de créneaux , comme les tours dont elle est flanquée. A la hauteur de six ou sept pieds depuis la terre , elle est bâtie de grandes pierres quarrées ; mais le reste est de brique , & le mortier paraît excellent. Sa hauteur totale est entre dix-huit , vingt & vingt-cinq pieds géométriques ; mais il y a peu de tours qui n'en aient ou moins quarante , sur une baze de quinze ou seize

pieds quarrés, qui diminue insensiblement à mesure qu'elle s'élève. On a fait des degrés de brique ou de pierre sur la plate-forme qui est entre les parapets, pour monter & descendre plus facilement. Comme les détroits ne durent pas moins de soixante ou quatre-vingt lis entre les montagnes du Nord au Sud, les Missionnaires ne virent pas de ce côté-là tant de forts avancés, de retranchemens & de forereffes, que du côté par lequel ils étaient entrés dans la Tartarie en sortant de la Chine.

Chine.

Écoutons le pere Gerbillon, dans son second voyage, racontant ses entretiens & ses travaux mathématiques avec l'Empereur, & décrivant les cérémonies du premier jour de l'année Chinoise au palais impérial.

« Le premier jour de l'année 1690, nous nous rendîmes dès le matin au palais pour demander, suivant l'usage, des nouvelles de la santé de l'Empereur, qui nous fit donner du thé dont il use lui-même.

« Le 10, un des Gentilshommes de la chambre impériale vint nous avertir de la part de S. M. de nous rendre le lendemain au palais, pour lui expliquer l'usage des instrumens de mathématiques que nos Peres lui avaient présentés en divers tems, ou qu'ils lui avaient fait faire à l'imitation de ceux de l'Europe. Le messager

Chine.

» ajouta que l'intention de S. M. était que je par-

» lassé en Tartare, & que lorsque je ne pourrais

» m'expliquer bien en cette langue, le pere Pe-

» reyra parlât en Chinois. On nous permettait

» aussi d'amener un des trois autres Pères. Nous

» obéîmes le 15 à cet ordre. Nous fûmes intro-

» duits dans un des appartemens de l'Empereur,

» nommé *Yang-sin-tien*, où travaille une par-

» tie des plus habiles Artistes, tels que les Pein-

» très, les Tourneurs, les Orfèvres, les Ouvriers

» en cuivre, &c. On nous y fit voir les instru-

» mens de mathématiques que S. M. avait fait

» placer dans des boîtes de carton assez propres.

» Il n'y avoit pas d'instrumens fort considérables.

» C'était quelques compas de proportion presque

» tous imparfaits; plusieurs compas ordinaires,

» grands & petits, de plusieurs sortes; quelques

» équerres & d'autres règles géométriques; un

» cercle divisé, d'environ un pied de diamètre, avec

» ses pinnules. Tout nous parut assez grossier, &

» fort éloigné de la propreté & de la justesse des

» instrumens que nous avions apportés. Les Offi-

» ciers de l'Empereur qui les avoient vus, en con-

» vinrent eux-mêmes. S. M. nous fit dire d'exa-

» miner ces instrumens & leurs usages, pour lui

» en donner le lendemain l'explication. Elle nous

» donna ordre d'apporter ceux que nous avions

» au Collège, propres à mesurer les élévations &

» les

» les distances des lieux, & à prendre les distances
 » des étoiles.

 Chine.

» Outre les livres Chinois qu'on voyait dans
 » une armoire, la chambre était ornée de plu-
 » sieurs tables chargées de bijoux & de raretés,
 » de toutes sortes de petites coupes d'agate, de
 » diverses couleurs, de porphires & d'autres pier-
 » res précieuses, de petits ouvrages d'ambre, jus-
 » qu'à des noix percées à jour avec beaucoup d'art.
 » J'y vis aussi la plupart des cachets de S. M. qui
 » sont tous dans un petit coffre de damas jaune.
 » Il y en avait de toutes les façons & de toutes
 » les grosseurs; les uns d'agate, les autres de
 » porphyre; quelques-uns de jaspe, d'autres de
 » crystal de roche. Tous ces cachets ne sont gravés
 » que de lettres, la plupart chinoises. J'en vis seu-
 » lement un grand qui était dans les deux langues.
 » On y lisait en Tartare : *Outcho Coro Tché*
 » *Tchenneakow Jabonni Parpei*; ce qui signi-
 » fie, *le joyau ou le sceau des actions grandes &*
 » *étendues & sans bornes.*

» L'Empereur nous envoya plusieurs mets de
 » sa table, ensuite il nous fit appeler dans l'ap-
 » partement où nous l'avions vu la première fois
 » qu'il nous avait donné audience. Ce lieu se
 » nomme *Kien-tsing-hong*. Il ressemble au *Yang-*
 » *tsien-tien*; mais il y règne plus de propreté. C'est
 » la résidence ordinaire du Monarque, qui était

Chine.

» alors dans une chambre à droite de la salle, &
 » remplie de livres placés & rangés dans des ar-
 » moires qui n'étaient couvertes que d'un crêpe
 » violet. L'Empereur nous demanda si nous étions
 » en bonne santé. Nous le merciâmes de cet
 » honneur, en nous prosternant jusqu'à terre,
 » suivant l'usage; après quoi, s'adressant à moi,
 » il me demanda si j'avais appris beaucoup de
 » Tartare, & si j'entendais les livres écrits en
 » cette langue. Je lui répondis en Tartare même,
 » que j'avais fait quelque progrès, & que j'enten-
 » dais assez bien les livres Tartares que j'avais lus.
 » Il parle bien, dit S. M., en se retournant vers
 » ses gens; il a l'accent fort bon.

» Nous reçûmes ordre de nous avancer plus
 » près de S. M. pour lui expliquer l'usage d'un
 » demi-cercle que M. le Duc du Maine nous
 » avait donné à notre départ de France. S. M.
 » voulut sçavoir jusqu'à la manière de diviser les
 » degrés en minutes, par les cercles concentri-
 » ques & les lignes transversales. Elle admira
 » beaucoup la justesse de cet instrument. Elle
 » marqua du desir de connaître les lettres & les
 » nombres Européens, dans la vue de s'en servir
 » elle-même. Elle prit ses compas de proportion,
 » dont elle se fit expliquer quelque chose: elle
 » mesura elle-même avec nous les distances des
 » élévations. Cet entretien dura plus d'une heure

» avec une familiarité que nous ne cessions pas
 » d'admirer. Enfin , nous fûmes renvoyés , avec
 » ordre de revenir le lendemain.

Chine.

» Le 17 , l'Empereur nous fit appeller de fort
 » bonne heure au palais. Nous y passâmes plus de
 » deux heures à lui expliquer différentes pratiques
 » de Géométrie. Il se fit répéter l'usage de plu-
 » sieurs instrumens que le P. Verbieft avait fait
 » faire autrefois pour lui. Je parlai toujours en
 » Tartare ; mais je ne voulus pas entreprendre de
 » faire des explications de Mathématiques en
 » cette langue , & je m'excusai sur ce que je ne
 » la sçavais pas assez pour m'en servir à propos ,
 » particulièrement en matière de sciences. Je dis
 » à S. M. que lorsque nous la saurions parfaite-
 » ment , le Pere Bouvet & moi , nous pourrions
 » lui donner des leçons de Mathématiques ou de
 » Philosophie ; d'une manière fort claire & fort
 » nette ; parce que la langue Tartare a des con-
 » jugaisons , des déclinaisons & des particules
 » pour lier le discours ; avantages qui manquent
 » à la langue Chinoise.

» L'Empereur sentit la vérité de cette remar-
 » que , & se tournant vers ceux qui l'environ-
 » naient : cela est vrai , leur dit-il , & ce défaut
 » rend la langue Chinoise beaucoup plus difficile
 » que la Tartare. Comme nous étions sur le point
 » de nous retirer , il donna ordre à *Chau-lau-ya* ,

Chine.

» qui était présent, de se faire expliquer claire-
 » ment ce que nous avions à lui dire ; parce qu'il
 » n'avait pas toujours bien entendu notre langage.
 » Peu après, il nous envoya ordre de délibérer
 » entre le P. Bouvet & moi, lequel serait le plus
 » à propos pour nous perfectionner dans la lan-
 » gue Tartare, ou de venir chaque jour au Tribu-
 » nal de *Poyambam*, qui est celui des grands
 » Maîtres d'hôtel du Palais où toutes les affaires
 » se traitent en Tartare; ou de voyager dans le
 » pays des Mancheous. Je répondis que nous n'a-
 » vions pas à délibérer, puisque S. M. était bien
 » plus éclairée que nous, & qu'elle connaissait
 » mieux le moyen d'apprendre plus facilement
 » cette langue; que d'ailleurs, comme nous ne l'ap-
 » prenions que pour lui plaire, il nous était indiffé-
 » rent de quelle manière nous l'appriissions, pourvu
 » que S. M. fût satisfaite; qu'ainsi je la suppliais
 » de nous marquer ses intentions auxquelles nous
 » tâcherions de nous conformer. Il nous fit dire
 » au même moment que l'hiver n'étant point une
 » saison commode pour les voyages, nous irions
 » tous les jours au Tribunal de *Poyambam*, où
 » nous trouverions des gens habiles avec lesquels
 » nous pourrions nous exercer; que nous prend-
 » rions nos repas avec les Chefs du Tribunal, &
 » qu'aussitôt que le froid serait passé, il nous fe-
 » rait faire un voyage dans la Tartarie orientale.

» Le 21, nous nous rendîmes au palais, le Pere
 » Bouvet & moi, pour remercier S. M. de cette
 » faveur. Elle nous fit dire qu'il serait tems de
 » remercier quand nous saurions la langue Tar-
 » tare ; & peu après, nous ayant admis à l'hon-
 » neur de le voir, il nous fit diverses questions,
 » sur-tout au P. Bouvet, qu'il n'avait pas vu les
 » jours précédens. Le soir, *Chau-lau-ya*, qui
 » avait porté les ordres de l'Empereur aux Chefs
 » du Tribunal de *Poyambam*, nous y conduisit
 » lui-même, & nous présenta aux grands Maîtres
 » & au premier Maître d'hôtel. Ils nous reçuren
 » civilement, & nous marquerent une chambre
 » vis-à-vis de la salle où ils s'assemblent eux-
 » mêmes. Dès le lendemain ils donnerent des
 » ordres pour la faire préparer.

» Le 24, ayant commencé à nous rendre dans
 » cette espèce d'Ecole, on nous donna pour maî-
 » tres deux petits Mandarins, Tartares de nais-
 » sance, auxquels on en joignit un troisième
 » plus considérable & plus habile dans les deux
 » langues, pour venir une fois chaque jour nous
 » expliquer les difficultés sur lesquelles les autres
 » n'auraient pu nous satisfaire entièrement, &
 » nous apprendre les finesses de la langue. L'un
 » d'eux avait été Mandarin de la Douane à *Ning-*
 » *po*, dans le tems que nous y étions arrivés. Il
 » fut étonné de nous voir dans un état si différent

Chine.

» de celui où nous avons paru à son Tribunal.
 » Mais comme il nous avait bien traités , il nous
 » reconnut sans peine , & nous lui fîmes nos re-
 » merciemens pour ses anciennes faveurs.

» Le 9 Février, premier jour de l'année Chi-
 » noise , nous nous rendîmes au Palais , suivant
 » l'usage. Les Mandarins & les Officiers des trou-
 » pes s'y étaient assemblés dans la troisième cour ;
 » en entrant du côté du Midi , nous fûmes pré-
 » sents aux trois genuflexions , accompagnées de
 » neuf battemens de tête , qu'ils firent tous en-
 » semble , le visage tourné vers l'intérieur du
 » Palais. Cette cérémonie se fit avec beaucoup
 » d'ordre. Chaque Mandarin se rangea d'abord
 » suivant sa dignité. Ils étaient au nombre de
 » plusieurs mille , tous revêtus de leurs habits de
 » cérémonie , qui ont assez d'éclat pendant l'hi-
 » ver, à cause des riches fourrures dont ils sont cou-
 » verts , & du brocard d'or & d'argent qui ne
 » laisse pas de briller , quoique les fils ne soient
 » que de la soie couverte d'une feuille de l'une
 » ou l'autre de ces deux métaux.

» Toute l'assemblée étant debout & rangée
 » dans l'ordre convenable , un Officier du Tribu-
 » nal des cérémonies cria d'une voix haute : *A*
 » *genoux*. Cet ordre fut exécuté au même inf-
 » tant. Ensuite l'Officier cria trois fois : *Frappex*
 » *de la tête contre terre* ; & tous frappèrent de la

» tête à chaque répétition de ce cri. Le même
 » Officier dit : *Levez-vous*. Tous s'étant levés ,
 » la même cérémonie fut répétée deux fois de
 » suite. Il y eut ainsi trois genuflexions & neuf
 » battemens de tête , respect qui ne se rend à la
 » Chine qu'au seul Empereur , & que tout le
 » monde , depuis l'aîné même de ses frères , jus-
 » qu'au moindre Mandarin , lui rend exactement
 » dans d'autres occasions. Les Soldats & les Ou-
 » vriers du Palais , qui ont reçu quelque gratifica-
 » tion de S. M. , demandent permission de la re-
 » mercier , & font les neuf battemens de tête à
 » la porte du Palais. Cependant le peuple & les
 » simples soldats sont rarement admis à cette cé-
 » rémonie. On estime fort honorés ceux de qui
 » l'Empereur reçoit cette sorte de respect ; mais
 » c'est une faveur singulière d'être admis à la ren-
 » dre en sa présence. Cette grâce ne s'accorde
 » guere que la première fois qu'on a l'honneur
 » de voir S. M. ou dans quelqu'occasion considé-
 » rable , ou à des personnes d'un rang distingué.
 » En effet , lorsque les Mandarins vont au Palais
 » de cinq en cinq jours , pour lui rendre leurs res-
 » pects , quoiqu'ils le fassent toujours en habits
 » de cérémonie , & qu'ils observent les mêmes
 » formalités devant son trône , il ne s'y trouve
 » presque jamais. Ce jour même , qui étoit le pre-
 » mier de l'année , il ne se montra point lorsque

Chine.

» tous les Chefs de l'Empire étaient rassemblés
 » pour lui rendre solennellement ce devoir. Son
 » absence n'empêche pas que la cérémonie ne se
 » fasse avec beaucoup de précaution & d'exac-
 » tude. Il s'y trouve des Censeurs qui ne laissent
 » rien échapper à leurs observations, & les moi-
 » dres fautes ne demeurent pas impunies.

» S. M. était allée dès le matin, suivant l'usage,
 » rendre elle-même ses devoirs à ses ancêtres,
 » dans le Palais qui est destiné à cette autre céré-
 » monie. Une partie de l'équipage était encore
 » rangée dans la troisième cour & dans la qua-
 » trième. On voyait aussi dans la troisième qua-
 » tre éléphants, qui nous parurent beaucoup plus
 » superbement parés que ceux du Roi de Siam.
 » Ils n'étaient pas si beaux, mais ils étaient char-
 » gés de grosses chaînes d'argent & de cuivre
 » doré, ornées de quantité de pierreries. Ils avaient
 » les pieds enchaînés l'un à l'autre, dans la crainte
 » de quelqu'accident. Chacun portait une espèce
 » de trône qui avait la forme d'une petite tour;
 » mais ces trônes n'étaient pas magnifiques. Il y
 » en avait quatre autres, portés chacun par un
 » certain nombre d'hommes, & c'était sur un de
 » ces trônes que l'Empereur était allé au Palais
 » de ses ancêtres.

» En entrant dans la quatrième cour, nous y
 » vîmes deux longues files d'étendards de différen-

attemblés
 voir. Son
 nie ne se
 d'exacti-
 ne laissent
 les moïn-
 es.
 nt l'usage,
 ancêtres,
 autre céré-
 trait encore
 ns la qua-
 tième qua-
 ncoup plus
 de Siam.
 ent char-
 de cuivre
 Ils avaient
 s la crainte
 une espèce
 etite tour;
 ques. Il y
 un par un
 t sur un de
 e au Palais
 r, nous y
 e différen-

» tes formes & de diverses couleurs, des lances
 » avec des touffes de ce poil rouge dont les Tar-
 » tares ornent leurs bonnets en été, & différen-
 » tes autres marques de dignité qui se portent
 » devant l'Empereur, lorsqu'il marche en cérémo-
 » nie. Ces deux files s'étendaient jusqu'au bas du
 » degré de la grande salle dans laquelle l'Empereur
 » donne quelquefois audience. Les Princes du Sang
 » & tous les Grands de l'Empire y étaient rangés
 » suivant l'ordre de leurs dignités.

 Chine.

» Après avoir traversé cette cour, nous entrâ-
 » mes dans la cinquième, au fond de laquelle est
 » une grande plate-forme environnée de trois
 » rangs de balustrades de marbre blanc, l'un sur
 » l'autre. Sur cette plate-forme était autrefois une
 » salle impériale, qui se nommait *Salle de la*
 » *Concorde*. C'était là qu'on voyait le plus super-
 » be trône de l'Empereur, sur lequel S. M. rece-
 » vait les respects des Grands & de tous les Offi-
 » ciers de la Cour. On y voit encore deux petits
 » carrés de pierres rangées de distance en distan-
 » ce, qui déterminent jusqu'où les Mandarins de
 » chaque ordre doivent s'avancer. Cette salle avait
 » été brûlée depuis quelques années. Quoiqu'il y
 » ait longtems qu'on a pris soin d'assigner un mil-
 » lion de taels, c'est-à-dire, environ huit millions
 » de livres ou monnoie de France, pour la réta-
 » blir, on n'a pu jusqu'à présent commencer l'ou-

Chine.

» vrage , parce qu'on n'a point encore trouvé de
 » poutres aussi grosses que les précédentes , &
 » qu'il faut les faire venir de trois ou quatre cens
 » lieues. Les Chinois ont tant d'attachement pour
 » leurs anciens usages , que rien n'est capable de
 » les faire changer. Ils ont , par exemple , de très-
 » beau marbre blanc , qui ne leur vient que de
 » douze ou quinze lieues de Pékin. Ils en tirent
 » même des masses d'une grandeur énorme pour
 » l'ornement de leurs sépulcres , & l'on en voit
 » de très-grandes & de très-grosses colonnes dans
 » quelques cours du Palais. Cependant ils ne se
 » servent nullement de ce secours pour bâtir leurs
 » maisons , ni même pour le pavé des salles du
 » Palais. Ils y emploient de grands carreaux de
 » brique , qui sont à la vérité si luisans , qu'on les
 » prendroit pour du marbre. Toutes les colonnes
 » des bâtimens du Palais sont de bois , sans autre
 » ornement que le vernis. On n'y voit pas d'au-
 » tres voûtes que sous les portes & les ponts.
 » Toutes les murailles sont de brique. Les portes
 » sont couvertes d'un vernis verd fort agréable à
 » la vue. Les toîts sont aussi couverts de brique ,
 » enduite d'un vernis jaune. Les murailles en-
 » dehors sont crépies en rouge , ou de brique
 » polie & fort égale. En dedans , elles sont simple-
 » ment tapissées de papier blanc que les Chinois
 » savent coller avec beaucoup d'adresse.

trouvé de
lentes, &
quatre cens
ment pour
capable de
e, de très-
ent que de
s en tirent
orme pour
on en voit
lonnes dans
nt ils ne se
r bâtir leurs
es salles du
carreaux de
s, qu'on les
es colonnes
, sans autre
it pas d'au-
t les ponts.
Les portes
agréable à
de brique,
urailles en-
de brique
ont simple-
es Chinois
se.

» Après avoir traversé la cinquième cour, qui
» est extrêmement vaste, nous entrâmes dans la
» sixième qui est celle des cuisines, où tous les
» *Hyas* ou Gardes-du-corps & autres Officiers de
» la Maison Impériale, c'est-à-dire, ceux qui pas-
» sent proprement pour ses domestiques, atten-
» daient l'Empereur pour l'accompagner lorsqu'il
» irait recevoir les respects des Princes & des
» Grands de l'Empire. Nous attendîmes à la porte
» de cette sixième cour, que S. M. eût donné son
» audience de cérémonie.

» Lorsqu'elle en sortit pour se rendre dans la
» salle de la quatrième cour, où les Régules &
» les grands Tributaires de l'Empire étaient à l'ar-
» tendre, nous passâmes dans la cinquième cour.
» Après les audiences, ce Monarque retourna,
» non par la porte du milieu par laquelle il était
» venu, mais par celle d'une des aîles, & passa
» fort près du lieu où nous étions debout. Il était
» vêtu d'une veste de zibeline fort noire, avec un
» bonnet de cérémonie qui n'est distingué que
» par une espèce de pointe d'or, au sommet de
» laquelle est une grosse perle en forme de poire,
» & au bas, d'autres perles fort rondes. Tous les
» Mandarins portent aussi une pierre précieuse au
» sommet de leurs bonnets de cérémonie. Les
» petits Mandarins du neuvième ou du huitième
» rang n'ont que de petites pointes d'or : depuis

Chine.

Chine.

» le septième ordre jusqu'au quatrième, c'est du
 » crystal de roche taillé ; le quatrième porte une
 » pierre bleue : depuis le troisième jusqu'au pre-
 » mier, la pierre est rouge & taillée à facettes.
 » Il n'appartient qu'à l'Empereur & au Prince
 » héritier de porter une perle à la pointe du
 » bonnet.

» Aussitôt que l'Empereur fut rentré, nous le
 » suivîmes jusqu'à la porte, qui est au fond de la
 » septième cour : nous le fîmes avertir que nous
 » étions venus pour lui rendre aussi nos devoirs.
 » Cependant, nous suivîmes un *Taiki Mogol*,
 » petit-fils de l'ayeul de l'Empereur, & déjà des-
 » tiné pour être son gendre, qui était venu pour
 » rendre aussi ses hommages. Il observa la céré-
 » monie ordinaire au milieu de la cour, le visage
 » tourné du côté du Nord, où était alors l'Em-
 » pereur : S. M. lui envoya un grand plat d'or
 » rempli de viandes de sa table. Elle fit la même
 » faveur à deux de ses *Hyas*, ou de ses Gardes,
 » pour lesquels son affection s'était déclarée. En-
 » suite l'ordre vint de nous mener à l'apparte-
 » ment d'*Yang-tsin-tien*, où nous étions accou-
 » tumés d'aller tous les jours.

» Delà, nous allâmes à la porte des deux frères
 » de l'Empereur, qui sont les deux premiers
 » Régules ; à celle des enfans du quatrième Ré-
 » gule, mort l'année précédente ; car l'usage est

» de se présenter seulement à la porte : il est rare
 » qu'on se voie ce jour-là.

Chine.

» Le frère aîné de S. M. & les trois Régules
 » nous envoyèrent chacun un de leurs Gentils-
 » hommes pour nous remercier , s'excusant sur
 » la fatigue qu'ils avaient essuyée tout le matin ,
 » soit en accompagnant l'Empereur à la salie de
 » ses ancêtres , soit en attendant fort long-temps
 » dans le palais. L'Officier du frère aîné de l'Em-
 » pereur nous obligea d'entrer dans la salle d'au-
 » dience de ce Prince , & d'y prendre du thé.

» Le 13 , nous fûmes appelés, le Père Bouvet
 » & moi, dans l'appartement de *Yang-sin-tien*.
 » L'Empereur étant venu nous y trouver , nous
 » demanda en Tartare, si nous avancions dans
 » l'étude de cette langue. Je lui répondis dans la
 » même langue , qu'ayant l'obligation à S. M. de
 » nous en avoir donné les moyens , nous nous
 » efforcions d'en profiter. Alors ce Monarque , se
 » tournant vers ceux qui l'environnaient : Ils
 » ont profité en effet , dit-il ; leur langage est
 » meilleur & plus intelligible. J'ajoutai que notre
 » plus grande difficulté était de prendre le ton
 » & l'accent Tartare , parce que nous étions trop
 » accoutumés à l'accent des langues Européen-
 » nes. Vous avez raison , reprit-il ; l'accent fera
 » difficile à changer. Il nous demanda si nous
 » croyions que la philosophie pût être expliquée

Chine.

» en Tartare. Nous répondîmes que nous en
 » avions l'espérance, lorsque nous saurions bien
 » la langue; que nous en avons déjà fait quel-
 » ques épreuves, & que nos Maîtres avaient fort
 » bien compris notre pensée.

» L'Empereur comprenant par cette réponse,
 » que nous avions fait une ébauche par écrit,
 » ordonna qu'elle lui fût apportée. Elle était au
 » Tribunal où nous faisons nos études. Je m'y
 » rendis avec un Eunuque du palais, & j'apportai
 » notre écrit. S. M. nous fit approcher plus près
 » de sa personne, & prit ce petit ouvrage, qui
 » traitait de la digestion; de la sanguification, de
 » la nutrition & de la circulation du sang. Il n'était
 » pas encore achevé; mais nous avions fait tracer
 » des figures pour rendre la matière plus intelli-
 » gible; il les considéra long-temps, sur-tout
 » celles de l'estomac, du cœur, des viscères &
 » des veines; il en fit la comparaison avec celles
 » d'un livre Chinois qu'il se fit apporter; il y
 » trouva beaucoup de rapport. Ensuite, lisant
 » notre écrit d'un bout à l'autre, il en loua la
 » doctrine; il nous exhorta fort à ne rien négli-
 » ger pour nous perfectionner dans la langue Tar-
 » tare. La philosophie, répéta-t-il plusieurs fois,
 » est une chose extrêmement nécessaire; puis il
 » continua ses explications de géométrie - pra-
 » tique avec le Père Thomas.

» Le 17, *Chau-lau-ya* fut chargé par l'Em-
 » pereur de dire aux Pères Pereyra & Thomas,
 » qui l'attendaient à l'ordinaire dans l'apparte-
 » ment d'*Yang-tsin-tien*, que nous devions être
 » sur nos gardes, en parlant de nos sciences &
 » de tout ce qui nous regardait, particulièrement
 » avec les Chinois & les Mogols, qui ne nous
 » voyaient pas volontiers dans le pays, parce
 » qu'ils avaient leurs Bonzes & leurs Lamas,
 » auxquels ils étaient fort attachés; que S. M.
 » nous connaissait parfaitement; qu'elle se fiait
 » tout-à-fait à nous, & qu'elle nous traitait com-
 » me ses plus intimes domestiques; qu'ayant fait
 » examiner notre conduite, non-seulement à la
 » Cour, où elle avait eu, jusques dans notre
 » maison, des gens pour nous observer, mais
 » encore dans les provinces, où elle avait envoyé
 » des exprès pour s'informer de quelle maniere
 » nos Pères s'y comportaient, elle n'avait pas
 » trouvé le moindre sujet de reproche à nous faire;
 » que c'était sur ce fondement qu'elle nous trai-
 » tait avec tant de familiarité; mais que nous
 » n'en devions pas être moins réservés au dehors;
 » que devant elle nous pouvions parler à cœur
 » ouvert, parce qu'elle nous connaissait parfai-
 » tement.

» Il y a trois sortes de Nations dans l'Empire,
 » nous fit-il dire encore. Les Mancheous vous

Chine.

» aiment & vous estiment ; mais les Chinois &
 » les Mogols ne peuvent vous souffrir. Enfin il
 » nous fit dire de ne rien traduire de nos scien-
 » ces dans le Tribunal où nous étions , mais seu-
 » lement dans l'intérieur de notre Collège ; que
 » cet avis qu'il nous faisait donner , n'était qu'une
 » précaution , & que nous ne devons pas crain-
 » dre d'y avoir donné occasion par quelque faute
 » ou quelque imprudence , puisqu'il était fort sa-
 » tisfait de nous.

» Ensuite , il nous envoya ordre de rédiger par
 » écrit quelque partie de notre doctrine philo-
 » sophique. On nous insinua que nous devons
 » achever ce que nous avons commencé ; mais
 » qu'il fallait que notre travail se fit dans l'inté-
 » rieur de notre maison , & sans le communiquer
 » à personne.

» Le 8 Mars , nous nous rendîmes dans l'ap-
 » partement d'*Yang-tsin-tien*, les Pères *Bouvet* ,
 » *Pereyra* , *Thomas* & moi. S. M. y vint dès
 » le matin , & s'y arrêta deux heures avec nous.
 » Elle lut ce que nous avons écrit en lettres
 » Tartares : ensuite s'étant fait expliquer la pre-
 » mière proposition du premier livre d'Euclide ,
 » elle l'écrivit de sa propre main , après en avoir
 » bien compris l'explication : elle marqua beau-
 » coup de satisfaction de notre travail. Le même
 » jour , elle nous fit donner à chacun deux pièces
 » de

Chinois &
 ir. Enfin il
 nos scien-
 , mais feu-
 ollège ; que
 était qu'une
 ns pas crain-
 uelque faute
 était fort fa-
 e rédiger par
 trine philo-
 nous devions
 mené ; mais
 t dans l'inté-
 ommuniquer
 nes dans l'ap-
 ères *Bouvet* ,
 . y vint dès
 es avec nous.
 it en lettres
 iquer la pre-
 te d'Euclide,
 près en avoir
 arqua beau-
 il. Le même
 n deux pièces
 „ de

„ de satin noir & vingt-cinq taels , non pour
 „ récompenser , nous dit - elle , la peine que
 „ nous prenions pour son service , mais parce
 „ qu'elle avoit remarqué que nous étions mal
 „ vêtus.

„ Le 9 , nous fûmes appelés dans l'apparte-
 „ ment de *Kien-tsin-kong* , où nous fîmes l'ex-
 „ plication de la seconde proposition. Comme elle
 „ est un peu plus difficile & un peu plus embar-
 „ rassée que la première , l'Empereur ayant plus
 „ de peine à la comprendre , différa jusqu'au len-
 „ demain à la mettre au net , pour se la faire
 „ expliquer.

„ Le 10 , nous lui répétâmes cette explication ;
 „ il la comprit parfaitement : nous la lui dictâ-
 „ mes. Il l'écrivit de sa main , comme la pre-
 „ mière , en prenant soin de corriger le langage.
 „ *Chau-lau-ya* lui représenta que les six premiers
 „ livres d'Euclide , traduits en Chinois , avec l'ex-
 „ plication de Clavius , par le Père Ricci , avaient
 „ aussi été traduits en Tartare depuis quelques
 „ années , par un habile homme , que S. M. avoit
 „ nommé , & que cette traduction , quoiqu'assez
 „ confuse , ne laisseroit pas de nous aider beau-
 „ coup à préparer nos explications , & à les ren-
 „ dre plus intelligibles , sur-tout si on faisoit venir
 „ le Traducteur pour les écrire en Tartare , ce
 „ qui épargneroit à S. M. la peine de les écrire

Chine.

» elle-même. L'Empereur goûta cette proposition.

» Il ordonna qu'on nous mît entre les mains la
» traduction tartare, & que le Traducteur fût
» appelé.

» Après nos explications, l'Empereur donna
» ordre à son Eunuque favori de nous faire voir
» l'appartement le plus propre & le plus agréable
» de sa maison de plaisance; faveur d'autant plus
» distinguée, que ces lieux intérieurs sont réservés
» à la personne seule de l'Empereur. Cet apparte-
» ment est fort propre; mais il n'a rien de grand
» ni de magnifique. La maison est accompagnée
» de petits bosquets d'une sorte de bambou, de
» bassins, & de réservoirs d'eau vive, mais pe-
» tits, & revêtus seulement de pierres sans au-
» cune richesse; ce qui vient en partie de ce que
» les Chinois n'ont aucune idée de ce que nous
» appellons bâtimens & architecture; en partie
» de ce que l'Empereur affecte de faire connaître
» qu'il ne veut pas dissiper les finances de l'Em-
» pire pour son amusement particulier. En effet,
» quoique ce Prince fût le plus riche Monarque
» du monde, il était extrêmement réservé dans
» sa dépense & dans ses gratifications; mais lors-
» qu'il était question de quelque entreprise pu-
» blique & de l'utilité de l'État, il ne mettait
» point de bornes à sa libéralité: elle n'éclatait
» pas moins à diminuer les tributs du peuple,

» soit lorsqu'il voyageait dans quelques provin-
 » ces, soit à l'occasion de la disette des vivres, Chine.
 » ou de quelq' autre malheur public.

» Avant notre départ, il nous dit que devant
 » se rendre le lendemain à sa maison de plaisance
 » de *Chang-chun-yen*, qui est à deux lieues &
 » demie de Pékin, vers l'Ouest, il voulait que
 » nous fissions le voyage de deux jours l'un, pour
 » continuer l'explication des instrumens de Géométrie.

» Nous nous rendîmes le jour d'après à cette
 » maison, dont le nom signifie *Jardin du printems*
 » *perpétuel*, *du printems de longue durée*. On
 » nous introduisit d'abord dans l'endroit le plus
 » intérieur de l'édifice. S. M. nous y envoya plusieurs mets de sa table, dans des porcelaines très-fines & jaunes en dehors, dont l'usage est réservé pour elle. Ensuite elle nous fit appeler dans son propre appartement, qui est le plus gai & le plus agréable de toute cette maison, quoiqu'il ne soit ni riche ni magnifique. Il est situé entre deux grands bassins d'eau, l'un au Midi, & l'autre au Nord; l'un & l'autre environnés presque entièrement de petites hauteurs, formées de la terre qu'on a tirée pour creuser les bassins. Toutes ces hauteurs sont plantées d'abricotiers, de pêcheurs & d'autres arbres de cette nature, qui rendent la vue

 Chine

» fort agréable, lorsqu'ils sont couverts de feuil-
 » les. Après notre explication, S. M. nous fit
 » conduire dans toutes les parties de cet appar-
 » tement : nous vîmes une petite galerie du côté
 » du Nord, immédiatement sur le bord du bassin
 » d'eau qui est du même côté. On nous fit voir
 » quelques autres chambres, dans lesquelles l'Em-
 » pereur couche l'hyver & l'été. C'était une faveur
 » singulière ; car ceux qui approchent le plus
 » près de S. M. ne pénétrèrent jamais jusqu'à ce
 » lieu. Tout y était modeste, mais d'une pro-
 » preté extrême, à la manière des Chinois. Ils
 » font consister la beauté de leurs maisons de
 » plaisance & des jardins, dans une grande pro-
 » preté, & dans certains morceaux de rocailles
 » extraordinaires, qui ont l'air tout-à-fait fau-
 » vage. Mais il aiment sur-tout les petits cabinets
 » & les petits parterres fermés par des haies de
 » verdure, qui forment de petites allées : c'est
 » le goût général de la Nation. Les personnes
 » riches y font une dépense considérable. Ils épar-
 » gnent bien moins l'argent pour un morceau de
 » vieille roche qui ait quelque chose de grotes-
 » que & de singulier, comme d'avoir plu-
 » sieurs cavités ou d'être percée à jour, que pour
 » un bloc de jaspe & pour quelque belle statue
 » de marbre. Quoique les montagnes voisines de
 » Pékin soient remplies de très-beau marbre

» blanc, ils ne l'emploient guère que pour l'or-
 » nement de leurs ponts & de leurs sépultures.

Chine.

» Le 31, nous nous rendîmes encore à *Chang-*
 » *chun-Yen*, pour continuer nos explications.
 » L'Empereur nous fit l'honneur de nous envoyer
 » quelques mets de sa table, qu'il nous fit manger
 » dans son appartement, près de la salle où il
 » mangeait en même temps lui-même. Ensuite,
 » il voulut que je lui apprisse l'usage des *loga-*
 » *rithmes*, qu'il avait nouvellement fait transcrire
 » en chiffres Chinois : il en croyait la pratique
 » difficile ; mais ayant compris sans peine com-
 » ment se faisait la multiplication par les *loga-*
 » *rithmes*, il témoigna de l'estime pour cette
 » invention, & du plaisir d'en favoir l'usage.

» Le premier d'Avril, nous allâmes, comme
 » les jours précédens, faire notre explication de
 » Géométrie à l'Empereur, dans sa maison de
 » plaisance ; il nous traita avec sa bonté ordi-
 » naire, & nous fit présent de différentes choses
 » qui lui étaient venues du Sud. Je lui expliquai
 » l'usage des logarithmes pour la division.

» Le 5, nous reçûmes avis, par un Exprès
 » dépêché de *Tsin-nan-su*, Capitale de la pro-
 » vince de *Chan-tong*, que le Gouverneur de
 » cette province avait suscité une persécution con-
 » tre les Chrétiens du pays. Ce Gouverneur,
 » malgré le crédit du Père *Pereyra*, qui l'avait

Chine.

» supplié par écrit de relâcher plusieurs Chrétiens
 » qu'il tenait en prison, & de ne les pas traiter
 » comme des Sectateurs d'une fausse Loi, puis-
 » que l'Empereur avait déclaré, par une Ordon-
 » nance publique, qu'on ne devait pas donner
 » ce nom à la Loi Chrétienne, avait fait donner
 » vingt coups de fouet au Messager qui avait
 » apporté sa lettre, & autant à celui qui l'avait
 » introduit. Ensuite, il avait fait reprendre &
 » mettre en prison quelques Fidèles qui avaient
 » été relâchés pour de l'argent : il avait fait citer
 » à son Tribunal le Père Valet, Jésuite, pour le
 » punir d'avoir prêché le Christianisme dans l'éten-
 » due de sa juridiction : on ajoutait que dans ses
 » emportemens il avait protesté qu'il était résolu
 » de pousser ce Missionnaire à bout, dût-il pe-
 » dre son Mandarinat.

» Nous communiquâmes aussitôt cette fâcheuse
 » nouvelle à *Chau-lau-ya*, qui se chargea d'en
 » avertir l'Empereur, & de lui représenter que
 » s'il n'avait la bonté de nous accorder sa pro-
 » tection, & de faire quelque chose en faveur
 » de notre Religion, les Missionnaires & les
 » Chrétiens seraient d'autant plus exposés à ces
 » insultes, que, malgré la bienveillance dont
 » S. M. nous honorait, la défense d'embrasser le
 » Christianisme subsistait encore à la Chine.

» Le 7, l'Empereur nous reçut à sa maison

» de plaifance avec les témoignages ordinaires
 » de fa bonté. *Chau-lau-ya* l'inſtruiſit de l'ou-
 » trage qu'on avoit fait aux Chrétiens de *Chan-*
 » *tong*. Il ajoura que les Miſſionnaires des pro-
 » vinces ſe reſſentaient tous les jours de la vio-
 » lence de nos perſécuteurs , & que n'étant
 » venus, à la Chine que pour y prêcher la re-
 » ligion du vrai Dieu , nous étions plus ſenſi-
 » bles à ce qui la touchait , qu'à tous les intérêts
 » du monde. S. M. après avoir lu les lettres qu'on
 » avoit écrites à ce ſujet, nous fit dire qu'il ne
 » fallait pas faire éclater nos plaintes, & qu'elle
 » en arrêterait la cauſe.

» Le 12 , avant que nous euſſions paru devant
 » lui, il avoit demandé à *Chau-lau-ya* ſi nous
 » n'avions reçu aucune nouvelle de l'affaire de
 » *Chan-tong* ; & ce grand Mandarin lui avoit
 » répondu qu'il n'en avoit rien appris. Peu de
 » jours après, nous fûmes informés que le Viceroi
 » de la province avoit fait relâcher tous les pri-
 » ſonniers Chrétiens, & qu'on n'avoit pas fait
 » fouetter, comme on l'avoit mandé, celui qui
 » avoit porté la lettre du Père Pereyra, mais
 » qu'on l'avoit ſeulement retenu en priſon l'eſpace
 » de quinze jours, ſous prétexte de ſ'informes ſi
 » la lettre qu'il apportait n'était pas une lettre
 » ſuppoſée.

» Le 22, un domeſtique du Viceroi de la pro-

Chine.

» vince de *Chan-tong*, vint trouver le Père Pereyra
 » de la part de son Maître, pour lui demander
 » comment il desirait que cette affaire fût termi-
 » née. Le lendemain, étant retournés à *Chang-*
 » *chun-yen*; l'Empereur, sous prétexte de nous
 » faire examiner un calcul, inséra dans son papier
 » le mémoire secret que le Viceroi de *Chan-tong*
 » avait envoyé sur l'affaire des Chrétiens; il y
 » avait joint la sentence qui portait que l'Accusateur
 » serait puni à titre de Calomniateur ou de Dé-
 » lateur mal intentionné. Comme on ne parlait
 » pas de punir le Mandarin, nous témoignâmes
 » librement que c'était un faible remède pour
 » la grandeur du mal. Ensuite l'Empereur nous
 » ayant fait demander si nous étions contents,
 » apparemment parce que nous n'avions pas eu
 » d'empressement à le remercier de cette faveur,
 » nous répondîmes sans contrainte que nous
 » n'étions pas trop satisfaits, & que si Sa Ma-
 » jesté, qui n'ignorait pas que l'établissement de
 » notre Religion était le seul motif qui nous
 » amenât dans son Empire, & qui nous retint
 » à sa Cour, voulait nous accorder quelque chose
 » de plus, nous nous croirions infiniment plus
 » obligés à sa bonté, que de toutes les ca-
 » uses dont elle ne cessait pas de nous com-
 » bler.

» Cette réponse ne lui fut pas agréable. Il nous

ère Pereyra
demander
fût termi-
à Chang-
de nous
son papier
Chan-tong
iens ; il y
Accufateur
ou de Dé-
ne parlait
moignâmes
mède pour
ereur nous
s contens,
ons pas eu
e faveur,
que nous
fi Sa Ma-
ffement de
qui nous
nous retînt
quelque chose
ment plus
es les ca-
nous com-
le. Il nous

» fit dire qu'il croyait en avoir assez fait pour
» notre honneur, auquel il ne voulait pas qu'on
» donnât la moindre atteinte ; que s'il favorisait
» nos Compagnons dans les provinces, c'était
» pour l'amour de nous, & par reconnaissance
» pour nos services ; mais qu'il ne prétendait pas
» soutenir & défendre les Chrétiens Chinois,
» qui se prévalaient de notre crédit, & qui se
» croyaient en droit de ne garder aucun mén-
» gement ».

Chine.

On voit par ce récit jusqu'où l'Empereur por-
tait la circonspection & les mesures pour ne pas
choquer les Tribunaux de Justice, & jusqu'où
ces Missionnaires portaient leurs prétentions.

Vers le même temps on apprit la nouvelle
d'une victoire remportée par le frère de l'Em-
pereur sur les Tartares Eluths. On avait perdu
dans le combat un des oncles maternels de Kang-hi,
nommé *Kin-kieu*. Les Missionnaires nous donnent
la description de ses funérailles.

« On nous apprit que le convoi des cendres
» de *Kin-kieu*, qui avait été tué dans la dernière
» bataille, n'était pas éloigné de la ville, & que
» S. M. envoyait au-devant deux Grands de l'Em-
» pire, & quelques-uns de ses *Kyas*, pour
» faire honneur à la mémoire du mort. Le Père
» Pereyra & moi, qui avions des obligations par-
» ticulières à ce Seigneur, nous partîmes dans

» le même dessein , & nous rencontrâmes le
 Chine. » convoi à sept lieues de Pékin.

» Les cendres de Kin-kieu étaient renfermées
 » dans un petit coffre du plus beau brocard d'or
 » qui se fasse à la Chine : ce coffre était placé
 » dans une chaise fermée & revêtue de satin noir ,
 » qui était portée par huit hommes. Elle était
 » précédée de huit Cavaliers , portant chacun leur
 » lance ornée de houppes rouges & d'une ban-
 » derolle de satin jaune , avec une bordure rouge
 » sur laquelle étaient peints les Dragons de l'Em-
 » pire. C'était la marque du Chef d'un des huit
 » étendards de l'Empire. Ensuite venaient huit
 » chevaux de main , deux à deux & proprement
 » équipés ; ils étaient suivis d'un autre cheval
 » seul , avec une selle , dont il n'y a que l'Em-
 » pereur qui puisse se servir , & ceux qu'il honore
 » de ce présent ; faveur qu'il n'accorde guères
 » qu'à ses enfans. Je n'ai vu qu'un seul Seigneur
 » des plus grands & des plus favorisés , qui eût
 » obtenu cette marque de distinction. Les enfans
 » & les neveux du mort environnaient la chaise
 » où étaient portées les cendres ; ils étaient à
 » cheval & vêtus de deuil : huit domestiques
 » accompagnaient la chaise à pied. A quelques pas
 » suivaient les plus proches parens & les deux
 » Grands que l'Empereur avoit envoyés.

» En arrivant près de la chaise , nous mêmes

entrâmes le
renfermées
rocard d'or
était placé
satin noir,
Elle était
chacun leur
d'une ban-
dure rouge
ns de l'Em-
un des huit
naient huit
ropriement
tre cheval
que l'Em-
il honore
rde guères
l Seigneur
s, qui eût
Les enfans
t la chaise
étaient à
mestiques
elques pas
les deux
s.
s mêmes

» pied à terre, & nous rendîmes les devoirs éta-
» blis par l'usage, qui consistent à se prosterner
» quatre fois jusqu'à terre. Les enfans & les neveux
» du mort descendirent aussi de leurs chevaux,
» & nous allâmes leur donner la main; ce qui
» est la manière ordinaire de se saluer: ensuite,
» étant remontés tous à cheval, nous nous rejoî-
» gnîmes au convoi.

» A trois quarts de lieue de l'endroit où l'on
» devait camper, nous vîmes paraître une grosse
» troupe de parens du mort, tous en habit de
» deuil. Les enfans & les neveux mirent pied à
» terre, & commencèrent à pleurer autour de la
» chaise qui contenait les cendres; ils marchèrent
» ensuite à pied toujours en pleurant, l'espace
» d'un demi-quart de lieue; après quoi les deux
» Envoyés de l'Empereur les firent remonter à
» cheval. On continua la marche, pendant laquelle
» plusieurs personnes de qualité, parens ou amis
» du mort, vinrent lui rendre leurs devoirs.

» Nous n'étions pas à plus d'un quart de lieue
» du camp, lorsque le fils aîné de l'Empereur &
» le quatrième fils de S. M., envoyés tous deux
» pour faire honneur au mort, parurent avec une
» nombreuse suite de personnes de la première
» distinction: tout le monde mit pied à terre.
» Aussitôt que les Princes furent descendus de
» leurs chevaux, on fit doubler le pas aux Por-

Chine.

Chine.

» teurs de la chaise, pour arriver plutôt devant
 » eux. La chaise fut posée à terre. Les Princes
 » & toute leur suite pleurèrent quelque temps
 » avec de grandes marques de tristesse. Ensuite,
 » remontant à cheval, & s'éloignant un peu du
 » grand chemin, ils suivirent le convoi jusqu'au
 » camp. On rangea devant la tente du mort les
 » lances & les chevaux de main. Le coffre où
 » reposaient les cendres, fut tiré de la chaise, &
 » placé sur une estrade, au milieu de la tente,
 » avec une petite table pardevant. Les deux
 » Princes arrivèrent aussitôt; & l'aîné se mettant
 » à genoux devant le coffre, éleva trois fois une
 » petite tasse de vin au-dessus de sa tête, & versa
 » ensuite le vin dans une grande tasse d'argent,
 » qui était sur la table, se prosternant chaque
 » fois jusqu'à terre.

» Après cette cérémonie, les Princes sortirent
 » de la tente, & reçurent les remerciemens des
 » enfans & des neveux du mort; ils remontèrent
 » ensuite à cheval pour retourner à Pékin, tan-
 » dis que nous nous retirâmes dans une cabane
 » voisine où nous passâmes la nuit.

» Le 9 Septembre, on partit dès la pointe du jour.
 » Comme le convoi devait entrer le même jour
 » dans la ville, une troupe de domestiques accom-
 » pagna les cendres, pleurant & se relevant tour
 » à tour. Tous les Officiers de l'étendard du mort,

tût devant
 Les Princes
 lque temps
 è. Ensuite ,
 un peu du
 oi jusqu'au
 du mort les
 e coffre où
 a chaise , &
 de la tente ,
 Les deux
 é se mettant
 trois fois une
 ète , & versa
 se d'argent ,
 nant chaque

 ces sortirent
 rcimens des
 remontèrent
 Pékin , tan-
 une cabane

 inte du jour.
 même jour
 ques accom-
 elevant tour
 rd du mort ,

» & quantité de Seigneurs les plus qualifiés de la
 » Cour , vinrent rendre leurs devoirs à la mé-
 » moire d'un homme qui avait été générale-
 » ment estimé. A mesure qu'on approchait de
 » Pékin , le convoi grossissait par la multitude de
 » personnes distinguées qui arrivaient successive-
 » ment. En entrant dans la ville , un des domes-
 » tiques du mort lui offrit trois fois une tasse de
 » vin , qu'il répandit à terre , & se prosterna
 » autant de fois. Les rues où le convoi devait
 » passer , étaient nettoyyées & bordées de Soldats
 » à pied , comme dans les marches de l'Em-
 » pereur , du Prince héritier & des Princesses.
 » Avant qu'on fût arrivé à la maison du mort ,
 » deux grosses troupes de domestiques , qui
 » étaient les siens & ceux de son frère , tous
 » en habit de deuil , vinrent se joindre au convoi.
 » D'aussi loin qu'ils le découvrirent , ils se mirent
 » à pleurer & à jeter de grands cris , auxquels
 » ceux qui accompagnaient les cendres répondi-
 » rent par des pleurs & des cris redoublés. Le
 » convoi était attendu à l'hôtel du mort par un
 » grand nombre de personnes de qualité.

» L'unique superstition que je remarquai dans
 » cette pompe funèbre , fut de brûler du papier
 » à chaque porte de l'hôtel par où passaient les
 » cendres : on l'allumait lorsqu'elles approchaient
 » de chaque cour. De grands pavillons de nattes

 Chine.

════════
 Chine. » formaient comme autant de grandes salles ; il
 » y avait dans ces pavillons quantité de lanternes
 » & de tables sur lesquelles on avait posé des
 » fruits & des odeurs. On plaça le coffre qui ren-
 » fermait les cendres sous un dais de satin noir ,
 » enrichi de crépines & de passemens d'or , &
 » fermé par deux rideaux. Le fils aîné de l'Em-
 » pereur & l'un de ses petits-fils , que l'Empe-
 » reur avait institué fils adoptif de l'Impératrice
 » défunte , nièce de *Kin-kieu* , parce que cette
 » Princesse n'avait pas laissé d'enfant mâle , se
 » trouvèrent encore dans la maison du mort , &
 » firent les mêmes cérémonies que nous leur avons
 » vu faire dans la tente ; ils furent remerciés à
 » genoux par les enfans & les neveux , qui se
 » prosternèrent après avoir ôté leurs bonnets ».
 » Quelques Officiers, qui s'étaient mal conduits
 » dans la campagne , furent condamnés , les uns à
 » la perte de leurs emplois , les autres à recevoir
 » cent coups de fouet. Le plus considérable de ces
 » malheureux Officiers avait été long-temps un des
 » principaux Gentilshommes de la Chambre de
 » l'Empereur ; il était alors Gouverneur de quel-
 » ques-uns de ses enfans : après avoir subi le châti-
 » ment qui lui était imposé , il ne laissa pas de
 » reprendre son poste auprès des enfans de S. M.
 » On doit observer que parmi les Tartares, qui sont
 » tous esclaves de leur Empereur , ces punitions

» n'entraînent au cun déshonneur. Il arrive quelque-
 » fois aux premiers Mandarins de recevoir des sou-
 » flets & des coups de pied ou de fouet, aux yeux
 » même de l'Empereur, sans être dépouillés de
 » leurs emplois. Les Tartares ne se reprochent point
 » entr'eux ces humiliantes disgraces, & les oublient
 » bientôt, pourvu qu'ils conservent leurs dignités
 » & leurs charges.

Chine.

» Le 28 Février de l'année suivante, premier jour
 » de la seconde lune Chinoise, il y eut une éclipse
 » de soleil de plus de quatre doigts. Etant au palais,
 » je ne pus l'observer exactement; je préparai les
 » instrumens nécessaires pour donner à l'Empereur
 » la satisfaction de la voir lui-même. Il fit cette
 » expérience avec les Grands de sa Cour, auxquels
 » il prit plaisir à donner des preuves du fruit qu'il
 » avait tiré de ses études.

» Le Tribunal des Mathématiques, après avoir
 » observé cette éclipse, consulta le livre qui se nom-
 » me *Chen-chu*, où est marqué ce qu'il faut faire,
 » ce qui doit arriver, & ce qui est à craindre à
 » l'occasion des éclipses, des comètes & des autres
 » phénomènes célestes. Il trouva dans ce livre, que
 » les circonstances présentes faisoient connaître que
 » le trône était occupé par un méchant homme,
 » & qu'il fallait l'en faire descendre pour y substi-
 » tuer un meilleur Prince.

» Le Président Tartare du Tribunal ne voulut

_____ » pas que cette remarque fût inférée dans le mé-
 Chine. » morial qui devait être présenté à l'Empereur. Son
 » Lieutenant eut une longue dispute avec lui , &
 » prétendait au contraire qu'on y devait inférer ce
 » qui se trouvait dans le *Chen-chu*, parce que c'était
 » l'ordre du Tribunal , & qu'en le suivant , ils ne
 » devaient pas craindre que leur conduite fût désap-
 » prouvée ».

Les Missionnaires ne nous apprennent pas com-
 ment ce différend fut terminé. Il paraît que le
 Tribunal des Mathématiques de Pekin était moins
 habile que le Collège des Augures Romains ,
 qui ne trouvaient jamais dans les livres des Sy-
 biles que ce qu'il fallait y trouver suivant le tems
 & les circonstances. L'oracle de *Chen-chu* était
 bien mal placé sous un Prince aussi respecté que
Kang-hi.

Gerbillon parti une troisième fois pour la Tar-
 tarie , à la suite de l'Empereur , décrit une chasse
 au chevreuil.

» Ce Prince monta au sommet d'une mon-
 » tagne , sur le penchant de laquelle le chevreuil
 » était couché. Il fit mettre pied à terre aux chaf-
 » seurs qui étaient tous de ces Manchéous qu'on
 » appelle *Nouveaux* , parce qu'ils sont nés dans
 » le vrai pays des Manchéous. L'Empereur se sert
 » d'eux pour ses gardes & ses chasseurs. Il les en-
 » voya les uns à droite , les autres à gauche , un

» à

ans le mé-
peur. Son
avec lui , &
it inférer ce
e que c'était
vant , ils ne
e fût défap-

nt pas com-
raît que le
était moins
Romains ,
res des Sy-
vant le tems
en-chu était
respecté que

pour la Tar-
ir une chasse

d'une mon-
le chevreuil
re aux chaf-
neous qu'on
nt nés dans
ereur se fert
s. Il les en-
gauche , un
» à

» à un ; avec ordre au premier de chaque côté de
» marcher sur la ligne qu'il leur marqua , jusqu'à
» ce qu'ils fussent réunis dans l'endroit qu'il leur
» avait assigné. Ils exécutèrent ponctuellement cet
» ordre , sans que la difficulté du chemin leur fît
» perdre leurs rangs.

» Aussi-tôt que l'enceinte fut formée , avec une
» promptitude qui me surprit , l'Empereur fit signe
» de commencer les cris ; alors les Chasseurs se mi-
» rent à crier ensemble , mais à-peu-près du
» même ton & d'une voix médiocre , qui ressem-
» blait assez à une espèce de bourdonnement. On
» me dit que ces cris se faisaient pour étourdir le
» chevreuil , afin qu'étant frappé de tous côtés
» par un bruit égal , & ne sachant par où pren-
» dre la fuite , on pût le tirer plus facilement.
» L'Empereur entra dans cette enceinte , suivi seu-
» lement de deux ou trois personnes ; & s'étant
» fait montrer le lieu où était le chevreuil , il le
» tua du second coup de fusil.

» Après cette première enceinte , on en fit
» une seconde sur des penchans de montagnes.
» Comme ils n'étaient pas si rudes que les pre-
» miers , les Chasseurs demeurèrent à cheval , &
» deux chevreuils qui s'y trouvèrent enfermés ;
» furent tués tous deux de la main de l'Empereur.
» Sa Majesté tira trois coups en courant au ga-
» lop : je vis ce Prince aller à bride abattue ;

82 HISTOIRE GÉNÉRALE

Chine.

» soit en montant ou en descendant par des pen-
» tes fort roides , & tirer de l'arc avec une adresse
» extraordinaire ; ensuite il fit étendre les Chasseurs
» & tous les gens de sa suite sur deux aîles , &
» nous marchâmes dans cet ordre jusqu'au camp ,
» en faisant encore une espèce d'enceinte mobile
» qui battait la campagne : c'était pour la chasse
» du lièvre. Sa Majesté en tua plusieurs. Tout le
» monde avait soin de les détourner vers lui , &
» le droit de tirer dans l'enceinte n'était accordé
» qu'à ses deux fils : les autres Chasseurs n'avaient
» la liberté de tirer que sur le gibier qui s'écartait
» du centre ; & chacun s'efforçait de l'en empê-
» cher , parce que ceux qui laissaient sortir un
» lièvre par négligence , étaient rigoureusement
» punis.

» Le même soir , après un grand vent de Sud ,
» qui avait élevé beaucoup de poussière , le tems
» se couvrit. L'Empereur , que la seule espérance
» de la pluie avait rendu fort gai , sortit de sa tente ;
» & prenant lui-même une grande perche , il se
» fit un amusement de secouer la poussière atta-
» chée à la toile qui couvrait les tentes. Tous
» ses gens prirent des perches à son exemple , &
» donnèrent sur les toiles. Comme j'étais présent ,
» je m'occupai du même exercice pour ne pas de-
» meurer seul oisif. L'Empereur qui le remarqua ,
» dit le soir à ses gens , que les Européens

r des pen-
ne adresse
s Chasseurs
aîles , &
l'au camp ,
nte mobile
r la chasse
rs. Tout le
ers lui , &
rait accordé
rs n'avaient
ui s'écartait
l'en empê-
nt sortir un
oureusement

ent de Sud,
re , le tems
e espérance
de sa tente ;
rche , il se
uffière atta-
entes. Tous
emple , &
ais présent,
ne pas de-
remarqua ,
Européens

» n'étaient pas glorieux«. Il semble pourtant qu'un
Jésuite pouvait faire, sans trop s'humilier, ce que
faisait l'Empereur de la Chine ; mais cette parole
du Prince , si elle est vraie , fait voir quels égards
il croyait devoir à des Etrangers.

Chine.

« Il se trouve près du lieu où nous campâmes,
» des eaux chaudes & médicinales que l'Empe-
» reur eut la curiosité de visiter , & où il s'arrêta
» jusqu'au soir. Il m'y fit appeller ; & m'ayant
» montré la source , il me demanda la raison
» physique de cette chaleur , si nous avions en
» Europe des eaux de cette nature ; si nous en
» usions , & pour quelle sorte de maladies.

» Ces eaux sont claires dans leur source ; mais
» elles ne me parurent point si chaudes que celles
» qui sont au pied du *Mont Pecha* ; un peu au
» Nord-Est de celles-ci. Dans les premières , à
» peine pourrait-on mettre la main entière sans
» la brûler ; au lieu que dans celles-ci , on peut
» la tenir quelques momens sans être incommo-
» dé de la chaleur. Mais ce qu'il y a de plus
» étrange , c'est que dans le voisinage on trouve
» une source d'eau très-fraîche. On a tellement
» dirigé l'eau de ces deux sources , qu'elles se
» joignent d'un côté , & que de l'autre il reste
» un filet d'eau chaude toute pure. L'Empereur a
» fait construire dans le même lieu trois petites
» maisons de bois , avec un bassin de bois dans

Chine.

» chacune , où l'on peut se baigner commodé-
 » ment. S. M. s'y baigna , & nous ne revînmes
 » au camp que vers la fin du jour.

» Le lendemain nous partîmes sur les sept heu-
 » res du matin. L'Empereur me demanda si j'é-
 » tais fatigué du voyage. Pendant toute la mar-
 » che , on ne cessa point de chasser aux lièvres &
 » aux chevreuils.

» Le 22 , nous séjournâmes. La chasse fut ce
 » jour-là beaucoup plus grande que les jours pré-
 » cédens. S. M. avait fait venir des lieux voisins
 » un grand nombre de Mogols , qui , étant accou-
 » tumés à cet exercice , entendent parfaitement la
 » manière d'enfermer le gibier. On rassembla
 » plus de deux mille Chasseurs , sans compter la
 » suite de l'Empereur. Ils étaient rangés sous di-
 » vers étendards ; deux bleus , un blanc , un rouge
 » & un jaune. Les deux bleus marchaient à la
 » tête ; l'un à la droite , l'autre à la gauche , & ser-
 » vaient à diriger l'enceinte ; le rouge & le blanc
 » marchaient sur les deux aîles. Le jaune était au
 » centre.

» Cette enceinte comprenait des montagnes &
 » des vallées couvertes de grands bois , qu'on tra-
 » versait en les battant avec tant de soin , que
 » rien ne pouvait s'échapper sans être vu & pour-
 » suivi. Lorsque les deux étendards , qui marchent
 » à la tête , en s'éloignant toujours l'un de l'autre ,

» sont arrivés au lieu qui leur est marqué, ils com-
 » mencent à se rapprocher, & ne finissent leur
 » marche qu'au moment où ils se rencontrent.
 » Alors l'enceinte étant fermée de toutes parts,
 » ceux qui ont marché devant s'arrêtent & tour-
 » nent le visage à ceux de derrière, qui conti-
 » nuent de s'avancer peu à peu, jusqu'à ce que
 » tous les Chasseurs se trouvent à la vue les uns
 » des autres, & serrés de si près que rien ne puisse
 » sortir de l'enceinte.

» L'Empereur se tint d'abord vers le milieu de
 » l'enceinte avec quelques-uns de ses principaux
 » Officiers, dont les uns ne faisaient que détour-
 » ner le gibier pour le faire passer devant lui. Les
 » autres lui fournissaient des flèches pour tirer;
 » & d'autres les ramassaient. Sur les deux aîles,
 » au-dedans de l'enceinte, étaient les deux fils de
 » l'Empereur, assistés chacun de trois ou quatre
 » de leurs Officiers. Il n'était permis à nul autre
 » de pénétrer dans l'enceinte, s'il n'était appelé
 » par l'ordre exprès de l'Empereur. Personne aussi
 » n'osait tirer sur les bêtes, à moins que S. M. ne
 » l'ordonnât; ce qu'elle faisait ordinairement après
 » avoir blessé la bête. Mais si quelque animal s'é-
 » chappait, les Grands & les autres Officiers de
 » la Cour, qui marchaient immédiatement après
 » ceux qui formaient l'enceinte, avaient la liber-
 » té de le poursuivre & de tirer.

 Chine.

» S. M. tira un très-grand nombre de chevreuils
 » & de cerfs, qui marchaient en troupes dans les
 » montagnes. On n'avait fait néanmoins que deux
 » enceintes, qui durèrent cinq ou six heures. Dans
 » la première on enferma un tigre, sur lequel
 » l'Empereur tira deux coups d'une grande arque-
 » buse & un coup de fusil; mais comme il tira
 » de fort loin, & que le tigre était dans un fort
 » de brossailles, il ne le blessa point assez pour
 » l'arrêter. Au troisième coup, le tigre prit la
 » fuite vers le haut de la montagne, où le bois
 » était le plus épais. Cet animal était d'une gran-
 » deur monstrueuse. Je le vis plusieurs fois, parce
 » que j'étais fort près de l'Empereur, à qui je
 » présentai même la mèche allumée pour mettre
 » le feu à son arquebuse. Il ne voulut pas qu'on
 » s'approchât trop du monstre, dans la crainte que
 » quelqu'un de ses gens ne fût blessé. Le danger
 » n'est jamais grand pour sa personne. Il est alors
 » environné d'une cinquantaine de Chasseurs à
 » pied, tous armés de demi-piques qu'ils savent
 » manier avec adresse, & dont ils ne manque-
 » raient pas de percer le tigre, s'il avançait du côté
 » de leur Maître.

» Je remarquai dans cette occasion la bonté du
 » caractère de l'Empereur. Aussi-tôt qu'il vit fuir
 » le tigre du côté opposé au sien, il cria qu'on
 » lui ouvrit le passage, & que chacun se détournât

de chevreuils
pes dans les
ins que deux
heures. Dans
sur lequel
grande arque-
omme il tira
dans un fort
t assez pour
tigre prit la
, où le bois
d'une gran-
s fois, parce
r, à qui je
pour mettre
ut pas qu'on
a crainte que
Le danger
Il est alors
Chasseurs à
qu'ils savent
ne manque-
çait du côté
la bonté du
qu'il vit fuir
cria qu'on
e détournât

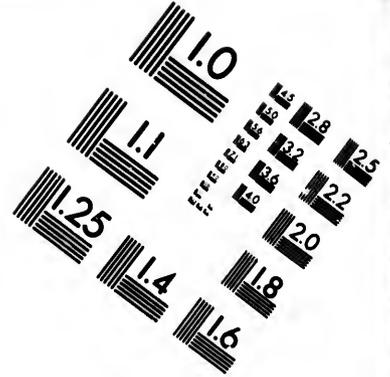
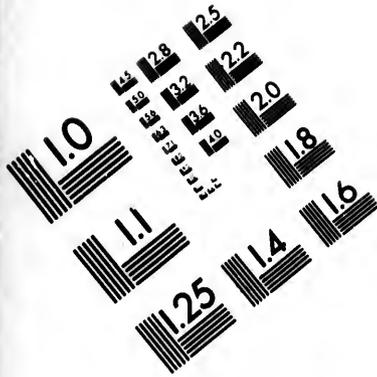
» pour éviter d'être blessé. Ensuite il dépêcha un
» de ses gens, pour s'informer s'il n'était rien
» arrivé de fâcheux. On lui rapporta qu'un des
» Chasseurs Mogols avait été renversé lui & son
» cheval, d'un coup de patte que le tigre lui avait
» donné en fuyant, mais qu'il n'avait point été
» blessé, parce que le cheval, étourdi par les cris
» des autres Chasseurs, avait continué de fuir.

» Dans la chasse d'un autre jour, outre des fai-
» sans, des perdrix & des cailles, on prit un oi-
» seau d'une espèce particulière, & que je n'ai vue
» nulle part ailleurs. Les Chinois lui donnent le nom
» de *Ho-ki*, qui signifie *Poule de feu*, apparem-
» ment parce qu'autour des yeux, il a une ovale
» de petites plumes, couleur de feu très-vive.
» Tout le reste du corps est de couleur de cendre.
» Il est un peu plus gros qu'un faisan. Par le corps
» & la tête, il ressemble assez aux poules-d'inde.
» Comme il ne peut voler ni haut ni loin, un
» Cavalier le prend facilement à la course.

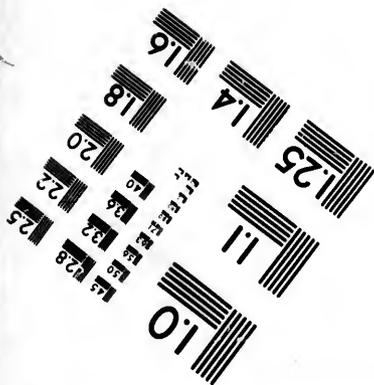
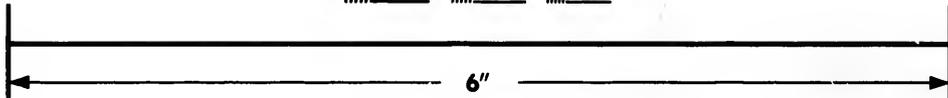
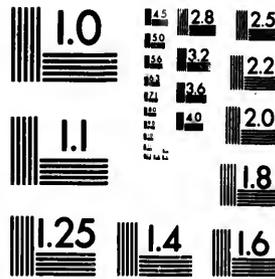
» Quelques jours après, toutes ces troupes ayant
» été commandées pour faire une enceinte sur des
» collines qui étaient remplies de chèvres jaunes,
» l'Empereur partit pour cette chasse, dès sept
» heures du matin. On fit un grand tour, tandis
» que les bagages suivirent le droit chemin, qui
» était plus court de vingt ou trente lis. Les chè-
» vres jaunes sont si sauvages, qu'il faut les envi-

Chine.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14590
(716) 872-4503

0
2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

10
5
5

Chine.

» ronner de fort loin. Pour commencer l'encein-
 » te , les Chasseurs s'éloignent les uns des autres
 » de vingt ou trente pas , & s'avancant avec len-
 » teur , ils s'approchent insensiblement & chaf-
 » sent les chèvres à grands cris. L'enceinte de ce
 » jour-là n'avait pas moins de cinq à six lieues de
 » tour. Elle embrassait quantité de collines tou-
 » tes remplies de chèvres , & se terminait à une
 » grande plaine , où l'on devait courir le gibier
 » qui se trouverait enfermé. On vit des troupeaux
 » de quatre & de cinq cens chèvres.

» Aussi-tôt que l'Empereur fut arrivé , proche
 » de l'enceinte , on se mit à marcher fort douce-
 » ment. S. M. envoya ses deux fils sur les ailes ,
 » & marcha au centre de l'enceinte. Après avoir
 » passé quelques-unes des hauteurs , on commença
 » bientôt à découvrir plusieurs bandes de chèvres.
 » Pendant que l'enceinte se resserrait , le Ciel se
 » couvrit. Il s'éleva un grand orage , avec de la
 » grêle , du tonnerre & de la pluie. Les Chaf-
 » seurs furent obligés de s'arrêter , & les chevres
 » courant de toutes leurs forces , cherchaient à
 » s'échapper par quelque ouverture. Elles pre-
 » naient toujours du côté où elles n'apercevaient
 » personne ; mais venant à découvrir les Chaf-
 » seurs , qui fermaient l'enceinte , elles retour-
 » naient sur leurs pas vers l'autre bout , d'où elles
 » revenaient ensuite , & se laissaient inutilement

» à courir. La pluie cessa , & l'on continua de
 » marcher jusqu'à la plaine. L'Empereur & ses
 » deux fils , qui étaient dans l'enceinte avec quel-
 » ques-uns de leurs gens qui détournaient les che-
 » vres de leur côté , en tuaient quelques-unes à
 » mesure qu'ils avançaient. Il s'en sauva plu-
 » sieurs ; car lorsqu'elles sont effrayées , elles pas-
 » sent à travers les jambes des chevaux ; & s'il en
 » sort une de l'enceinte , toutes les autres de la
 » même bande ne manquent pas de la suivre par
 » le même endroit. Alors les Chasseurs qui n'é-
 » toient pas de l'enceinte , les poursuivaient à la
 » course , & les tiraient à coups de flèches. On lâ-
 » cha les levriers de l'Empereur , qui en tuèrent
 » un grand nombre. Cependant , S. M. en ayant
 » vu sortir plusieurs , par la négligence de quel-
 » ques-uns de ses Hyas , se mit en colère , & don-
 » na ordre qu'on fît les coupables.

» En arrivant dans la plaine où l'enceinte finis-
 » fait , les Chasseurs se ferrèrent insensiblement
 » jusqu'à se toucher l'un l'autre. Alors S. M. fit
 » mettre pied à terre à tout le monde , & demeu-
 » rant avec ses fils au milieu de l'enceinte , qui
 » n'avait plus que trois ou quatre cens pieds de
 » diamètre , il acheva de tirer cinquante ou soixan-
 » te chevres qui restaient. Il serait difficile de re-
 » présenter la vitesse avec laquelle ces pauvres
 » bêtes couraient malgré leurs blessures , les unes

 Chine.

Chine.

» avec une jambe cassée qu'elles portaient pen-
 » dante ; les autres traînant leurs entrailles à terre ,
 » d'autres portant deux ou trois flèches dont elles
 » avaient été frappées , jusqu'à ce qu'elles tom-
 » bassent épuisées de forces. J'observai que les
 » coups de flèches ne leur faisaient pas pousser le
 » moindre cri , mais que lorsqu'elles étaient pri-
 » ses par les chiens , qui ne cessaient de les mor-
 » dre , qu'après les avoir étranglées , elles jetaient
 » un cri assez semblable à celui d'une brebis
 » qu'on est prêt d'égorger.

» Cette chasse ne nous empêcha pas de faire
 » encore plus de vingt lis de chemin dans une
 » grande plaine , avant que d'arriver au camp. Il
 » fut assis à l'entrée du détroit des montagnes ,
 » dans un lieu qui se nomme en langue Mogo-
 » le , *Source des eaux*. On n'avait pas fait moins
 » d'onze ou douze lieues ce jour-là. L'Empereur
 » fit punir deux des Hyas qui avaient été saisis par
 » son ordre , pour avoir laissé fortir q: es chè-
 » vres de l'enceinte. Ils reçurent chacun cent coups
 » de fouet ; punition ordinaire des Tartares , mais
 » à laquelle ils n'attachent aucune infamie. L'Em-
 » pereur leur laissa leurs charges , en les exhor-
 » tant à réparer leur faute par un redoublement
 » de zèle & de fidélité. Un troisième qui était
 » plus coupable , parce qu'il avait quitté son poste
 » pour courir après une chèvre , & qu'il l'avait

» tirée dans l'enceinte même, à la vue de l'Em-
 » pereur, fut destitué de son emploi. D'autres
 » avaient tiré aussi dans l'enceinte, mais sans
 » quitter leur poste : on avait ramassé leurs flè-
 » ches, sur lesquelles étaient leurs noms. Toutes
 » ces flèches furent apportées à l'Empereur, qui
 » leur accorda le pardon de leur faute.

» Le jour suivant, on rentra dans les monta-
 » gnes, où, chemin faisant ; on chassa dans diver-
 » ses enceintes : on tua plusieurs chevreuils &
 » quelques cerfs. Cette chasse aurait été plus abon-
 » dante, si l'on n'eût découvert un tigre qui était
 » couché sur le penchant d'une montagne fort
 » escarpée, dans un fort de brossailles. Lorsqu'il
 » entendit le bruit des Chasseurs qui passèrent
 » assez près de lui, il jeta des cris qui le firent
 » connaître : on se hâta d'en avertir l'Empereur.
 » C'était un ordre général, que lorsqu'on avait
 » découvert un de ces animaux, on postât des
 » gens pour l'observer, tandis que d'autres en
 » allaient donner avis à l'Empereur, qui aban-
 » donnait ordinairement toute autre chasse pour
 » celle du tigre. S. M. parut aussitôt. On chercha
 » un poste commode, d'où elle pût tirer sans
 » danger ; car cette chasse est périlleuse, & les
 » Chasseurs ont besoin d'y apporter beaucoup de
 » précaution.

» Quand on est sûr du gîte, on commence

 Chine.

» par examiner quelle route l'animal pourra
 » prendre pour se retirer ; il ne descend pres-
 » que jamais dans la vallée : il marche le long
 » du penchant des montagnes ; s'il se trouve un
 » bois voisin , il s'y retire ; mais il ne va jamais
 » bien loin , & sa fuite est ordinairement du
 » revers d'une montagne à l'autre. On poste
 » des Chasseurs , avec des demi-piques armées
 » d'un fer très-large , dans les endroits par où
 » l'on juge qu'il prendra son chemin : on les place
 » ordinairement par pelotons , sur le sommet des
 » montagnes. Des Gardes à cheval observent la
 » remise : tous ont ordre de pousser de grands
 » cris , lorsque le tigre s'avance de leur côté ,
 » dans la vue de le faire retourner sur ses pas , & de
 » l'obliger à fuir vers le lieu où l'Empereur s'est placé.

» Ce Prince se tenait ordinairement sur le
 » revers opposé à celui qu'occupait le tigre , avec
 » la vallée entre deux , du moins lorsque la dis-
 » tance n'excédait pas la portée d'un bon mous-
 » quet. Il était environné de trente ou quarante
 » Piqueurs armés de hallebardes ou de demi-
 » piques , dont ils font une espèce de haie ; ils
 » ont un genou à terre , & présentent le bout de
 » leur demi-pique du côté par où le tigre peut
 » venir ; ils la tiennent des deux mains , l'une
 » vers le milieu , & l'autre assez proche du fer.
 » Dans cet état , ils sont toujours prêts à recevoir

» le tigre , qui prend quelquefois sa course
 » avec tant de rapidité , qu'on n'aurait pas le
 » temps de s'opposer à ses efforts , si l'on n'était
 » constamment sur ses gardes. L'Empereur est
 » derrière les Piqueurs , accompagné de quelques-
 » uns de ses Gardes & de ses Domestiques : on
 » lui tient des fusils & des arquebuses. Lorsque
 » le tigre n'abandonne pas son fort , on tire des
 » flèches au hazard , & souvent on lâche des chiens
 » pour le faire déloger. Je reviens à la chasse dont
 » je fus témoin.

» On fit bientôt lever le tigre du lieu où il
 » était couché ; il grimpa la montagne , & s'alla
 » placer de l'autre côté dans un petit bois , pres-
 » qu'à l'extrémité de la montagne voisine. Com-
 » me il avait été bien observé , il fut aussitôt
 » suivi , & l'Empereur s'en étant approché à la
 » portée du mousquet , toujours environné de ses
 » Piqueurs , on tira quantité de flèches vers le
 » lieu où il s'était retiré ; on lâcha aussi plusieurs
 » chiens , qui le firent relever une seconde fois :
 » il ne fit que passer sur la montagne opposée ,
 » où il se coucha encore dans des brossailles , d'où
 » l'on eut assez de peine à le faire sortir : il
 » fallut faire avancer quelques Cavaliers , qui tirè-
 » rent des flèches au hazard , tandis que les Piqueurs
 » faisaient rouler des pierres vers le même endroit.
 » Quelques-uns des Cavaliers faillirent d'y per-

 Chine.

Chiac.

» dre la vie ; le tigre s'étant levé tout d'un coup ;
 » jeta un grand cri , & prit sa course vers eux :
 » ils n'eurent pas d'autre ressource que de se sauver
 » à toute bride vers le sommet de la monta-
 » gne ; & déjà l'un d'entr'eux , qui s'était écarté
 » en fuyant , paraissait menacé de sa perte , lors-
 » que les chiens , qu'on avait lâchés en grand
 » nombre , & qui suivaient le tigre de près ,
 » l'obligèrent de leur faire face. Ce mouvement
 » donna le loisir au Cavalier de gagner le sommet
 » de la montagne , & de mettre sa vie en sûreté.

» Cependant le tigre retourna au petit pas vers
 » le lieu d'où il était sorti ; & les chiens aboyant
 » autour de lui , l'Empereur eut le temps de lui
 » tirer trois ou quatre coups qui le blessèrent
 » légèrement ; il n'en marcha que plus vite. Lors-
 » qu'il fut arrivé aux brossailles , il s'y coucha
 » comme auparavant , c'est-à-dire , sans qu'on
 » pût l'apercevoir. On recommença aussitôt à
 » faire rouler des pierres & à tirer au hazard.
 » Enfin le tigre se leva brusquement , & prit sa
 » course vers le lieu où l'Empereur était placé.
 » S. M. se disposait à le tirer ; mais lorsqu'il fut
 » au bas de la montagne , il tourna d'un autre
 » côté , & s'alla cacher dans le même bosquet
 » où il s'était déjà retiré. L'Empereur traversa
 » promptement la vallée , & le suivit de si près ,
 » que le voyant à découvert , il lui tira deux coups
 » de fusil , qui achevèrent de le tuer.

» Le lendemain, nous fîmes soixante lis sans
» quitter une vallée étroite, & bordée des deux
» côtés par des montagnes fort escarpées. Un peu
» au-dessus du lieu où l'on devait camper, l'Em-
» pereur s'arrêta près d'un rocher escarpé de tou-
» tes parts, & fait en forme de tour. Tous les
» Grands & les meilleurs Archers ayant reçu
» ordre de se rendre autour de lui, il fit tirer à
» chacun sa flèche vers la cîme du rocher, pour
» essayer si quelqu'un aurait l'adresse & la force
» d'y atteindre. Il n'y eut que deux flèches qui
» demeurèrent sur le rocher, & qui tombèrent
» de l'autre côté. L'Empereur tira aussi cinq ou
» six fois, jusqu'à ce qu'une de ses flèches passât
» le rocher. Ensuite il m'ordonna d'en mesurer
» la hauteur avec les instrumens qu'il avait ap-
» portés; il prit un demi-cercle d'un demi-pied
» de rayon, qui n'était qu'à pinules: après avoir
» fait l'observation, il voulut que nous fissions à
» part le calcul de la hauteur; nous la trouvâ-
» mes de quatre cent trente *ché* ou pieds Chi-
» nois. L'opération fut recommencée, en faisant
» les stations dans un endroit plus éloigné. Nos
» calculs furent faits en particulier à la vue de
» tous les Grands, qui ne se lassèrent point d'en
» admirer la conformité; il n'y eut pas un chiffre
» de différence. S. M., pour en convaincre tous
» les Spectateurs, me fit lire mes deux calculs

Chine.

Chine.

» chiffre par chiffre , tandis qu'elle montrait les
 » siens aux Grands pour en faire connaître la jus-
 » tesse. Elle prit encore plaisir à mesurer géomé-
 » triquement une distance. Ensuite , après l'avoir
 » calculée , elle la fit mesurer par une mesure
 » actuelle , qui se trouva justement conforme au
 » calcul. Une flèche qu'elle fit peser dans une
 » balance , après en avoir calculé le poids , ne
 » fut pas moins conforme au calcul. Les Sei-
 » gneurs de la Cour redoublèrent leurs applau-
 » dissemens , & me dirent mille choses flatteuses
 » à l'avantage des sciences de l'Europe ; l'Empe-
 » reur en parla lui-même dans les termes les plus
 » obligeans.

» La conversation étant tombée sur le Tribu-
 » nal des Mathématiques , S. M. nous marqua
 » beaucoup de mépris pour ceux qui croyaient
 » superstitieusement qu'il y a de bons & de mau-
 » vais jours , & des heures plus ou moins fortu-
 » nées : elle était convaincue , nous dit-elle ,
 » non - seulement que ces superstitions , étaient
 » fausses & vaines , mais encore qu'elles étaient
 » préjudiciables au bien de l'Etat , lorsque cette
 » manie gagne jusqu'à ceux qui le gouvernement ,
 » puisqu'il en avait coûté la vie à plusieurs inno-
 » cens , entr'autres à quelques Chrétiens du Tri-
 » bunal des Mathématiques , auxquels on avait
 » fait leur procès , comme au Père *Adam Schaat* ,

» &

trait les
re la jus-
gémé-
s l'avoit
e mesure
forme au
dans une
oids, ne
Les Sei-
s applau-
flatteuses
l'Empe-
es les plus

le Tribu-
s marqua
croyaient
t de mau-
ns fortu-
dit-elle ,
ns. étaient
es étaient
que cette
vernement ,
urs inno-
ns du Tri-
s on avoit
n Schaat ,
» &

» & qui avaient été condamnés à mort pour
» n'avoir pas choisi à propos l'heure d'un enter-
» rement : que le Peuple & les Grands même ,
» continua l'Empereur , ajoutent foi à ces supersti-
» tions , c'est une erreur qui n'a pas de suite ;
» mais que le Souverain d'un Empire s'y laisse
» tromper , c'est une source de maux terribles.
» Je suis si persuadé , ajouta-t-il , de la fausseté
» de toutes ces imaginations , que je n'y ai pas
» le moindre égard ; il plaisanta même sur l'opi-
» nion des Chinois , qui font présider toutes les
» constellations à l'Empire de la Chine , sans vou-
» loir qu'elles se mêlent jamais des autres régions.
» Souvent , nous dit-il , j'ai représenté à ceux qui
» m'entretenaient de ces chimères , qu'il fallait
» du moins laisser quelques étoiles aux Royau-
» mes voisins , pour avoir soin d'eux ».

Nous ne tirerons du quatrième voyage de Gerbillon , que la chasse d'un ours qui fut tué par l'Empereur. « On se rendit dans un bosquet voisin du camp , où l'on apprit qu'un ours était entré. Les Piqueurs , à force de crier , de battre les arbres & de claquer leurs fouets , firent déloger la bête , qui fit plusieurs tours dans le bois avant que d'en sortir ; enfin , après avoir rugi long-temps , elle prit sa course sur la montagne , suivie par les Chasseurs à cheval , qui , galopant de tous côtés à quinze ou vingt pas

Chine.

de distance , la pousèrent fort adroitement
 Chine. jusqu'à un passage étroit , entre deux petites
 montagnes. Comme cet animal est pesant , &
 qu'il ne peut soutenir une longue course , il
 s'arrêta sur le revers d'une des deux montagnes ;
 l'Empereur , qui se trouvait sur le revers de
 l'autre , lui décocha une flèche , qui lui fit une
 blessure profonde au flanc : ce coup lui fit pouf-
 ser d'affreux rugissemens ; il tourna furieuse-
 ment la tête vers la flèche , qui était restée
 dans la plaie ; & l'ayant arrachée , il la brisa
 en plusieurs pièces ; ensuite , faisant quelques
 pas de plus , il s'arrêta court. Alors l'Empereur
 descendit de son cheval , s'arma d'un épieu ,
 & s'étant approché avec quatre de ses plus
 hardis Chasseurs , il tua cette furieuse bête d'un
 seul coup. Une si belle action fut célébrée aussitôt
 par des cris d'applaudissement. L'ours était
 d'une grosseur extraordinaire ; il avait six pieds
 depuis la tête jusqu'à la queue : l'épaisseur du
 corps était proportionnée ; le poil long , noir ,
 & luisant comme le plumage d'un *choucas* ;
 il avait les oreilles & les yeux fort petits , &
 le col de l'épaisseur du corps. Les ours ne sont
 pas si gros en France , & n'ont pas le poil si
 beau ».



V
 les
 de
 Re
 cor
 ont
 cor
 dan
 com
 fam
 info
 lieu
 à l'
 se
 bor
 I
 com
 gais
 s'eff
 l'éta
 rans
 gré

CHAPITRE II.

*Voyages , Négociations & Entreprises des
Hollandais à la Chine.*

VERS le commencement du seizième siècle, les Portugais, pénétrant à la Chine par les mers de l'Inde, y introduisirent des Missionnaires de la Religion Romaine. En 1517, ils établirent un commerce réglé à *Quang-tong*, que les Européens ont nommé Canton. Ensuite, ayant formé un comptoir à *Ning-po*, qu'il ont appelé *Liampo*, dans la partie orientale de la Chine, ils firent un commerce considérable sur la côte, entre ces deux fameux ports, jusqu'à ce que leur orgueil & leur insolence causèrent leur destruction dans tous ces lieux; à la réserve de *Ma-kau*, ou *Makao*, isle à l'embouchure de la rivière de Canton, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

Le pouvoir des Hollandais étant monté au comble dans les Indes, sur les ruines des Portugais, vers le milieu du dix-septième siècle, ils s'efforcèrent de s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un commerce réglé avec les habitants. Ils y travaillaient depuis long-temps, malgré quantité d'obstacles, dont le plus redoutable,

Chine. suivant Nieuhof, était une ancienne prophétie répandue parmi les Chinois, qui les menaçait « de devenir quelque jour la conquête d'une » Nation de blancs, vêtue de la tête jusqu'aux » pieds ». Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un Missionnaire Jésuite, nommé le Père *Martini*, revenu de la Chine, où il avait vécu caché pendant dix ans, que les Tartares *Manchous* avaient conquis pour la seconde fois ce grand Empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveler ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques Marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des Ambassadeurs pour aller solliciter à la Cour de Pékin la liberté du commerce.

Nieuhof.
1655.

La relation de cette Ambassade fut composée par Jean *Nieuhof*, Maître d'hôtel des Ambassadeurs Hollandais, & célèbre par ses voyages dans plusieurs autres parties du monde : elle fut publiée en diverses langues. La traduction Française qu'on en trouve dans Thévenot, paraît la meilleure.

Matzuiker, Gouverneur de Batavia, & le Conseil des Indes, avaient fait nommer pour Ambassadeurs à la Cour de Pékin, Pierre de Goyer & Jacob Keyfer. Leur train fut composé de quatorze hommes ; c'est-à-dire, deux Marchands ou deux Facteurs, six Domestiques, un Maître d'hôtel, un Chi-

rurgien, deux Interprètes, un Trompette & un Tambour. Ils prirent ensuite deux Facteurs de plus, pour les charger du soin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feraient le voyage de Pékin. Leurs présens étaient de riches étoffes de laine, des pièces de belle toile, plusieurs sortes d'épiceries, du corail, de petites boîtes de cire, des lunettes d'approche & des miroirs, des épées, des fusils, des plumes, des armures, &c. Leur commission se réduisait à former une alliance solide avec l'Empereur de la Chine, en obtenant la liberté du commerce pour les Hollandais dans toute l'étendue de l'Empire.

Chine.

Ils partirent de Batavia le 14 de Juin 1655, dans deux Yachts qui devaient les transporter à Canton, d'où ils avaient ordre de se rendre aussitôt à Pékin. Le même jour du mois de Juillet suivant, ils passèrent à la vue de Macao. Cette ville est bâtie sur un rocher fort élevé, qui est environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'isle du même nom. Son port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros navires : elle est célèbre par la fonte de canons qui s'y fait du cuivre de la Chine & du Japon. La place est revêtue d'un mur, & défendue vers la terre par deux châteaux situés sur deux collines. Son nom est composé d'*Ama*, qui était

Chine. celui d'une ancienne Idole , & de *Gau* , qui signifie en langue Chinoise , *Rade* , ou *Retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour s'y établir , en firent bientôt une ville florissante , qui devint un des plus grands marchés de l'Asie. Ils y ont le privilège d'exercer deux fois l'an le commerce à Canton. On lit dans les registres de leur Douane , que pendant les heureux temps de leur commerce , ils tiraient de Canton plus de trois cens caisses d'étoffes de soie , chaque caisse contenant cent cinquante pièces ; deux mille cinq cens lingots d'or , chacun de treize onces , & huit cens mesures de musc , avec une grosse quantité de fil d'or , de toile , de soie crue , de pierres précieuses , de perles , & d'autres richesses.

Le 18 , on jeta l'ancre au port de *Hey-ta-men* , lieu fort agréable , & d'une extrême commodité pour le commerce. Une barque chargée de Soldats , qui se présenta aussitôt , demanda aux Hollandais , de la part du Gouverneur , quel était le motif qui les amenait ? Les Ambassadeurs lui envoyèrent Louis Baron , leur Secrétaire , pour lui expliquer leurs intentions. Il le reçut civilement dans sa chambre de lit ; mais il lui demanda pourquoi les Hollandais s'obstinaient à revenir à la Chine , & s'il ne leur avait pas été défendu de reparaitre à Canton ?

Six jours après , deux Mandarins arrivèrent de

cette ville pour examiner les lettres de créance des Ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui était un peu plus haut sur la rivière. Le Gouverneur parut assis entre les deux Mandarins, & gardé par quelques Soldats. Il fit un accueil gracieux aux Ambassadeurs, quoiqu'il les fît demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le temps de lire leurs lettres.

Le 29, un nouvel *Hay-to-nu*, accompagné de son Vice-Amiral, vint les prendre à bord pour les conduire à Canton. Etant descendus au rivage, ils furent menés dans un Temple, où leurs lettres de créance furent étendues sur une table. Le *Hay-to-nu* leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs vaisseaux, leurs lettres & leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de lettres pour le *Tu-tang* de Canton, & que celle qui était pour l'Empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boîte d'or. En les quittant, ils promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

On les vit paraître en effet le jour suivant, dans des barques avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux Ambassadeurs, leur Secrétaire & quatre autres personnes de leur cortège dans une de leurs barques qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le *Hay-to-nu* & le Vice-Amiral les quittèrent sans leur adresser un seul mot, & rentrèrent dans la

Chine.

Chine.

Ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte , le Viceroy leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits dans leur logement , où ils reçurent la visite du *Put-sien-sin* , ou du Trésorier de l'Empereur , qui tenait le quatrième rang dans la ville de Canton. Il fallut esfuyer de nouvelles interrogations. Cet Officier leur demanda s'il y avait long-tems qu'ils étaient mariés , quels étaient leurs noms & leurs emplois , &c. Lorsque les Ambassadeurs leur eurent témoigné qu'ils attendaient l'audience des Vicerois & la liberté de partir pour Pékin , il leur répondit qu'ils n'obtiendraient l'audience de personne à Canton , jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Cependant les Vicerois promirent de les visiter dans leur logement.

Il se passa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin , le Tu-tang reçut les réponses de l'Empereur à deux lettres qu'il lui avait écrites au sujet des Ambassadeurs de Hollande. Par la première , ce Prince leur accordait la permission de se rendre à Pékin , avec une suite nombreuse , & quatre Interprètes pour y traiter du commerce. Par la seconde , il accordait aux Hollandais la liberté qu'ils demandaient pour le commerce , en marquant qu'il les attendait à Pékin , pour le remercier de cette faveur.

Leur voyage devant se faire par eau , ils louè-

rent une grande barque pour leur propre usage : mais il s'en trouva cinquante aux frais de l'Empereur pour le transport de leurs gens & de leurs bagages. Le Tu-tang donna le commandement de cette Flotte à Pinxenton ; qui fut accompagné de deux autres Mandarins. Outre les Matelots & les Rameurs , il y avoit un corps de Soldats commandé par deux Officiers de distinction. Aussitôt que les Ambassadeurs se furent embarqués, ils arborèrent le pavillon du Prince Guillaume de Nassau, tandis qu'on dépêchait des Messagers aux Magistrats des villes qui se trouvent sur la route , pour ordonner les préparatifs de leur réception.

Après avoir quitté Canton, le 17 de Mars 1657, on ne cessa point d'avancer à la rame sur la belle rivière de Tay, qui, baignant les murs de cette ville, offre une des plus délicieuses perspectives du monde. Les petits villages, qui sont en grand nombre depuis Canton jusqu'à Pékin, saluèrent les Ambassadeurs à leur passage par une décharge de leur artillerie. On entra bientôt dans le Zin, que les Etrangers nomment *le Canal Européen*.

Le Secrétaire des Vicerois qui avoit accompagné les Ambassadeurs, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avaient traité à souper le soir précédent, avec quantité de Nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la rivière devenait très-rapide en se retré-

 Chine.

Chine.

cissant. Les Tartares forcent les rameurs Chinois au travail, sans paraître touchés de leur fatigue. Ces malheureux tombent quelquefois dans un passage étroit, & se noient sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre quelquefois la connoissance, un Soldat, qui est derrière eux, ne cesse pas de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame, ou qu'ils expirent. Cependant ils sont relevés par intervalles.

Le 21, vers minuit, on arriva devant San-jvin, à quarante mille de Schan-Scheu. Les Magistrats de cette ville vinrent au-devant des Ambassadeurs. Elle est située fort avantageusement & très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué sa grandeur. Ici les torrens qui descendent de la montagne de San-van-hab, rendent la rivière fort rapide. Cette montagne est la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont enveloppées de nuées, qui rendent le passage obscur & ténébreux dans les parties inférieures. Sur le revers qui fait face à la rivière, on voit un beau temple où l'on monte par des degrés. Le cortège fut trois jours à se dégager de ces affreuses montagnes, où l'on n'aperçoit qu'un village solitaire qui se nomme *Quan-ton-low*. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits pour laisser voir des champs à bled, qui ne sont pas sans agrément.

es Chinois
ur fatigue.
s dans un
onne pen-
puise leurs
ois la con-
x, ne cesse
rennent la
font rele-

San-jvin,
Magistrats
bassadeurs.
très-peu-
nt diminué
lent de la
rivière fort
aute & la
intes, qui
s de nuées,
breux dans
fait face à
on monte
s à se dé-
on n'ap-
e nomme
vrent en
champs à

Le 24, on se trouva devant une petite ville nommée *Inta*, qui est fort agréablement située sur un angle de la rivière, du côté droit, c'est-à-dire, à l'Ouest, vis-à-vis la montagne *San-van-hab*. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons & de ses temples. Elle était autrefois très-riche & très-peuplée.

Chine.

Le jour suivant on eut la vue du merveilleux Temple de *Koniansiam*, qui est en aussi grande vénération que celui de *San-van-hab*. Il est situé sur le bord de la rivière, dans un canton montagneux & solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend, commence par quelques degrés de pierres, & tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les Ambassadeurs le visitèrent après que les Chinois y eurent fait leurs dévotions.

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuya une furieuse tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Plusieurs barques furent dispersées. Les unes perdirent leurs mâts & leurs cordages. D'autres se brisèrent contre les rives, & tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29 avec les restes de la Flotte à *Schan-chew*, seconde ville de cette province. Elle est située à trente milles d'*Inta*, sur un angle à l'Ouest de la rivière. Sa situation & la sûreté de son port y font fleurir le commerce.

 Chine.

Sur le *Mow-wha*, près d'une charmante vallée, on découvre un Monastere avec un grand Temple. Il doit son origine à *Lu-zu*, Saint d'une grande réputation, qui passa tout le tems de sa vie à moudre du riz pour les Moines, & qui portait nuit & jour des chaînes de fer sur son corps nud. Elles avaient fait dans sa chair des ouvertures, qui, faute de soin & de remède, étaient devenues autant de nids de vers. *Lu-zu* ne souffrait pas qu'on entreprît de l'en délivrer; & si le hasard en faisait tomber un, il le ramassait soigneusement & le remettait à sa place, en disant: "Ne ,, te reste-t-il pas assez pour te nourrir? Pourquoi ,, quittes-tu donc mon corps où l'on t'accorde si ,, volontiers ta nourriture?" Il faut convenir que ces traditions valent bien les nôtres.

Le lendemain ils arrivèrent de grand matin près d'une montagne, à qui sa forme avait fait donner, par les Tatars, le nom de *Têtes des cinq chevaux*. Sur cette montagne, dont le sommet est couvert de nuées & paraît inaccessible, on découvre plusieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruine. Immédiatement au-delà des mêmes montagnes, les barques coururent beaucoup de danger entre des rocs & d'autres passages escarpés, qui se nomment *les cinq laids Diables*. Le canal de la rivière était rempli de barques fendues, qui avaient coulé à fond. Enfin,

 l'o
 mè
 de
 pol
 me

 troi
 tièr

chev

situ

est

com

bre

une

mar

inco

clara

cant

Porc

une

cre

de p

C

Kyar

de l

derr

adof

fort

l'on gagna *Suyt-Jeen*, dont les collines entremêlées de vallées charmantes se présentent du côté de la rivière avec autant d'ordre que si cette disposition était l'ouvrage de l'art. Leur sommet forme une perspective surprenante.

Chine.

Le 4 d'Avril, on se trouva devant Nam-hung, troisième ville de la Province de Canton, & frontière de cette Province. Elle est éloignée de *Schan-chew* d'environ quarante milles, grande, bien située & fortifiée de murs & de boulevards. Elle est divisée par la rivière, avec un grand pont de communication. Ses Temples sont en grand nombre, & ses édifices magnifiques. On y voit aussi une Douane pour les droits de l'Empereur sur les marchandises. Mais les recherches ne sont point incommodés, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des Marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit meilleure pour la fabrique des Porcelaines. Assez près de la même ville, on trouve une rivière nommée *Mechyang*, ou *Rivière d'Encre*, de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc & fort estimé.

On descendit ensuite à l'Est, par la rivière de Kyang, qui divise la partie orientale de la Chine de l'occidentale, jusqu'à *Peng-se*, ville située derrière une île, à l'Est de cette rivière, & comme adossée contre de fort hautes montagnes. Elle est fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche point de

Chine,

Hukeu, qui en est à trente milles. La montagne de Sian, qui est près de la ville, est si haute & si escarpée, qu'elle passe pour inaccessible. Elle est environnée d'eau, & du côté du Sud, elle a une rade sûre pour les barques. La rivière de Kiang est bordée au Sud par une autre montagne nommée *Makang*, dont le nom est devenu terrible dans toute la Chine, par les naufrages qui s'y font continuellement. Les Pilotes Chinois ayant remarqué que le Cuisinier Hollandais allumait du feu pour le dîner, supplièrent à genoux les Ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avait dans le lac de *Poyang*, un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendait sur tout le pays, & qui avait tant d'aversion pour l'odeur des viandes rôties & bouillies, qu'aussi-tôt qu'il en ressentait la moindre impression, il suscitait des tempêtes qui submergeaient infailliblement les vaisseaux. Les Ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, & de se contenter ce jour-là d'un dîner froid. Vers midi, on passa devant deux piliers qui sont placés au milieu de la rivière, pour servir de division entre la Province de *Kiang-si* & celle de *Nan-kin*.

Nan-kin, sans contredit la plus belle ville de la Chine, est située à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, sur la rive Est de la rivière de

Ky
situ
vei
vill
pon
pou
avo
qu'e
la tr
cont
kin
méri
L
pas c
Il n'
plus
mun
plus
elles
une f
Pour
qui e
vires.
les m
de ces
plus r
des M
comm

Kyang, au trente-deuxième degré de latitude. Sa situation est charmante, & le terroir d'une mer-veilleuse fécondité. La rivière traverse toute la ville & se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras sont navigables pour les plus grandes barques. La Cour Impériale avoit fait long-tems sa résidence à Nan-kin, lorsqu'en 1368, l'Empereur *Hong-vu* prit le parti de la transporter à Pékin, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Aujourd'hui *Nan-kin* est le séjour du Gouverneur des Provinces méridionales.

Chine.

Les principales rues de Nan-kin ont vingt-huit pas de largeur. Elles sont droites & bien pavées. Il n'y a point de ville au monde où l'ordre soit plus exact pour la tranquillité de la nuit. Le commun des maisons à peu d'apparence, & n'a pas plus de commodité. Elles ne sont que d'un étage; elles n'ont qu'une porte, & ne consistent que dans une simple chambre où l'on mange & l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture carrée, qui est ordinairement fermée de roseaux au lieu de vitres. Le toit est couvert de tuiles blanches, & les murs assez proprement blanchis. Les habitans de ces petites maisons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure. Mais les boutiques des Marchands sont fournies des plus précieuses commodités de l'Empire, telles que des étoffes

de soie & de coton, toutes sortes de porcelaines ,
 Chine. de perles, des diamans & d'autres richesses. Cha-
 que boutique offre une planche où le nom du
 Maître, & les Marchandises qu'il tient en vente,
 sont écrits en caracteres d'or. D'un côté de la
 planche part un pilier qui s'élève plus haut que la
 maison, & d'où pend quelque lambeau d'étoffe
 pour enseigne.

La monnoie de la Chine consiste en petites
 pièces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on
 ne veut pas être trompé, il ne faut jamais mar-
 cher sans trébuchet, & ne pas perdre de vue les
 Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes, &
 beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nan-
 kin ait plus d'un million d'Habitans, sans y com-
 prendre une garnison de quarante mille Tartares,
 les provisions y sont à bon marché pendant toute
 l'année. Entr'autres fruits, les cerises y sont déli-
 cieuses.

Comme la Chine n'a point de ville qui ait été
 si respectée que Nan-kin pendant la guerre, elle
 surpasse toutes les autres par la beauté de ses Tem-
 ples, de ses Tours, de ses Arcs-de-triomphe &
 de ses Edifices publics. Le Palais Impérial était
 le plus magnifique; mais c'est la seule partie de
 la ville qui ait été ruinée par les Tartares.

Les Tartares s'établirent dans des huttes près
 d'un Temple ou d'une Pagode, nommée *Porn-
 lin-schi*,

liu-fchi, & laissèrent la ville aux Chinois. La matière des bâtimens est d'une sorte de pierre dure enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du Palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur, & de trois brasses & demie de circonférence. L'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il paraît sourd aux Hollandais, & le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

Tous les trois mois on fait partir de Nan-kin, pour la Cour, cinq bâtimens chargés de toutes sortes d'étoffes de soie & de laine, dont la ville fait présent à l'Empereur. Cette raison les fait nommer *Lang-i-chwen*, c'est-à-dire, Vaisseaux des draps du Dragon. Nieuhof n'avait jamais rien vu de si magnifique. Ils étaient admirablement ornés de toutes sortes de figures. La dorure & la peinture étaient telles, que les yeux en étaient éblouis. Un autre présent de la ville, c'est un poisson qui se prend aux mois de Mai & de Juin, dans la rivière de Kyang. Les Chinois le nomment *Si-yu*, & les Portugais *Savel*. On le transporte deux fois la semaine dans des barques tirées nuit & jour par des hommes; & quoiqu'on ne compte pas moins de deux cens milles de Hollande jusqu'à Pékin, il y arrive frais dans l'espace de huit ou dix jours.

Chine. Les Ambassadeurs Hollandais fortaient souvent pour prendre l'air & visiter la ville. Du centre de la place s'élève une grande Tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte beaucoup sur tout ce que l'art & la dépense ont de plus curieux à la Chine. Il est de neuf étages, & l'on monte huit cent quatre-vingt-quatre degrés pour arriver au sommet. Chaque étage est orné d'une galerie pleine de Pagodes & de Peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière. Tous les dehors sont revêtus de différents vernis, rouges, verts & jaunes. Les matériaux de ce bel édifice sont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paraît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie pendent quantité de petites cloches, qui rendent un son fort agréable lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet du clocher, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. De la plus haute galerie, on découvre toute la ville & le pays voisin, au-delà de la rivière de Kiang. Cette merveilleuse Tour fut construite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, lorsqu'ils firent la conquête de la Chine sous Gengiskan.

La même place est environnée d'un bois de Pins, qui servait autrefois de sépulture aux Empereurs de la Chine : mais tous leurs Tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Les Hollandais trouvèrent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de sincérité , de politesse, de sçavoir & de jugement , que dans tout le reste de la Nation. Cette ville jouit d'un grand nombre de privilèges que les Tartares lui ont accordés , & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte.

Chine.

Jusqu'ici les Ambassadeurs étaient venus dans des barques communes : mais on leur fournit à Nan-kin deux grandes barques impériales , qui ne manquaient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de musique à l'extrémité. On leur donna plusieurs personnes de la ville pour cortège, sans leur ôter les Soldats de Nan-kin, qui furent logés dans la chambre de musique. Pinxenton & les deux autres Mandarins changèrent aussi de barques, pour entrer dans celles de l'Empereur.

On partit le 18 de Mai ; le 24 on se rendit à *Jang-se-fu*, que d'autres nomment *Yang-cheu-feu*. Cette ville est célèbre par l'agrément & la vivacité des femmes. Elles y ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : « Celui qui » veut une femme de taille fine, cheveux bruns, » belle jambe & beaux pieds, doit la prendre à » *Jang-se-fu* ». Cependant l'Auteur ajoute qu'elles ne sont nulle part à si bon marché. Les pères y

Chine.

vendent leurs filles & leurs servantes, pour la prostitution.

On entra dans la grande rivière jaune, qu'on nomme aussi la rivière de Saffran, & dont les eaux sont si bourbeuses & si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendrait dans l'éloignement pour un terrain marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de Matelots. Elle est large d'un demi-mille en quelques endroits, & beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

La rivière jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes & de petites barques. Elle offre aussi plusieurs Isles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des huttes ou de petites maisons de planches & d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure; avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Quelques-unes de ces Isles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plupart subsistent de leur commerce, au long de la rivière. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu, & l'Isle s'attache avec des pieux qui la fixent contre les bords de la

rivière. Après quelques heures de navigation, les Ambassadeurs passerent dans un autre canal nommé *Inu-yun*, qui, partant de l'Ouest de la rivière, traverse toute la Province de Schang-ton, dont il est l'entrée.

Chine.

Dans la route, les Hollandais furent surpris de voir le Peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les fauterelles, qui visitent régulièrement le pays dans cette saison. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'Est, que si malheureusement elles descendent à terre, tout est dévoré dans l'espace de quelques heures. Les habitans parcourent leurs campagnes, enseignes déployées, tirant, poussant des cris, sans prendre un moment de repos jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque rivière. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les barques des Ambassadeurs, & les couvrit entièrement. Mais on trouva bientôt le moyen de s'en délivrer, en les chassant dans la rivière.

Le 16 Juillet on arriva devant *San-ho*, à quatre milles de Pékin. Là, les Ambassadeurs quittèrent leurs barques pour achever le voyage par terre. On vit arriver de Pékin, le Mandarin dont les Ambassadeurs s'étaient fait précéder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux & de plusieurs chariots, que le Conseil leur envoyait pour transporter leur bagage & leurs présens. La

Chine.

route de Pékin était extrêmement mauvaise, remplie d'inégalités & de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçaient jusqu'aux fangles. Cependant on y voyait autant de monde, de chevaux & de voitures que dans la marche d'une armée.

Ils entrèrent dans la ville par deux portes magnifiques, & mirent pied à terre devant un Temple, où leurs guides les invitèrent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le Kappade de l'Empereur, les Agens des Vicerois de Canton & plusieurs Seigneurs de la Cour, qui venaient les féliciter de leur arrivée. Le Kappade portait un faucon sur le poing. On leur servit des rafraîchissemens, & plusieurs sortes de viandes & de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compra les chariots, & les visita soigneusement, pour s'assurer qu'il ne manquait rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits avec beaucoup de pompe, jusqu'au logement que l'Empereur leur avait fait préparer. Il n'était pas éloigné du Palais. On y entra par trois belles portes séparées par de grandes cours, & les bâtimens étaient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux Officiers, pour la sûreté des Ambassadeurs, & pour leur faire servir toutes les commodités qu'ils pouvaient désirer.

Le lendemain au matin, ils reçurent la visite de quelques Seigneurs du Conseil Impérial, accompagnés de *Tong-lau-ya*, premier Secrétaire, & de deux autres Mandarins, nommés *Quan-lau-ya* & *Hu-lau-ya*. Le dernier était Secrétaire du Conseil; quoiqu'étant étranger, il n'entendit point la langue Chinoise. Ces Deputés venaient de la part de Sa Majesté Impériale, & de son Conseil, pour s'informer de la santé des Ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présens, de la personne qui les envoyait, & du lieu d'où ils étaient venus.

Comme il restait quelques préjugés contre les Hollandais, sur la qualité de Pirates, que les Portugais leur avaient attribuée, & que ne pouvant les croire établis dans le Continent, ils les soupçonnaient de n'habiter que la Mer ou les Isles; ils les prièrent de leur faire voir la carte de leur pays. Les Ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent pour la faire voir à l'Empereur. Il restait un autre embarras sur la nature du gouvernement Hollandais, parce que les Chinois n'en connoissant point d'autre que le Monarchique, avaient peine à se former une juste idée de l'Etat Républicain. Les Ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du Prince d'Orange, & de feindre que les présens venaient de sa part. Alors les Chinois leur firent plusieurs ques-

 Chine.

 Chine.

tions sur la personne de ce Prince, & leur demandèrent s'ils étaient de ses parens ; parce que l'usage de la Chine n'admet point d'Ambassadeurs étrangers à l'audience de l'Empereur, s'ils n'appartiennent par le sang au Prince qui les envoie. Dans l'idée de la Nation Chinoise, l'Empereur ne pouvait, sans se rabaisser beaucoup, recevoir au pied de son trône des Etrangers d'un rang inférieur. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'avaient pas l'honneur d'être parens de leur Prince, & que l'usage de leur pays n'était pas d'employer des personnes de distinction à cette ambassade. On continua de leur demander quels étaient du moins les emplois qu'ils occupaient à sa Cour, quels étaient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avaient de personnes sous leurs ordres, & de quoi ils tiraient leur subsistance. Les Ambassadeurs, pour détourner apparemment des questions embarrassantes, nommèrent le Gouverneur général de Batavia, & ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demanderent ce que c'était que ce Gouverneur & que Batavia. Un des Ambassadeurs répondit que le Gouverneur général, pour l'étendue du commandement, pouvait être comparé aux Vicerois de Canton, qu'il gouvernait tous les Domaines de Hollande aux Indes orientales, & que Batavia, qui en était la Capitale, était le lieu de sa résidence.

Sur le rapport des premiers Commissaires, le Grand-Maître, ou plutôt le Chancelier de l'Empereur, envoya le jour suivant deux Gentilshommes aux Ambassadeurs, pour les avertir de se rendre au Conseil Impérial, avec leurs présens.

Chine.

Le Chef ou le Président était assis au fond de la salle, sur un banc fort large & fort bas, les jambes croisées. A sa droite étaient deux Seigneurs Tartares, dans la même situation; à sa gauche, un Jésuite, nommé le Père Adam *Scaliger*, natif de Cologne, en Allemagne, qui avait vécu depuis près de trente ans dans les honneurs, à la Cour de Pékin. C'était un vieillard d'une figure agréable, qui avait la barbe longue & les cheveux rasés; vêtu en un mot à la Tartare. Tous les Seigneurs du Conseil étaient assis confusément sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le Chancelier même avait les jambes nues, & n'était couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux Ambassadeurs, & les pressa de s'asseoir. Ensuite le Père *Scaliger* vint les saluer fort civilement dans sa propre langue, & leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa religion, qu'il avait connues en Hollande.

Dans cet intervalle, les Mandarins de Canton, & Pinxenton même, qui avait pris des airs si hauts dans le voyage, s'employèrent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étaient

Chine.

renfermés. Le Chancelier les en tira aussi lui-même, en faisant diverses questions aux Ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui faisaient, Scaliger, qui servait d'interprète, assurait qu'ils parlaient de bonne foi; & lorsqu'il voyait sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échappait un profond soupir. Le Chancelier loua plusieurs des présents, & déclara qu'ils seraient agréables à l'Empereur. Pendant cet inventaire, un Messager de l'Empereur apporta ordre au Père Scaliger de faire plusieurs demandes aux Ambassadeurs sur leur nation & sur la forme de leur gouvernement, & de mettre leurs réponses par écrit. Le Mandarin Jé-suite obéit; mais il ajouta malicieusement à son mémoire, que le pays dont les Hollandais étaient en possession, était autrefois soumis aux Espagnols, & qu'ils y avaient encore de justes droits. Le Chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il était à craindre qu'elle n'indisposât l'Empereur contre les Hollandais. Il ajouta qu'il suffisait d'expliquer que ces peuples possédaient un pays, & qu'ils y vivaient sous un gouvernement régulier.

La nuit approchant, les Ambassadeurs prirent congé de l'assemblée, & furent reconduits à leur logement par le Père Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le Mandarin Ecclésiastique était porté par quatre hommes dans un palanquin, & suivi à cheval par plusieurs Officiers de distinction.

L
Amb
qui l
leur
pond
Tong
déclar
l'Emp
S. M
toile b
roi de
six pi
Le
Pékin
une su
différen
tions,
la lib
qui le
sous d
taient
extrao
gros,
si rich
des H
expéd
Le
tes co

Le lendemain à la priere du Chancelier, les Ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour que les présens étoient destinés, & se servirent de leur Secrétaire, qui se nommoit *Boren*, pour répondre à quantité de nouvelles questions. Enfin, *Tong-lau-ya* & deux autres Mandarins vinrent leur déclarer que les présens avaient été bien reçus de l'Empereur & de l'Impératrice sa mere; mais que S. M. leur faisait demander cinquante pièces de toile blanche de plus, pour les belles filles du Viceroy de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six pièces.

Le 3 d'Août, on leur apprit qu'il étoit arrivé à Pékin un Ambassadeur du Grand-Mogol, avec une suite nombreuse, pour accommoder quelques différends qui s'étaient élevés entre les deux Nations, & pour demander, au nom de leurs Prêtres, la liberté de prêcher leur religion à la Chine, qui leur avait été retranchée depuis quelque tems sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistaient en trois cent trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros, & d'autres pierres précieuses. Des présens si riches n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandais, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les Ambassadeurs Hollandais reçurent des visites continuelles des Seigneurs & Mandarins de la

Chine.

Cour. Les questions qu'on leur faisait étant pres- que toujours les mêmes, ils n'avaient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 de Juillet, l'Em- pereur envoya par écrit l'ordre suivant aux Sei- gneurs du Conseil.

» Grands & dignes *Li-pus* ; les Ambassadeurs
 » de Hollande font venus ici avec des présens pour
 » congratuler l'Empereur, & lui rendre leurs sou-
 » missions; ce qui n'était point encore arrivé jus-
 » qu'aujourd'hui. Comme c'est donc la première
 » fois, je juge à propos de les recevoir en qualité
 » d'Ambassadeurs, & de leur accorder la permis-
 » sion de paraître devant moi, pour me rendre
 » hommage lorsque je paraîtrai sur mon trône
 » dans mon nouveau Palais, afin qu'ils puissent
 » obtenir une réponse favorable, & s'en retourner
 » promptement satisfaits. D'ailleurs, lorsque l'es-
 » pérance d'obtenir le bonheur de me voir leur a
 » fait oublier toutes les fatigues d'un long voyage
 » par mer & par terre, & qu'ils sont capables, sans
 » fermer les yeux, de soutenir l'éclat du soleil,
 » comment pourrions-nous manquer de bonté
 » pour eux, & leur refuser leurs demandes? »

Le Chancelier demanda aux Ambassadeurs, si les Hollandais ne pouvaient pas envoyer tous les ans à Pékin, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'Empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvaient qu'une fois en

cinq
 d'en
 pour
 semb
 décid
 salue
 Le
 midi
 ciers
 ques
 Amba
 tial.
 de leu
 choisi
 recten
 bassad
 Mogo
 & d'e
 vis-à-
 priren
 l'Emp
 furent
 situati
 pierres
 vait pa
 trône.
 De
 Su-ta-

étant pres-
à faire que
siller, l'Em-
nt aux Sei-

mbassadeurs
présens pour
e leurs sou-
e arrivé jus-
la première
r en qualité
r la permis-
me rendre
mon trône
ils puissent
en retourner
orsque l'es-
voir leur a
ong voyage
pables, sans
t du soleil,
r de bonté
andes? »
ssadeurs, si
oyer tous les
ux ou trois
mpereur. Ils
une fois en

cinq ans ; mais qu'ils demandaient la permission
d'envoyer tous les ans à Canton quatre vaisseaux
pour le commerce. Tous les Conseils s'étant as-
semblés pour délibérer sur cette réponse, on y
décida qu'il suffisait que les Hollandais vinssent
saluer l'Empereur une fois en cinq ans.

Chine.

Le premier d'Octobre, à deux heures après-
midi, les Mandarins de Canton & d'autres Offi-
ciers de la Cour se rendirent en habits magnifi-
ques & précédés de lanternes, au logement des
Ambassadeurs, pour les conduire au Palais Impé-
rial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes
de leur suite, au nombre desquelles Nieuhof fut
choisi. En arrivant au Palais, le cortège passa di-
rectement dans la seconde cour. A peine les Am-
bassadeurs furent-ils assis, que celui du Grand-
Mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur
& d'environ vingt domestiques, vint se placer
vis-à-vis d'eux. Ceux des Lamas & des *Su-ta-tses*,
prirent aussi leurs places. Plusieurs personnes de
l'Empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Ils
furent tous obligés de passer la nuit dans cette
situation, c'est-à-dire, en plein air & sur des
pierres nues, pour attendre S. M. I. qui ne de-
vait paraître que le lendemain au matin sur son
trône.

De tous les Ambassadeurs étrangers, celui des
Su-ta-tses, qui sont les Tartares du Sud, était le

Chine.

plus estimé à la Cour de Peking. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son ambassade, fut qu'il apportait des présens à l'Empereur, suivant l'usage des nations qui bordent la Chine. Sa robe étoit composée de peaux de mouton teintes en cramoisi, & lui tombait jusqu'aux genoux; mais elle étoit sans manches. Il avoit les bras nus jusqu'aux épaules. Son bonnet revêtu de martre, étoit ferré contre sa tête, & du centre partoit une queue de cheval teinte aussi en rouge. Ses hauts-de-chausses étoient d'une étoffe légère, & lui descendoient jusqu'au milieu des jambes; ses bottes étoient si grandes & si pesantes, qu'à peine lui permettaient-elles de marcher : il portoit au côté droit un sabre fort large & fort massif. Tous les gens de sa suite étoient vêtus de même, & portaient sur le dos leur arc & leurs flèches.

L'Ambassadeur du Mogol étoit vêtu d'une robe bleue, si richement brodée, qu'on l'auroit prise pour de l'or battu. Elle lui tombait jusqu'aux genoux, liée au-dessus des reins d'une ceinture de soie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portoit aux jambes de jolies bottines de maroquin, & sur la tête un grand turban de diverses couleurs.

L'habit de l'Ambassadeur des Lamas étoit d'une étoffe jaune, & son chapeau à larges bords comme celui des Cardinaux. Il portoit au côté un

chay
fait
ligie
ferts
par
Tart
amba
établ
succè
reçus
A
élépha
les. I
sculpr
du Pe
Garde
habits.
A l
passé l
bassade
de pol
reçuren
En mê
l'office
rent le
porte
née de
ils sure

chapelet de la forme des nôtres, sur lequel il disait des prières. Ces Lamas sont une sorte de Religieux ou de Prêtres, qui, après avoir été soufferts long-tems à la Chine, en avaient été bannis par le dernier Empereur. Ils s'étaient réfugiés en Tartarie, d'où ils faisaient demander, par cette ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens établissemens. Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations; mais ils avaient été reçus avec beaucoup d'amitié.

A la porte de la même cour on voyait trois éléphans noirs, qui servaient comme de sentinelles. Ils portaient sur le dos des tours ornées de sculpture, & magnifiquement dorées. Le concours du Peuple était incroyable, & le nombre des Gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

A la pointe du jour, les Grands, qui avaient passé la nuit dans la cour, s'approchèrent des Ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse & de décence. Une heure après ils reçurent un signal qui les fit lever brusquement. En même-tems, deux Seigneurs Tartares, dont l'office est de recevoir les Ambassadeurs, vinrent les prendre, & les firent passer par une autre porte dans une seconde cour qui était environnée de Soldats Tartares & de Courtisans. De-là ils furent conduits dans une troisième cour, qui

Chine.

renfermait la salle du trône , les appartemens de
 Chine. l'Empereur , & ceux de sa femme & de ses en-
 fans. La circonférence de cette cour était d'envi-
 ron quatre cens pas. Elle était bordée aussi d'un
 grand nombre de Gardes , vêtus de riche casa-
 ques de satin cramoisi.

Les deux côtés du trône étaient gardés par cent
 douze Soldats , dont chacun portait une enseigne
 différente , assortie à la couleur de son habillem-
 ent ; mais ils avaient tous la tête couverte d'un
 chapeau noir , garni de plumes jaunes. Près du
 trône étaient vingt-deux Officiers , qui portaient
 à la main de riches écrans jaunes , dont la forme
 représentait des soleils. Ils étaient suivis de dix
 autres , qui portaient des cercles dorés de la même
 forme ; & ceux-ci de six autres , qui portaient des
 cercles en forme de pleine lune. Après eux on
 voyoit seize Gardes armés de demi-piques ou
 d'épieux , & couverts de rubans de soie de diver-
 ses couleurs. Ensuite paraissaient trente-six autres
 Gardes , chacun portant un étendart orné d'une
 figure de dragon ou de quelque autre monstre.
 Derrière tous ces rangs étaient une infinité de
 Courtisans , tous richement vêtus de la même
 sorte de soie & de la même couleur , comme
 d'une même livrée ; ce qui relevait beaucoup l'éclat
 du spectacle. Devant les degrés qui conduisaient
 au trône , on avait placé des deux côtés six che-
 vaux

emens de
de ses en-
ait d'envi-
aussi d'un
riche casa-

és par cent
e enseigne
on habille-
ouverte d'un
s. Près du
ni portaient
nt la forme
ivis de dix
de la même
ortaient des
près eux on
piques ou
e de diver-
te-six autres
orné d'une
te montre.
infinité de
e la même
ar, comme
acoup l'éclat
conduisaient
és six che-
vaux

vaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis & d'autres pierres précieuses.

China.

Un des Chanceliers s'approcha des Hollandais, leur demanda quel était leur rang & leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupaient le rang de Vice-Rois. Le même Chancelier interrogea aussi les Ambassadeurs Mogols, qui firent la même réponse. Là-dessus, le Tu-tang leur déclara que leur place était à la dixième pierre de la vingtième, suivant l'ordre des rangs qui était marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la salle du trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrit en lettres chinoises, le caractère & la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un Hérault leur cria d'une voix haute : *Allez, présentez-vous devant le trône.* Ils s'y présentèrent. Le même Hérault continua de crier : *Marchez à votre place.* Ils y marchèrent : *Baissez trois fois la tête jusqu'à terre.* Ils la baissèrent. *Levez-vous.* Ils se levèrent. Enfin, *retournez à votre place.* Ils y retournèrent.

On les conduisit ensuite, avec l'Ambassadeur du Mogol, sur un théâtre bien bâti, qui servait de soutien au trône impérial. Sa hauteur était d'environ vingt pieds, & dans toute son enceinte, il était environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là,

 Chine.

après avoir été obligés de se mettre à genoux & de baisser la tête ; on leur servit du thé tartare, mêlé de lait, dans des tasses & des plats de bois. Bientôt le carillon des cloches ayant commencé à se faire entendre, toute l'assemblée se mit à genoux, tandis que l'Empereur montait sur son trône. Les Ambassadeurs ne découvrirent pas aisément S. M. I. parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étaient derrière eux, la virent encore moins, au travers d'une foule de Courtisans dont elle était environnée.

Ce puissant Monarque était assis à trente pas des Ambassadeurs. L'or & les pierres précieuses, dont son trône était couvert, jetaient un éclat si extraordinaire, que les yeux en étaient éblouis. Des deux côtés étaient assis près de lui les Princes de son sang, les Vice-Rois & les grands Officiers de la couronne. On leur servit du thé dans des tasses & des soucoupes de bois. Tous ces Grands étaient vêtus de satin bleu, relevé par des figures de dragons & de serpens. Leurs bonnets étaient brodés d'or, & parsemés de diamans & de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguait leurs rangs & leurs qualités. De chaque côté du trône paraissaient quarante Gardes-du-Corps armés d'arcs & de flèches.

L'Empereur demeura l'espace d'un quart-d'heure

dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa Cour, Keyser observa qu'en voyant partir les Ambassadeurs, il jeta les yeux sur eux. Autant que les Hollandais furent capables de le distinguer, ce Prince était jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, & vêtu de drap d'or. Ils admirèrent beaucoup qu'il eût laissé partir les Ambassadeurs, sans leur adresser un seul mot : mais c'est un usage généralement établi dans toutes les Cours Asiaticques. Les Courtisans, les Soldats, & même les Gardes-du-Corps se retirèrent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandais fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissait toutes les rues.

C'est l'usage de la Chine, de traiter les Ambassadeurs le dixième, le vingtième, & le trentième jour après leur audience, pour faire connaître que leurs affaires sont terminées. Mais dans l'empressement que les Hollandais avaient de partir, ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement, dans l'espace de trois jours; & le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

Un certain nombre de Seigneurs Tatars, qui avaient paru souvent chez les Ambassadeurs, prirent soin de leur faire amener quinze chariots

Chine.

pour le transport de leur bagage. Pinxenton les fit avertir en même temps de se rendre à la Cour du *Li-pu*, ou des Cérémonies, pour recevoir la lettre de l'Empereur au Gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval, vers une heure après midi. On les introduisit dans une anti-chambre; où l'un des Seigneurs du Conseil prit la lettre, qui était sur une table couverte d'un tapis jaune; il l'ouvrit, & rendit compte aux Ambassadeurs de ce qu'elle contenait: elle était écrite en deux langues, la Tartare & la Chinoise; le papiet doré sur les bords, & revêtu des deux côtés de dragons d'or. Ensuite, l'ayant fermée respectueusement, il l'enveloppa dans une écharpe de soie, qu'il mit dans une boîte, & la présenta aux Ambassadeurs. Ils la reçurent à genoux; mais la retirant aussitôt de leurs mains, il l'attacha sur le dos d'un des Interprètes, qui se mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, & qui sortit par la grande porte de la cour, qu'on avait ouverte exprès. Cette cérémonie fut exécutée avec un profond silence; & dans toutes les fêtes qu'on avait données aux Ambassadeurs, on n'avait laissé rien échapper qui eût rapport au sujet de leur commission. La lettre de l'Empereur était conçue en ces termes:

« L'Empereur envoie cette lettre à *Jean Maat-zuiker*, Gouverneur général des Hollandais, à Batavia.

.., Nos territoires étant aussi éloignés l'un de
 » l'autre que l'Orient l'est de l'Occident, il nous
 » est fort difficile de nous approcher; & depuis
 » le commencement jusqu'aujourd'hui, les Hol-
 » landais n'étaient jamais venus nous visiter: mais
 » ceux qui m'ont envoyé Peter de Goyer & Jacob
 » de Keyser, sont une bonne & sage Nation. Ces
 » deux Ambassadeurs ont paru devant moi en
 » votre nom, & m'ont apporté divers présens.
 » Votre pays est éloigné du mien de dix mille
 » milles; mais vous marquez la noblesse de votre
 » ame, en vous souvenant de moi. Cette raison
 » fait beaucoup pencher mon cœur vers vous.
 » Ainsi je vous envoie (les présens étaient
 » ici nommés.) Vous m'avez fait demander la per-
 » mission d'exercer le commerce dans mon pays,
 » en apportant & remportant des marchandises;
 » ce qui deviendrait fort avantageux pour mes
 » Sujets. Mais comme votre pays est éloigné du
 » mien, & que les vents sont si dangereux sur
 » ces côtes, qu'ils pourraient nuire à vos vaisseaux,
 » dont la perte m'affligerait beaucoup, je souhai-
 » terais que, si vous jugez à propos d'en renvoyer
 » ici, vous ne le fassiez qu'une fois en huit ans,
 » & que vous n'envoyassiez pas plus de cent hom-
 » mes, dont vingt auraient la liberté de venir
 » dans ma Cour. Alors vous pourriez débarquer
 » vos marchandises sur le rivage, dans une loge

 Chine.

Chine. » qui ferait à vous , fans être obligés de faire votre
 » commerce en mer devant Canton. Il m'a plû
 » de vous faire cette proposition pour votre inté-
 » rêt & votre sûreté , & j'espère qu'elle fera de
 » votre goût. C'est ce que j'ai jugé à propos de
 » vous faire connaître.

» La treizième année, le huitième mois & le
 » vingt-neuvième jour du règne de *Song-te* ; &
 » plus bas, *Hong-ti-tfo-pe* ».

Les Ambassadeurs ne furent pas plutôt retour-
 nés à leur logement , qu'on les pressa beaucoup de
 partir , en leur représentant que l'usage de l'Em-
 pire ne permettait pas qu'ils s'arrêtassent deux
 heures dans la ville , après avoir reçu leurs dépê-
 ches. Ils se virent obligés de quitter Pékin pres-
 qu'au même instant , & ils retournèrent à Batavia,
 sans autre fruit de leur voyage que de la dépense
 & de la fatigue.

La guerre qui s'était élevée entre l'Empereur
 & un de ses Sujets rebelles , le fameux Pirate
 Koxinga , qui s'était rendu redoutable sur toutes
 les côtes de la Chine , ranima les espérances
 des Hollandais. Ils crurent obtenir la liberté du
 commerce , en offrant de joindre leurs forces
 navales à celles de l'Empire , pour combattre ce
 terrible Corsaire. Ils firent partir , dans ce dessein ,
 de nouveaux Députés. Montanus , qui a donné la
 relation de cette Ambassade , parle d'une hôtelle-

rie où ils furent reçus, & dont il n'y a point de modèle en Europe. On y entrait par sept degrés de fort beau marbre. Les appartemens y étaient en grand nombre, le pavé fort propre; les bancs, les chaises & les lits revêtus d'étoffes précieuses. Il y avait assez de logement pour douze cens hommes, & des écuries pour cent chevaux.

Navarette & Duhalde ont recueilli quelques éclairciffemens sur Koxinga. Son père était né vers le commencement du dernier siècle, dans une petite ville de Pêcheurs, près du port de *Ngan-hay*. Etant fort pauvre, il se rendit à Makao, où il fut baptisé sous le nom de *Nicolas*. De-là, on le vit passer à Manille, mais borné à des emplois fort vils. Le desir de s'élever le conduisit au Japon, où son oncle avait amassé quelque bien dans le commerce. Ce Négociant crut lui reconnaître des talens distingués; il lui confia le soin de ses affaires, & lui fit épouser une Japonaise, dont il eut quelques enfans. Ensuite, l'ayant envoyé à la Chine avec un vaisseau chargé de riches marchandises, il vit toutes ses espérances trompées par l'infidélité de Nicolas, qui se rendit maître de ce dépôt, pour embrasser ouvertement la profession de Pirate. Son courage & son adresse éclatèrent bientôt dans cette nouvelle carrière. Il répandit la terreur sur toute la côte; & l'Empereur *Son-ching*, par une faiblesse trop ordinaire.

Chine,

aux Gouvernemens despotiques , prit le parti de le créer son Amiral , en lui pardonnant les crimes qu'il ne pouvait pas punir. Nicolas s'établit alors à *Ngan-hay* , lieu de sa naissance , & forma des correspondances de commerce avec tous les Royaumes voisins. Ses richesses ne firent qu'augmenter , & devinrent si excessives , que dans l'opinion publique , elles surpassaient celles de l'Empereur même. Sa garde ordinaire était composée de cinq cens Nègres Chrétiens , auxquels il avait donné toute sa confiance. Dans les combats qu'il livrait sur mer , il invoquait l'assistance de S. Jacques. Les Tartares qui , vers le même temps , avaient pénétré dans la Chine par la province de *Fo-kien* , après avoir eu l'adresse d'employer ses services pour l'établissement de leur pouvoir , ne pensèrent qu'à perdre un ami dont ils avaient appris à redouter les forces. Ils l'invitèrent à diverses fêtes , dans la vue de s'assurer de lui ; mais il y paraissait toujours au milieu de cette terrible garde , dont il connaissait la valeur & la fidélité. Cependant , ayant trouvé le moyen de le tromper , ils le menèrent à Pékin. Tout le monde blâma sa folie ; & bientôt il se repentit lui-même de sa crédulité. Quoiqu'il fût libre à la Cour , il n'y mena point une vie tranquille. L'Empereur *Son-ching* , qui était d'un naturel fort doux , rejeta toujours la proposition de se défaire de lui ;

il se contentait de le faire appeller fort souvent, la nuit comme le jour, dans la crainte continue qu'il ne s'échappât pour se rendre à Koxinga, son fils aîné, qui avait pris les armes. Mais après la mort de ce Prince, les Régens de l'Empire, sous la minorité de son Successeur, firent le premier essai de leur autorité sur la vie de Nicolas.

Son fils, qui portait le nom de *Que-sing*, titre noble qu'il avait reçu de l'Empereur qui s'était fait proclamer à Fo-kien, n'eut pas plutôt appris l'infortune de son père, que, cherchant un asyle sur les flots, il monta sur un *Champan*, vaisseau de la grandeur d'une Pinque, & le seul qu'il pût emmener dans la précipitation de sa fuite. Le temps ne lui permit d'emporter que mille ducats; mais dans peu d'années il devint aussi heureux que son père. On vit sous ses ordres jusqu'à cent mille hommes, & vingt mille navires de différentes grandeurs. En 1659, l'Empereur *Jong-lye*, ou *Yong-lye*, qui fut élevé sur le trône à Canton, lui envoya une Ambassade solennelle dans l'isle de *Hya-mwen*.

Que-sing, que les Portugais nommèrent Koxinga, joignait à la force du corps, un caractère audacieux, vindicatif & cruel; qualités Japonaises, qu'il tenait de cette Nation par sa mère. Il excellait dans l'usage de toutes sortes d'armes.

Chine.

Comme il était toujours le premier & le plus ardent à la charge, il était couvert de cicatrices. La victoire ne l'avait jamais abandonné dans ses combats contre les Tartares, jusqu'en 1659, qu'ayant entrepris de prendre Nankin d'assaut, il fut repoussé avec un carnage épouvantable : on prétend qu'il perdit cent mille hommes dans cette expédition ; car il avait augmenté prodigieusement le nombre de ses troupes. Ce fut alors que les Tartares prirent le parti de ruiner toute la côte, pour lui ôter le pouvoir de continuer ses brigandages. Lorsqu'on apprit à Pékin qu'il avait mis le siège devant Nankin, l'Empereur avait pensé à se retirer dans la Tartarie ; & si la valeur de Koxinga eût été soutenue par la prudence, on ne doute point qu'il ne se fût rendu maître de la Chine ; mais l'orgueil le rendait souvent téméraire. Ses ennemis revinrent de leur frayeur après sa défaite. Ils formèrent une flotte de huit cens vaisseaux pour achever sa ruine par mer. Koxinga, peu effrayé de cet appareil, trouva le moyen d'en rassembler douze cens. Les Tartares obtinrent d'abord quelque avantage ; mais le vent l'ayant favorisé, il tomba sur eux avec tant de furie, qu'il détruisit leur flotte entière : ceux qui firent face sur le rivage périrent aussi jusqu'au dernier. Cependant, le secours des Hollandais fit changer la victoire de parti. Koxinga, défait

LE

& le plus
cicatrices.
é dans ses
en 1659,
d'affaut, il
table : on
dans cette
prodigieu-
e fut alors
ruiner toute
continuer
Pekin qu'il
l'Empereur
ie ; & si la
par la pru-
fût rendu
endait sou-
t de leur
une flotte
ruine par
il, trouva
les Tartar-
; mais le
avec tant
ère : ceux
jusqu'au
andais fit
, défait

DES VOYAGES. 139

dans plusieurs rencontres, & chassé enfin de la Chine, tourna ses armes & sa vengeance contre les Hollandais. Ils avaient obtenu moitié par insinuation, moitié par violence, un établissement dans l'isle Formose, voisine de la province de Fo-kien ; & c'est à la faveur de cette proximité, qu'ils cherchaient à étendre leur commerce dans l'intérieur de la Chine ; mais les Chinois qui s'étaient rendus moins difficiles sur l'isle Formose, parce qu'ils la regardaient comme hors de leurs limites, ne permirent jamais aucun établissement sur leurs côtes. Koxinga ôta même aux Hollandais leur seule ressource & leur unique abri, dans les mers de la Chine ; il les chassa de Formose, où jamais ils n'ont pu rentrer. Il mourut peu de temps après.

Chine.

Rien n'est plus connu d'ailleurs que cette politique constante des Chinois, qui ne souffrent jamais que les étrangers pénètrent dans leur Empire, & y portent leur commerce.

Aussitôt qu'un vaisseau étranger paraît sur la côte de la Chine, il se voit environné de Jonques, qui lui interdisent non-seulement le commerce, mais jusqu'à la liberté de se procurer des provisions, & de parler même aux habitans ; s'il trouve le moyen de s'approcher du rivage, sans avoir été découvert, ceux qui ont la hardiesse de débarquer, sont conduits devant le Gouverneur du Port

China.

ou de l'Isle, qui leur déclare qu'il n'a pas la permission de traiter avec eux. Demandent-ils celle de parler au Gouverneur de la province, qui fait ordinairement sa résidence dans quelque ville intérieure, on leur répond par un refus formel, en ajoutant qu'on ne voudrait pas même l'informer qu'il y ait eu des étrangers assez hardis pour entrer dans la province ; enfin, s'ils desirent d'être conduits à la Cour de l'Empereur, on les assure qu'il en coûterait la vie à celui qui ferait cette proposition à la Cour, & à tous les Officiers des places, qui seraient convaincus d'y avoir participé.

Il est certain que les Chinois sont la plus grave Nation qui soit connue dans l'univers. On leur trouve toujours la modestie & l'air composé des anciens Stoïques. Celui qui fut envoyé à Batavia pour négocier avec *Jean Peter-Coen*, Gouverneur Hollandais, demeura un jour entier assez près de lui dans une grande salle, sans se donner le moindre mouvement, & presque sans ouvrir la bouche. Ses vues étaient d'engager le Gouverneur à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Coen, qui n'était guères moins grave, se tint dans la même posture, & garda le même silence, avec autant de soin, pour faire les mêmes découvertes. Le Chinois, désespérant de rien tirer de lui, sortit sans parler, & le Gouverneur le laissa partir comme il était venu.

CHAPITRE III.

Voyages de Navarette ; Missions des Jésuites.

NAVARETTE était un Religieux Espagnol, de l'Ordre de Saint-Dominique, envoyé par les Supérieurs de son Ordre, aux Isles Philippines, en 1646, mais qui n'y trouvant pas beaucoup d'encouragement, hafarda de passer à la Chine où il s'employa plusieurs années aux exercices des Missions. Il y apprit la langue du pays; il lut les histoires Chinoises, & s'informa soigneusement des mœurs & des usages des habitans. Après avoir passé vingt ans dans ses voyages en Afrique & en Amérique, il revint en Europe, en 1673; & s'étant rendu à Rome, à l'occasion des différends qui s'étaient élevés entre les Missionnaires, il y fut traité avec les égards dûs à ses lumières & à son mérite. L'amour de la Patrie le fit repasser ensuite en Espagne, où il fut bientôt élevé à la dignité d'Archevêque d'Hispaniola.

Son ouvrage, sur la Chine, parut à Madrid en 1676. Il fut traduit en anglais au commencement de ce siècle, & placé dans le premier tome du grand Recueil anglais des voyages.

Navarette se trouvant à Macao, en 1658, dans la résolution d'entrer à la Chine, pria un Missionnaire qui devait se rendre à Canton, de lui per-

Chine.
Navarette.

Chine.

mettre de l'accompagner. Il tira non-seulement de lui, mais encore de son Supérieur, des promesses qui ne furent jamais exécutées. Mais il trouva dans la suite un Chinois, qui entreprit de le conduire pour une somme fort légère, & qui ne cessa point de le traiter avec beaucoup de respect. Trois Soldats Tartares, qui montèrent dans le même jonc *, ne lui marquèrent pas moins de civilité. Il observe à cette occasion qu'il fut le premier Missionnaire qui s'introduisit à la Chine ouvertement & sans précaution. Jusqu'alors tous les autres, tels qu'un certain nombre de Franciscains & de Dominicains, y étaient venus ou secrètement, ou sous la protection de quelque Mandarin, ou, comme les Jésuites, en qualité de Mathématiciens.

Au commencement du mois d'Octobre, il quitta Canton avec le secours de quelques Soldats Nègres, qui le traitèrent fort incivilement, quoiqu'ils fissent profession d'être Catholiques. Ils lui dérobèrent cinquante pièces de huit, & quelques ornemens ecclésiastiques. J'étais, dit-il, en garde contre les Infidèles; mais je ne croyais pas devoir me défier des Chrétiens. Pendant neuf jours qu'il fit voile sur la riviere avec les trois Soldats Tartares qui l'avaient escorté depuis Macao, il eut à se louer de leurs civilités. Dans cette route, il ne

* On dit indifféremment un jonc ou une jonque, pour signifier une barque chinoise.

donna rien à personne, fans en recevoir une marque de reconnoissance par quelque petit présent; mais lorsqu'il n'avait rien lui-même à donner, il n'aurait pas voulu accepter un morceau de pain, parce que ces retours mutuels font un usage établi dans tout l'Empire.

Chine.

Lorsqu'il ne pouvait voyager par eau, il marchait à pied, faute d'argent. Un jour qu'il s'était extrêmement fatigué à gagner le sommet d'une grande montagne, il y découvrit une maison, qui servait de corps-de-garde à quelques Soldats, pour veiller à la sûreté des passages. Le Capitaine voyant paraître un étranger, alla au-devant de lui, le pressa civilement d'entrer dans sa retraite, & l'y conduisit par la main. Aussitôt il lui fit présenter du *Cha*, c'est-à-dire du thé; & surpris de l'avoir trouvé à pied, il demanda aux Chinois dont il était accompagné, pourquoi il le voyait en si mauvais équipage. On lui raconta que l'étranger avait été volé. Il parut fort sensible à son malheur, & renouvela ses civilités en le congédiant. Navarette reçut beaucoup de consolation de cette aventure; mais la montagne était si rude, qu'il faillit de s'estropier en descendant. Il gagna la maison d'un autre Chinois; car il ne rencontra point de Chrétiens sur cette route, jusqu'à la Province de Fo-kyen. Les forces lui manquant tout-à-fait à l'entrée de cette maison, il tomba

Chine.

sans connaissance. Son hôte le secourut avec un empressement & des soins dont il fut surpris. On ne l'aurait pas traité avec plus de bonté dans une ville d'Espagne. Il mangea quelques morceaux d'un poulet , qui rétablirent un peu ses forces. Cet homme continua de le traiter avec des attentions admirables pendant toute la nuit. Il le fit coucher dans sa chambre & dans son propre lit , qui étoit fort bon ; & le lendemain il ne voulut rien prendre pour sa dépense. « N'est-ce pas beaucoup , dit » Navarette , pour un Infidèle ? Je l'ai dit plusieurs » fois , ajoute-t-il , & je dois le répéter mille ; » cette nation surpasse toutes les autres en huma- » nité , comme sur plusieurs autres points ».

Chang-cheu est une ville fameuse à la Chine. C'est de-là que partent tous les Chinois qui vont exercer le commerce aux Manilles , & que les Espagnols nomment *Chin-cheos* par corruption. Elle est située dans la province de Fo-kien. Navarette y rencontra un Chinois de la plus haute taille & de la plus terrible physionomie qu'il eût encore vue. Mais ce qui l'avait d'abord effrayé , devint ensuite le sujet de sa consolation. Cet inconnu lui fit connaître par des signes qu'il n'avait rien à craindre , & qu'il devait se livrer à la joye. Dans l'hôtellerie où ils logèrent ensemble, il lui procura la meilleure chambre. A table, il lui fit prendre place à sa droite , & lui servit les meilleurs morceaux. En un mot, il

il prit autant de soin de lui, que s'il eût été chargé de sa garde. Navarette prétend n'avoir jamais connu d'homme d'un meilleur naturel. Deux jours après, il fut joint par un autre Chinois, dont la bonté ne cédait rien à celle du premier.

En arrivant à la ville de *Suen-cheu*, Navarette admira beaucoup la grandeur extraordinaire de cette ville. D'une éminence voisine, on la prendrait pour un petit monde. Ses murs avaient été ruinés pendant le siège des Tartares ; mais l'Empereur les fit rebâtir en moins de deux ans : entreprise, suivant Navarette, qu'aucun Prince de l'Europe n'aurait pu exécuter en moins de cinq ou six années.

Deux lieues au-delà de *Suen-Cheu*, Navarette & ses compagnons arriverent au célèbre pont de *Lo-jung*, qui tire ce nom d'un port voisin. Ce pont fut un spectacle admirable pour lui. Un Gouverneur nommé *Kay-jung*, le fit bâtir sur un bras de mer, navigable, où quantité de passans périsaient tous les jours. Sa longueur est de mille trois cent quarante-cinq grands pas. Il porte sur environ trois cens piliers quarrés, qui ne sont pas formés en arches, mais plats & couverts de belles pierres de plus d'onze pas de longueur. Les deux côtés sont bordés de belles balustrades, sur lesquelles on voit à d'égales distances, des globes, des lions & des pyramides. La pierre est d'un bleu

 Chine.

très-foncé. Quoique l'eau ait beaucoup de profondeur, & que cet édifice, qui est bâti sans chaux, ait déjà duré plusieurs siècles, il ne court aucun danger, parce que toutes les pierres sont à mortaise. Il supporte cinq belles tours qui sont placées à distances égales, & des portes également capables de défense par leurs fortifications, & par le nombre des Soldats qui les gardent.

Trois jours après, Navarette rencontra le Général de la province de *Fo - kyen*, qui marchait vers Chang-cheu, avec un corps de vingt mille hommes. Il aurait eu beaucoup de peine à sortir d'embaras dans cette occasion, sans le secours de deux Chinois qui n'avaient point encore cessé de l'accompagner ; non qu'il fût menacé d'aucune insulte, mais parce qu'il n'était point en état de répondre aux questions qu'on pouvait lui faire. Il passa devant le Général, qui était près du rivage. Le nombre de ses chevaux & de ses chameaux, & la richesse de ses équipages, sa gravité, son faste parurent autant de prodiges aux yeux de Navarette.

Lorsqu'il eut passé ce premier corps d'armée, & qu'il se croyait à la fin de ses inquiétudes, il tomba dans une autre troupe qui ne lui causa pas moins d'embaras. C'était un corps de Piquiers qui marchaient en deux lignes sur les bords du chemin. Ses compagnons étaient demeurés derrière

lui, pour réparer quelque chose à leurs selles & à leur bagage. Il se vit obligé de passer seul entre les deux haies. Mais n'y ayant rien essuyé de fâcheux, il déclare qu'il aimera toujours mieux traverser deux armées Tartares, qu'une armée Espagnole. En passant par divers villages, il vit des fruits & des viandes exposés dans les boutiques, aussi tranquillement que s'il n'était passé aucun homme de guerre. C'est une chose sans exemple à la Chine, qu'un Soldat ait causé le moindre tort aux sujets de l'Empire. Une armée entière traverse des villes & des villages, sans y produire aucun désordre, & n'ose rien demander qu'elle ne paie au prix ordinaire. Navarette assure que l'année suivante un Soldat eut la tête coupée pour avoir retranché un demi-sol du prix de quelques marchandises qu'il avait achetées. Les gens de guerre, suivant la maxime des Chinois, qui est passée d'eux aux Tartares, sont faits pour défendre le peuple, & pour le garantir de tous les maux qu'il peut craindre de l'ennemi. Or, s'il en était menacé par ses propres défenseurs, il vaudrait mieux qu'il demeurât tout-à-fait sans défense, parce qu'il n'aurait alors qu'un seul ennemi, contre lequel il lui serait plus aisé de se défendre lui-même.

Arrivé à Fu-cheu, capitale de la province de Fo-kyen, il prit deux jours de repos. Il prétend que cette ville, quoiqu'une des moindres capita-

 Chine.

Chine.

les de la Chine, contient un million d'habitans. Le Fauxbourg par lequel il était entré, n'a pas moins d'une lieue de longueur. La foule du peuple est incroyable dans les rues, sans qu'il paraisse une seule femme dans ce mélange. La rue qu'il suivit pour sortir, est d'une largeur singulière, longue, nette, bien pavée, & bordée de boutiques où l'on trouve toutes sortes de marchandises. Il rencontra dans cette rue, à quelque distance l'un de l'autre, trois Mandarins qui marchaient avec une gravité, une pompe & un cortège dont il fut surpris. On l'obligea de descendre de son palanquin à leur passage.

En quittant *Fu-cheu*, il eut à traverser, pendant cinq jours, des montagnes qui s'élèvent jusqu'aux nues. La dernière nuit, il coucha dans un petit château gardé par une cinquantaine de Soldats. Les civilités qu'il y reçut, sont, dit-il, incroyables. Le Commandant poussa la politesse jusqu'à lui céder sa propre chambre; & se présentant le matin à sa porte avec d'autres Officiers, il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Il renouvelle son admiration pour les manières & les usages de ces peuples, & il ajoute que les Européens passent chez eux pour des barbares.

Il remarqua dans sa route plusieurs moulins à papier. Ce qui lui parut le plus admirable dans ce pays, c'est qu'on y élève ces machines sur une

deux ou trois demi-douzaine de piliers, & que le moindre ruisseau suffit pour leur donner le mouvement nécessaire au travail ; tandis qu'en Europe on est obligé d'avoir recours à mille instrumens. Son voyage dura quarante jours ; & dans un si long espace, il ne vit pas plus de trois femmes, soit dans les villes, soit dans la route ou les hôtelleries. En Europe, dit-il, ce récit paraîtra incroyable : mais les Chinois auraient trouvé qu'avoir vu trois femmes, c'était en avoir vu trop.

Dans le cours du mois de Novembre, *Jean Poianko*, Dominicain de la mission de Chekyang, devant partir pour se rendre à Manille, Navarette reçut ordre d'aller remplir sa place dans cette province. Comme il entendait fort bien la langue, & qu'il avait eu le tems de laisser croître sa barbe, ce voyage lui fut beaucoup plus facile que les premiers.

A chaque lieue ou chaque demi-lieue il trouva des lieux de repos extrêmement propres & commodes. Dans toutes les parties de la Chine, on a ménagé des commodités de cette espèce pour les voyageurs. Tous les chemins d'ailleurs sont excellens. Navarette remarqua aussi quantité de temples, quelques-uns sur des montagnes fort hautes, dont la pente est si escarpée, que la vue seule a quelque chose d'effrayant. Les unes se terminent par de profondes vallées ; d'autres croissent

les grands chemins. A l'entrée des dernières, on offre aux passans du *Cha* ou du thé, pour se rafraîchir. Dans d'autres lieux, Navarette trouva de petites maisons habitées par des Bonzes, avec leurs Pagodes, & des provisions de la même liqueur, qu'ils présentent aux passans avec beaucoup de politesse & de modestie. Ils paroissent charmés de recevoir ce qu'on leur offre, & leurs remerciemens sont accompagnés d'une profonde révérence. Si on ne leur donne rien, ils demeurent immobiles.

En arrivant aux bords de la province de Ché-kyang, il trouva dans l'intervalle de deux vastes rocs, une porte gardée par des Soldats, qui avaient leur quartier entre cette porte, & une autre porte suivante. Ils le traiterent avec du *Cha*, & dirent civilement à ses guides: « fans doute que cet hon- » nête étranger a de. ordres pour passer cette fron- » tiere. » Le Chinois qui accompagnait Navarette, se hâta de répondre: « Il a été fouillé, Mes- » sieurs, en voici les certificats. C'est assez, c'est » assez, reprirent les Soldats; quoiqu'au fond, re- » marque le Missionnaire, je n'eusse été fouillé » nulle part ». Il observa curieusement ce passage & d'autres défilés de cette nature qu'il rencontra dans ses voyages. Ils ont, dit-il, si peu de largeur, que deux personnes n'y passeraient pas de front. Une poignée de monde les défendrait contre une armée.

Il gagna bientôt un autre passage assez semblable au premier, mais défendu par une garde beaucoup plus nombreuse. On lui fit de grandes révérences, sans l'importuner par la moindre question. Une femme passant pour se rendre dans un Temple situé assez près de-là sur une montagne, fut saluée gravement par les Soldats qui se levèrent à son approche. Elle leur rendit modestement cette politesse. Navarette admira ces usages si opposés à la licence trop commune dans les pays Chrétiens. Il y a de quoi, dit-il, nous étonner & nous confondre.

La Chine n'a point de province qui produise autant de vers à soie que Che-kyang. C'est celle qui fournit toutes sortes de soie, non-seulement à ce grand Empire, au Japon, & aux Philippines, mais encore à l'Inde entière & aux parties les plus éloignées de l'Europe; car tout ce que les Hollandais achètent à Hok-fyen, vient de Che-kyang. Cependant l'Empereur avait défendu depuis peu le transport des soies, sous de rigoureuses peines. Celles de Ché-kyang sont aussi les plus belles de la Chine, & se vendent à si bon marché dans la province, qu'il en coûte moins pour vêtir dix hommes en soie, que pour un seul habit de drap en Europe.

Navarette retourna enfin à Macao. Ce qu'il dit de cette ville, peut donner une idée des humilia-

 Chine.

Chine.

tions que les Portugais dévorent pour être soufferts dans ce petit coin de l'Empire Chinois.

La ville de Macao a toujours payé un tribut pour le terrain des maisons & des Eglises, & pour le mouillage des vaisseaux. Lorsque les habitants ont quelque intérêt à démêler avec le Mandarin, qui fait sa résidence à une lieue de la ville, ils se rendent chez-lui en corps, avec des baguettes à la main, & lui expliquent leur demande à genoux. Ce Magistrat leur répond par écrit, & s'exprime en ces termes. « Cette nation barbare & » brutale me fait telle demande. Je l'accorde, ou » je la refuse ». Telle est l'opinion que le peuple le plus policé de la terre a prise généralement des Européens, qui ont porté chez lui leurs discordes, leur fureur & leur avarice.

Missions
des Jésuites.

Quoiqu'il y ait beaucoup à retrancher des relations des Missionnaires Jésuites, & que la critique trouve à s'exercer sur beaucoup d'erreurs, on ne peut disconvenir qu'ils n'ayent rendu de grands services par leurs cartes & leurs plans, & par les tables de longitude & de latitude, qu'ils ont publiées. Les cartes, qui sont au nombre de trente-huit, ont été dressées sur de grands dessins tirés sur les lieux, la plupart de quinze ou vingt pieds de longueur. Tout l'Empire fut ainsi dessiné aux frais de l'Empereur Kang-hi, qui employa des sommes immenses à cette entreprise, & le travail de

huit Missionnaires pendant neuf ans. Ils parcoururent toutes les Provinces; ils observèrent les latitudes des principales villes & des lieux remarquables; mais les longitudes furent déterminées par les méthodes géométriques. Le pere *Gaubil*, entr'autres, jeune homme d'un mérite distingué, & d'une ardeur infatigable, qui fit le voyage de la Chine, en 1721, avec le Pere *Jacquet*, autre Missionnaire du même ordre, en qualité de Mathématicien, a pris soin d'expliquer & d'éclaircir la Géographie de Marco-Polo, de Rubruquis, & de plusieurs autres voyageurs en Tartarie, au Tibet & à la Chine. Aucun Missionnaire n'avait formé cette entreprise avant lui, & n'aurait été capable d'y réussir aussi-bien. Le P. *Gaubil* s'est efforcé aussi de recueillir toutes les informations possibles sur les mêmes pays & sur les régions voisines.

Suivant ses dimensions & ses calculs, l'étendue de *Quang-tong*, ou Canton, est d'un mille & demi du Nord au Sud. Il observa que la latitude de cette ville est de vingt-sept degrés huit minutes; & par la fin de l'éclipse de lune du 22 Décembre 1722, trente-une minutes après minuit, il trouva que la distance méridienne de Toulouse était d'environ sept heures vingt-quatre minutes, ou de cent onze degrés: d'où il faut conclure que de Paris, elle est de cent neuf degrés vingt minu-

 Chine.

Chine.

tes. La ville des Tartares, qui est du côté du Nord, a de grandes places vuides, & n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée : mais du centre jusqu'à la ville Chinoise, elle est divisée par de belles rues qui sont fort proprement pavées & remplies d'arcs de triomphe. Le Palais où les Lettrés s'assemblent pour honorer Confucius, celui dans lequel ils sont renfermés pour subir l'examen, & ceux du Vice-Roi & du Général des Troupes, sont d'une magnificence extraordinaire. Mais la ville Chinoise n'a rien de remarquable, à la réserve de quelques rues vers la rivière, qui sont bordées de belles boutiques. Toutes les autres sont fort étroites.

Le fauxbourg Ouest est le mieux peuplé & de la plus belle apparence du monde. Ses rues, dont le nombre est infini, sont droites, pavées de grandes pierres carrées, & bordées de belles & grandes boutiques. Comme la chaleur oblige de les couvrir, on croit se promener à Paris dans les galeries du Palais. On remarque dans le même fauxbourg les beaux magasins que les Marchands se sont bâtis au long de la rivière. Les fauxbourgs de l'Est & du Sud consistent dans quelques misérables rues, habitées par une populace indigente. Mais la plus belle vue de Canton est celle de la rivière & des canaux, avec leur prodigieux nombre de barques de toutes sortes de grandeurs, qui paraissent se mouvoir sur terre, parce que la

sup
baga
L
Can
dre
de l'
Tsur
livre
rent
pour
peup
trois
dérab
Le
sèren
pu, c
ou un
lué d
disting
sonne
naître
de cui
soir,
trois
pu, c
& qu
nuit.
nairen

superficie de l'eau est couverte d'arbres & d'herbages.

Chine.

Le 31 de Décembre 1722, Gaubil partit de Canton, accompagné du P. Jacquet, pour se rendre à Pékin, où ils étaient appelés par les ordres de l'Empereur, en qualité de Mathématiciens. Le Tsung-tu leur avait donné huit cent cinquante livres pour la dépense de leur voyage. Ils s'arrêtèrent la nuit suivante à *Fof-chan*, qui ne passe que pour un village, quoiqu'il ne soit guères moins peuplé que Canton, qui n'en est éloigné que de trois lieues à l'Est. C'est un endroit des plus considérables de la Chine pour le commerce.

Le 2 de Janvier, les deux Missionnaires passèrent la nuit dans leur barque, près d'un *Tang-pu*, ou d'un corps-de-garde. Lorsqu'un Lettré, ou un Mandarin passe devant ces lieux, il est salué dans sa barque par les Soldats de garde, qui le distinguent aux banderoles & aux piques des personnes de son cortège. D'ailleurs, il se fait reconnaître en battant trois fois sur de grands bassins de cuivre, qui se nomment *Los*. Tous les jours au soir, en arrivant au lieu du repos, il bat deux ou trois fois du même tambour pour avertir le *Tang-pu*, qui répond par le même nombre de coups, & qui est obligé de garder la barque pendant la nuit. Ces *Tang-pu* se transportent, & sont ordinairement placés à deux lieues l'un de l'autre,

Chine.

mais de manière que le second puisse être vu du premier. Ils ont des sentinelles pour donner les signaux dans l'occasion.

Les Missionnaires ayant pris terre le 16, à Nan-yon-fu, se firent conduire à *Nangan*, qui est éloigné de six lieues. La route est coupée par la grande montagne de Melin. La grande porte de cette ville fait la séparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-si. On marche d'une ville à l'autre par un chemin roide & étroit, mais bien pavé, qui est proprement une chaussée. Jamais Gaubil n'avait vu dans les rues de Paris autant de monde que dans les grands chemins de ces Provinces. Entre *Nan-kang-fu* & *Keng-kyung*, on voit la fameuse montagne de *La-chan*, qui contient, dit-on, trois cens Temples ou Couvens, avec un nombre infini de Bonzes.

C'est vers ce tems que les scandaleuses disputes qui avaient éclaté depuis plus d'un siècle entre les Missionnaires de l'habit de Saint Dominique & ceux de l'Ordre de Loyola, attirèrent à la Chine un nouveau Légat de la Cour de Rome; *Mezza-barba*, Patriarche d'Alexandrie, qui n'arriva que pour être témoin des derniers débats terminés par l'entière expulsion des Prédicateurs de la foi chrétienne.

Les points contestés se réduisirent à deux :
1^o. Si par les mots de *Tyen* & de *Chang-ty*, les

Chinois entendaient le Ciel matériel, ou le Seigneur du Ciel. 2°. Si les cérémonies qu'ils observent à l'égard des Morts & du Philosophe Confucius, sont religieuses, ou si ce ne sont que des pratiques civiles, des sacrifices & des usages de police.

Chine.

Un Jésuite, nommé le P. Matthieu Ricci, qui était arrivé à la Chine, en 1580, c'est-à-dire, environ trente-six ans après que Jasparo de la Cruz, Dominicain Portugais, y eût introduit l'Évangile, jugea que la plupart de ces cérémonies pouvaient être tolérées, parce que, suivant leur première institution & l'intention des Chinois sensés, dans laquelle on entretenait soigneusement les nouveaux Convertis, elles étaient purement civiles.

Au contraire, les Dominicains soutenaient que les Chinois n'adorant en effet que le Ciel matériel, se rendaient coupables d'une idolâtrie grossière, & que leurs cérémonies, à l'égard des morts, étaient des sacrifices réels qui ne pouvaient s'accorder avec le Christianisme. Bientôt toute l'Europe fut inondée d'écrits pour ou contre les cérémonies Chinoises.

On a peine à concevoir la longueur opiniâtre de ces malheureuses disputes, lorsqu'on voit tous les Missionnaires Jésuites qui avaient passé leur vie à la Cour de l'Empereur Kang-hi, Prince aussi

Chine.

éclairé que vertueux , répéter d'un commun accord ces paroles , qu'il leur avait dit cent fois : « Ce » n'est point au firmament ni aux étoiles que je » rends mes adorations. Je n'adore que le Dieu de » la Terre & du Ciel ». Ce langage était celui de tous les Mandarins , de tous les hommes instruits. Nous avons déjà vu dans les voyages du P. Gerbillon , jusqu'où cet Empereur avait poussé la bonté & la complaisance pour les Missionnaires Européens. Mais il est à propos de faire connaître un peu davantage ce Monarque Chinois , l'un des plus sages Princes qui ayent mérité de commander aux hommes. Il était petit-fils de *Tsun-té* , Fondateur de la nouvelle Dynastie Tartaro-Chinoise , qui règne dans l'Empire du Katay , depuis le milieu du dernier siècle. *Tsun-té* mourut au milieu de ses conquêtes.

Son fils & son successeur *Chan-chi* , dès l'âge de vingt-quatre ans , tomba dans une maladie , à laquelle il prévint qu'il n'échapperait pas. Il fit appeler ses enfans ; & leur ayant déclaré que sa fin approchait , il leur demanda lequel d'entre eux se croyait assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse , & pria son père de disposer à son gré de sa succession. Mais *Kang-hi* , le plus jeune , qui étoit alors dans sa neuvième année , se mit à genoux devant le lit de son père , & lui

dit a
» m
» m
» no
» ex
» re
» m
Cha
cesse
les a
Kang
fant
régne
des p
vin ,
prit p
ou n
jour.
il s'o
à rég
donn
raux.
devir
prop
la g
tique
D
l'Em

dit avec beaucoup de résolution : « mon père, je
 » me crois assez fort pour prendre sur moi l'ad-
 » ministration de l'Etat, si la mort vous enlève à
 » nos espérances. Je ne perdrai pas de vue les
 » exemples de mes ancêtres, & je m'efforcerai de
 » rendre la nation contente de mon gouverne-
 » ment ». Cette réponse fit tant d'impression sur
 Chan-chi, qu'il le nomma aussi-tôt pour son suc-
 cesseur, sous la tutèle de quatre personnes, par
 les avis desquelles il devait se gouverner. En 1661,
 Kang-hi monta sur le trône; & sa minorité finis-
 sant en 1666, il ne tarda pas plus long-tems à
 régner par lui-même. Bientôt on lui vit donner
 des preuves de force & de courage. Il renonça au
 vin, à l'usage des femmes, & à l'indolence. S'il
 prit plusieurs femmes suivant l'usage de la nation,
 ou ne le vit presque jamais avec elles pendant le
 jour. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi,
 il s'occupait à lire les demandes de ses peuples &
 à régler les affaires de l'Etat. Le reste du jour était
 donné aux exercices militaires, & aux arts libé-
 raux. Il y fit des progrès si extraordinaires, qu'il
 devint capable d'examiner les Chinois sur leurs
 propres livres, les Tartares sur les opérations de
 la guerre, & les Européens sur les mathéma-
 tiques.

Depuis l'année 1682, où la tranquillité de
 l'Empire se trouva bien établie, il ne manqua

 Chine.

Chine.

point tous les ans de marcher avec une armée dans la Tartarie, moins pour se procurer le plaisir de la chasse, que pour entretenir les Tatars dans leurs belliqueuses habitudes, & les empêcher de tomber, comme les Chinois, dans l'oisiveté & la mollesse. Il fit éclater son jugement & sa fermeté, en arrêtant les plus dangereuses conspirations, avant qu'elles fussent capables de troubler la paix de l'Empire. Des témoins oculaires qui ont résidé longtems à Pékin, assurent qu'un Gouverneur justement accusé, n'échappait jamais au châtiment; que l'Empereur était toujours affable au peuple; que dans les tems de cherté, il diminuait souvent les impositions publiques, & qu'il faisait distribuer entre les pauvres de l'argent & du riz, jusqu'à la valeur de plusieurs millions. Il n'était pas moins libéral pour les Soldats. Il payait leurs dettes, lorsqu'il jugeait que leur paie n'était pas suffisante; & dans la saison de l'hiver, il leur faisait un présent extraordinaire d'habits pour les préserver du froid. Les Marchands qui exerçaient le commerce avec les Russes, se ressentaient particulièrement de sa bonté. Souvent lorsqu'ils n'étaient point en état de faire leurs paiemens au terme, il leur faisait des avances de son trésor, pour les acquitter avec leurs créanciers. En 1717, le commerce étant dans une si grande langueur à Pékin, que les Marchands Russes n'y trouvaient point

mée dans
plaisir de
rares dans
vêcher de
siveté &
& sa fer-
conspira-
troubler
aires qui
un Gou-
jamais au
urs affable
, il dimi-
, & qu'il
argent &
illions. Il
Il payait
ie n'était
er, il leur
pour les
exerçaient
ent parti-
u'ils n'é-
mens au
n trésor,
n 1717,
ngueur à
ouvaient
point

point à se défaire de leurs marchandises, il déchargea ses sujets des droits ordinaires; ce qui lui fit perdre dans cette année vingt mille onces d'argent de son revenu.

Chine.

Les Savans étoient dans une haute estime à la Cour de ce grand Monarque. L'exercice continu de tant de vertus avait rendu son gouvernement si glorieux, que les Chinois distinguent son règne par le nom de *Tey-ping*, qui signifie grande tranquillité. C'est l'éloge le plus complet du Maître d'un grand Empire: car, si la paix n'est pas toujours le premier bien d'un individu, tel que l'homme, si susceptible de passions, ces mêmes passions font que la paix générale est le premier bonheur d'un Etat, & la plus grande gloire du Prince.

Tel étoit le Prince dont les Missionnaires avaient exercé & même fatigué la clémence. Il avait vu avec indignation les cérémonies Chinoises, condamnées par le Saint-Siège en 1709, dans un Mandement de Charles de Tournon, Archevêque titulaire d'Antioche, que le Pape avait envoyé dans cet Empire, avec la qualité de Patriarche des Indes & de Légat à *Latere*. Les Evêques d'Ascalon & de Macao, soutenus par vingt-quatre Jésuites, appelèrent du Mandement, & députèrent à Rome les Pères Barros & Bauvolier, deux Missionnaires du même Ordre, pour soutenir la justice

Chine.

de leur appel. L'Empereur déclara dans un Edit ; que l'entrée de la Chine serait fermée à tous les Missionnaires étrangers qui n'approuveraient pas les cérémonies Chinoises. L'Evêque de Canton fut chassé, & le Légat relégué à Macao, pour y être gardé soigneusement jusqu'au retour des deux Jésuites que l'Empereur avait envoyés lui-même en Europe ; mais ce Prélat mourut le 8 Janvier 1710, après avoir été honoré de la pourpre Romaine. Le 25 de Septembre de la même année, le Tribunal de l'Inquisition confirma le Mandement du Cardinal de Tournon ; & le Pape ordonna aux Missionnaires de se soumettre à ce jugement, par une obéissance pure & simple.

Cinq ans après, on vit paraître un Décret apostolique de Clément XI, portant ordre aux Missionnaires d'employer le mot *Tyen-tchou*, qui signifie *Seigneur du Ciel*. A l'égard des cérémonies qui pouvaient être tolérées, sa Sainteté régla qu'ils s'en rapporteraient au jugement du Visiteur général que le Saint Siège avait alors à la Chine, ou de celui qui lui succéderait, & des Evêques & Vicaires Apostoliques de la même Mission. Cependant tous ces Prélats n'ayant osé se fier à leur propre décision, demandèrent de nouveaux ordres ; & sa Sainteté résolut d'envoyer à la Chine un nouveau Vicaire Apostolique, avec des instructions particulières, conte-

nant les indulgences & les permissions qu'elle accordait aux Chrétiens par rapport aux usages du pays, & les précautions qu'il fallait prendre pour garantir la Religion de toutes sortes de souillures. Elle fit choix de Charles-Ambroise *Mezza-Barba*, qu'elle créa Patriarche d'Alexandrie, & dont la légation, ajoute Duhalde, fut prudente & modérée.

Le vaisseau qui portait *Mezza-Barba*, fit voile de Lisbonne le 25 de Mars 1720. Après un voyage de cinq mois & vingt-neuf jours, il arriva le 23 de Septembre à deux lieues du port de Macao, où il ne put entrer avant le 26, parce qu'on s'était proposé de le recevoir avec des témoignages de respect, qui demandaient quelques préparations. Le Gouverneur de la ville alla au-devant de lui, à la tête du Sénat & de toute la Milice, au bruit d'une décharge générale de l'artillerie. Les rues par lesquelles on fit passer le Légat, étaient tendues de tapisseries ornées de guirlandes & de festons. Il fut conduit avec cette pompe jusqu'au palais qui avait été préparé pour son logement, où il reçut sur un trône les complimens de plusieurs Seigneurs qui vinrent le féliciter sur son arrivée. Les trois jours suivans furent employés à des cérémonies de la même nature. Le Gouverneur, le Sénat en corps & toutes les Communautés Religieuses rendirent successivement leurs

Chine.

Ambassade
de Mezza-
Barba.

Chine.

respects au Ministre du Saint-Siège , tandis que de son côté il donna l'absolution à l'Évêque de Macao & au Père *Monteiro* , Provincial des Jésuites , en leur faisant jurer d'observer la Bulle qui concernait les cérémonies Chinoises. Il leva aussi l'interdit qui avait été jeté sur toutes les Eglises.

Le 30 , il reçut des lettres des Gouverneurs des provinces de *Quang-tong* & de *Quang-si* , par lesquelles il était invité à se joindre au *Ta-jin* , grand Officier de Canton , qui devait faire par eau le voyage de Pékin. Il accepta ces offres.

Mezza-Barba prit terre à Canton ; & se faisant accompagner de tous les Missionnaires , il vint loger avec les gens de sa suite à l'hôtel de la Sacrée Congrégation , tandis que le Père *Laureati* , Visiteur général , se hâta de notifier son arrivée au *Ta-jin* , au *Tsong-tu* & au Vice-Roi. De ces trois Seigneurs , les deux premiers furent envoyés au Légat , pour le complimenter & lui dire qu'avant son départ pour Pékin , ils avaient plusieurs questions à lui faire au nom de l'Empereur. On mit ces questions par écrit.

1°. Pourquoi le Souverain Pontife avait-il envoyé son Excellence à la Chine ?

2°. Son Excellence avait-elle quelque chose de particulier à communiquer , de la part du Pape , à Sa Majesté Impériale ?

3°. Quelques années auparavant, son Eminence le Cardinal de Tournon était venu à la Chine, & son arrivée avait fait naître des disputes sur une certaine doctrine. Ce Prélat s'était-il conduit par ses propres lumières? Le Pape avait-il approuvé, ou non, sa conduite?

4°. L'Empereur, dans la première année de son règne, avait envoyé au Pape les Pères *Barre* & *Bauvolier*; cependant il n'avait encore reçu aucune réponse.

5°. Outre ces questions, auxquelles son Excellence était priée de répondre, on lui demandait si elle avait quelque chose elle-même à proposer.

Le Légat prit immédiatement la plume, & fit la réponse suivante à chaque article.

1°. Le Souverain Pontife m'envoie à la Chine principalement pour m'informer avec respect de la santé de l'Empereur, & pour le remercier très-humblement des faveurs innombrables qu'il lui a plu d'accorder aux Eglises, aux Missionnaires & à la sainte Loi.

2°. Je suis chargé d'un Bref fermé & scellé, que je dois présenter à S. M. I. de la part du Souverain Pontife.

3°. Le Souverain Pontife a été pleinement informé de tout ce que le Cardinal de Tournon a fait par rapport à la sainte Loi, & la vérité est que c'était le Souverain Pontife qui l'avait envoyé.

Chine.

4°. Si S. M. I. n'a pas reçu de réponse, il ne faut l'attribuer qu'à la mort des Pères Barros & Bauvolier, arrivée dans leur voyage, c'est-à-dire, avant qu'ils fussent retournés en Europe.

5°. Je dois prier humblement S. M. I. de donner souvent au Souverain Pontife des nouvelles de sa santé. Je suis chargé de quelques présens pour S. M. Enfin, je dois lui faire quelques demandes en faveur de notre Religion.

Aussitôt que le Légat eut achevé ces réponses, les Jésuites entreprirent de les traduire en langue Chinoise : mais ce fut la source de plusieurs grandes difficultés, sur-tout à l'égard du troisième article, dont les Pères Laureati & Pereyra demandaient la suppression.

Mezza-Barba, dans une visite que le Ta-jin lui rendit le lendemain, remit à cet Officier les cinq articles de sa réponse. Les difficultés se renouvelèrent avec tant de chaleur, que le Ta-jin n'en ayant pas voulu remettre plus loin la discussion, réduisit ses objections par écrit, & souhaita que le Ministre du Pape y répondît sur le champ par la même voie. Il exigea d'abord une explication plus nette du troisième article. Son Excellence répondit : « J'ignore si le Cardinal de Tour- » non a fait naître ici quelque dispute; mais je » fais qu'il avait été envoyé par le Souverain » Pontife, qui a donné son approbation à tout

» ce qui a été fait par ce Cardinal, pour maintenir la pureté de notre sainte Foi ».

Chine.

En second lieu, le Ta-jin demanda, sur le cinquième article, quelles étaient les propositions que le Légat voulait faire à l'Empereur, pour l'avantage de sa Religion. Mezza-Barba répondit : « Comme chaque jour peut amener de nouveaux évènements, je n'ai rien de particulier à dire actuellement sur cet article. Mais je demanderai en termes exprès que S. M. I. me permette d'exercer librement les fonctions de mon ministère, & qu'elle ordonne aux Mandarins & à leurs Substituts de ne causer aucun sujet de plainte aux Eglises, ni aux Missionnaires ».

Enfin, le Ta-jin voulut savoir s'il se proposait de demeurer long-temps à la Chine. Mezza-Barba répondit que le Souverain Pontife n'avait pas réglé le temps de son séjour. Eh pourquoi, repliqua le Mandarin? C'est apparemment, lui dit le Légat, parce qu'il a souhaité d'apprendre d'abord comment j'aurais été reçu par l'Empereur.

Le Ta-jin paraissant satisfait de toutes ces réponses, elles furent envoyées à la Cour, & le temps fut fixé pour le départ du Légat. Le 29 Octobre, son Excellence partit dans une grande barque magnifiquement ornée, avec six lances à la poupe, & un pavillon jaune au grand mât, sur lequel on lisait en caractères du pays : « Légat

Chine.

» envoyé à l'Empereur du pays le plus éloigné à
 » l'Ouest ». Les gens de sa suite occupaient deux
 autres barques , & le Ta-jin avait aussi la sienne,
 qui différait peu de celle du Légat. On mit à la
 voile , sous l'escorte de plusieurs Mandarins infé-
 rieurs , & de divers Officiers du Tsong-tu & du
 Vice-Roi , qui avaient ordre d'accompagner le
 Légat jusqu'à Pékin.

On employa vingt-cinq jours , tant par terre
 que par eau , pour se rendre à *Nan-chang-fu* ,
 Capitale de la province de Kyang-si. Le 25 Dé-
 cembre , en arrivant à trente-un milles de Pékin,
Li-pin-chung & trois autres Mandarins arrivés de
 la Cour , lui apportèrent de nouveaux ordres de
 l'Empereur. Son Excellence fut obligée de se met-
 tre à genoux , suivant l'usage , & de baisser plu-
 sieurs fois le front jusqu'à terre , pour s'informer
 de la santé de S. M. I. Après quantité d'autres
 cérémonies , les Mandarins lui demandèrent s'il
 était vrai qu'il ne fût envoyé par le Pape , que
 pour s'assurer de la santé de l'Empereur , & pour
 remercier S. M. de la protection dont elle avait
 honoré les Européens. Il répondit qu'il avait dé-
 claré quelque chose de plus , & qu'en particulier
 le Pape lui avait donné ordre de demander la
 permission de demeurer à la Chine , comme
 Supérieur général des Missionnaires , & d'obtenir ,
 pour les Chrétiens de l'Empire , la liberté de

D

suivre les d
 cérémonies.

Les Man
 s'expliquer d
 Barba , surp
 mières répo
 mais *Li-pin-*
sentra que l'
 ordres qu'il
 cérémonies ;
 gnirent à lui
 au Pape de

Les Man
 deux deman
 avec cette p
 suite furent
 pague à tro
 que l'Emper
 ordinaire , d
 ques jours c

Le 26 au
 à la porte d
 tir personne
 darins arriv
 l'Empereur
 cérémonies
 tion très-m
 résolu de r

suivre les décisions du Saint Siège touchant les cérémonies.

Chine.

Les Mandarins repliquèrent qu'il aurait dû s'expliquer d'abord avec la même clarté. Mezza-Barba, surpris de ce reproche, en appela aux premières réponses qu'il avait données par écrit; mais *Li-pin-chung* revenant à la charge, lui représenta que l'Empereur ne rétracterait jamais les ordres qu'il avait donnés sur l'observation des cérémonies; & les trois autres Mandarins se joignirent à lui pour ajouter qu'il n'appartenait point au Pape de réformer les usages de la Chine.

Les Mandarins lui firent mettre par écrit ses deux demandes. Aussitôt qu'ils se furent retirés avec cette pièce, le Légat & tous les gens de sa suite furent conduits dans une maison de campagne à trois lieues de *Chang-chun-yuen*, ville que l'Empereur avait choisie pour sa résidence ordinaire, depuis qu'il ne passait plus que quelques jours de l'année à Pékin.

Le 26 au matin, on plaça une garde armée à la porte du Légat, avec ordre de ne laisser sortir personne. Le soir du même jour, quatre Mandarins arrivèrent avec des rafraîchissemens que l'Empereur envoyait à son Excellence. Après les cérémonies ordinaires, ils lui firent une déclaration très-mortifiante. 1^o. Que l'Empereur ayant résolu de ne jamais recevoir un décret contraire

Chine.

aux loix irrévocables de l'Empire , ordonnait à tous les Missionnaires de retourner en Europe , à l'exception de ceux qui voudraient demeurer à la Chine par un choix libre , & que leurs infirmités & leur âge mettaient hors d'état d'entreprendre le voyage , auxquels S. M. permettait de vivre dans ses Etats , suivant les loix de leur Religion. 2°. Que le premier dessein de S. M. I. avait été de traiter le Légat avec toutes sortes de distinctions ; mais que depuis qu'elle avait lu ses demandes , elle ne voulait pas même consentir à le voir.

Mezza-Barba répondit à ce discours avec beaucoup de dignité. Après avoir témoigné sa douleur aux Mandarins , il les pria d'engager du moins l'Empereur à lire le Bref de sa Sainteté ; enfin , il les assura que pendant qu'il attendait leur réponse , il implorerait l'assistance du Ciel pour régler sa conduite , à la satisfaction de tout le monde. Après leur départ , il fit appeler tous les Prêtres de leur cortège ; & s'étant retiré avec eux dans son appartement , il les consulta sur sa situation. Ils furent tous d'avis que , sans s'écarter de la Constitution de Clément XI , il devait employer toute son adresse pour ne pas ruiner , par une fermeté hors de saison , les espérances que le Pape avait conçues de son voyage.

Le 27 , immédiatement après dîner , les quatre

Man
men
déci
ne f
dent
vem
nabl
mais
lui l
malg
dès l
ferai
lui a
des f
L
que
adres
raiso
d'app
Reli
à ce
les J
rigu
en f
« N
» ét
» l'
» le

Mandarins se présentèrent à la porte de son logement. Il s'imagina qu'ils lui apportaient une réponse décisive de l'Empereur. Cependant leur entretien ne fut qu'une répétition de la conférence précédente. Ils le flattèrent & le menacèrent successivement ; ils employèrent tous les artifices imaginables pour l'engager à supprimer la Bulle fatale ; mais le voyant inflexible, la seule espérance qu'ils lui laissèrent en le quittant , fut que l'Empereur, malgré la résolution qu'il avait formée de chasser dès le lendemain tous les Européens, ne leur refuserait point quelques jours de délai, & pourrait lui accorder à lui-même le temps de se remettre des fatigues de son voyage.

 Chine.

Le Légat renouvelant ses instances , demanda que S. M. daignât lire le Bref que le Pape lui adressait à elle-même , parce qu'il contenait les raisons qui ne permettaient point à sa Sainteté d'approuver ce qui était incompatible avec la Religion Chrétienne , & qu'il ne touchait point à ce qui n'y avait aucun rapport. Mais , reprit les Mandarins , avez-vous pouvoir de modérer la rigueur de votre Bulle , & le Bref de sa Sainteté en fait-il quelque mention ? Le Légat répondit : « Non, je n'ai pas ce pouvoir ; il ne peut même » être accordé à personne. Mais j'ai supplié » l'Empereur , & je le supplie encore d'ouvrir » le Bref de notre Saint Père , dans la persuasion

Chine.

» où je suis qu'il ne peut être qu'agréable à S. M. I.
 » D'ailleurs, j'ai le pouvoir d'accorder certaines
 » choses qui ne sont point incompatibles avec la
 » Religion Chrétienne. Mais si l'Empereur est
 » résolu de ne point recevoir le Bref, que S. M.
 » souffre du moins qu'il soit ouvert par ses Minif-
 » tres, & qu'elle m'accorde des Interprètes ». Les
 Mandarins se retirèrent.

Le lendemain au matin, Mezza-Barba fut averti que l'Empereur l'avait fait appeler. S'étant disposé aussitôt à partir, il fut conduit dans un grand Couvent de Bonzes, où il trouva *Chan-Chang*, un des quatre Mandarins, avec le Père Louis Fan. Ce Jésuite lui dit qu'il n'obtiendrait point encore l'honneur de voir S. M., mais, qu'on lui donnerait une maison près du palais, afin que ses Ministres eussent plus de facilité à traiter avec lui. Les Mandarins étant entrés aussitôt, Fan continua de leur servir d'Interprète, & reçut d'eux des marques de distinction qu'ils n'accordaient point au Légat.

Cette conférence n'eut point d'autre sujet que la dernière; mais il y régna beaucoup plus de chaleur. Les Mandarins s'emportèrent beaucoup; le Légat essuya quelques reproches amers, & le Pape même ne fut point épargné. Le Père Fan se permit des réflexions fort libres sur l'abus que les Papes faisaient quelquefois de leur autorité.

Mez
 crut
 ploye
 bles
 & lu
 auffi
 Léga
 s'il v
 Relig
 féren
 à deu
 tinua
 Le
 dema
 Bref.
 point
 lui d
 qu'il
 subft
 avait
 Mais
 fions
 mon
 fuiva
 1.
 dans
 carto
 sonn

Mezza-Barba , quoique pénétré de douleur , se crut obligé de contenir ses plaintes , & de n'employer avec les Mandarins que des termes capables des les adoucir. Alors Chan-Chang l'embrassa & lui fit de magnifiques promesses ; Fan prit aussi des manières gracieuses , & conseilla au Légat de ne point imiter le Cardinal de Tournon , s'il voulait éviter les mêmes chagrins , & sauver la Religion d'une nouvelle disgrâce. Après cette conférence , le Légat fut logé dans une autre maison , à deux milles de Chang-chun-yuen ; mais on continua de le garder avec le même soin.

Chine.

Le soir du même jour , *Li-pin-chung* vint lui demander , au nom de l'Empereur , une copie du Bref. En vain lui répondit-il qu'il n'en avait point , & qu'il n'osait se fier à sa mémoire. On lui déclara qu'il fallait obéir. Après avoir protesté qu'il ne répondait d'aucune erreur , il écrivit la substance du Bref ; c'est-à-dire , à peu près ce qu'il avait déjà répété plus d'une fois aux Mandarins. Mais il s'étendit particulièrement sur les permissions accordées par le Pape , touchant les cérémonies Chinoises. Elles se réduisaient aux articles suivans :

1°. Qu'on pouvait tolérer par toute la Chine , dans les maisons des Fidèles , les tablettes & les cartouches qui ne portaient que les noms des personnes mortes , à condition qu'ils fussent accom-

Chine.

pagnés d'une courte explication, & qu'on prit soin d'éviter la superstition & le scandale.

2^o. Qu'on pouvait tolérer toutes les cérémonies Chinoises qui regardaient les morts, pourvu qu'elles fussent purement civiles, sans aucun mélange de superstition.

3^o. Qu'on pouvait permettre de rendre à Confucius des honneurs purement civils; mais que sur les tablettes qui portaient son nom, on y joindrait une explication convenable, sans aucun autre caractère, & sans inscription superstitieuse; & qu'alors il serait permis d'allumer des flambeaux, de brûler de l'encens, & d'offrir devant ces tablettes des viandes en forme d'oblation.

4^o. Qu'il serait permis de faire des révérences & des génuflexions devant les tablettes qu'on aurait ainsi corrigées, devant les tombes & même devant les corps morts.

5^o. Qu'on pouvait permettre aux funérailles les cérémonies d'usage, telles que de présenter des flambeaux & des parfums, en faisant ces génuflexions & ces révérences.

6^o. Qu'on pouvait permettre de servir, devant les tombes des morts, des tables chargées de fruits, de confitures & de viandes communes, à condition qu'on y plaçât une tablette réformée, avec la déclaration suivante: *Le tout comme une sorte d'honneur civil & de piété à l'égard des*

morts
tueuse.

7^o.
devant
tion,
l'an, f

Enf
& des
les mé
où l'o
de: ré
était si
tolicus.

L'ex
Cour
vait acc
Aussi l
memen
Légat,
percure
la trad
article
rins qu
ne dou
ment
Mais l
différen
que dif

morts , sans y mêler aucune pratique superstitieuse.

Chine.

7°. Qu'on pouvait permettre aussi de faire , devant les tablettes réformées , l'acte de vénération , nommé *Ko-heu* , soit le premier jour de l'an , soit tout autre jour consacré par l'usage.

Enfin , qu'on permettait de brûler des parfums & des cierges devant ces tablettes , en observant les mêmes règles ; comme devant les cercueils , où l'on pourrait faire aussi des génuflexions & des révérences aux mêmes conditions. Le Bref était signé , *C. A. Alexandrinus & Legatus Apostolicus* .

L'extrait de cette pièce doit faire juger que la Cour de Rome consentait à tout ce qu'elle pouvait accorder , sans blesser l'essentiel de la Religion. Aussi le Mandarin *Li-pin-chung* parut-il extrêmement satisfait. Après avoir reçu la copie du Légat , il se hâta de retourner à la Cour , où l'Empereur marqua beaucoup d'impatience d'en voir la traduction. L'Eunuque *Sin-su* ayant lu chaque article à mesure qu'on le traduisait , les Mandarins qui se trouvaient présens , déclarèrent qu'ils ne doutaient pas que l'Empereur ne fût entièrement satisfait de la condescendance du Pape. Mais le Père Joseph *Suarez* , Jésuite , en pensa différemment. Il fit remarquer qu'il y avait quelque difficulté à craindre de S. M. I. sur le retran-

Chine.

chement des ces mots , que le Pape voulait qu'on supprimât sur les tablettes : *C'est ici le siège de l'ame d'un tel.* Cependant le Mandarin Chan & l'Eunuque demeurèrent persuadés que cette suppression ne déplairait point à l'Empereur, lorsque le Pape accordait l'usage des autres cérémonies, telles que les génuflexions , les révérences , &c. « C'est assez , ajouta le Mandarin *Chan.* Que » pouvons-nous demander de plus ? Je suis équitable : ces permissions suffisent , & nous devons » être contens ». Ensuite l'Eunuque prit le papier, & porta les articles à l'Empereur.

Tant de mortifications , que le Légat avait essuyées depuis son arrivée à Chang-chun-yuen, rendaient sa situation d'autant plus triste , qu'on ne lui donnait encore aucune espérance d'être admis à l'audience de l'Empereur ; lorsqu'enfin le 30 Décembre 1720, ce Monarque le fit avertir par un de ses neveux , accompagné de quatre Mandarins & de deux autres Officiers de la Couronne , qu'il devait paraître devant lui le jour suivant. Ils lui déclarèrent en même temps que tous les Européens de son cortège , devaient rendre leurs respects à S. M. suivant l'usage de la Chine ; & les ayant fait assembler sur le champ , ils les obligèrent tous , sans en excepter le Légat lui-même , de tomber à genoux , & de frapper neuf fois la tête du front , pour essai de la cérémonie

mon
I
requ
vétu
per
Chi
A
vint
dien
avec
péen
n'ava
péen
& les
différ
fut co
& n
étaie
trône
chaq
pâtiss
Lo
& q
& so
salura
à S.
mand
le Br
7

monie qu'ils devaient exécuter le jour suivant.

Dans le cours de l'après-midi, son Excellence reçut un nouvel ordre qui l'obligeait de paraître vêtue comme elle l'était en Italie. On laissait aux personnes de sa suite la liberté de porter l'habit Chinois ou celui de l'Europe.

Chine.

A l'heure marquée, le Mandarin *Li-pin-chung* vint prendre le Légat pour le conduire à l'audience. Ce Prélat prit le rochet & le camail, avec le *pallium*. Tous les Missionnaires Européens se vêtirent à la Chinoise, soit parce qu'ils n'avaient point assez d'habits complets à l'Européenne, soit par la crainte de choquer les Chinois & les Tartares, en paraissant avec les habits de leurs différens Ordres. A leur arrivée au palais, le Légat fut conduit, par une vaste cour, dans une grande & magnifique salle, où les Seigneurs Chinois étaient placés sur douze rangs, six à la droite du trône, & six à la gauche. On avait préparé, pour chaque rang, quatre tables chargées de fruits, de pâtisserie & de confitures.

Lorsque l'Empereur fût entré dans la salle, & qu'il fut monté sur son trône, Mezza-Barba & son cortège se mirent à genoux pour faire les salutations prescrites. Ensuite le Légat ayant remis à S. M. le Bref du Pape, ce Monarque lui demanda comment se portait le Saint Père, & donna le Bref au second Eunuque, sans l'avoir ouvert.

 Chine.

Son Excellence fut placée au bout du premier rang des Mandarins, & tout son cortège derrière le sixième. L'Empereur fit un signe, auquel toute l'assemblée s'assit. Alors quelques Mandarins ayant apporté près du trône une robe de sable à la Chinoise, S. M. ôta celle dont elle était revêtue, & qui était aussi de sable, pour l'envoyer au Légat, qui la mit aussitôt sur ses habits ecclésiastiques, en témoignant sa reconnaissance à l'Empereur par une profonde révérence. Ensuite S. M. se mit à manger, & toute l'assemblée suivit son exemple. Pendant le repas, ce Prince eut la bonté d'envoyer plusieurs mets de sa table, non-seulement au Légat, mais même aux Missionnaires. Après qu'on eut cessé de manger, Mezza-Barba fut conduit près du trône, & reçut des mains de l'Empereur, une coupe remplie de vin. Quatre Mandarins rendirent le même office à tous les Européens du cortège, qui vinrent recevoir cette faveur près du trône. Aussitôt que le festin fut achevé, le Légat reçut ordre de s'approcher de S. M. I. Ce Prince, après diverses questions qui regardaient l'Ambassade, lui demanda ce qui était représenté dans certaines figures apportées de l'Europe, où il avait vu des images humaines qui paraissaient ailées. Mezza-Barba répondit que c'était peut-être la figure de J. C. celle de la Sainte Vierge, ou de quelques autres Saints, ou

pro
quo
des
prin
» ce
» &
» gr
» ab
» pe
» un
» éta
» liv
» err
Il
& en
traver
fisam
celle
l'inten
Le
vier r
les pr
les re
champ
libéral
messag
déclar
les dé

probablement des figures d'Anges. Mais pour-
 quoi, reprit l'Empereur, sont-ils représentés avec
 des ailes ? Le Légat répondit que c'était pour ex-
 primer leur agilité. « Voilà, lui dit ce Prince,
 » ce que nos Chinois ne peuvent comprendre,
 » & ce qu'ils regardent toujours comme une erreur
 » grossière, parce qu'ils sont persuadés qu'il est
 » absurde de donner des ailes aux hommes; ce-
 » pendant peut-être concevraient-ils que c'est
 » une représentation purement symbolique, s'ils
 » étaient capables d'entendre parfaitement les
 » livres de l'Europe; & ce qui leur paraît une
 » erreur, deviendrait pour eux une vérité ».

Il est difficile de faire sentir avec plus d'esprit,
 & en même tems avec plus de politesse, dans quel
 travers tombaient des étrangers, qui, sans être suf-
 fisamment instruits d'une langue aussi savante que
 celle des Chinois, voulaient déterminer le sens &
 l'intention de leurs cérémonies symboliques.

Le lendemain qui était le premier jour de Jan-
 vier 1721, quatre Mandarins vinrent demander
 les présens que le Pape envoyait à l'Empereur. Il
 les reçut très-gracieusement & accorda sur le
 champ à son Excellence quelques marques de sa
 libéralité. Mais cette faveur fut bientôt suivie d'un
 message fort affligeant. Deux Eunuques vinrent
 déclarer au Légat, que si S. M. avait pu prévoir
 les désordres que sa légation avait causés, elle les

Chine.

aurait prévenus par la punition de leurs auteurs ; que le Pape n'entendant pas les livres de la Chine, n'était pas plus capable de décider sur les cérémonies Chinoises, dont il n'avait aucune idée, qu'on ne l'était à la Chine de juger des cérémonies de l'Europe ; & que par conséquent ce que son Excellence avait à faire de plus sage, était de se conduire par les conseils que S. M. lui ferait donner, sans prêter l'oreille aux insinuations de certains esprits turbulens, qui n'avaient écrit ou porté à Rome que de grossières impostures.

Les Eunuques, enchérissant beaucoup sur les ordres de l'Empereur, s'emportèrent en invectives contre le Cardinal de Tournon. Mais comme ils en revenaient toujours aux anciennes plaintes, Mezza-Barba se réduisit aux mêmes réponses. Il lui fut plus difficile de se modérer lorsqu'il entendit parler peu respectueusement du Pape ; mais le ressentiment n'aurait point été de saison. Tout semblait annoncer les approches d'un orage. La garde fut redoublée à la porte du Légat. On n'en permettait l'entrée qu'à ceux qui avaient quelque chose à communiquer au Père Pereira, dont la faveur ne paraissait pas diminuer à la Cour.

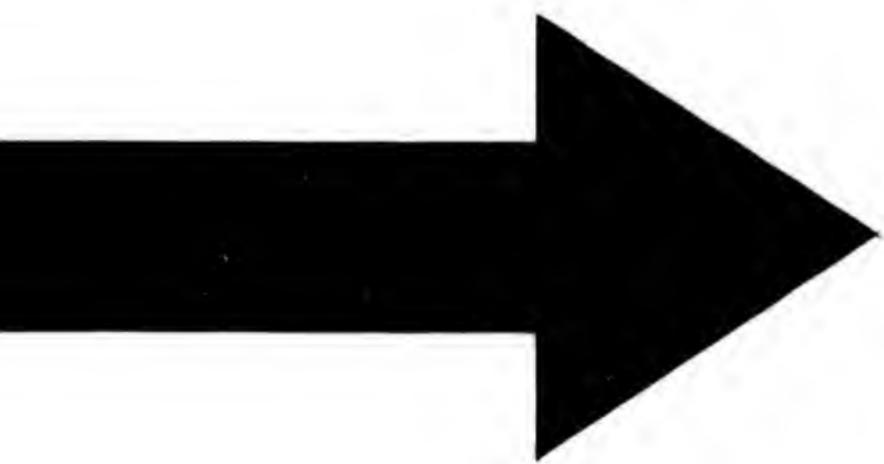
Dans une autre conversation du 3 de Janvier ; l'Empereur lui dit « qu'il avait tâché de réunir » tous les Missionnaires des différentes nations de » l'Europe, tels que les Portugais, les Français,

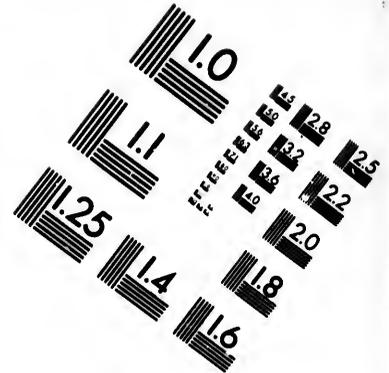
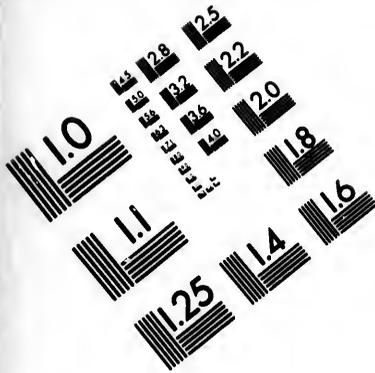
» le
diff
ava
pou
la m
de,
son
que
l'un
lui
nicat
nion
comm
rappo
mal
tém
que j
le Pa
de la
de cel
Le
décid
toutes
ment
jugem
pas q
rières
sur le
rappo

« les Italiens & les Allemands » ; mais que leurs _____
 dissensions subsistaient toujours, & que, ce qu'il China.
 avait peine à comprendre, les Jésuites même ne
 pouvaient s'accorder ensemble. Il ajouta que dans
 la même vue, il avait employé une autre métho-
 de, c'était de les loger tous dans une même mai-
 son, espérant qu'il n'y aurait qu'un cœur ; mais
 que ces soins n'avaient pas produit cet effet. Le
 l'un prenait le nom de Prêtre séculier, l'autre
 celui de Franciscain, un troisième celui de Domi-
 nicaïn, & le quatrième celui de Jésuite ; défini-
 tion qui ne cessait pas de l'étonner. Il demanda
 comment le Pape pouvait ajouter quelque foi aux
 rapports des différens Ordres, lorsqu'ils étaient si
 mal informés des usages de la Chine, que leurs
 témoignages étaient directement contraires. Ce
 que je dis étant certain, continua-t-il, pourquoi
 le Pape entreprend-il de prononcer sur les affaires
 de la Chine ? S'apperçoit-il que je prétende juger
 de celles de l'Europe ?

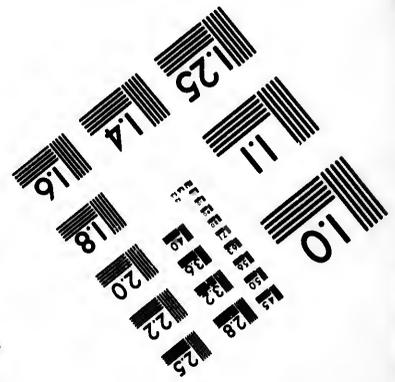
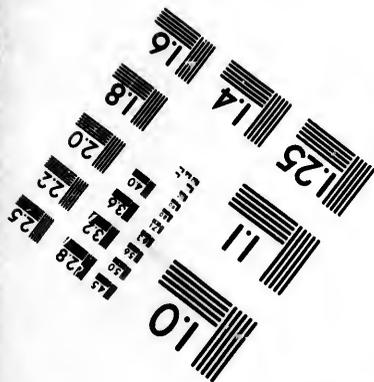
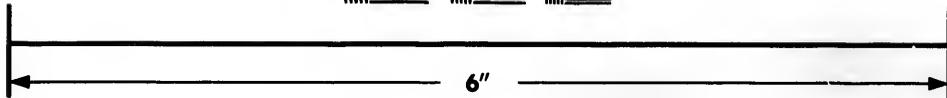
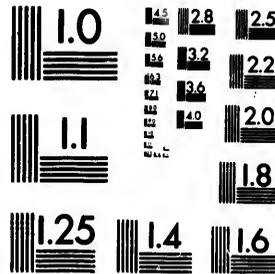
Le Saint Pere, répondit Mezza-Barba, n'a rien
 décidé sans avoir entendu les deux Parties, recueilli
 toutes les informations possibles, & pesé mûre-
 ment les difficultés. D'ailleurs, il a reçu dans son
 jugement l'assistance du S. Esprit, qui ne permet
 pas qu'un Pape tombe dans l'erreur sur les ma-
 tieres de Religion. Enfin, le Pape n'a prononcé
 sur les affaires de la Chine, qu'autant qu'elles ont
 rapport au Christianisme. M iiij







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Chine.

L'Empereur repliqua qu'il ne trouvait pas de vérité dans cette réponse, parce que le Pape n'avait pas été bien informé. J'aime beaucoup votre Religion, reprit-il ; j'adore le même Dieu que vous. Ainsi, lorsqu'il vous arrivera quelque difficulté, adressez-vous à moi, & je m'engage à vous l'expliquer. Le Légat lui fit des remerciemens, & lui promit de s'adresser à S. M.

Vers la fin de l'audience, l'Empereur observa qu'il n'était revenu de l'Europe aucun des Missionnaires qu'il y avait envoyés, & que n'ayant point reçu de réponse sur la commission dont il les avait chargés, il soupçonnait qu'ils avaient été mis à mort par ordre de Sa Sainteté. Mezza-Barba, pour écarter ce soupçon, se hâta de représenter à S. M. combien le caractère des Ambassadeurs était respecté en Europe ; & lui ayant fait observer que le Pape & la Religion ne pouvaient tirer aucun avantage d'une telle violence, il ajouta qu'on faisait assez que les Vaisseaux où Barros & Bauvozier s'étaient embarqués, avaient péri par la tempête, avant leur retour en Europe.

Ce Prince ne laissa pas d'ajouter que la Constitution qui regardait les cérémonies Chinoises, venait d'une autre source que le zèle de la Religion ; que ce n'était qu'une *flèche de vengeance* lancée contre les Jésuites, pour satisfaire leurs ennemis. Il dit au Légat, pour conclusion, que sa résolu-

tion était de lui envoyer le *fi*, c'est-à-dire, un Décret Impérial, dans lequel toutes ses volontés seraient expliquées sur l'affaire de la légation ; & sur lequel il n'aurait qu'à réfléchir sérieusement ; qu'elle députerait ensuite un de ses Officiers à Rome ; mais qu'elle lui recommandait de ne pass'affliger, & d'attendre les événemens d'un air tranquille.

Chine.

Dans une quatrième audience beaucoup plus solennelle que toutes les précédentes, où S. M. ordonna que tous les Européens fussent présens ; il exhorta Mezza-Barba à proposer ce qu'il avait à dire avec toute la force & la liberté dont il était capable. Le Légat, encouragé par cette invitation, répondit qu'il avait trois choses à proposer ou à demander de la part du Pape. La première, que les Chrétiens de la Chine fussent libres de se soumettre à la Constitution de Sa Sainteté, concernant les cérémonies Chinoises. Sur quoi l'Empereur lui demanda encore une fois ce que le Pape trouvait de répréhensible dans ces cérémonies. De l'avis des Interprètes, Mezza-Barba n'insista que sur un point, & représenta que le Souverain Pontife avait expressément condamné la vénération superstitieuse qu'on rendait aux tablettes & aux cartouches. S. M. répondit que cette vénération n'était pas de l'établissement de Confucius, & qu'elle avait été introduite dans la Religion Chinoise, par

Chine.

des étrangers ; que ce n'était pas néanmoins une affaire peu importante ; mais qu'il n'appartenait point au Pape d'en juger, & que ce soin regardait les Vice-Rois & les Mandarins des Provinces ; enfin , qu'il ne voulait plus rien entendre sur cet article.

Mezza-Barba ayant ajouté que le Pape désapprouvait les titres de *Tyen* & de *Chang-ti*, que les Chinois donnaient au véritable Dieu, l'Empereur répondit que c'était une bagatelle, & qu'il s'étonnait que la dispute durât depuis tant d'années sur un point de cette nature. Il demanda si le Légat était bien persuadé que les Européens eussent commis une idolâtrie en rendant jusqu'alors des respects aux tablettes, & que le Pere Ricci, fondateur de la Mission, fût tombé dans l'erreur. Mezza-Barba passa légèrement sur la première de ces deux questions, & n'y fit que des réponses vagues. A la seconde, il répondit avec beaucoup de précaution, que le Pere Ricci avait erré innocemment sur de certains points, parce que toutes ces matières n'avaient point encore été réglées par la décision du saint Siège.

Le lendemain 16 de Janvier, on convint que Mezza-Barba communiquerait à S. M. le décret du Pape, afin qu'elle pût juger avec certitude de ce qui était permis, ou défendu par le saint Siège.

Le décret fut traduit & porté à l'Empereur par les Mandarins. Chine.

Le 18, les Mandarins vinrent lui remettre un *fi* de la propre main de l'Empereur, écrit en lettres rouges au bas du Décret. Il était conçu dans ces termes : « Tout ce qu'on peut recueillir certainement de la lecture de cette Constitution, » c'est qu'elle ne regarde que de vils Européens. » Comment pourroit-on dire qu'elle a quelque rapport avec la grande Doctrine des Chinois, » lorsqu'il n'y a pas un seul Européen qui entende le langage de la Chine ? Elle contient » quantité de choses indignes. Il paraît assez par ce Décret que le Légat nous apporte, que les disputes qu'ils ont entr'eux sont d'une violence à laquelle rien ne peut être comparé. Il ne convient pas, par cette raison, que les Européens aient désormais la liberté de prêcher leur Loi. » Elle doit être défendue. C'est le seul moyen de prévenir de fâcheuses conséquences ».

La lecture de ce fatal écrit jeta la consternation dans l'esprit du Légat. Sa première ressource fut d'écrire à l'Empereur une lettre de soumission. S'étant hâté de l'écrire, il proposa aux Missionnaires de la signer, mais les Jésuites y trouvèrent beaucoup de difficultés, & lui déclarèrent qu'ils ne voyaient point d'autre moyen pour calmer le trouble, que de suspendre la Constitution. Le Père

 Chine.

Mouravo ajouta que c'était une nécessité d'autant plus indispensable, que le Pape n'avait pas reçu de justes informations, & que si Sa Sainteté était à la Chine pour y voir les choses dans un autre jour, elle révoquerait infailliblement une Bulle qui n'était capable que de porter un coup mortel à la Religion. Le Légat répondit « qu'il n'avait pas le » pouvoir de suspendre une Constitution du Pape ; » qu'il aimait mieux risquer tout, que d'offenser » Dieu en transgressant les ordres exprès du saint » Sièges, & qu'il était résolu de souffrir plutôt la » mort, que de se rendre coupable d'une pareille » lâcheté ». *Mouravo* continuant de s'expliquer avec beaucoup de chaleur, *Mezza-Barba* le pria de faire attention de qui & devant qui il parlait. « Je ne l'ignore pas, répondit le Missionnaire ; » mais je ne crains que Dieu. Si vous étiez rem- » pli de cette crainte, reprit le Légat irrité, vous » parleriez avec plus de respect de son Vicaire » & devant le Ministre qui le représente ».

Le Père *Suarez* ne parut pas moins ardent que *Mouravo* ; & le Père *Mailier*, se livrant aussi à son zèle, déclara au Légat qu'il ne croyait pas qu'une Bulle, dont l'effet ne devait être que la ruine du Christianisme dans un grand Empire, pût être proposée sans blesser la conscience. Quelqu'un lui dit que, dans un autre lieu, il n'aurait point eu la hardiesse de tenir ce langage. Je le tiendrais »

répondit-il, au milieu de Rome, & je ne craindrais pas de représenter au Pape même des difficultés que je crois justes. Les Missionnaires les plus modestes faisaient ce raisonnement : « La Constitution n'est qu'un précepte ecclésiastique, dont l'exécution entraînerait la ruine du Christianisme. Elle peut donc être suspendue jusqu'à de nouvelles informations. » Toute la fermeté du Légat, ses consultations & ses propres lumières ne lui faisaient pas voir beaucoup de jour dans une si grande obscurité.

Mais quel fut son embarras, lorsque le Mandarin *Li-pin-chung*, entrant dans sa chambre d'un air furieux, & le prenant au collet, lui dit devant toute la compagnie, « qu'il n'était qu'un traître & un perfide; que l'affection qu'il avait eue pour lui, l'exposait à perdre la tête; mais qu'il était résolu de le tuer auparavant de ses propres mains ». Pendant cette étrange scène, les domestiques des autres Mandarins secondèrent les violences de leurs Maîtres. Ils maltraitèrent le valet-de-chambre du Légat, lui tirèrent la barbe, & l'accablèrent de toutes sortes d'injures. *Mezza-Barba* pénétré de douleur & de crainte, était dans une situation qui aurait attendri, dit *Viani*, auteur de cette relation, d'autres hommes que d'insensibles Chinois. Ce désespoir de *Li-pin-chung* ne venait sans doute que du péril qu'il avait couru en

Chine.

Chine.

présentant à l'Empereur un écrit que ce Prince avait pris pour un outrage. On voit par sa réponse , à quel point sa fierté en avait été blessée , & dans un Etat despotique, ce pouvait être un crime capital pour un sujet, d'avoir compromis à ce point la dignité de son Maître.

Le soir du même jour , les Mandarins revinrent avec la même fierté , & le sommèrent de répondre au *si* qu'ils lui avaient apporté le matin. Dans l'excès de son affliction , il ne laissa pas de prendre une plume , & d'écrire la lettre suivante :
 « C'est avec le plus respectueux & le plus humble sentiment de soumission, que j'ai lu la traduction du Décret qu'il a plu à Votre Majesté d'écrire de sa propre main en lettres rouges. Ayant été envoyé par le Souverain Pontife , pour solliciter la faveur de V. M. je m'étais flatté que les permissions que j'ai eu l'honneur de lui présenter , auraient été capables de l'appaiser & de favoriser le succès de ma légation. A présent , il ne me reste qu'à lui demander pardon , & à lui faire connaître la douleur dont mon ame est pénétrée , & à me prosterner , comme je fais , le visage contre terre , pour implorer sa clémence. Signé , *Charles-Ambroise , Patriarche d'Alexandrie, & Légat Apostolique* ».
 « Si V. M. me le commande , j'irai me jeter aux pieds du Pape , pour lui déclarer clairement, fidè-

» lement & sincèrement les intentions de V. M.»

Pour comble d'affliction , il apprit vers le soir, que Laureati était chargé de chaînes , pour avoir osé dire que le Légat n'avait rien que d'agréable à proposer à l'Empereur ; que Pereira était exposé au même danger ; & que Li-pin-chung devait être conduit au Tribunal des criminels , pour avoir traité son Excellence avec trop de bonté.

Les messages , les demandes & les menaces ne firent que redoubler le jour suivant. L'Empereur fit dire au Légat , qu'ayant comparé la Constitution du Pape avec un ancien Mandement de M. Maigret, Vicaire-Général du saint Siege , en 1693 * ; il y avait trouvé une parfaite ressemblance ; d'où il concluait , « que s'il était vrai , comme les Chrétiens l'assurent , que le Pape fut assisté par les inspirations du Saint-Esprit , c'était M. Maigret qui devait être regardé comme le Saint-Esprit des Chrétiens ».

Après cette raillerie , il leur fit déclarer qu'il était résolu de répandre son Décret dans tous les Royaumes de l'Univers , & que l'Ambassadeur Russe , qui était alors à Pékin , lui avait déjà promis de le communiquer à toutes les Cours de

* Ce Maigret avait été envoyé sous ce titre à la Chine , sous le Pontificat de Clément XI , & avait décidé la question des cérémonies , au désavantage des Jésuites.

Chine.

l'Europe. Ainsi, chaque message était une nouvelle insulte qui perçait le cœur du Légat. Il ne pouvait retenir ses larmes en relisant les ordres de l'Empereur. Mouravo le voyant dans cette affliction, ne fit pas difficulté de se jeter à ses pieds, & le conjura, par les entrailles de Jesus-Christ, d'avoir pitié de la Mission, qui ne pouvait éviter de périr, s'il persistait à maintenir sa Bulle. Mais ces instances firent peu d'impression sur lui, & l'abattement où il était, ne l'empêchait point de répondre aux Jésuites : « Ne me parlez plus de » suspendre ni de modérer la Constitution. C'est » augmenter ma douleur, que de me proposer un » remède pire que le mal. Cependant si vous » pouvez imaginer quelque expédient qui soit pro- » pre à lever les difficultés, je l'embrasserai volon- » tiers, pourvu qu'il s'accorde avec mon devoir ». Mouravo allait profiter de cette disposition pour composer une requête à l'Empereur, & tirer le Légat de l'abîme où il s'était plongé, lorsque le Père Renauld en offrit une qu'il venait d'écrire dans les termes suivans : « Charles-Ambroise, » Patriarche d'Alexandrie, supplie très-humble- » ment V. M. qu'il lui plaise d'user de clémence » envers les Européens, de tolérer notre sainte » Religion, & de suspendre la résolution qu'elle a » prise de répandre son diplôme dans tout l'Uni- » vers, par la voie de la Russie. Je me rendrai

» a
 » r
 » n
 » j
 » l
 » f
 » b
 » bl
 » qu
 » p
 » au
 » p
 » V.
 pliqu
 ques
 form
 ble p
 Mais
 Légar
 l'Emp
 Da
 deux
 gué le
 aux d
 de go
 comp
 tire da
 de cet

» auprès du Souverain Pontife , & je ne manque-
 » rai pas de l'informer soigneusement & fidèle-
 » ment des intentions de V. M. Dans l'intervalle,
 » je laisserai subsister les choses dans l'état où je
 » les ai trouvées , & je communiquerai de bonne
 » foi au saint Père tout ce que V. M. trouvera
 » bon de m'ordonner. Enfin , je demande hum-
 » blement en grace à V. M. d'envoyer , avec moi ,
 » quelque personne qui soit capable de lui rap-
 » porter avec quelle sincérité je représenterai tout
 » au Souverain Pontife , & quels efforts je ferai
 » pour me procurer l'honneur de réparaître devant
 » V. M. » Après avoir lu plusieurs fois cette sup-
 plique, Mezza-Barba consentit à la signer. Quel-
 ques Missionnaires ne la croyant point assez con-
 forme aux intentions de l'Empereur , ou assez hum-
 ble pour le Légat , refusèrent d'y mettre leur nom.
 Mais le plus grand nombre suivit l'exemple du
 Légat. Elle fut traduite en Chinois , & portée à
 l'Empereur.

 Chine.

Dans une audience que l'Empereur lui accorda
 deux jours après , ce Prince , après lui avoir prodi-
 gué les caresses & les civilités , se mit à badiner
 aux dépens du Pape. Comme il avait beaucoup
 de goût pour les figures & les comparaisons , il
 compara Sa Sainteté à un Chasseur aveugle , qui
 tire dans l'air , au hasard. Le Légat n'ayant pu rire
 de cette raillerie , comme les autres , S. M. lui dit :

Chine.

« Vous ne répondez pas : que pensez-vous de mes » allusions » ? Elles sont fort ingénieuses , répondit Mezza-Barba , & dignes de V. M.

Cependant la scène ne finit pas mal. Kang-hi était en bonne humeur. Il accorda aux prières du Légat, la liberté de Laureati. « Vous serez libre, » lui dit-il, & sans aucune garde. Comme la saison est trop avancée pour vous permettre le » voyage d'Europe, je vous conseille d'aller attendre le beau tems à Pékin, où la Cour retournera » pour la célébration de la nouvelle année ». Ce compliment causa une joie extrême au Légat.

Il partit effectivement pour Pékin, où étant arrivé le 23, avec toute sa suite, il se logea avec les Jésuites Portugais. L'Empereur lui accorda le 26 une nouvelle audience, dans laquelle il ne fit encore que plaisanter.

Dans la dernière, qui fut celle où il congédia le Légat, ce Prince fit bien voir par les caresses qu'il lui prodigua, quelle douceur de caractère il joignait à la fermeté des principes sur lesquels il croyait devoir appuyer son autorité. Il se fit apporter deux petites chaînes de perles dont il lui donna l'une, en lui disant qu'il lui avait envoyé par ses Ministres les présens qui étaient destinés pour Sa Sainteté ; mais qu'il s'était réservé le plaisir de lui donner de sa propre main cette marque distinguée de l'estime qu'il avait pour lui. « Allez,

» lui

» lui dit-il, & revenez le plutôt qu'il vous sera possible ; mais prenez soin sur-tout de votre personne & de votre santé. Donnez - moi de vos nouvelles, & soyez sûr que je verrai votre retour avec beaucoup de joie ». Il lui fit promettre d'amener avec lui des Gens de lettres & un bon Médecin ; d'apporter avec lui les meilleures cartes géographiques, les livres les plus estimés en Europe, & sur-tout les ouvrages de mathématiques, avec les nouvelles découvertes qu'on aurait pu faire touchant les longitudes. Ensuite s'étant fait apporter une épinette, il joua quelques airs Chinois sur cet instrument. Il en prit occasion de faire remarquer au Légat avec quelle familiarité il traitait les Européens, dont il l'assura qu'il honorait beaucoup le savoir. Il le fit approcher de son trône où il lui présenta, comme dans les audiences précédentes, une coupe remplie de vin. Enfin, pour terminer celle-ci, il lui prit les mains qu'il serra fort tendrement entre les siennes. Le Légat employa les termes les plus respectueux, pour témoigner à S. M. combien elle était sensible à tant de faveurs, & lui promit de prier avec beaucoup d'assiduité pour la prolongation de sa vie, & pour la prospérité de son règne.

On ne se permettra, sur ce récit, que deux remarques ; l'une, sur la différence de conduite entre la Cour de Rome & les Jésuites, & sur la

 Chine.

supériorité de politique que firent voir ces hommes dont le grand art a toujours été de s'accommoder au tems ; l'autre, sur la résistance opiniâtre qu'opposaient au saint Siege ces mêmes Jésuites qu'on a tant accusés d'en être les plus dociles esclaves. Enfin, nous observerons encore que la Cour de Rome, si renommée pour la finesse de sa politique, a perdu les Missions de la Chine, pour avoir eu moins de dextérité que les Jésuites, & a perdu les Jésuites eux-mêmes, pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent réformés, lorsqu'eux-mêmes y consentaient. On sçait que le mot fatal, *sint ut sunt, aut non sint*, a été l'Arrêt de proscription des Jésuites ; & à l'égard des Missions, quelque tems après le départ du Légat, *Yont-ching* ayant succédé à Kang-hi, ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il reçut des plaintes d'un grand nombre de Mandarins, sur-tout du *Sung-tu*, de la Province de Fo-kyen, qui accusaient les Missionnaires d'attirer à eux les ignorans de l'un & l'autre sexe, de bâtir des Eglises aux dépens de leurs Disciples ; enfin, de ruiner les Loix fondamentales, & de troubler la tranquillité de l'Empire, à la faveur de la Bulle de Clément XI. *Yont-ching* ordonna par un Edit du 10 Février 1723, que tous les Missionnaires, à la réserve d'un petit nombre qui furent retenus à la Cour, pour la réformation du Calendrier, se retirassent à

LE

hommes
ommoder
re qu'op-
res qu'on
esclaves.
Cour de
sa politi-
our avoir
za perdu
pas voulu
es y con-
ut sunt,
tion des
que tems
yant fuc-
le trô-
nombre
, de la
les Mis-
de l'un
x dépens
oix fon-
de l'Em-
ent XI.
Février
a réserve
a Cour,
rassent à

DES VOYAGES. 195.

Canton, & que leurs Eglises, au nombre de trois
cens, fussent détruites ou employées à d'autres Chine.
usages, sans aucune espérance de rétablissement.
Ainsi, le Christianisme fut chassé de la Chine,
comme il l'avait été du Japon, du Tongkin, de
la Cochinchine, de Siam, & de plusieurs autres
parties des Indes orientales.



CHAPITRE IV.

AMBASSADE RUSSE.

Observations tirées de Gémelli Carreri & autres Voyageurs.

AVANT de passer à la description générale de la Chine, nous recueillerons dans ce Chapitre quelques observations tirées d'un voyage de Mofcou, à la Chine, par un Ambassadeur Russe, nommé *Evrard Isbrands Ides*, en 1693.

Après s'être avancé par le pays des Tartares Mogols, jusqu'aux frontières de la Chine, l'Ambassadeur, avec toute sa suite, se trouva le 27 d'Octobre, à la vue de quelques tours de garde qui se présentent sur le sommet des rochers, d'où il découvrit le *Zagan-krim*, ou la grande muraille, au pied de laquelle il arriva le même jour. Il l'appelle une des merveilles du monde. A cinq toises de cette fameuse barrière, est une vallée dont les deux côtés sont défendus par une batterie de pierre de taille, & l'entrée, par un mur de communication, d'environ trois toises de hauteur, au milieu duquel est un passage ouvert. Après l'avoir traversé, l'Ambassadeur trouva cinq cens toises plus loin, l'entrée de la grande

muraille qui consiste dans une tour d'environ huit toises de hauteur, ouverte en arc & voûtée de pierre de taille, avec des portes fort massives, qui sont revêtues de lames de fer. La muraille s'étend de l'Est à l'Ouest, au travers de la vallée, & monte sur des rochers d'une hauteur extraordinaire, où l'on voit de chaque côté une tour.

 Chine.

La base de cette muraille à la hauteur d'un pied, est de grosses pierres de taille, dont il y a beaucoup d'apparence que tout le reste était anciennement composé; mais les parties supérieures sont aujourd'hui de brique & de ciment. De la première entrée, l'Ambassadeur s'avança au travers d'une esplanade large de cent toises, vers une autre porte de garde, accompagnée aussi des deux côtés d'un mur qui traverse la vallée, comme le premier: chaque porte était gardée par cinquante hommes. Sur la première, c'est-à-dire, sur celle de la grande muraille, est un Temple, au sommet duquel on voit voltiger les enseignes de l'Empereur. La hauteur de la muraille est de six toises pleines, & son épaisseur de quatre. Six Cavaliers pourraient facilement s'y promener à cheval. Elle était en aussi bon état, que si elle n'eût pas été bâtie depuis plus de vingt ou trente ans.

L'Ambassadeur rend compte d'un spectacle qu'on lui donna dans la ville de Galkan, résidence d'un Mandarin, à quelque distance de la grande

Chine.

muraille. Pendant qu'Isbrands était à table, le principal Comédien, se mettant à genoux devant le Mandarin, lui présenta un livre de papier rouge, qui contenait en lettres noires la liste des Comédies qu'il était prêt à représenter. Lorsque le Mandarin eut déclaré celle qu'il choisissait, il baissa la tête jusqu'à terre, se leva, & commença aussitôt la représentation.

On vit d'abord paraître une très-belle femme vêtue de drap d'or, & parée d'un grand nombre de bijoux, avec une couronne sur la tête. Elle déclama son rôle d'une voix charmante. Ses mouvemens & ses gestes n'étaient pas moins agréables. Elle tenait un éventail à la main. Ce prologue fut immédiatement suivi de la pièce, qui roulait sur l'histoire d'un ancien Empereur Chinois, dont la patrie avait ressenti les bienfaits, & qui avait mérité que le souvenir en fût consacré dans une Comédie. Ce Monarque paraissait quelquefois en habits royaux; & l'on voyait succéder ses Officiers avec des enseignes, des armes & des tambours.

Pour intermède, on donna une sorte de farce représentée par les Laquais des Acteurs. Leur habillement & leurs masques étaient aussi plaisans que l'Ambassadeur en eut jamais vus en Europe. Ce qu'on lui expliqua de la pièce ne lui parut pas moins réjouissant; sur-tout un acte qui représentait un mari trompé par sa femme, qu'il croyait

fort fidèle, quoiqu'elle reçût les careffes d'un autre en fa présence. Le spectacle fut accompagné d'une danſe à la manière Chinoiſe. On repréſenta ſucceſſivement trois pièces qui durèrent juſqu'à minuit.

Chine.

On peut observer ſur ces repréſentations, qu'il n'eſt pas poſſible de faire un meilleur uſage de l'art dramatique, que de le conſacrer au ſouvenir des bienfaits & des vertus d'un bon Roi; & que les amans & les maris trompés ſont d'un bout du monde à l'autre des ſujets de Comédie.

Près de *Tong-cheu*, Isbrand vit la rivière couverte de Joncs. Ces Joncs, ſans être fort grands, ſont bâtis avec beaucoup de ſolidité. Leurs jointures ſont calfatées avec une ſorte de terre graſſe, dans laquelle il entre quelques autres ingrédients, qui, lorsqu'ils commencent une fois à ſécher, deviennent plus fermes & plus sûrs que la meilleure poix. Les mâts ſont compoſés d'une ſorte de bambous creux, mais très-forts, & quelquefois de la groſſeur d'un homme. La matière des voiles eſt une certaine eſpèce de ronces qui ſe plient facilement. L'avant de ces barques eſt très plat. Leur conſtruction eſt en arc depuis le ſommet juſqu'au fond, ce qui les rend fort commodes pour la mer. Les habitans aſſurent qu'avec un bon vent, trois ou quatre jours ſuffiſent pour gagner la mer de Corée dans un jour; & qu'au bout de quatre ou

Chine.

cinq autres jours, on arrive facilement au Japon. A une demi-lieue de Pékin, Isbrands passa par un grand nombre de maisons de plaisance ou de châteaux magnifiques, qui appartiennent aux Mandarins & aux habitans de la Capitale. Les deux côtés du chemin en étaient bordés, avec un large canal devant chaque maison, & un petit pont de pierre pour le traverser. La plupart des jardins offraient des cabinets fort agréables. Les murs étaient de pierre avec des portes ornées de sculpture, qui étaient ouvertes apparemment en faveur des Moscovites. Les grandes allées étaient plantées de cyprès & de cèdres. Enfin, cette route parut délicieuse à Isbrands, & ne cessa qu'à l'entrée de la ville. Il observa que depuis la grande muraille, jusqu'à Pékin, on rencontre à chaque demi-mille des tours de garde, avec cinq ou six Soldats qui tiennent jour & nuit l'Enseigne Impériale déployée. Ces tours servent à donner avis de l'approche des Ennemis du côté de l'Est, par des feux qu'on allume au sommet; ce qui s'exécute avec tant de diligence, qu'en peu d'heures la nouvelle est portée jusqu'à Pékin.

Le pays est plat & favorable à l'agriculture. Il produit du riz, de l'orge, du millet, du froment, de l'avoine, des pois, des fèves; mais il ne porte point de seigle. Les chemins sont fort larges, droits & bien entretenus. Ne s'y trouvât-il qu'une

pie
ouv
lag
abr
fut
rou
ture
les
E
ball
roie
Chi
bou
me,
les l
une
pied
tena
gliff
& se
na p
levé
te;
faifir
il ba
légèr
mêm
U

pierre, elle est enlevée soigneusement par des
 ouvriers gagés pour ce travail. Dans tous les vil-
 lages on rencontre des seaux remplis d'eau pour
 abreuver les chameaux & les ânes. Mais Isbrands
 fut beaucoup plus étonné de voir sur les grandes
 routes un si grand nombre de passans & de voi-
 tures, & d'y entendre autant de bruit que dans
 les rues d'une ville bien peuplée.

 Chine.

Entre plusieurs spectacles qu'on donna à l'Am-
 bassadeur, il rapporte des tours de force qui pour-
 roient faire envie à nos Voltigeurs d'Europe. Des
 Chinois soutenaient sur la pointe d'un bâton des
 boules de verre aussi grosses que la tête d'un hom-
 me, & les agitaient de différentes manières sans
 les laisser tomber; ensuite dix hommes ayant pris
 une canne de bambou, longue d'environ sept
 pieds, la levèrent droite; & tandis qu'ils la sou-
 tenaient dans cet état, un enfant de dix ans se
 glissa jusqu'au sommet, avec l'agilité d'un singe;
 & se plaçant sur le ventre à la pointe, il s'y tour-
 na plusieurs fois en cercle; après quoi, s'étant
 levé, il se soutint sur un pied à la même poin-
 te; & dans cette situation, il se baissa jusqu'à
 saisir la canne de la main. Enfin, quittant prise,
 il battit d'une main contre l'autre, & s'élança
 légèrement à terre, où il fit d'autres exercices de la
 même agilité.

Un autre Envoyé du Czar-Pierre, nommé

 Lango.

Chine.

Lange, rapporte un trait de l'Empereur Kang-hi; qui montre combien ce Prince honorait la vieillesse. On célébrait dans Pékin la Fête de la nouvelle année. Il était arrivé à cette occasion plus de mille Mandarins de toutes les Provinces de l'Empire, pour se présenter à la Cour, & féliciter S. M. I. Lange observe que l'ordre des Mandarins contient cinq différens degrés. Ceux du premier rang furent admis dans la cour la plus intérieure du Palais, d'où ils pouvaient voir, par la porte de la salle qui était ouverte, l'Empereur assis sur son trône, & lui rendre leurs devoirs à genoux, avec les cérémonies établies par l'usage. Les Mandarins de la seconde classe s'arrêtèrent dans la seconde cour, & les autres dans les cours suivantes, jusqu'à la cinquième. Le reste des Officiers de l'Empereur, qui n'étaient pas Mandarins, demeura dans les rues en grand nombre, & rendit de-là ses respects. Du plus distingué jusqu'au plus vil, ils étaient tous pompeusement vêtus en satin, orné de figures de dragons, de serpens, de lions, & même de paysages travaillés en or. Leur robe extérieure offrait sur le dos & sur la poitrine de petits carrés qui contenaient des oiseaux & d'autres bêtes en broderie. C'étaient les marques qui servaient à distinguer leurs emplois. Celles des Officiers militaires étaient des lions, des léopards, des tigres, &c. Les Savans ou les Docteurs de la

Loi,
 sie &
 cour
 Ils y
 de m
 dire,
 en fa
 centi
 digni
 lui en
 déclar
 » dan
 » lui
 » fav
 » son
 On
 jaloux
 de la
 qu'on
 été he
 domm
 Ger
 petit r
 du mo
 que da
 nous e
 sur la
 tre aut

Loi, avaient des paons, &c. Les Envoyés de Russie & les Jéfuites furent reçus dans la première cour, entre les Mandarins de la plus haute classe. Ils y trouvèrent dix éléphans, parés avec beaucoup de magnificence. Dans la troisième cour, c'est-à-dire, entre les Mandarins du troisième rang, on en faisait remarquer, un qui finissait justement sa centième année, & qui était déjà revêtu de sa dignité lors de la conquête des Tartares. L'Empereur lui envoya un de ses Valets-de-chambre pour lui déclarer « qu'il aurait l'honneur d'être introduit » dans la salle, & qu'à son entrée, l'Empereur » lui ferait l'honneur de se lever de son trône ; » faveur néanmoins qu'il ne devait attribuer qu'à » son âge, & qui ne regardait pas sa personne ».

On remarque, en général, que personne n'est jaloux des honneurs rendus au grand âge. Il y a de la justice dans cette sorte de consolation. Lorsqu'on a fourni une longue carrière, soit qu'elle ait été heureuse ou infortunée, qui peut nous dédommager d'avoir vécu ?

Gemelli Carreri, docteur Napolitain, étant du petit nombre des Voyageurs qui ont fait le tour du monde, l'article qui le regarde ne sera traité que dans la dernière partie de cet ouvrage. Mais nous emprunterons de lui quelques particularités sur la Chine, qu'on peut placer ici. Il parle, entre autres choses, de deux prodigieuses cloches qu'i

Chine.

CHINE.

vit à Nankin, & qui prouvent que les Chinois favaient depuis long-temps fondre le métal en masses énormes. L'une tombée à terre par l'excès de son poids, avait onze pieds de hauteur, & vingt-deux de circonférence. Sa forme était singulière. Elle se retrécissait par degrés jusqu'à la moitié de sa hauteur, après quoi elle recommençait à s'élargir. Son poids était de cinquante mille livres, c'est-à-dire, qu'elle pesait la moitié plus que celle d'Erford. Elle passait pour ancienne, trois cens ans avant Gemelli, qui voyageait à la fin du siècle dernier. L'autre était aussi couchée sur le côté, à demi-ensevelie dans un jardin. Sa hauteur était de douze pieds, sans y comprendre l'anneau, & son épaisseur de neuf pouces. On faisait monter sa pesanteur à quatre-vingt mille Katis Chinois, dont chacun fait vingt onces de l'Europe.

Gemelli raconte des circonstances fort bizarres sur l'usage qu'on fait à Nankin des immondices. On y est souvent incommodé de l'odeur des excréments humains qu'on porte au long des rues dans des tonneaux, pour amander les jardins, faute de fumier & de fiente d'animaux. Les Jardiniers achètent plus cher les excréments d'un homme qui se nourrit de chair, que de celui qui vit de poisson. Ils en goûtent pour les distinguer. Rien ne se présente si souvent sur les rivières, que des barques chargées de ces ordures. Au long des

rou
prop
l'on
beso
terre
ne r
A
suite
l'Em
dait
deux
Chin
natur
s'atti
de ce
genou
attenc
cher.
Manc
de lui
sionna
darin
clarati
conna
alarm
le Mi
zèle,
Décla

routes, on rencontre des endroits commodes & proprement blanchis, avec des sièges couverts, où l'on invite les passans à se mettre à l'aïse pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre qu'on place soigneusement par dessous, pour ne rien perdre.

Chine.

A Pékin, le Pere Grimaldi, Missionnaire Jé- suite, fit voir à Gemelli une ceinture jaune, dont l'Empereur lui avait fait présent, de laquelle pendait un étui de peau de poisson, qui contenait deux petits bâtons, & les autres ustensiles dont les Chinois se servent à table. Un présent de cette nature est d'autant plus précieux à la Chine, qu'il s'attire le respect de tout le monde, & qu'à la vue de cette couleur, chacun est obligé de se mettre à genoux & de baisser le front jusqu'à terre, pour attendre qu'il plaise à celui qui la porte, de la cacher. Gemelli rapporte à cette occasion qu'un Mandarin de Canton ayant prié un Franciscain de lui faire présent d'une montre, & le Missionnaire n'en ayant point à lui donner, le Mandarin se trouva si offensé, qu'il publia une Déclaration contre la Religion Chrétienne, pour faire connaître qu'elle était fausse. Cette démarche ayant alarmé les Chrétiens Chinois, ils en informèrent le Missionnaire, qui, dans le mouvement de son zèle, se rendit à la Place publique, & déchira la Déclaration. Le Mandarin, irrité de sa hardiesse,

Chine.

le contraignit d'abandonner la ville. Dans cette conjoncture, le Père Grimaldi passant à Canton pour se rendre en Europe, le Mandarin vint lui rendre ses respects, parce qu'on n'ignorait pas dans quel degré de faveur il était à la Cour Impériale. Il prit, pour le recevoir, le bout de sa ceinture jaune à la main; & s'expliquant d'un air ferme, il lui reprocha d'avoir osé condamner la Religion Chrétienne, lorsque l'Empereur honorait les Chrétiens d'une si haute faveur. Pendant son discours, le pauvre Mandarin frappa si souvent la terre du front, qu'à la fin les autres Missionnaires prièrent Grimaldi de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de se lever, le Jésuite lui recommanda de traiter mieux les Chrétiens à l'avenir; sans quoi il le menaça de porter ses plaintes à S. M. I. & de le faire punir sévèrement. Il n'y a que l'Empereur, les Princes du Sang de la ligne masculine, & quelques autres que S. M. honore d'une faveur particulière, à qui appartienne le droit de porter le jaune, & une ceinture de cette couleur. Les Princes de la ligne féminine en ont une rouge.

A *Nan-chang-fu*, Gemelli visita un grand palais, qui se nomme en langue Chinoise, l'École de l'Académie de Confucius. A l'entrée de la grande salle, un de ses domestiques, qui était Chrétien, ne laissa point de s'agenouiller devant la statue de ce Philosophe. Gemelli lui ayant reproché cette

aétic
qu
nois
leur
hom
A
du G
malh
dout
usage
se lou
doive
Geoli
pouffé
condar
heureu
texte q
nade,
noms,
brigane
Cepen
hison;
eu que

action comme une idolâtrie , sa réponse fut que les Missionnaires la permettaient aux Chinois , à titre de témoignage purement extérieur de leur estime & de leur vénération pour un grand homme. Gemelli n'eut rien à lui repliquer.

Chine.

A Canton, un jour que Gemelli passait par la cour du Gouverneur , il vit donner la bastonnade à un malheureux qui la recevait pour le crime d'un autre, dont il avait pris le nom dans cette vue. C'est un usage ordinaire entre les pauvres de la Chine, de se louer pour souffrir la punition d'autrui; mais ils doivent obtenir à prix d'argent la permission du Geolier. On assura Gemelli que cet abus avait été poussé si loin, que les amis de quelques Voleurs, condamnés à mort, ayant engagé de pauvres malheureux à recevoir pour eux la sentence, sous prétexte qu'elle ne pouvait que les exposer à la bastonnade, ces coupables supposés, après avoir pris les noms, & s'être chargés du crime des véritables brigands, avaient été conduits au dernier supplice. Cependant on découvrit ensuite cette odieuse trahison; & tous ceux qui furent convaincus d'y avoir eu quelque part, furent condamnés à mort.



CHAPITRE V.

Description des quinze Provinces de la Chine.

Chine.

IL paraît assez incertain d'où le nom de Chine est venu aux Européens : on fait que les Chinois n'en font point usage ; mais l'Historien Magal-laens observe que ce grand pays se nomme *Chin* au Bengale ; & Navarette juge que ce nom lui vient de la soie , qui porte celui de *Chin* dans cette partie des Indes. Le premier de ces deux Auteurs s'imagine aussi qu'il pourrait être dérivé de la famille de *Chin* , qui régna cent soixante-neuf ans après J. C. , ou plutôt de celle de *Sin* ou *Tsin* , qui occupait le trône deux cent quarante ans avant l'Ere Chrétienne.

Les Marchands de l'Indostan appellent la Chine *Katayo* ; mais il faut observer que *Kitay* ou *Katay* était un nom que les Mogols donnaient seulement au Nord des Provinces de la Rivière Jaune , & aux parties contiguës de la Tartarie , autrefois possédées par les Tartares-kins , dont les Mancheous qui gouvernent aujourd'hui sont descendus.

Il ne paraît pas que les Chinois même aient un nom fixe pour leur pays. Il change au contraire avec chaque nouvelle famille qui monte sur le trône.

trône. Ainsi, sous la race précédente des Empereurs Chinois, le nom de la Chine était *Tay-min-que*, ou le *Royaume de la grande splendeur*; mais les Tartares qui règnent aujourd'hui l'appellent *Yay-tsing-que*, ou le *Royaume de la grande pureté*. Ces noms sont ceux des deux familles souveraines, qui le tirent de leurs Fondateurs.

Chine.

La Chine est bordée au Nord par la grande muraille qui la sépare de la Tartarie occidentale; à l'Ouest, par le *Tibet* & *Ava*; au Sud, par le *Laos*, le *Tongking* & la mer de la Chine, ou l'Océan oriental; à l'Est, par le même Océan.

Il y a peu de pays dont la situation, & l'étendue aient été mieux vérifiées que celles de la Chine, par les mesures & les observations astronomiques des Missionnaires. Il en résulte qu'elle est située entre cent quinze & cent quatre-vingt-un degrés de longitude orientale, & entre vingt degrés quatorze minutes & quarante-un degrés vingt-cinq minutes de latitude septentrionale. Sa forme est presque carrée, c'est-à-dire, que sa longueur du Sud au Nord étant d'environ douze cent soixante-onze milles, sa largeur est d'onze cent quarante de l'Ouest à l'Est.

Pour donner une idée générale de cette belle contrée, on emprunte ici les expressions d'un Ecrivain moderne, dans la description qu'il fait de la Chine. « Elle passe avec raison, dit-il, pour

Chine.

» le plus beau pays de l'Univers ; sa fertilité est
 » extrême. Les montagnes mêmes y sont culti-
 » vées jusqu'au sommet. Elle produit , dans une
 » infinité d'endroits , deux moissons de riz &
 » d'autres grains , avec une grande variété d'ar-
 » bres rares , de fruits , de plantes & d'oiseaux.
 » Les bestiaux , les moutons , les chevaux & le
 » gibier y sont en abondance. Elle est remplie
 » de grandes rivières navigables , de lacs & d'étangs
 » bien fournis de poisson. Ses montagnes produi-
 » sent de l'or , de l'argent , du cuivre brun &
 » blanc , &c. Le charbon de terre y est commun
 » de tous côtés. Les provinces de *Pé-che-li* , de
 » *Kiang-nan* & de *Chang-tong* , sont coupées ,
 » comme la Hollande , par un nombre infini de
 » canaux. Son étendue , qui est immense en lati-
 » tude , y fait régner le chaud dans les provin-
 » ces du Sud , & le froid dans celles du Nord ;
 » mais en général l'air y est excellent. En un mot ,
 » la Chine surpasse de beaucoup tous les autres
 » pays du monde par la multitude de ses habi-
 » tans , de ses cités & de ses villes ; par la sagesse
 » des mœurs , la politesse & l'industrie , qui sont
 » des qualités dominantes dans toutes les parties
 » de l'Empire , & par l'excellence de ses Loix &
 » de son Gouvernement.

» Le commerce de la Chine consiste en or ,
 » en argent , en pierres précieuses , en porcelai-

» nes, en soies, cotons, épices, rhubarbe & d'au-
 » tres drogues; en thé, en ouvrages vernis, &c.
 » Le commerce intérieur est si grand d'une pro-
 » vince à l'autre, qu'on y a pas besoin de vente
 » au dehors. A la Chine, on ne compte pas moins
 » de mille quatre cent soixante-douze rivières ou
 » lacs, & de deux mille quatre-vingt-dix-neuf
 » montagnes remarquables. Outre les oranges,
 » les limons & les citrons, qui viennent origi-
 » nairement de cette contrée, on y voit l'*arbre*
 » *au vernis*, l'*arbre au suif*, l'*arbre à la cire*,
 » le *bois de fer*, dont on fait des ancres, sans
 » parler de l'arbrisseau qui porte le thé. On
 » y trouve le *daim-musqué* & l'*homme-finge*. La
 » dorade y est charmante, & le *hay-fang* extrê-
 » mement hideux.

» La terre entière n'a point de pays si célèbre
 » par ses ouvrages publics, ni de pays par consé-
 » quent où le zèle du bien public ait tant d'ar-
 » deur. Entre les plus distingués, on compte la
 » grande muraille, bâtie depuis dix-neuf cent
 » soixante ans contre les Tartares. Elle a dix-sept
 » cent soixante-dix milles de longueur, depuis
 » vingt jusqu'à vingt-cinq pieds de hauteur, avec
 » assez de largeur pour y faire passer cinq ou six
 » chevaux de front. Le grand canal, qui s'étend
 » l'espace de trois cens lieues, & qui, traversant
 » l'Empire depuis Canton jusqu'à Pékin, est conti-

Chine.

» nuellement couvert d'une multitude infinie de
 » vaisseaux & de bateaux , a quatre cent soixante
 » ans d'antiquité. On compte à la Chine trois
 » cent trente-un ponts remarquables pour leur
 » beauté ; onze cent cinquante-neuf arcs de triom-
 » phe élevés en l'honneur des Rois ou des per-
 » sonnes éminentes ; deux cent soixante-douze
 » bibliothèques fameuses ; sept cent neuf salles
 » bâties en mémoire des hommes illustres ; six
 » cent quatre-vingt-huit tombeaux célèbres par
 » leur architecture ; trente-deux palais royaux ,
 » & treize mille six cent quarante-sept palais de
 » Magistrats.

» La Chine contient quinze cent quatre-vingt-
 » une cités , dont cent soixante-treize sont du
 » premier rang, deux cent trente-cinq du second,
 » & onze cent soixante-treize du troisième, sans
 » y comprendre une quantité innombrable de
 » bourgs & de villages, dont plusieurs n'ont pas
 » moins de grandeur que deux villes ; deux mille
 » huit cens places fortifiées ; trois mille forts des
 » deux côtés de la grande muraille , & trois mille
 » tours pour les sentinelles ».

On a observé que la plupart des villes de la
 Chine ont tant de ressemblance entre elles, que
 c'est presque assez d'en avoir vu une , pour se
 former une idée générale des autres. Leur forme
 est généralement carrée, autant du moins que le

finie de
soixante
ine trois
our leur
le triom-
des per-
te-douze
uf salles
stres; six
bres par
royaux,
palais de

re-vingt-
font du
second,
me, sans
rable de
n'ont pas
eux mille
forts des
ois mille

les de la
les, que
pour se
ur forme
ns que le

terrain peut s'y prêter : elles sont environnées de hauts murs, flanqués de tours, qui sont bâties en *arc-boutans*, à de justes distances. Plusieurs sont revêtues d'un fossé, sec ou rempli d'eau. Dans l'intérieur, on voit des tours, les unes rondes, d'autres exagones ou octogones, hautes de huit ou neuf étages; des arcs de triomphe pour l'ornement des rues; d'assez beaux temples consacrés aux Idoles, ou élevés à l'honneur des Héros & de ceux qui ont rendu quelque important service à l'Etat. On distingue des édifices publics, plus remarquables par leur étendue, que par leur magnificence. On y peut joindre un grand nombre de places & de longues rues, les unes fort larges, d'autres plus étroites, bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou qui ne s'élèvent au plus que d'un étage. Les boutiques sont ornées de porcelaine, de soies & d'ouvrages vernissés. Devant chaque porte, est placée, sur un piédestal, une planche de sept ou huit pieds de haut, peinte ou dorée avec trois grands caractères, pour servir d'enseigne. On y lit souvent les noms de deux ou trois sortes de marchandises & celui du Marchand par-dessous, accompagné de ces deux mots : *Pu-hu*; c'est-à-dire, *il ne vous trompera point*. Cette double rangée de pilastres, qui sont placées à d'égales distances, forme une espèce de colonnade qui n'est pas sans agrément.

 Chine.

 Chine.

La Chine est divisée en quinze provinces, dont la moindre est assez grande pour former un Royaume. Aussi en portaient-elles le nom dans l'origine, & quelques-unes contenaient même plusieurs petites Monarchies.

 Péchéli.

Quoique la province de *Pé-che-li* ne s'étende point au-delà de la quarante-deuxième parallèle, & que l'air y soit tempéré, les rivières ne laissent pas d'y être glacées pendant quatre mois, c'est-à-dire, depuis la fin de Novembre jusqu'au milieu de Mars; mais à moins qu'il n'y souffle un certain vent de Nord, on n'y ressent jamais ces froids perçans que la gelée produit en Europe; ce qui peut être attribué aux exhalaisons nitreuses; & sur-tout à la clarté du ciel, qui est presque toujours sans nuages. Il y pleut rarement, excepté vers la fin de Juillet & au commencement d'Août, qui est proprement la saison de la pluie; mais il tombe chaque nuit une rosée qui, venant à sécher au lever du soleil, est remplacée par une poussière très-fine, dont rien n'est à couvert: elle pénètre jusques dans les chambres les mieux fermées. Les Voyageurs qui ont la vue faible, sont obligés de porter un voile mince sur le visage.

 Pékin.

Chun-tyen-su, qu'on a nommée Pékin ou Cour du Nord, parce qu'elle est la résidence ordinaire des Empereurs, depuis qu'ils ont quitté Nankin, ou la Cour du Sud, vers l'année 1405, pour

observer les mouvemens des Tartares, est la Capitale de tout l'Empire, & se trouve située dans une plaine très-fertile, à vingt lieues de la grande muraille. Cette ville, qui est presque carrée, est divisée en deux parties. Celle qui contient le Palais Impérial, se nomme *Lan-ching*, ou la vieille Cité. Elle porte aussi le nom de Cité Tartare, parce qu'à l'établissement de la famille qui règne aujourd'hui, les maisons furent distribuées à cette Nation, aussi-bien que les terres voisines & les villes à certaine distance, avec exemption de taxe & de tributs. La seconde partie de Pékin se nomme *Sin-ching*, ou Cité Neuve, parce qu'à la même occasion une partie des Chinois s'y retira, après avoir abandonné l'autre, qui, suivant Duhalde, est la mieux peuplée des deux. Le Comte prétend au contraire que la Cité Chinoise a plus d'habitans. « Elle prit naissance, dit-il, lorsque » les Chinois furent obligés de céder l'autre aux » Tartares. Celle-ci avoit quatre lieues de circuit ; » mais toutes deux ensemble renferment un espace de six lieues de tour, sans y comprendre les » fauxbourgs ». Le même Auteur compte trois mille six cents pas pour chaque lieue, suivant la mesure ordonnée par l'Empereur Kang-hi.

Paris a plus de beauté que Pékin, mais moins d'étendue. Sa longueur n'étant que de deux mille cinq cents pas, on ne lui trouverait que dix mille

Chine.

pas de circonférence, si sa forme était carrée. Paris ne surpasse donc pas la moitié de la ville Tartare, & n'est qu'un quart de la ville entière de Pékin.

Cependant, si l'on considère que les maisons de Pékin n'ont qu'un étage, & que celles de Paris en ont pour le moins quatre ou trois, on doit juger que la Capitale du Royaume de France, a plus de logemens que Pékin, dont les rues sont beaucoup plus larges, & les Palais fort mal habités. Le Père le Comte n'en est pas moins persuadé que Pékin contient plus d'habitans, parce que vingt ou trente Chinois n'occupent pas plus de place que dix Parisiens; sans compter que les rues de Pékin sont remplies d'un si grand nombre de passans, qu'en comparaison, celles de Paris ne sont qu'un désert. Quelques Auteurs ont écrit que les deux parties de Pékin ne contiennent pas moins de six ou sept millions d'ames. Mais le Comte ne donne à Pékin que deux millions d'habitans, ou le double de Paris.

Les deux villes sont ceintes d'un mur, qui est fort beau dans la vieille Cité, & digne de la plus grande Capitale du monde. Mais dans la Cité Neuve, il ne vaut pas mieux qu'à Nankin, & dans la plupart des villes de la Chine. Un cheval peut monter sur le premier par le moyen d'une rampe ou d'un talus qui commence de fort loin.

Or
haute
gros p
de fer
grand
garden
La
à la p
geur.
est de
ou de
six ou
val ou
quarti
avec le
a son
Chang
Le C
distinc
ral des
tes les
Peuple
observ
tranqu
breux.
entend
maison
sible au

On compte neuf portés à Pékin. Elles sont hautes & si bien voûtées, qu'elles soutiennent un gros pavillon de neuf étages, dont chacun est garni de fenêtres & d'embrasures. Le plus bas forme une grande salle pour les Soldats & les Officiers de la garde.

Chine.

La plupart des rues sont fort étroites. On donne à la plus grande environ cent vingt pieds de largeur. Sa longueur est d'une grosse lieue. L'usage est de se faire porter en chaise par des hommes, ou de marcher à cheval. Il n'en coûte pas plus de six ou sept sols par jour pour le louage d'un cheval ou d'une mule. On vend des livres, où les quartiers, les places & les rues sont marquées avec les noms des Officiers publics. Chaque rue a son nom. La plus belle est celle qui se nomme *Chang-ngan-kyay*, ou la rue du repos perpétuel.

Le Gouverneur de Pékin, qui est un Tartare de distinction, nommé *Kyu-men-ti-tu*, ou le Général des neuf portes, exerce la Jurisdiction sur toutes les matières civiles, sur les Troupes & sur le Peuple. Rien n'est comparable à la police qui s'y observe. On ne se lasse point d'admirer la parfaite tranquillité qui règne dans un Peuple si nombreux. Il se passe des années entières sans qu'on entende parler de la moindre violence dans les maisons & dans les rues, parce qu'il serait impossible aux coupables d'éviter le châtement.

Chine.

Toutes les grandes rues, qui ne forment qu'une ligne droite d'une porte à l'autre, ont des Corps-de-garde où nuit & jour un certain nombre de Soldats, l'épée au côté & le fouet à la main, punissent sans distinction les auteurs du moindre trouble, & s'assurent de ceux qui ont la hardiesse de résister. Les petites rues qui traversent les grandes, ont à chaque coin des portes de bois au travers desquelles les passans peuvent être vus par les Gardes qui sont dans les grandes rues. Elles se ferment le soir, & s'ouvrent rarement pendant la nuit, excepté pour les personnes qui se présentent une lanterne à la main, ou qui ont quitté leur maison pour quelque besoin pressant, tel que celui d'appeler un Médecin. Aussitôt que la grosse cloche a sonné la retraite, un ou deux Soldats font la patrouille d'un Corps-de-garde à l'autre, en jouant d'une espèce de cresselle, pour avertir le Public de leur passage. Ils ne souffrent personne hors de chez soi pendant les ténèbres. Les Messagers mêmes de l'Empereur ne sont pas dispensés de répondre aux interrogations, & si leur réponse est suspecte, on s'assure d'eux aussitôt. La même Garde doit répondre au premier signe des Sentinelles. Le Gouverneur de la ville est obligé de faire des rondes, & paraît souvent lorsqu'il est le moins attendu. Les Officiers de la garde des murs & des pavillons qui sont sur les portes, envoient des subalternes pour faire la visite des quartiers

dépe-
glige-
ciers

C
grand
charg
sûreté
paye
de la
des r
sa po
secs,
modif
car le
terrain
de fo
pluies
ville.
de Pé
vaient
Neuve
entret

Les
de l'C
porte
qui lu
nent
de val
la situ

ent qu'une
 les Corps-
 nombre de
 main, pu-
 moindre
 a hardieffe
 t les gran-
 bis au tra-
 vus par les
 . Elles se
 pendant la
 se présen-
 ont quitté
 nt, tel que
 ae la grosse
 ux Soldats
 à l'autre,
 eur avertir
 t personne
 Les Messa-
 dispensés
 ur réponse
 La même
 des Senti-
 obligé de
 qu'il est le
 e des murs
 envoient
 quartiers

dépendans de leurs portes. Les plus légères né-
 gligences sont punies le jour suivant, & les Offi-
 ciers de garde cassés sans indulgence.

Chine.

Cette partie de l'administration civile est d'une
 grande dépense. Une partie des troupes n'est pas
 chargée d'autre soin que de celui de veiller à la
 sûreté des rues. Tous ces Soldats sont à pied. Leur
 paye est considérable. Outre la garde du jour &
 de la nuit, leur office est d'entretenir la propreté
 des rues, en obligeant chacun de balayer devant
 sa porte, d'arroser soir & matin dans les temps
 secs, & de tenir le milieu fort net pour la com-
 modité publique. Après avoir enlevé les boues,
 car les rues ne sont point pavées, ils battent le
 terrain, ou le sèchent en y mêlant d'autre terre;
 de sorte que deux heures après les plus grosses
 pluies, on peut marcher à pied sec dans toute la
 ville. Les Voyageurs, qui ont représenté les rues
 de Pékin comme ordinairement fort sales, n'a-
 vaient vu vraisemblablement que celles de la Cité
 Neuve, qui sont petites & moins soigneusement
 entretenues.

Les Jésuites français sont si prévenus en faveur
 de l'Observatoire de Pékin, que si l'on s'en rap-
 porte à quelques-uns d'entre eux, l'Europe n'a rien
 qui lui soit comparable. Cependant ils convien-
 nent que les anciennes machines y étaient de peu
 de valeur. Ils paraissent encore moins satisfaits de
 la situation & de l'édifice. On les fit d'abord en-

Chine,

trer dans une assez grande cour, où les logemens des Directeurs de l'Observatoire occupaient la droite. En avançant, ils trouvèrent un escalier fort étroit qui conduit au sommet d'une tour carrée, contiguë au côté intérieur du mur oriental de la ville Tartare, & plus haute de dix ou douze pieds que le boulevard. C'était sur cette plate-forme que les Astronomes Chinois avaient placé leurs instrumens. Quoiqu'en petit nombre, ils occupaient tout l'espace. Mais lorsque le Père Verbiest eût été chargé de la conduite de l'Observatoire, il les déclara inutiles; & persuadant à l'Empereur de les abattre, il en substitua d'autres de sa propre invention. Les anciens subsistent encore dans une salle voisine de la tour, mais livrés à la poussière & à l'oubli. On les aperçoit par une fenêtre, au travers d'une grille de fer. Ils paraissent grands, & leur forme est à-peu-près celle des cercles astronomiques. On voit avec plus de liberté une sphère d'environ trois pieds de diamètre, qui se trouve dans une petite cour. Sa figure est presque ovale; mais les divisions n'en sont point exactes, & tout l'ouvrage est fort grossier.

Dans une chambre basse, qui est près du même lieu, les Mathématiciens Chinois ont un cadran solaire. Le passage du rayon est d'environ huit pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Il est placé horizontalement, & formé par deux plaques de cuivre mobile, afin que l'orifice pût être agrandi

ou dir
de cuis
ligne m
par d'a
preté,
petits
que la
Les
cale ar
rizon a
pieds d
est de l
élevées
mode p
nées de
phichéa

Quo
aux anc
Chinois
de l'Er
monum
tions d
plusieur
somme
mens d
de nou
dent co
S'il s'e
tous le

logemens
paient la
calier fort
quarrée,
ntal de la
ouze pieds
late-forme
blacé leurs
ils occu-
Père Ver-
Observa-
nt à l'Em-
l'autres de
ent encore
livrés à la
t par une
paraissent
e des cer-
de liberté
être, qui
e est pres-
oint exac-
du même
un cadran
viron huit
est placé
laques de
te agrandi

ou diminué. Par-dessus est une table couverte de cuivre, au milieu de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds de long, divisée par d'autres lignes transversales, qui n'ont ni propriété, ni justesse. On a creusé sur les bords de petits trous qu'on remplit d'eau, pour s'assurer que la table est exactement horizontale.

Les autres instrumens sont une sphère zodiacale armillaire; une sphère équinoxiale, un horizon azimuthal, & un globe céleste, tous de six pieds de diamètre. Enfin, un *sextant* dont le rayon est de huit pieds. La plupart de ces machines étant élevées à huit pieds de terre, sont d'un usage commode pour les Astronomes. Elles sont environnées de degrés de marbre, taillés en forme d'amphithéâtre.

Quoique ces instrumens soient fort supérieurs aux anciens, on n'aurait jamais pu persuader aux Chinois d'en faire usage, sans un ordre exprès de l'Empereur. Ils préfèrent les plus défectueux monumens de l'antiquité, aux plus parfaites inventions des modernes. Navarette nous apprend que plusieurs Mathématiciens veillent sans cesse au sommet de la tour, pour observer les mouvemens des étoiles, & remarquer tout-çq qui arrive de nouveau dans le Ciel. Le jour suivant, ils rendent compte de leurs opérations à l'Empereur. S'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, tous les Astronomes s'assemblent pour juger si

~~Chine.~~
Chine.

Chine.

c'est quelque bonheur ou quelque disgrâce qui est annoncée à la Famille Royale. Ce n'est pas ainsi que l'Astronomie peut faire de grands progrès.

La cloche de la ville qui sert à sonner les heures de la nuit, est peut-être la plus grosse cloche du monde. Son diamètre au pied, tel qu'il fut mesuré par les Pères Schaal & Verbiest, est de douze coudées chinoises, & huit dixièmes; son épaisseur, vers le sommet, de neuf dixièmes de coudées; sa profondeur intérieure, de douze coudées; & son poids de cent vingt mille livres. Le son ou plutôt le rugissement de la grosse cloche de Pékin, est si éclatant & si fort, qu'il se fait entendre de fort loin dans le pays. Elle fut élevée sur la tour, par les Jésuites, avec des machines qui firent l'étonnement de la Cour de Pékin.

Avec cette cloche extraordinaire, les Empereurs de la Chine en ont fait fondre sept autres, dont cinq sont demeurées à terre & sans usage. On en distingue une qui mérite de l'admiration, par les caractères chinois dont elle est presque entièrement couverte. Ils sont si beaux, si nets & si exacts, qu'ils ne paraissent point avoir été fondus, & qu'on les prendroit plutôt pour l'écriture de quelque excellent Maître.

Le Père Verbiest, dans ses lettres, & le Père Couplet, dans sa Chronologie, rapportent l'origine de ces cloches à l'année 1404. Elles furent fondues par l'ordre de l'Empereur *Ching-fu*, ou

Yon
pésa
sans
pend
lais d
trois
gieux
venir
velich
pièces
Le
cienné
un qu
térieur
un qu
rence.
Wang
de gra
que po
du mil
que po
depuis
son de
L'appr
défend
aux est
visage
le nez
ceux q

Yong-lo. On en comptait cinq, dont chacune pesait cent vingt mille livres, & qui étaient alors sans doute les plus grosses cloches du monde. Cependant Jacques Rutenfels assure que dans un palais du Czar, à Moscou, on en voit une qui pèse trois cent vingt mille livres, & d'une si prodigieuse masse, que tout l'art humain n'a pu parvenir à la suspendre dans la tour, nommée *Jvan-velichi*, au pied de laquelle elle est placée sur des pièces de bois.

Chine.

Le Palais Impérial est situé au centre de l'ancienne Cité, ou de la ville Tartare. Sa figure est un carré long. Il est divisé en deux parties, l'intérieure & l'extérieure. La partie extérieure est un carré long d'environ cinq mille de circonférence. Le mur qui l'entoure porte le nom de *Wang-ching*, ou mur impérial. Ce mur est percé par de grandes portes, dont chacune a sa garde. Chaque porte est composée de trois portaux; celui du milieu demeure toujours fermé, ou ne s'ouvre que pour l'Empereur. Les deux autres sont ouverts depuis la pointe du jour jusqu'au temps où le son de la cloche avertit qu'il faut sortir du Palais. L'approche de toutes ces portes est absolument défendue aux Bonzes, aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, aux mendiants, à ceux qui ont le visage défiguré par quelque cicatrice, & qui ont le nez & les oreilles coupées; en un mot, à tous ceux qui ont quelque difformité remarquable.

Chine.

Cet espace est divisé en rues larges & bien proportionnées, où demeurent les Officiers, les Artistes & les Eunuques de l'Empereur. Ces derniers sont beaucoup moins nombreux qu'autrefois. Les Cours qui portent le nom de *Tribunaux intérieurs*, sont dans le même lieu, pour régler seulement les affaires du Palais. A la mort de *Chinchi*, on en chassa six mille Eunuques. On chassa le même nombre de femmes, parce que chaque Eunuque a toujours une femme pour le servir. Les Eunuques étaient devenus insupportables aux Princes de l'Empire, par l'excès de leur pouvoir & de leur insolence; mais ils ont perdu leur ancienne considération. Les plus jeunes servent de Pages; les autres sont employés aux plus vils offices, tels que de balayer les chambres, & d'y entretenir la propreté. Ils sont punis rigoureusement par leurs Gouverneurs, qui ne leur passent jamais la moindre faute.

Le mur intérieur, qui environne immédiatement le Palais où l'Empereur fait sa résidence, est d'une hauteur & d'une épaisseur extraordinaire, bâti de grosses briques, & embelli de créneaux fort bien ordonnés. Pendant le règne des Empereurs Chinois, vingt Eunuques faisaient la garde à chaque porte; mais on leur a substitué quarante Soldats & deux Officiers. L'entrée n'est permise qu'aux Officiers de la Maison Impériale & aux Mandarins

Ma
tres
tabl
crits
le f
Ce
fossé
lens
pou
A
tes ;
Port
des d
escal
d'y a
d'eau
aux d
égale
de p
d'aut
très-f
bordé
de fa
tence
fond
Impé
trois
ouvra
T

Mandarins des Tribunaux intérieurs. Tous les autres ne peuvent s'y présenter qu'avec une petite tablette de bois ou d'ivoire, sur laquelle sont inscrits leurs noms & le lieu de leur demeure, avec le sceau du Mandarin auquel ils appartiennent. Ce second mur est ceint d'un large & profond fossé, bordé de pierres de taille & rempli d'excellens poissons. Chaque porte a son *pont-tournant*, pour le passage du fossé.

Chine.

Après avoir traversé plusieurs cours fort vastes ; on trouve l'appartement qui se nomme le *Portail-Suprême*. L'entrée consiste dans cinq grandes & majestueuses portes où l'on monte par cinq escaliers, chacun de trente degrés. Mais avant que d'y arriver, on traverse un profond fossé rempli d'eau, & couvert de cinq ponts, qui répondent aux cinq escaliers. Les escaliers & les ponts sont également ornés de balustrades, de colonnes & de pilastres à bases quarrées, avec des lions & d'autres ornemens, tous de marbre très-blanc & très-fin. On entre au-delà dans une cour qui est bordée des deux côtés de portiques, de galeries, de salles & de diverses chambres d'une magnificence & d'une richesse extraordinaire. C'est au fond de cette cour qu'on trouve la *suprême Salle Impériale*, où l'on monte par cinq escaliers de trois degrés, tous de fort beau marbre & d'un ouvrage somptueux. Celui du milieu, qui ne sert

 Chine.

jamais que pour l'Empereur, est d'une largeur extraordinaire. Le suivant, de chaque côté, qui est pour les Seigneurs & les Mandarins, n'est pas si large. Les deux autres sont encore plus étroits, & servent pour les Eunuques & les Officiers de la Maison Impériale. On nous apprend que sous le règne des Empereurs Chinois, cette salle était une des merveilles du monde, par sa beauté, sa richesse & son étendue; mais que les Brigands, qui se révoltèrent pendant la dernière révolution, la brûlèrent avec une grande partie du Palais, lorsque la crainte des Tartares eut obligé ces Monarques de quitter Pékin. Après la conquête, les Tartares se contentèrent de lui donner quelque ressemblance avec ce qu'elle avait été. Cependant il y reste assez de beautés pour faire admirer la grandeur Chinoise. C'est dans cette salle que l'Empereur, assis sur son trône, reçoit les honneurs de tous les Seigneurs & des Mandarins lettrés & militaires. Ils y prennent leurs places, suivant l'ordre du rang & de la qualité. Elles sont marquées pour chacun des neuf Ordres, au bas d'un grand nombre de petits piliers.

Après la salle Impériale, on trouve une autre cour qui conduit au septième appartement, nommé *Salle haute*. On entre de-là dans une autre cour qui mène dans la grande salle du milieu, comptée pour le huitième appartement. Ensuite

trave
la S
gnée
l'Em
foir,
Kola
rins
cette
feuille
Kyu-
rins c
à tou
De
dixièm
porta
tache
trois
grés,
côtés
Celui
fond
qui p
sans t
plus
de be
ornés
de plu
vail c

traversant une autre cour, on arrive à la salle de la *Souveraine-Concorde*. Cette salle est accompagnée de deux autres de chaque côté. C'est-là que l'Empereur se rend deux fois l'année, matin & soir, pour traiter des affaires de l'Empire avec ses *Kolao*, ou Conseillers d'Etat, & les Mandarins des six Tribunaux suprêmes. Du côté Est de cette salle, on voit un beau Palais pour les Conseillers du Tribunal intérieur, qui se nomme *Kyu-yven*. Il est composé de trois cens Mandarins de tous les Ordres, ce qui le rend supérieur à tous les autres Tribunaux de l'Empire.

Delà passant dans une autre cour, on arrive au dixième appartement, qui offre un grand & beau portail, nommé le *Portail du Ciel net & sans tache*, divisé en trois portes, où l'on monte par trois escaliers, chacun d'environ quarante degrés, avec deux autres petites portes aux deux côtés, comme on en voit à chaque grand portail. Celui-ci conduit dans une cour spacieuse, au fond de laquelle est le onzième appartement, qui porte le nom de *Mansion du Ciel, nette & sans tache*. C'est le plus riche, le plus élevé & le plus magnifique. On y monte par cinq escaliers de beau marbre, chacun de quarante-cinq degrés, ornés de piliers, de parapets, de balustrades, & de plusieurs petits lions de cuivre doré, d'un travail curieux, dans lesquels on brûle de l'encens

Chine.

Chine.

nuit & jour. C'est dans ce somptueux appartement que l'Empereur réside avec ses trois Reines. La première, qui se nomme *Wang-heu*, c'est-à-dire, Reine ou Impératrice, demeure avec lui dans le quartier du milieu. La seconde nommée *Tong-kong*, a son logement dans le quartier de l'Est; & la troisième nommée *Si-kong*, dans le quartier de l'Ouest. Ces deux quartiers joignent celui du milieu. Le même appartement & ceux qui le suivent, servent aussi de résidence à mille, & quelquefois à deux ou trois mille Concubines, suivant le goût & l'ordre de l'Empereur.

L'onzième appartement est suivi d'une cour; & celle-ci d'une autre qui offre le douzième appartement, nommé *Mansion qui communique au Ciel*. Derrière cet édifice est le jardin Impérial. Ensuite, après avoir traversé encore plusieurs cours & d'autres grands espaces, on arrive au dernier Portail de l'enclos intérieur, qui fait le quinzième appartement, & qui se nomme *Portail de la valeur mystérieuse*. Il consiste en trois arches, qui soutiennent une salle fort haute. Cette salle est peinte & dorée. Le sommet du toit a pour ornement plusieurs petites tours, disposées avec tant d'ordre & de proportion, qu'elles forment un spectacle également agréable & majestueux. Plus loin, on traverse le fossé sur un grand & beau pont de marbre, pour entrer dans une rue qui

s'éto
Nor
mil
arch
tres
nom
cour
long
Cet
exer
com
de t
men
A
un g
préc
& q
plus
l'Em
que
anim
n'a p
lieu
l'Est
des
est r
de m
tirée

s'étend de l'Est à l'Ouest, & qui est bordée au Nord par quantité de Palais & de Tribunaux. Au milieu, vis-à-vis le pont, est un portail à trois arches, qui est un peu moins grand que les autres, & qui forme le seizième appartement, nommé *haute Porte du Sud*. Il est suivi d'une cour large de trente toises du Sud au Nord, & longue d'une stade chinoise de l'Est à l'Ouest. Cette cour sert de manège à l'Empereur, pour exercer ses chevaux. Aussi n'est-elle pas pavée comme les autres cours, mais couverte seulement de terre & de gravier, qu'on arrose soigneusement lorsque l'Empereur doit monter à cheval.

Au milieu du mur Nord de la même cour, est un grand Portail à cinq arches, semblable au précédent, qui se nomme *Portail de mille arches*, & qui fait le dix-septième appartement. Un peu plus loin on trouve un parc fort spacieux, où l'Empereur fait garder ses bêtes farouches; telles que des sangliers, des ours, des tigres, & d'autres animaux, chacun dans une loge particulière, qui n'a pas moins de beauté que de grandeur. Au milieu de ce parc, sont cinq petites collines, deux à l'Est, deux à l'Ouest, & la cinquième au milieu des quatre autres, mais plus élevée: leur forme est ronde & leur pente égale. C'est un ouvrage de main d'hommes, formé de la terre qu'on a tirée du fossé & du lac, & couvert d'arbres fort

 Chine.

bien ordonnés. Le pied de chaque arbre est environné d'une sorte de piédestal rond ou carré, qui sert de gîte aux lapins & aux lièvres, dont ces collines sont remplies. L'Empereur prend souvent plaisir à visiter ce lieu, pour voir courir les daims & les chèvres, & pour entendre le chant des oiseaux. A quelque distance est un bois fort épais, au bout duquel, près de la muraille Nord du parc, on voit trois maisons de plaisance, avec de fort belles terrasses, qui communiquent l'une à l'autre. C'est un édifice véritablement royal, & l'architecture en est exquise. Il forme le dix-huitième appartement sous le nom de *Palais de longue vue*. Un peu plus loin, se présente un autre Portail, qui fait le dix-neuvième appartement, & qui se nomme *la haute porte du Nord*. On passe delà une longue & large rue, bordée de Palais & de Tribunaux, après laquelle on trouve un autre Portail à trois arches, qui se nomme *le Portail du repos du Nord*. C'est le vingtième & le dernier appartement du Palais Impérial, en le traversant du Sud au Nord.

Il faut observer que les toits des édifices ont quatre faces qui s'élèvent fort haut, & qui sont ornés d'ouvrages à fleurs. Ils se recourbent en dehors vers l'extrémité. Un second toit, aussi brillant que le premier, s'élève des murs & environne tout l'édifice, soutenu par une forêt de solives,

de l
verr
toit
espè
agré
se n
unio
C
pied
fond
verd
qui
pied
sorte
tie c
rapis
blanc
bran
d'orn
falle
coup
gnifi
signi
plate
vases
la cér
la fo

est envi-
 un carré,
 res, dont
 prend sou-
 courir les
 le chant
 bois fort
 ville Nord
 nce, avec
 ent l'une
 royal, &
 dix-hui-
 is de lon-
 un autre
 artement,
 Nord. On
 bordée de
 on trouve
 comme de
 ème & le
 l, en le
 ifices ont
 qui sont
 nt en de-
 ussi bril-
 environne
 folives,

de lambourdes & de barres de bois, revêtues d'un vernis verd, entre-mêlé de figures d'or. Le second toit avec la projection du premier, forme une espèce de couronne qui produit un effet très-agréable. Duhalde décrit la salle Impériale, qui se nomme *Tay-ho-tyen*, ou *la salle de la grande union*.

Chine.

Cette salle est longue d'environ cent trente pieds, & presque de la même largeur. Le plafond est tout en sculpture, revêtu d'un vernis verd & chargée de dragons dorés. Les colonnes qui soutiennent la voûte, ont au-bas six ou sept pieds de circonférence, & sont incrustées d'une sorte de pâte vernie de rouge. Le pavé est en partie couvert de tapis communs, dans le goût des tapis de Turquie. Les murs sont fort proprement blanchis, mais sans tapisserie, sans miroirs, sans branches, sans tableaux, & sans aucune autre sorte d'ornemens. Le trône qui occupe le milieu de la salle est une grande alcove où l'on remarque beaucoup de propreté, mais peu de richesse & de magnificence, avec cette inscription : *Ching*, qui signifie *excellent*, *parfait*, ou *très-sage*. Sur la plate-forme qui est devant, on voit de grands vases de cuivre, où brûlent des parfums pendant la cérémonie de l'audience, & des chandeliers dont la forme représente quelque oiseau. Cette plate-

 Chine.

forme s'étend au Nord beaucoup au-delà de Tay-ho-tyen , & sert de base à deux autres salles , mais plus petites , qui sont cachées par l'autre. L'une de ces deux petites salles forme une assez jolie rotonde avec des fenêtres de chaque côté , & des vernis fort éclatans. C'est dans ce lieu que l'Empereur se repose quelquefois , après & devant les audiences publiques , & qu'il change d'habits.

La salle ronde n'est éloignée que de quelques pas de l'autre , qui est plus longue que large , & dont la porte fait face au Nord. C'est par cette porte que l'Empereur est obligé de passer , lorsqu'il vient de son appartement au trône , pour y recevoir les hommages de tout l'Empire. Il est porté alors dans une chaise ; ses porteurs sont vêtus de longues robes rouges , brodées de soie , avec des bonnets ornés de plumes.

* Les jours marqués pour les cérémonies prescrites par les Loix de l'Empire , ou pour le renouvellement de l'hommage , tous les Mandarins se rangent en ordre dans une basse-cour , qui est devant le Tay-ho-tyen. Que l'Empereur soit présent ou non , ces cérémonies ne s'observent pas moins fidèlement. Personne n'est dispensé de frapper la terre du front devant la porte du Palais , ou devant les salles Impériales , avec les mêmes formalités & le même respect que si le Monarque était assis sur son trône.

à de Tay-
 tres salles ,
 par l'autre.
 e une assez
 ue côté, &
 ce lieu que
 s & devant
 e d'habits.
 de quelques
 e large, &
 st par cette
 passer, lors-
 one, pour y
 oire. Il est
 s sont vêtus
 soie, avec

onies pref-
 r le renou-
 andarins se
 qui est de-
 soit présent
 pas moins
 frapper la
 is, ou de-
 mes forma-
 marque était

Cette cour d'assemblée est la plus grande du Palais. Sa longueur est au moins de trois cens pieds sur deux cent cinquante de largeur. Audessus de la galerie qui l'environne, est le magasin des raretés Impériales, différent du trésor ou de la chambre des revenus de l'Empire, qui est dans le *Hu-pu*, un des Tribunaux suprêmes. Le magasin des raretés s'ouvre dans certaines occasions, telles que la naissance d'un Prince qui doit hériter de la Couronne, la création d'une Impératrice, d'une Reine, &c. On conserve dans un cabinet les vases & les autres ouvrages de différens métaux; dans un autre, de grosses provisions de belles peaux; dans une troisième, des habits fourrés de peaux d'écureuils gris, de renards, d'hermines & de sables, dont l'Empereur fait quelquefois présent aux Seigneurs de son Empire. Il y a une salle pour les pierres précieuses, les marbres rares, & les perles qui se trouvent en divers endroits de la Tarrarie. Mais la plus grande, qui est divisée en deux étages, contient des armoires où l'on renferme les étoffes de soie qui se fabriquent, pour l'usage de l'Empereur & de sa Maison, à Nankin, à Hang-cheu-fu, & à Sa-cheu-fu, sous la direction d'un Mandarin. Trois autres chambres servent pour les armes & les selles qui se font à Pékin, & pour celles qui viennent des pays étrangers, ou qui ont été présentées à l'Em-

 Chine.

 Chine.

pereur par de grands Princes , & qui sont conser-
vées pour l'usage de S. M. & de ses Enfans. Dans
un autre , on garde le meilleur thé de toutes les
espèces , avec les simples & les drogues les plus
estimées. Quelque idée qu'on veuille nous donner
de la magnificence Chinoise , il ne paroît pas
que ces cabinets de rareté puissent valoir le cabi-
net du Roi , à Paris.

Aux deux côtés du Palais qui n'est proprement
que pour la personne de l'Empereur , on en voit
un grand nombre d'autres , dont plusieurs ont assez
de beauté & d'étendue pour servir de logemens à
de grands Princes. Pour se faire une plus juste
idée de leur situation , il faut observer que l'es-
pace renfermé par le mur intérieur , est divisé en
trois parties par de hautes murailles qui s'éten-
dent du Sud au Nord. Le Palais Impérial occupe
le centre de cet espace , & les Palais collatéraux
en sont comme les aîles. Ces Palais particuliers
sont séparés l'un de l'autre par des murailles de
la même forme , & composés chacun de quatre
appartemens , avec des cours & une grande salle
au centre , qui a son escalier & sa galerie de mar-
bre blanc , comme celles du Palais Impérial , quoi-
que beaucoup moins étendue. De toutes parts
les cours sont ornées de fallons & de chambres ,
dont l'intérieur est revêtu d'un vernis rouge , entre-
mêlé d'or. & d'azur.

nt confer-
fans. Dans
toutes les
es les plus
ous donner
paroît pas
ir le cabi-

ropriement
on en voit
s ont assez
ogemens à
plus juste
que l'es-
divisé en
ui s'éten-
al occupe
ollatéraux
articuliers
railles de
le quatre
nde salle
de mar-
al, quoi-
tes parts
ambres,
e, entre-

Le premier de ces Palais porte le nom de *Veu-wa-zyen*, c'est-à-dire, *Palais florissant*; c'est-là que l'Empereur se retire lorsqu'il veut jouir de l'entretien des Sçavans, les consulter sur les plus importantes affaires, ou garder les jeûnes qui sont en usage à la Chine.

Chine.

Le second Palais porte le nom de *Vu-ing-tyen*, ou Palais du Conseil de Guerre. L'Empereur y tient son conseil lorsque l'Empire est alarmé par quelque révolte, par les Pirates, ou par les incurSIONS des Tartares sur les frontières.

Le troisième Palais se nomme *Tong-syeu-tyen*, ou le Palais des Empereurs morts de la famille régnante. Ces Monarques y sont assis sur leurs trônes dans une salle magnifique, ornée de degrés & de galeries de marbre, avec toutes les commodités qui se trouvent dans les autres. Leurs statues sont de bois d'aigle, de sandal, ou de quelqu'autre bois odoriférant, & vêtues d'habits fort riches. Elles ont devant elles des tables somptueuses, des chandeliers, des castolettes, & d'autres ornemens. A certains jours de cérémonie, on leur offre plusieurs services de viandes exquises.

Le quatrième Palais se nomme *Jin-chi-tyen*, c'est-à-dire, Palais de la bonté & de la prudence. C'est le lieu où l'on rend les honneurs funèbres à l'Empereur, immédiatement après sa mort.

Le cinquième porte le nom de *Tzu-king-kong*,

Chine.

qui signifie Palais de la compassion & de la joye. Il sert de résidence à l'héritier présomptif de la Couronne, jusqu'à la mort de l'Empereur.

Le sixième nommé *King-ho-long*, c'est-à-dire, Palais florissant de l'union, est la demeure du second & du troisième fils de l'Empereur, jusqu'au temps de leur mariage.

Le septième se nomme *Yeun-when-tyen*, qui signifie Palais des noces Royales, parce que c'est dans ce lieu qu'on célèbre le mariage de l'héritier du trône.

Le huitième est nommé *Tsu-nen-kong*, ou Palais de la piété. C'est la résidence de la Reine-Mère & de ses Dames d'honneur.

Le neuvième se nomme *Chong-qui-kong*, ou Palais de bonté. Le dixième porte le nom de *Kyafiang-kong*, c'est-à-dire, Palais heureux. Ces deux Palais sont la demeure des Sœurs & des Filles de l'Empereur, avant leur mariage.

L'onzième se nomme *J-wha-tyen*, ou Palais du titre d'Empereur. Le douzième porte le nom de *Syangning-kong*, ou Palais de la félicité. Le treizième est nommé *Jin-cheu-kong*, ou Palais de la longue vie. Le quatorzième se nomme *Kyen-ning-kong*, ou Palais du repos céleste. C'est dans ces quatre derniers Palais que la seconde & la troisième Reine tiennent leur cour, avec les Concubines & les autres femmes du dernier Empereur mort.

Le quinzième se nomme *Kya-ta-tyen*, c'est-à-dire, Palais de la grande amitié. Le seizième est nommé *Quen-ning-kong*, ou Palais de la place du repos. C'est dans un de ces deux Palais que l'Empereur se retire, lorsqu'il veut être seul avec sa première Reine.

Chine.

Le dix-septième se nomme *Cheng-chyen-kong*, ou Palais qui reçoit le Ciel. Le dix-huitième porte le nom de *J-quen-kong*, ou Palais de la terre élevée. C'est dans le premier de ces deux Palais que l'Empereur se retire avec la seconde Reine, & dans le second avec la troisième. Le dix-neuvième se nomme *Hong-te-tyen*, ou Palais de la vertu abondante. Le vingtième porte le nom de *Kyu-eu-sin-tyen*, ou Palais qui enveloppe le cœur. Ces deux Palais contiennent les bijoux de l'Empereur.

Tous les édifices dont on vient de parler, sont couverts de tuiles larges & épaisses, vernies de jaune, de verd & de bleu, attachées avec des clous, pour résister aux vents qui sont fort impétueux à Pékin. Dans l'éloignement, & sur-tout au lever du Soleil, cette variété de couleur jette un éclat si vif & si majestueux, qu'on croirait les tuiles d'or pur, émaillé d'azur & de verd. Les faitières qui s'étendent toujours de l'Est à l'Ouest, s'élèvent d'environ huit pieds plus que le toit. Elles se terminent à l'extrémité par des figures de

Chine.

dragons , de tigres , de lions , & d'autres animaux , ornées de fleurs , de grotesques , &c. qui leur sortent de la gueule & des oreilles , ou qui sont suspendues à leurs cornes. On ne finirait pas si l'on entreprenait de détailler les maisons de plaisance , les Bibliothèques , les Magasins , les Trésoreries , les Offices , les écuries , & quantité d'autres bâtimens de cette nature.

A l'égard des Temples ; le plus considérable est celui de la terre qui se nomme *Ti-tang*. C'est là que l'Empereur , après son couronnement , offre un sacrifice au Dieu de la Terre , avant que de prendre possession du Gouvernement. Ensuite se revêtant d'un habit de Laboureur , & prenant la conduite de deux bœufs , qui ont les cornes dorées , & d'une charrue vernie de rouge avec des raies d'or , il se met à labourer une petite pièce de terre , qui est renfermée dans l'enclos du Temple. Pendant son travail , la Reine accompagnée de ses Dames , lui prépare dans un appartement voisin un dîner qu'elle lui apporte , & qu'elle mange avec lui. Les anciens Chinois instituèrent cette cérémonie , pour faire souvenir leurs Monarques que les revenus sur lesquels est fondée leur puissance , venant du travail & de la sueur du peuple , ne doivent point être employés au faste & à la débauche , mais aux nécessités de l'Etat.

Kiang-nan.

La seconde Province de la Chine , nommée

Kiang-nan, est remarquable sur-tout par la célèbre ville de Nankin. Si l'on peut s'en rapporter aux anciens Chinois, Nankin était autrefois la plus belle ville du monde. C'est du moins la plus grande de la Chine. La circonférence de ses murs est de soixante-sept lis, environ sept lieues.

Chine.

Sa situation n'est pas à plus d'une lieue de la rivière de Kyong, d'où elle reçoit des barques par un canal de communication. La disposition de son terrain & les montagnes qui se trouvent renfermées dans ses murs, rendent sa forme assez régulière. Elle est d'ailleurs extrêmement déchuë de son ancienne splendeur. Il n'y reste aucune trace de ses magnifiques Palais. Son observatoire est négligé & presque détruit. Tous ses Temples, les tombeaux des Empereurs & les autres monuments, ont été démolis par les Tartares, dans leur première invasion. Un tiers de la ville est désert quoique le reste soit encore assez peuplé. On voit dans quelques quartiers plus de monde & de commerce que dans toute autre ville de la Chine. Les rues ne sont pas si larges de la moitié que celles de Pékin; mais elles sont assez belles, bien pavées & bordées de grandes boutiques fort bien garnies.

Nankin.

Nankin est la résidence d'un T'fong-tu, auquel

LE

s animaux,
qui leur
qui sont
rait pas si
s de plai-
, les Tré-
quantité

onfidérable
-tang. C'est
ment, offre
nt que de
Ensuite se
prenant la
nes dorées,
c des raies
ce de terre,
mple. Pen-
née de ses
ment voisin
elle man-
èrent cette
Monarques
leur puis-
ur du peul-
au faste &
Etat.

nommée

on appelle de tous les Tribunaux des Provinces de Chine. Kyang-nan & de Kyang-si. Les Tartares y ont une garnison nombreuse, & sont en possession d'une partie de la ville, qui n'est séparée de l'autre que par un simple mur. On n'y voit aucun édifice public de quelque importance, à l'exception de ses portes qui sont d'une beauté extraordinaire, & de quelques Temples, tels que celui qui contient la fameuse tour de porcelaine. Les habitans de Nankin sont fort distingués par leur goût pour les sciences. Il sort d'entre eux plus de Docteurs & de Mandarins que de plusieurs autres villes ensemble. Les Bibliothèques y sont en plus grand nombre, les Libraires mieux fournis de Livres, l'impression plus belle & le papier meilleur que dans aucun autre lieu de l'Empire.

Les principales Manufactures de Nankin sont de satins unis & à fleurs, que les Chinois nomment *Twan-tsé*, & qui passent à Pékin pour les meilleurs. Le drap de laine, qui s'appelle *Nankin-cheu*, se fabrique dans quelques autres villes de la Province. Il est fort bon, quoique ce ne soit qu'un feutre sans tissu, orné de fleurs artificielles, qui se font avec la moëlle d'un arbre, nommé *Tong-tsau*, dont le commerce est considérable. L'encre de Nankin vient de *Whey-cheu*, ville de la même Province, dont le district est rempli de

de g
d'Ou
bâton
form
Sa
des p
Chin
n'est
par e
capab
suite
vaiffe
ils exe
les Pr
brocar
chés p
prix. C
orienta
mant,
tions,
sans ce
naux,
dont q
sonnes
dément
dans le
le Père
yeu-tien
Ta.

de grands villages , presque uniquement peuplés d'Ouvriers qui travaillent à la composition des bâtons d'encre. On en voit de toutes sortes de formes.

Chine.

Su-cheu-fu , dans la même Province , est une des plus belles & des plus agréables villes de la Chine. Les Européens la comparent à Venise. Elle n'est éloignée de la mer que de deux journées par eau ; les bras de la rivière & les canaux sont capables de recevoir les plus grandes barques. Ensuite deux ou trois jours suffisent aux plus petits vaisseaux Marchands , pour se rendre au Japon , où ils exercent le commerce , de même qu'avec toutes les Provinces de l'Empire. Les broderies & les brocards qui se font à *Su-cheu-fu* , sont fort recherchés par leur excellence & la modicité de leur prix. C'est d'ailleurs le siege du Vice-Roi de la partie orientale de cette Province. Son district est charmant , fort riche , bien cultivé , rempli d'habitations , de villes & de bourgs , qui se présentent sans cesse à la vue. Il abonde en rivières , en canaux , en lacs , couverts de barques magnifiques , dont quelques-unes servent de logement à des personnes de qualité , qui s'y trouvent plus commodément que dans leurs propres maisons. On trouve dans les livres Chinois un ancien Proverbe dont le Père Duhalde rapporte les termes : *Chang-yeu-tien-tong* , *Hya-yeu-su-hang* ; c'est-à-dire ,

Chine. *le Paradis est en haut , mais Sucheu & Hangcheu font en-bas.* En effet , ces deux villes sont le Paradis terrestre de la Chine. On donne aux murs plus de quatre lieues de circonférence. Ils ont six portes du côté de la terre , & six autres sur l'eau. Les fauxbourgs s'étendent fort loin sur les bords des canaux , & les barques sont autant de maisons flottantes , rangées sur l'eau en différentes lignes , l'espace de plus d'une lieue. On en voit de la grandeur d'un vaisseau du troisièmè rang. Quoique la multitude des Négocians y soit incroyable , il ne s'élève jamais entr'eux le moindre démêlé.

Kyang-ti. Kyang-si , la troisièmè Province , est remplie de torrens , de rivières , de lacs , qui abondent en poisson. La fleur de *Lyen-wha* , si renommée à la Chine , croît presque à chaque pas dans cette Province. Les montagnes , dont elle est environnée , sont couvertes de bois , de simples & d'herbes médicinales , tandis qu'elles produisent dans leur sein des mines d'or , d'argent , de plomb , de fer & d'étain. Les plus belles soies , le meilleur riz , & l'arrak , n'y sont pas moins communs. Mais ce qui la rend encore plus célèbre , c'est sa charmante porcelaine , qui se fabrique à *King-te-ching*. C'est un bourg qui s'étend l'espace d'une lieue & demie au long d'une belle rivière. Ses raves sont fort longues & s'entre-courent à de

LE
& Hang-
les font le
aux murs
Ils ont fix
s sur l'eau.
r les bords
nt de mai-
différentes
On en voit
ième rang.
y soit in-
x le moïn-

remplie de
pendent en
ommée à la
cette Pro-
environnée,
& d'herbes
nt dans leur
plomb, de
le meilleur
communs.
re, c'est sa
à King-te-
space d'une
rivière. Ses
upent à de

Chine.

justes distances ; mais elles manquent de largeur, & les maisons y sont trop serrées, à l'exception néanmoins de celles des Marchands qui prennent beaucoup d'espace, & qui contiennent une multitude prodigieuse d'Ouvriers. On donne à ce bourg plus d'un million d'habitans. Tout ce qui sert à la subsistance est apporté de divers autres lieux ; & le bois même qu'on emploie pour les fournaïses, vient d'environ trois cens milles. Les provisions ne peuvent manquer d'y être chères, mais on ne laisse pas d'y voir arriver, des villes voisines, un nombre infini de pauvres familles. Il n'y a personne, sans en excepter les boiteux & les aveugles, qui ne puisse y gagner sa vie à broyer les couleurs. On n'y comptoit pas anciennement plus de trois cens fournaïses de porcelaines, mais le nombre est augmenté jusqu'à cinq cens. La situation de *King-te-ching* est dans une plaine entourée de hautes montagnes. Celle de l'Est, près de laquelle le bourg est bâti, forme au dehors une espèce de demi-cercle. Celles des côtés donnent passage à deux rivières, l'une petite & l'autre fort grande, qui forment, en s'unissant, un fort beau port, dans un vaste bassin, à moins d'une lieue de la place. On y trouve quelquefois trois rangées de barques qui s'entresuivent dans tout cet espace. Les nuages de flamme & de fumée, qui s'élèvent des diffé-

rentes parties de King-te-ching, font connaître son étendue. Pendant la nuit, on s'imagineroit que c'est une grande ville en feu, ou une vaste fournaise percée d'une infinité de soupiraux. On n'accorde point aux étrangers la liberté de s'arrêter à *King-te-ching*. Ceux qui n'ont pas dans la place quelque personne de connaissance qui réponde de leur conduite, sont obligés de passer la nuit dans leur barque.

L'eau de King-te-ching semble contribuer à la beauté & à la valeur de sa porcelaine; car il n'y a point d'autre lieu où l'on puisse la faire aussi bonne, quoiqu'on y employe les mêmes matériaux, qui se trouvent sur les limites de cette Province, & dans un seul endroit de celles de Kyang-nan. On expliquera dans la suite ce que c'est que cette terre, & les préparations qu'elle demande.

Fo-kyen est la quatrième Province de la Chine. Ses bornes sont Ché-kyang, au Nord; Kyang-si, à l'Ouest; Quang-tong, au Sud, & la mer de la Chine, à l'Est. Quoiqu'elle soit une des plus petites Provinces de l'Empire, elle passe pour la plus riche. Le climat est chaud, mais l'air y est très-pur. C'est de Fo-kyen que les Provinces intérieures tirent le poisson sec & salé qu'on prend sur les côtes. Son rivage, qui est fort irrégulier par la multitude & la diversité de ses golfes, a pour défense un grand nombre de forts.

Fo kien.

connaître
nagerait
une vaste
raux. On
de s'arrêter
ns la place
éponde de
nuit dans

tribuer à la
car il n'y
faire aussi
mes maté-
s de cette
celles de
ite ce que
ons qu'elle

de la Chine.
Kyang-si,
mer de la
es plus pe-
se pour la
l'air y est
inces inté-
u'on prend
irrégulier
s golfés, a

La plupart de ses montagnes sont taillées en forme d'amphithéâtres, ou de terrasses placées l'une au-dessus de l'autre, & semées de riz. Dans les plaines, le riz est arrosé par de petits canaux, qui partent des grandes rivières, des torrens & des fontaines. Les Chinois ont l'art d'élever l'eau jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, & de la conduire de l'une à l'autre avec des tuyaux de bambous, dont cette Province est remplie.

 Chine-

Outre les productions communes à la plupart des autres Provinces, telles que le musc, les pierres précieuses, le vis-argent, les toiles, l'acier, & toutes sortes d'ustensiles qui s'y fabriquent en perfection, la Province de Fo-kyen est enrichie par son commerce avec le Japon, avec les Isles Philippines, Formosa, Camboye, Siam, &c. d'où elle tire des clous de girofle, de la canelle, du poivre, du bois de sandal, de l'ambre, du corail & d'autres richesses. Ses montagnes sont couvertes d'arbres propres à la construction des vaisseaux, & contiennent des mines d'étain & de fer. On assure qu'il s'y en trouve même d'or & d'argent. Entre ses fruits, les oranges y sont plus excellentes & plus grosses que celles de l'Europe. Elles ont l'odeur & le goût du raisin muscat. Leur écorce, qui se pèle aisément, est épaisse & d'un jaune brillant. On les confit pour les transporter dans les autres Provinces. Fo-kyen produit aussi

Chine.

des oranges rouges d'une beauté admirable ; & deux fortes de fruits particuliers à la Chine , dont l'un qui se nomme *Li-chi* , est peut-être le plus délicieux de l'Univers. L'autre nommé *Long-yven* , est moins estimé , quoiqu'il soit aussi fort bon. On en parlera ailleurs. La plante *Lyen-wha* , qui sert pour les teintures en bleu , est meilleure ici que dans les autres Provinces.

Le langage Mandarin , dont l'usage est général dans toute la Chine , est entendu de peu de personnes dans la Province de Fo-kyen. Chaque ville a sa langue différente , & chaque langue un dialecte qui lui est propre ; variété fort incommode pour les étrangers. L'esprit & le goût des sciences sont des qualités communes parmi les habitans de Fo-kyen , & produisent des Lettrés en grand nombre.

Formose.

L'Isle Formose qui appartient à la Province de Fo-kyen , est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes , qui commencent au Sud de *Chama-ki-teu* , & se terminent à la côte du Nord. La seule partie qui appartienne aux Chinois , est celle qui se trouve à l'Ouest des mêmes montagnes , & qui se trouve renfermée entre vingt-deux degrés huit minutes , & vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude du Nord. La partie orientale , si l'on en croit les Chinois , est montagneuse & sauvage , habitée par une nation qui diffère

peu
con
Reli
L
d'or
tres ,
gnes
orien
placé
vorab
leur d
feme
Chin
che ,
vaie
bitans
gnire
à de g
à répa
un gr
gèren
les lin
tôt ré
que to
rent d
feu &
épar

peu des Sauvages de l'Amérique. On ne leur connaît ni culte, ni loix, ni la moindre idée de Religion.

Chine.

Les Chinois n'ayant point trouvé de mines d'or dans la partie de l'Isle dont ils sont les maîtres, & n'osant se hasarder à passer les montagnes, envoyèrent un petit vaisseau dans la partie orientale, où ils savaient que la nature avait placé les mines. Les habitans firent un accueil favorable à leurs Envoyés : mais alarmés peut-être de leur démarche, ils ne leur donnèrent aucun éclaircissement sur l'objet de leur voyage. Tout ce que les Chinois découvrirent après huit jours de recherche, fut un petit nombre de lingots qui se trouvaient comme négligés dans les cabanes des habitans. Cette vue enflamma leur avarice. Ils feignirent de vouloir témoigner leur reconnaissance à de généreux bienfaiteurs, qui les avaient aidés à réparer leur vaisseau ; & les ayant enivrés dans un grand festin qu'ils leur donnèrent, ils les égorgèrent barbarement, pour remettre à la voile avec les lingots. Cette funeste nouvelle ne fut pas plutôt répandue dans les parties orientales de l'Isle, que tous les habitans prirent les armes. Ils entrèrent dans la partie occidentale, où ils mirent à feu & à sang toutes les habitations Chinoises, sans épargner les femmes & les enfans. Depuis ce

 Chine.

temps, l'ardeur de la guerre ne s'est pas rallentie entre les deux parties de l'Isle.

Celle qui est habitée par les Chinois, mérite le nom de Formose, qu'elle a reçue effectivement pour sa beauté. L'air y est pur & toujours serein. La terre y produit en abondance du bled, du riz & d'autres grains. Elle est arrosée par quantité de rivières qui descendent des montagnes ; mais l'eau est d'une bonté médiocre. On trouve ici la plupart des fruits qui croissent dans les Indes, tels que des oranges, des bananes, des ananas, des guaves, des papas, des cocos, &c. sans parler des pêches, des abricots, des figues, des raisins, des châtaignes, des grenades, & de tous les autres fruits de l'Europe. On y cultive une espèce de melons d'eau, beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, la plupart de forme oblongue, mais quelquefois ronds, dont la chair est ou rouge, ou blanche, toujours remplie d'un suc frais & délicieux, que les Chinois aiment beaucoup. Le tabac & le sucre n'y croissent pas moins parfaitement. Tous les arbres sont rangés dans un ordre si agréable, que lorsqu'on a disposé le riz, suivant l'usage, en lignes & en carrés, toute la partie Méridionale de l'Isle a l'air d'un grand jardin. On ne trouve point ici de sangliers, de loups, d'ours, de tigres ni de léopards, comme dans plusieurs parties de la Chine. Les daims, les chevaux, les moutons, les

chèvre
mais

Les p
en ab
muns

leur f

On n

Formo

mais l

multi

Les

femen

fort. E

s'y éta

que les

rendra

de gra

reur y

homm

Les

férens

& les

leur d

bourgs

trente-

dans l

au Su

sembl

chèvres, & même les porcs, y sont fort rares; mais on y voit des légions de cerfs & de singes. Les poulets, les oies & les canards privés y sont en abondance. Les bœufs n'y sont pas moins communs, & servent de monture aux habitans, qui leur font porter la bride, la selle & la croupière. On ne voit pas beaucoup d'oiseaux dans l'Isle Formose. Les plus communs sont les faisans; mais les Chasseurs ne leur laissent pas le temps de multiplier beaucoup.

Les Mandarins sont chargés d'observer soigneusement tout ce qui entre dans l'Isle ou qui en sort. Il n'est pas permis aux Chinois mêmes de s'y établir sans passe-port & sans caution, parce que les Tartares sont persuadés que celui qui s'en rendrait maître, ferait sans cesse en état d'exercer de grands troubles dans l'Empire. Aussi l'Empereur y entretient-il une garnison de dix mille hommes.

Les Chinois de l'Isle Formose ne sont pas différens de ceux de la Chine, pour le gouvernement & les usages. Mais les naturels qui vivent dans leur dépendance sont divisés en quarante-cinq bourgs, qui portent le nom de *Ché*. On en compte trente-six au Nord, tous assez peuplés & bâtis dans le goût Chinois. Les neuf autres, qui sont au Sud, ne méritent que le nom de cabanes rassemblées. Elles sont bâties de bambou, couver-

Chine.

tes de chaume, & placées sur une sorte de terrasse haute de trois ou quatre pieds. On les prendroit pour autant de tonnelles, de quinze, vingt, trente, ou quarante pieds de diamètre. Quelques-unes sont divisées par des murs. Au reste, on n'y trouve ni chaises, ni bancs, ni tables, ni lits, ni aucune sorte de meubles. Au centre, est une espèce de cheminée ou de poêle, élevée à deux pieds de terre, qui sert de cuisine. La nourriture ordinaire des habitans est le riz, ou d'autres petits grains, & le gibier qu'ils tirent de leurs armes, ou qu'ils prennent à la course. Ils sont si légers, qu'on les a vu devancer un cheval au grand galop. On attribue cette qualité à l'usage qu'ils ont de se lier fort étroitement les genoux & les reins jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Les hommes ont la taille légère & dégagée, le teint olivâtre, & des cheveux plats qui leur tombent sur les épaules. Ils ont l'usage d'une sorte de dard qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, à la distance de soixante ou quatre-vingt pas; & quoique rien ne soit plus simple que leurs arcs & leurs flèches, ils tuent des faisans au vol.

Leur habillement consiste dans une pièce d'étoffe, longue de deux ou trois pieds, qui leur entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Quelques-uns impriment sur leur chair des figures grotesques d'animaux, d'arbres, de fleurs, &c.

Cette
qui ex
assez
causer
à la f
mois
tout
porter
deffus
des ro
de plu
couleu
une ro

Ch
dée c
sa fer
est bo
au No
qui l'e
est co
fonds
verts
voyag
Provin
en lac
cultive
de co
vaissea

Cette distinction, qui n'est accordée qu'à ceux qui excellent à la chasse ou à la course, leur coûte assez cher. Elles les expose à des douleurs qui leur causeraient la mort, si toute l'opération se faisait à la fois. Ils sont obligés d'y employer plusieurs mois, & quelquefois une année entière. Mais tout le monde a droit de se noircir les dents, de porter des pendans d'oreille, des brasselets au-dessus du coude & aux poignets, des colliers & des roupets, ou de petites couronnes composées de plusieurs rangs de petits grains de différentes couleurs. Cette parure de tête est terminée par une touffe de plumes de coq ou de faisan.

 Chine.

Che-kyang, la cinquième Province, est regardée comme une des plus riches de l'Empire, par sa fertilité naturelle, & par son commerce. Elle est bornée à l'Est par la mer; au Sud par *Fo-kyen*; au Nord & à l'Ouest, par *Kyang-nan* & *Kyang-si*, qui l'environnent de ces deux côtés. Tout le pays est coupé par des rivières, & par de larges & profonds canaux qui sont bordés de pierres & couverts de ponts à de justes distances. On peut voyager également dans toutes les parties de cette Province par terre & par eau. Elle abonde aussi en lacs & en sources vives. Ses montagnes sont cultivées, ou produisent d'elles-mêmes du bois de construction pour les maisons & pour les vaisseaux.

 Ché kiang.

 Chine.

Ses habitans sont ingénieux, doux & civils. La soie de cette seule Province est presque suffisante pour le commerce étranger. On ne voit, dans Che-kyang, que des campagnes remplies de mûriers nains, que les habitans empêchent de croître, en les plantant & les cultivant comme la vigne. Cet usage vient de l'opinion confirmée par une longue expérience, que les feuilles des petits arbres produisent la meilleure soie.

Les provisions nécessaires à la vie sont d'une extrême abondance. On vante beaucoup les écrevisses de la Province. Ses lacs produisent la dorade. Ses mousserons se transportent dans toutes les parties de l'Empire. Salés & séchés, ils se conservent des années entières; & pour les manger aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis, il suffit de les faire un peu tremper dans l'eau. On voit croître l'arbre qui porte du suif, & l'arbutte à fleurs blanches, qui ressemble au jasmin. Une seule de ces fleurs répand son parfum dans une maison entière.

Che-kyang produit des forêts de bambous, dont les cannes ont assez de grosseur & de force pour soutenir de pesans fardeaux. Malgré leur dureté, elles se fendent aisément en petits éclars, dont on fait des nattes, des peignes, des boîtes & d'autres petits ouvrages. Comme les cannes de bambou sont naturellement percées, elles servent

aussi à
des tu
Nin
Liamp
tale, v
jonctio
qui vie
de l'O
mer un
neaux.
vironne
bassin
traverse
ou dou
dix pie
long.
Certe
cultivée
remplie
par un
par les
le faux
monts,
de cinq
ou sept
canaux
ques-un
abondan

aussi à faire des tuyaux pour la conduite des eaux, des tubes pour les télescopes, des étuis, &c.

Chine.

Ning-po-fu, que les Portugais ont nommé *Liampo*, est un excellent port sur la côte orientale, vis-à-vis les îles du Japon. Il est situé à la jonction de deux petites rivières; celle de *Kin*, qui vient du Midi, & celle de *Yan*, qui coulant de l'Ouest-Nord-Ouest, forme ensuite jusqu'à la mer un canal qui porte des bâtimens de cent tonneaux. Ces deux rivières arrosent une plaine environnée de deux montagnes, dans la forme d'un bassin ovale, dont le diamètre de l'Est à l'Ouest traverse la ville, & peut avoir de longueur dix ou douze mille toises de la Chine, chacune de dix pieds. Du Sud au Nord, il est beaucoup plus long.

Cette plaine est si unie & si soigneusement cultivée, qu'elle a l'air d'un vaste jardin. Elle est remplie de villages & de hameaux, & coupée par un grand nombre de canaux, qui sont formés par les eaux des montagnes. Celui qui passe par le fauxbourg de l'Est, s'étend jusqu'au pied des monts, & se divise en trois bras. Sa longueur est de cinq ou six mille toises, & sa largeur de six ou sept. Dans cet espace, on compte soixante-six canaux, qui sortent du principal, & dont quelques-uns le surpassent en largeur. C'est à cette abondance d'eau que la plaine doit sa fertilité.

 Chine.

Elle donne deux moissons de riz. On y sème du coron & des légumes. Les arbres à suif y sont en fort grand nombre. L'air y est pur, la perspective ouverte & agréable. La mer lui fournit du poisson en abondance, sur-tout d'excellentes écrevisses, & cette délicieuse espèce qui se nomme *Wang*, c'est-à-dire, *jaune*. Elle se prend au commencement de l'été, & se transporte dans toutes les parties de l'Empire.

Les Marchands Chinois de Batavia & de Siam, font chaque année le voyage de Ning-po, pour y acheter de la soie, qui est la plus belle de l'Empire. Ceux de *Fo-kyen* & des autres Provinces, fréquentent continuellement cette ville. Son commerce n'est pas moins considérable au Japon, parce qu'elle n'est qu'à deux journées du port de *Nan-gazaki*. Elle y envoie de la soie crue & travaillée, du sucre, des drogues & du vin, pour en rapporter du cuivre, de l'or & de l'argent.

 Liu-quang.

Hu-quang, sixième Province de la Chine, est un pays très-fertile. On trouve de l'or dans le sable des rivières & des torrens qui descendent des montagnes. On y fabrique beaucoup de papier, de cannes de bambou, qui croissent dans le pays. Les petits vers qui produisent de la cire, comme les abeilles, y sont fort communs. Cette Province est nommée le grenier de l'Empire.

Fu-chang-fu, en est la Capitale. Cette ville, en

y joign
par la r
rivière
plus fr
seule po
deur.
fauxbou
Yang-
rieure à
ble de g
jamais a
pandu d
des mêt
trouve c
hautes c
observe
d'un côt
couvert
l'Univer
ce specta
Comme
ses com
Province
trois mil
quante li
recevoir
Vu-chan
thé, & f

y joignant *Hau-yang-fu*, qui n'en est séparée que par la rivière de *Yang-tse-kyang*, & par la petite rivière de *Han*, est le lieu le plus peuplé & le plus fréquenté de toute la Chine. *Vu-chang-fu* seule peut être comparée avec Paris, pour la grandeur. *Hau-yang-fu*, qui s'étend par un de ses faubourgs, jusqu'à la jonction des rivières de *Yang-tse-kyang* & de *Han*, n'est point inférieure à Lyon ni à Rouen. Un nombre incroyable de grandes & de petites barques, qui n'est jamais au-dessous de huit ou dix mille, est répandu dans l'espace de plus de deux lieues au long des mêmes rivières. Entre ces barques, il s'en trouve quelques centaines, aussi longues & aussi hautes que celles de Nantes. Un voyageur qui observe de quelque éminence cette forêt de mâts, d'un côté, & de l'autre, le vaste espace qui est couvert de maisons, est forcé de reconnaître que l'Univers n'a rien dans ce genre qui approche de ce spectacle.

Comme cette ville est au centre de l'Empire, ses communications sont aisées avec les autres Provinces, par le *Kyang*, qui n'a pas ici moins de trois milles de largeur, quoiqu'il soit à cent cinquante lieues de la mer. Il est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux. Le territoire de *Vu-chang-fu* produit une abondance du meilleur thé, & fournit beaucoup de papier aux autres Pro-

 Chine.

====
 Chine. vines. Ses montagnes donnent aussi le plus beau cristal de la Chine.

====
 Ho-nan. A l'égard de *Ho-nan*, septième Province de l'Empire, les Chinois racontent que *Fo-hi*, Fondateur de leur Monarchie, & d'autres anciens Empereurs, invités par l'agrément & la fertilité de ce pays, y établirent leur résidence. L'air y est tempéré & sain. Les bestiaux, les grains & les fruits y croissent en abondance, sans en excepter ceux de l'Europe. On y trouve toutes les espèces d'oranges & de grenades. Trois livres de farine n'y coûtent pas plus d'un fol. La quantité de bled, de riz, de soie & d'étoffes, que la Province fournit à titre de tribut, paraît surprenante. Si l'on excepte le côté de l'Ouest, qui est bordé par des montagnes couvertes de forêts, tout le reste du pays est plat, mais si bien arrosé & cultivé avec tant de soin, qu'on s'imagine voyager dans un vaste jardin. Aussi les Chinois lui en donnent-ils le nom. Entre ses curiosités, on remarque un lac, dont l'eau donne un lustre inimitable à la soie; cette propriété si heureuse dans un Empire où la soie est une des principales richesses, attire un grand nombre d'ouvriers pour les manufactures.

====
 Chan-tong. Dans les campagnes de *Chan-tong*, huitième Province de la Chine, on voit une sorte de soie blanche particulière au pays, qui est attachée en longs fils aux arbrisseaux & aux buissons. Les vers qui

qui l
 en fa
 grossi
 que d
 K,
 meuf
 plusie
 de la
 grand
 Ch
 la Ta
 grand
 unes
 l'aide
 qu'au
 bled.
 qu'à si
 mets f
 pas m
 bon, c
 minéra
 en mo
 dre. L
 riz n'y
 canaux
 y trou
 d'autre
 se tran
 To

qui la produisent, ressemblent à la chenille. On en fait des étoffes, nommées *Kyen-cheu*, plus grossières, mais aussi plus serrées & plus fortes que celles de la soie ordinaire.

Chine.

Kyo-scu-hyen, ville de cette Province, est fameuse par la naissance de *Confucius*. On y a élevé plusieurs monumens, qui rendent témoignage de la vénération publique pour la mémoire de ce grand homme.

Chan-si; la neuvième Province, est séparée de la Tartarie, par la grande muraille. Quoique d'un grand nombre de montagnes, il en reste quelques-unes sans culture, la plupart ont été défrichées à l'aide des terrasses qu'on y a taillées du pied jusqu'au sommet, & sont entièrement couvertes de bled. On y trouve, dans plusieurs endroits, jusqu'à six ou sept pieds de bonne terre, & les sommets forment de très-belles plaines. Elles ne sont pas moins remarquables par leurs mines de charbon, qui ne peuvent être épuisées. On brûle ce minéral, ou en pièces, tel qu'il sort de la terre, ou en mottes qu'on fabrique en le réduisant en poudre. Le bois à brûler est rare dans le pays. Le riz n'y croît point heureusement, parce que les canaux ne sont point en grand nombre. Mais on y trouve une grande abondance de toutes sortes d'autres grains, surtout de bled & de miller, qui se transportent dans les autres Provinces. Il y croît

Chan-si.

Chine.

aussi beaucoup de raisin , qui se transporte sec ; car on ne l'emploie point ici à faire du vin.

Cette Province fournit beaucoup de musc , de porphyre , de marbre & de jaspe de diverses couleurs. Elle produit le lapis - armenus , & du fer avec tant d'abondance , que les autres Provinces en tirent toutes sortes d'ustensiles de cuisine. On y trouve aussi des lacs d'eau salée , qui fournissent du sel , & plusieurs sources d'eau chaude & bouillante.

Outre les manufactures de soie , qui sont communes dans la Province de *Chan-si* , on y en voit une de tapis , à la manière de Turquie & de Perse. Il s'en fait de toutes sortes de grandeurs. Le commerce de la Province n'est pas moins considérable en ouvrages de fer , parce que les montagnes y sont remplies de ce métal , & couvertes de bois pour l'usage des forges. On y voit de belles tombes de marbre ou d'autre pierre. L'espace qui les contient est d'une grandeur considérable. On y a placé à de justes distances , des arcs de triomphe , des statues de Héros , des figures de lions , de chevaux , & d'autres animaux , dans des attitudes différentes , mais toutes fort naturelles. Ce monument est environné d'une multitude de cyprès plantés en quinconcé.

On trouve dans les montagnes une sorte de pierre rouge , qui s'amollit dans l'eau jusqu'à pou-

voir ser
sion des
l'azur , c
couleurs
nois nou
blanche
cachets.

• Chen-
Ouest de
grande n
millet , l
abondanc
laisse pa
la moisso
ravage d
pérance
de Chen-
circ , de
au sanda
terre , d
y connaît
pas perm
entraînen
de ce pré
doivent l
recueillir.
nombre c
pierre ten

voir servir, comme la cire, à recevoir l'impression des cachets. D'autres endroits fournissent de l'azur, du marbre & du jaspe de toutes sortes de couleurs, particulièrement de l'espèce que les Chinois nomment *Yu-che*, qui est transparente & blanche comme l'agate. On l'emploie à faire des cachets.

 Chine.

Chen-si, dixième Province, qui forme le Nord-Ouest de la Chine, est séparée de la Tartarie par la grande muraille. Elle produit peu de riz; mais le millet, le bled & les autres grains y croissent en abondance, & si vite, que pendant l'hyver on les laisse paître aux bestiaux; ce qui ne sert qu'à rendre la moisson plus riche: cependant elle est sujette au ravage des sauterelles, qui enlèvent souvent l'espérance des Laboureurs. On tire de la province de *Chen-si* beaucoup de rhubarbe, de miel, de cire, de musc, de bois parfumé qui ressemble au sandal, de plomb rouge & de charbon de terre, dont les mines sont inépuisables. On y connaît aussi des mines d'or, quoiqu'il ne soit pas permis de les ouvrir. Les rivières & les torrens entraînent dans leurs sables une si grosse quantité de ce précieux métal, qu'une partie des habitans doivent leur subsistance au soin qu'ils ont de le recueillir. On trouve dans cette province un grand nombre de carrières, qui produisent une sorte de pierre tendre ou de minéral, nommé *Hyang-wang*.

 Chen-si.

Chine.

d'un rouge qui tire sur le jaune, & marqueté de petites taches noires : on en taille des vases de toutes sortes de formes. Les Médecins prétendent que le vin qu'on y verse devient un souverain remède contre le plus subtil poison, contre les fièvres malignes, & contre les chaleurs de la canicule. Le pays produit aussi de petites pierres d'un bleu noirâtre, mêlé de petites veines blanches, qu'on fait prendre en poudre pour fortifier la santé & prolonger la vie.

Les cerfs & les daims se présentent en troupe dans toutes les parties de la province. On y voit un grand nombre d'ours, de taureaux sauvages & d'animaux semblables aux tigres, dont la peau est fort estimée; une espèce de chèvre dont on tire le musc; des moutons à queue longue & épaisse, dont la chair est d'un excellent goût, & une espèce particulière de chauve-souris, que les Chinois préfèrent aux meilleurs poulets : elles sont de la grosseur d'une poule.

L'oiseau qu'on nomme *poule d'or*, & dont on vante beaucoup la beauté, est assez commun dans cette province. On y voit croître aussi toutes sortes de fleurs, particulièrement celle qui porte, en langue Chinoise, le nom de *Reine des fleurs*, & qui est fort estimée : elle ressemble à la rose; mais elle est beaucoup plus belle, avec une odeur moins agréable; ses feuilles sont plus longues;

fa tige
lange d
aussi de
porte,

Si-n
résidé p
une des
mieux p

une gran
Chen-fl.

tout cel

Pékin ju

cette vil

Tartares

de la C

Tsyau-K

habite a

rée de l'

font plu

même d

Chinois

ble que

L'anci

est un ou

achevé a

cent mil

montagn

nication

sa tige est sans épines, & sa couleur est un mélange de blanc & de rouge, quoiqu'il s'en trouve aussi de rouges & de jaunes. L'arbrisseau qui la porte, croît comme le sureau.

Chine.

Si-ngan-fu, où les Empereurs Chinois ont résidé pendant plusieurs siècles, est, après Pékin, une des plus grandes villes, des plus belles & des mieux peuplées de la Chine. Sa situation est dans une grande plaine. C'est le séjour du Tsong-tu de *Chen-fi*. Le commerce y est considérable, surtout celui des mulets, qui se vendent ensuite à Pékin jusqu'à cinq ou six cens francs. C'est dans cette ville qu'on entretient les principales troupes Tartares qui sont destinées à la défense du Nord de la Chine. Elles y sont commandées par un *Tsyau-kian*, ou un Général de leur Nation, qui habite avec sa garnison une partie de la ville séparée de l'autre par un mur. Les habitans du pays sont plus robustes, plus braves, plus hardis & même de plus haute taille que le commun des Chinois; ce qui rend leur milice plus redoutable que celle des autres provinces.

L'ancienne route qui conduisait à la Capitale, est un ouvrage qui cause de l'étonnement. Il fut achevé avec une diligence incroyable par plus de cent mille ouvriers, qui prirent le niveau des montagnes, & firent des arches pour la communication de l'une à l'autre, avec des piliers d'une

 Chine.

hauteur proportionnée dans les endroits où les vallées étaient trop larges ou trop profondes. Quelques-uns de ces ponts sont si hauts, qu'on ne peut jeter sans horreur la vue sur le précipice. Quatre hommes y passent de front, & l'on n'a point oublié d'y mettre des gardes-fous pour la sûreté des Voyageurs. On trouve à certaines distances des villages & des hôtelleries.

 Se-chuen.

Se-chuen est l'onzième province de la Chine. La grande rivière de Yang-tse-kyang, qui coule au travers, y répand la fertilité. On vante ses richesses en soies, en fer, en étain & en plomb; en ambre, en cannes de sucre, en excellentes pierres d'aimant; en lapis-armenus d'un bleu admirable. Les oranges & les citrons y sont en abondance. On estime beaucoup les chevaux du pays, pour leur beauté dans une petite taille, & pour leur vitesse à la course. On y voit aussi quantité de cerfs, de daims, de perdrix, de perroquets, & une espèce de poules qui sont revêtues de laine au lieu de plumes. Elles sont petites; elles ont les pieds courts. Les Dames Chinoises en font beaucoup de cas.

Cette province produit beaucoup de musc. C'est d'elle que vient la meilleure rhubarbe & la vraie racine de *fu-lin*, avec une autre racine nommée *fen-se*, qui se vend fort cher. Les habitans fabriquent du sel en faisant évaporer l'eau de

certain
mais il
il leur
fantes

Qu
fréque
nomb
mêlé d
qu'il p
en tire
la soie
sucré,
de l'éb
bois oc

On v
qui cro
tent un
il distil
presqu
substan
& le g
province
pour le
de croû
du tron
grand
posé au
est extr

certains puits qu'ils creusent dans les montagnes ; mais il a moins de force que le sel de mer, dont il leur serait difficile de faire des provisions suffisantes dans un si grand éloignement.

 Chiné.

Quan-tong, la douzième province & la seule fréquentée aujourd'hui des Européens, a un grand nombre de ports commodes. Le pays est entremêlé de plaines & de montagnes ; il est si fertile, qu'il produit deux moissons chaque année. On en tire aussi de l'or, des pierres précieuses, de la soie, des perles, de l'étain, du vis-argent, du sucre, du cuivre, du fer, de l'acier, du salpêtre, de l'ébène, du bois d'aigle & plusieurs sortes de bois odoriférans.

 Quan-tong.

On vante particulièrement une espèce de limons qui croissent sur des arbres épineux, & qui portent une fleur blanche d'une odeur exquise, dont il distille une liqueur fort agréable. Le fruit est presque aussi gros que la tête d'un homme. Sa substance intérieure est ou blanche ou rougeâtre, & le goût entre doux & aigre. On voit dans la province de *Quan-tong* un autre fruit qui passe pour le plus gros qu'il y ait au monde : au lieu de croître sur les branches de son arbre, il sort du tronc ; la peau en est dure ; mais dans un grand nombre de petites cellules dont il est composé au-dedans, il contient une chair jaune qui est extrêmement douce & agréable dans sa maturité.

Chine.

Une autre rareté de la même province, est l'arbre que les Portugais nomment *bois de fer*, parce qu'il ressemble au fer par sa couleur, sa dureté & sa pesanteur, qui le fait enfoncer dans l'eau. On y trouve aussi une singulière espèce de bois, qui se nomme *bois rose*, dont on fait des tables, des chaises & d'autres meubles; il est d'un noir rougeâtre, tacheté de petites veines, & comme peint naturellement.

Les montagnes produisent une quantité incroyable d'ozier, d'une espèce merveilleuse; sa grosseur ne surpasse pas celle du doigt; il rampe sur la terre, en poussant de longs jets qui ressemblent à des cordes entrelacées, & qui embarrassent tellement l'espace, que les cerfs même ne s'en dégagent point aisément. Comme il est souple & tenace, on l'emploie à faire des cables & des cordages pour les vaisseaux. Fendu en éclats fort minces, on en fait des paniers, des claies, des chaises & des nattes fort commodes, qui servent de lit aux Chinois pendant l'été, parce qu'elles sont très-fraîches.

Cette province est remplie de paons privés & sauvages, & d'une prodigieuse quantité de canards privés. Les habitans font éclore les œufs de ces animaux dans des fours ou dans le fumier; ensuite ils mènent les petits en troupes sur la côte, pendant la basse marée, pour les y nourrir d'huîtres,

de co
bandes
que le
retour
forties

On
connue
mer,
les tort
sur le
des cr
pierre
un exc

Les
par leu
cité po
d'habil
l'Europ

Com
time &
ment e
divisée
du pre
second
forts o
& plu

Qu
Canto

de coquillages & d'insectes de mer. Toutes les bandes se mêlent sur le rivage; mais au signal que les Maîtres donnent avec un bassin, elles retournent chacune à la barque d'où elles sont sorties, comme les pigeons à leur colombier.

Chine.

On prend au long des côtes toutes les espèces connues de poisson. Les huîtres, les écrevisses de mer, les crabes y sont d'un excellent goût, & les tortues d'une grosseur extraordinaire: on trouve sur le rivage & dans un lac de l'isle d'Hay-nan, des crabes qui deviennent aussi durs qu'une pierre, en sortant de l'eau, & qui passent pour un excellent remède contre la fièvre chaude.

Les habitans de cette province sont renommés par leur industrie. Quoiqu'ils aient peu de vivacité pour l'invention, ils imitent avec beaucoup d'habileté. On ne leur montre pas d'ouvrages de l'Europe, qu'ils ne contrefassent parfaitement.

Comme la province de Quan-tang est maritime & fort éloignée de la Cour, son gouvernement est le plus considérable de l'Empire. Elle est divisée en dix districts, qui contiennent dix villes du premier ordre, & quatre-vingt-quatre du second & du troisième, sans y comprendre les forts ou les places de guerre, la ville de Macao, & plusieurs Isles grandes & petites.

Quang-cheu-fu, que les Européens ont nommée Canton, est une des plus opulentes villes de la

Chine. Chine & des mieux peuplées. Elle est située sur le *Ta-ho*, une des plus belles rivières de ce grand Empire. Dans son cours, depuis la province de *Quang-fi*, elle reçoit une autre rivière, qui la rend assez profonde pour recevoir de grands bâtimens jusqu'à la ville, & ses eaux, s'étendent en diverses provinces par une infinité de canaux. Son embouchure est fort large; elle porte le nom de *Hu-man*, qui signifie *Porte du Tigre*, parce qu'elle est bordée de plusieurs forts, bâtis uniquement pour écarter les Pirates. Les deux côtés de cette rivière, les plaines voisines & les collines mêmes, sont plantés de riz & d'une espèce d'arbres qui conservent toujours leur verdure. Le passage en arrivant de la mer, offre une perspective charmante.

Canton n'a guères moins d'étendue que Paris. C'est le siège du Vice-Roi. Les barques dont la rivière est couverte au long des deux rives, contiennent une multitude infinie de peuple, & forment une ville flottante. Elles sont si proches l'une de l'autre, en droite ligne, que les rues y paraissent régulières. Chaque barque contient une famille dans différens appartemens qui ressemblent à ceux des maisons. La populace qui les habite en sort de grand matin, pour s'exercer à la pêche ou à la culture du riz.

Quoique les étoffes de Canton plaisent beaucoup

à la
trava
vieil
Auff
nom
Cant
man
lieue
princ
régne
lieue
quen
& le
coup
y tro
différ
étran
Chin
C.
de M
Mac
ou p
son c
Portu
perm
des f
tre l
le sic

à la vue, elles sont médiocrement bonnes & mal travaillées. La matière en est ordinairement trop vieille ou mal choisie, & l'ouvrage superficiel. Aussi sont-elles peu estimées à Pékin. Malgré le nombre incroyable d'Ouvriers qui travaillent à Canton, on n'a pas laissé d'établir quantité de manufactures à *Fo-chan*, qui n'en est qu'à quatre lieues. C'était dans ce bourg que se faisait le principal commerce pendant les troubles qui ont régné dans la vilie. *Fo-chan* n'a pas moins de trois lieues de circonférence; il est extrêmement fréquenté, & peu inférieur à Canton par les richesses & le nombre des habitans. On y apporte beaucoup d'argent des autres provinces, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de précieux dans les différentes parties de l'Empire, & les Marchands étrangers s'y rendent avec affluence, comme les Chinois.

Chine.

Canton a dans sa dépendance la ville & le port de Macao, qui appartiennent aux Portugais. Macao est située vers l'embouchure de la rivière, ou plutôt du port de Canton. Elle a perdu avec son commerce toute son ancienne splendeur. Les Portugais obtinrent de l'Empereur *Kya-tsing* la permission de s'y établir, comme une récompense des services qu'ils avaient rendus à l'Empire contre le Pirate *Chang-si-la*. Ce brigand ayant mis le siège devant Canton, les Mandarins deman-

Chine.

dèrent du secours aux Européens qui étaient à bord des vaisseaux marchands. L'intérêt du commerce fit prêter l'oreille à cette proposition. Chang-si-la se vit forcé de lever le siège, fut poursuivi jusqu'à Macao, dont il s'était saisi, & tué devant cette place par les armes des Portugais.

Nan-hyang-fu est une grande ville de commerce, & l'une des plus fréquentées de l'Empire. C'est entre cette ville & *Nau-ngan*, première ville de *Kyang-si*, éloignée de dix lieues, qu'on trouve la grande montagne de *Mey-lin*, sur laquelle passe un chemin admirable, qui a plus de trois milles de longueur, & qui est bordé de précipices. Les Voyageurs n'y courent aucun danger, parce qu'il est fort large. Cette route est célèbre dans toute la Chine, par le transport continuel des marchandises, & par la multitude des passans.

Isle de Hay-nan.

L'isle de *Hay-nan*, dont le nom signifie *Sud de la mer*, appartient à la province de Canton. L'air y est fort mal-sain dans la partie du Sud, & l'eau très-dangereuse à boire, si l'on n'a pris le soin de la faire bouillir auparavant. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour les ouvrages de sculpture, viennent des montagnes de *Hay-nan*. Tels sont le bois d'aigle, le *wha-li*, que les Européens nomment *bois rose* ou *bois de violette*, & une sorte de bois jaune qui est d'une beauté extraordinaire, & qui passe pour incorruptible. On en fait des piliers qui

font
grosse
l'usage
un pa
L'i
fruits
sucré,
comm
poisso
tous l
merce
peut à
l'Asie.
l'isle,
& des
trouve
sang d
ler par
rouge
sistance
matière
moins
trouve
l'eau,
ble au
nois q
jours h
Les

font d'un prix immense lorsqu'ils ont une certaine grosseur. & qu'on réserve comme le *wha-li* pour l'usage de l'Empereur. *Kang-hi* fit bâtir de ce bois un palais destiné pour sa sépulture.

Chine.

L'isle de *Hay-nan* produit, avec la plupart des fruits qui sont propres à la Chine, beaucoup de sucre, de tabac & de coton; l'indigo y est fort commun, aussi bien que les noix d'areka, & le poisson séché & salé. On y voit venir de Canton, tous les ans, vingt ou trente Joncs pour le commerce de ces marchandises; de sorte que *Hay-nan* peut être comptée entre les principales isles de l'Asie. Sur le rivage du port & sur la côte Sud de l'isle, on voit croître plusieurs plantes marines, & des mandragores de toutes les espèces: on y trouve aussi quelques arbres qui produisent du sang de dragon, & d'autres, dont on fait distiller par incision un jus blanchâtre, qui devient rouge en durcissant, mais qui n'a pas la consistance de la gomme ou de la résine. Cette matière brûle lentement, & répand une odeur moins forte & plus agréable que l'encens. On trouve entre les rochers, à peu de profondeur dans l'eau, un certain petit poisson bleu, qui ressemble au dauphin, & qui est plus estimé des Chinois que la dorade; mais il ne vit que peu de jours hors de son élément.

Les habitans ne connaissent point, dans leur

Chine.

isle, un lac vanté par quelques Voyageurs, qui a la vertu, disaient-ils, de pétrifier tout ce qu'on y jette. Cette idée peut venir des pétrifications contrefaites, qui sont communes à Canton, & que les Chinois connaissent parfaitement. On ne trouve pas non plus dans l'isle de Hay-nan, cette abondance de perles, dont quelques autres Voyageurs ont parlé, & les côtes septentrionales n'en ont aucune. L'isle produit quantité d'oiseaux curieux, tels que des corbeaux, qui ont une raie blanche autour du col; des étourneaux qui ont une petite lune sur le bec; des merles d'un bleu foncé, avec des oreilles jaunes, d'un demi-pouce de longueur, qui parlent & chantent parfaitement; des oiseaux de la grosseur du linot, qui ont le plumage d'un beau rouge, & d'autres qui l'ont couleur d'or: ces deux espèces sont toujours ensemble. Enfin, l'isle de Hay-nan produit des serpens d'une grandeur prodigieuse, mais si timides, que le moindre bruit les fait fuir; ils ne peuvent être fort dangereux par leurs morsures, puisque les habitans sont accoutumés à voyager nuit & jour, & souvent pieds nuds, dans les bois & dans les plaines, sans prendre la précaution de s'armer.

L'isle de Hay-nan est soumise à l'Empire de la Chine, excepté les montagnes du centre qui se nomment *Li-mu-chan* ou *Chi-chan*, dont les habitans

vivent
naient
les Chi
née, le
tagnes,
On dé
pour ex
ditions.
taient l
dans le
les Mo
richesse
l'Emper
apporta
Mandar
commu
Gouver
montag
faïres, c
destin se
Montag
n'est po
lages vo
nés, que
en suite
partie d
villages
l'Emper

vivent dans l'indépendance. Ces Peuples entretenaient autrefois une correspondance ouverte avec les Chinois. Ils faisaient avec eux, deux fois l'année, le commerce de l'or qu'ils tirent de leurs montagnes, & celui de leurs bois d'aigle & de calamba. On députait de part & d'autre quelques Facteurs pour examiner les marchandises & régler les conditions. C'étaient les Facteurs Chinois qui portaient les premiers leurs toiles & leurs merceries dans les montagnes de *Li-mu-chan*; après quoi les Montagnards leur délivraient fidèlement les richesses qu'ils avaient promises en échange. Mais l'Empereur Kang-hi, informé que ce commerce apportait une prodigieuse quantité d'or à quelques Mandarins, défendit, sous peine de mort, toute communication avec ces Peuples. Cependant les Gouverneurs voisins entretiennent encore dans les montagnes, des liaisons secrètes par leurs Emisfaires, quoique les profits de ce commerce clandestin soient moins considérables qu'autrefois. Les Montagnards ne paraissent presque jamais, si ce n'est pour fondre par intervalles sur quelques villages voisins. Ils sont si lâches & si mal disciplinés, que cinquante Chinois en mettraient un mille en fuite. Depuis quelque temps néanmoins, une partie d'entr'eux a la liberté d'habiter quelques villages dans les plaines, en payant un tribut à l'Empereur; d'autres s'engagent au service des

 Chine.

Chine. Chinois, sur-tout à l'Est & au Sud de l'île, pour la garde des troupeaux ou la culture des terres. Ils sont généralement difformes, de petite taille, & de couleur rougeâtre.

Quang-si. *Quang-si*, treizième province, n'est pas comparable à la plupart des autres pour la beauté, ni pour le commerce. Les seules parties bien cultivées sont celles de l'Est & du Sud, parce que le terroir en est plat, & l'air tempéré. Dans toutes les autres parties, sur-tout vers le Nord, elle est remplie de montagnes couvertes d'épaisses forêts.

On trouve dans la province de *Quang-si* un arbre fort extraordinaire, nommé *quang-lang*, qui contient, au lieu de moëlle, une substance molle qui sert d'aliment, & dont le goût n'est pas désagréable. On y voit aussi une grande abondance de cette espèce d'insectes qui produisent de la cire blanche. La canelle de *Quang-si* à l'odeur plus agréable que celle de Ceylan. La soie de la province se vend fort bien. Enfin, cette contrée produit des perroquets, des porc-épics & des rhinocéros. On y trouve les meilleures pierres de la Chine pour la composition de l'encre : on y voit aussi des oiseaux d'un si beau plumage, qu'on fait entrer leurs plumes dans le tissu de certaines étoffes de soie.

Yun-nan. *Yun-nan*, quatorzième province, est une des plus riches de l'Empire. On y recueille beaucoup
d'or

d'or da
descen
qu'elle
cuivre
singuli
blanch
provinc
de jaun
d'aures
benjoin
marbre
naturel
arbres
qu'on t

A T
mens de
parler,
tagne c
vives &
l'ouvrag

Quey
est remp
bitée qu
rement
peupler
Colonie
& de pla
breuses

Tom

d'or dans les sables des rivières & des torrens qui descendent des montagnes ; d'où l'on conclut qu'elle renferme des mines fort riches. Outre le cuivre commun, elles en produisent une espèce singulière, qui se nomme *pe-tong*, & qui est d'une blancheur égale au dedans & au dehors. Cette province fournit de l'ambre rouge, & n'en a pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agathes & d'autres pierres précieuses ; le musc, la soie, le benjoin, le *lapis armenus*, & les plus beaux marbres jaspés, dont quelques-uns représentent naturellement des montagnes, des fleurs, des arbres & des rivières, sont autant de richesses qu'on tire de la province de *Yun-nan*.

A *Tu-li-fu*, l'on fait des tables & d'autres ornemens de ce beau marbre jaspé dont on vient de parler, & qu'on tire principalement de la montagne de *Tyen-sung*. Les couleurs en sont si vives & si naturelles, qu'on les prendrait pour l'ouvrage d'un Peintre habile.

Quey-cheu, quinzième & dernière province, est remplie de montagnes inaccessibles, & n'est habitée que par une Nation qui n'a jamais été entièrement subjuguée. Les Empereurs Chinois, pour peupler cette province, y ont souvent envoyé des Colonies. Elle contient un si grand nombre de forts & de places de guerre, avec des garnisons nombreuses, que les tributs qu'on en tire n'égalent

 Chine.

 Quey-cheu.

 Chine.

point la dépense. Ses montagnes renferment des mines d'or, d'argent, de mercure & de cuivre. Les habitans y nourrissent beaucoup de vaches, de porcs, & les meilleurs chevaux de la Chine. Le nombre des oiseaux sauvages y est infini, & leur chair est d'un excellent goût. La soie n'est pas connue dans cette province, mais on y fait des étoffes d'une espèce de chanvre, qui se portent en été.

Ses Gouverneurs sont en grand nombre, non qu'elle soit fort étendue, car c'est au contraire une des plus petites provinces & des plus stériles de la Chine; mais pour contenir dans la soumission un peuple indocile qui n'est qu'à demi-civilisé.

C'est dans les provinces de *Se-chuen*, de *Quey-cheu*, de *Hu-quang*, de *Quang-si*, & sur les frontières de *Quang-tong*, que sont dispersés plusieurs Peuples montagnards, connus sous le nom général de *Myau-tses*, la plupart à demi-sauvages, dont les uns vivent indépendans, & dont les autres; en reconnaissant l'autorité de l'Empereur, se gouvernent par leurs loix, & ont leurs usages particuliers, nécessairement différens de ceux d'un Peuple aussi soumis & aussi policé que les Chinois.

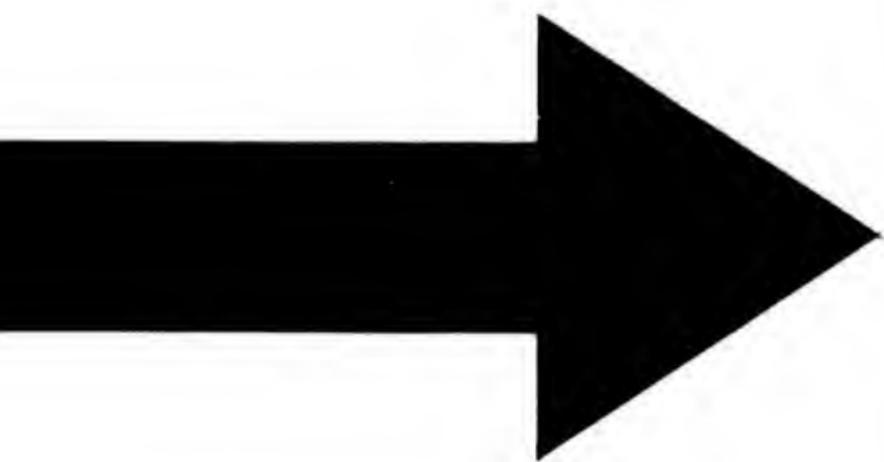


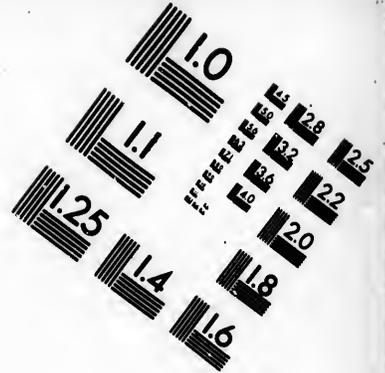
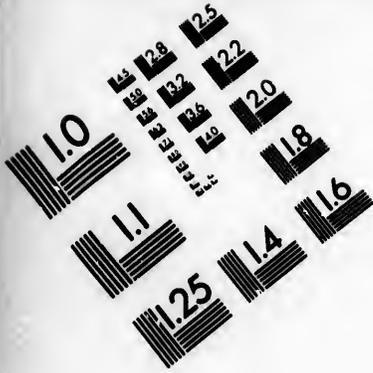
nt des
cuivre.
aches,
Chine.
ni, &
e n'est
ait des
portent

e, non
ontraire
stériles
oumif-
civilisé.

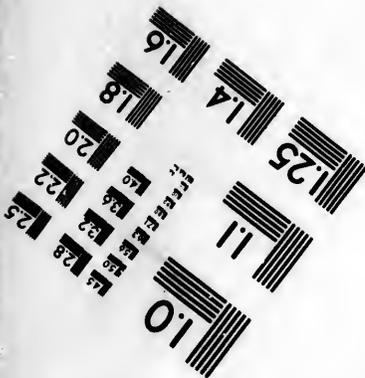
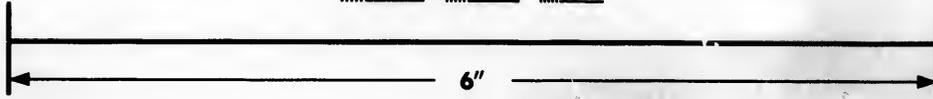
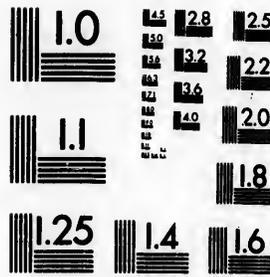
Quey-
sur les
és plu-
e nom
sauva-
ont les
ereur,
ufages
x d'un
inois.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
E E E E
E E E E

01 01
01 01
01 01

FIGURES CHINOISES.

1. Un Empereur en robe.
2. Un Empereur dans son habit ordinaire.
3. Un Païsan & Un Bonse.



Bernard Drocé.

C
confi
petits
de gr
deur
peuve
Les ra
ment
larges
en Eur
qu'il e
bonne
Quo
tir dan
celles c
donnen
ceintur
turellen
l'on per
rien de
fort be
& les
tion, n

CHAPITRE VI.

Mœurs des Chinois.

Ce que les Chinois appellent beauté parfaite, consiste dans un grand front, un nez court, de petits yeux bien coupés, un visage large & carré, de grandes oreilles, une bouche d'une grandeur médiocre, & des cheveux noirs; car ils ne peuvent supporter une chevelure blonde ou rousse. Les tailles fines ou aisées n'ont pas plus d'agrément pour eux, parce que leurs habits sont fort larges, & ne sont point ajustés au corps comme en Europe. Ils croient un homme bienfait lorsqu'il est gras & gros, & qu'il remplit sa chaise de bonne grace.

Chine.

Quoique les chaleurs excessives qui se font sentir dans les Provinces Méridionales, sur-tout dans celles de *Quang-tong*, de *Fo-kyen*, & de *Yu-nan*, donnent aux Paysans qui vont nuds jusqu'à la ceinture, un teint brun & olivâtre, ils sont naturellement aussi blancs que les Européens; & l'on peut dire en général que leur physionomie n'a rien de désagréable. La plupart ont même la peau fort belle jusqu'à l'âge de trente ans. Les Lettrés & les Docteurs, sur-tout ceux de basse extraction, ne se coupent jamais les ongles. Ils affectent

 Chine.

de les laisser croître de la longueur d'un pouce ; pour faire connaître qu'ils ne sont point dans la nécessité de travailler pour vivre. A l'égard des femmes , elles sont ordinairement de la taille moyenne ; elles ont le nez court, les yeux petits, les cheveux noirs, les oreilles longues, & le teint assez rude. Mais leur visage à l'air de la gaieté, & leurs traits sont réguliers.

Les Chinois en général sont d'un caractère doux & traitable. Ils ont beaucoup d'affabilité dans les manières, sans qu'il y paraisse aucun mélange de dureté, de passion & d'emportement. Cette modération se fait remarquer jusques dans le Peuple. Le Père de Fontaney, Jésuite, ayant rencontré au milieu d'un grand chemin, un embarras de voitures, fut surpris, au lieu d'entendre prononcer des mots indécens, suivis, comme en Europe, d'injures & de coups, de voir les charretiers se saluer civilement, & s'entr'aider pour rendre le passage plus libre. Les Européens, qui ont quelque affaire à démêler avec les Chinois, doivent se garder de toutes sortes de vivacités & d'emportemens. Ces excès passent, à la Chine, pour des vices contraires à l'humanité : non que les Chinois ne soient aussi ardents & aussi vifs que nous ; mais ils apprennent de bonne-heure à se rendre maîtres d'eux-mêmes.

Leur modestie est surprenante. Les Lettrés

parai
pagn
fem
const
tion
tre le
sont f
quelq
le po
le pre
pieds

Qu
dicati
rêt, il
res vie
garden
insens
casion
point
point
qui s
March
tirent
Chan-
que l'
jour,
Penda
ils enc

paraissent toujours avec un air composé, sans accompagner leurs expressions du moindre geste. Les femmes sont encore plus réservées. Elles vivent constamment dans la retraite, avec tant d'attention à se couvrir, qu'on ne voit pas même paraître leurs mains au bout de leurs manches, qui sont fort longues & fort larges. Si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parens, elles le posent sur une table & leur laissent la peine de le prendre. Elles sont fort choquées de voir les pieds nus à nos Saints dans les tableaux.

 Chine.

Quoique les Chinois soient naturellement vindicatifs, sur-tout lorsqu'ils sont animés par l'intérêt, il est rare qu'on leur voie prendre des mesures violentes. Ils dissimulent leur ressentiment, & gardent si bien les apparences, qu'on les croirait insensibles aux outrages. Mais s'ils trouvent l'occasion de ruiner leurs ennemis, ils ne manquent point de la saisir. Les voleurs mêmes n'employent point d'autre méthode que l'artifice. On en voit qui suivent les barques des Voyageurs ou des Marchands, & qui se louent entre ceux qui les tirent sur le canal Impérial, dans la Province de Chan-tong; ce qui leur est d'autant plus aisé, que l'usage étant de changer de Matelots chaque jour, ils ne peuvent être facilement reconnus. Pendant la nuit, ils se glissent dans les cabinets; ils endorment les passans par la fumée de certai-

Chine.

nes drogues, & dérobent librement sans être aperçus. Un voleur Chinois ne se lassera point de suivre un Marchand pendant plusieurs jours, pour chercher l'occasion de le surprendre. D'autres pénètrent dans les villes, au travers des murs les plus épais, brûlent les portes ou les percent par le moyen de certaines machines qui brûlent le bois sans flamme. Ils s'introduisent dans les lieux les plus secrets d'une maison; & les habitans sont surpris de trouver leur lit sans rideaux & sans couverture, leur chambre sans tapisserie & sans meubles, & de ne découvrir aucune autre trace des voleurs, que le trou qu'ils ont fait au mur ou à la porte.

Le Père le Comte avertit les Européens qu'ils ne doivent rien prêter aux Chinois, sans avoir pris leurs sûretés, parce qu'il n'y a point de fond à faire sur leur parole. Ils commencent par emprunter une petite somme, en promettant de restituer le capital, avec de gros intérêts. Ils exécutent cette promesse; & sur le crédit qu'ils s'établissent, ils continuent d'emprunter de plus grosses sommes. L'artifice se soutient pendant des années entières, jusqu'à ce que la somme soit aussi grosse qu'ils le désirent. Alors ils disparaissent.

Il faut avouer que cette manière de tromper n'est pas particulière aux Chinois, & la précaution que recommande ici le Père le Comte, est

bonn
mêm
à la
conn
leur
ni da
extra
de re
instan
rien d
ajoute
faut
conclu
ple de
march
doiver
rare d
Duhai
En gé
fripou
représ
les ét
en tro
est dé
d'adre
» m'y
» moi
» aux

bonne avec toutes les Nations commerçantes. Le même Jéfuite convient ailleurs que lorsqu'il vint à la Chine avec ses Compagnons, étrangers, inconnus, exposés à l'avarice des Mandarins, on ne leur fit pas le moindre tort dans leurs personnes, ni dans leurs biens; & ce qui lui paraît bien plus extraordinaire, un Commis de la Douane refusa de recevoir d'eux un présent, malgré toutes leurs instances, en protestant qu'il ne prendrait jamais rien des étrangers. Mais ces exemples sont rares, ajoute-t-il, & ce n'est pas sur un seul trait qu'il faut juger un caractère national. Ne devait-il pas conclure plus naturellement qu'un pareil exemple de probité dans une Ville maritime, grande & marchande, où l'avidité, l'artifice & la fraude doivent régner plus qu'ailleurs, ne doit point être rare dans le reste de la Nation? Aussi le Père Duhalde en porte-t-il un jugement plus modéré. En général, dit-il, les Chinois ne sont pas aussi fripons & aussi lâches que le Père le Comte les représente; mais ils se croient permis de tromper les étrangers. Ils s'en font même une gloire. On en trouve d'assez impudens, lorsque la fraude est découverte, pour s'excuser sur leur défaut d'adresse. « Il paraît assez, vous disent-ils, que je » m'y suis fort mal pris. Vous êtes plus adroit que » moi, & je vous promets de ne plus m'adresser » aux Européens ». En effet, on prétend que c'est

 Chine.

Chine.

des Européens qu'ils ont appris l'art de tromper; si l'homme, en quelque pays que ce soit, a besoin d'apprendre cet art. Un Capitaine Anglois ayant fait marché à Canton, pour quelques balles de soie, se rendit avec son Interprète à la maison du Marchand, pour examiner s'il ne manquait rien à la qualité de sa marchandise. Il fut content de la première balle; mais les autres ne contenaient que de la soie pourrie. Cette découverte l'ayant irrité, il se répandit en reproches fort amers. Le Chinois les écouta sans s'émouvoir, & lui fit cette réponse. « Prenez-vous-en à votre coquin d'Interprète, qui m'a protesté que vous n'examiniez point les balles ».

Cette disposition à tromper est commune parmi le Peuple des Côtes. Ils employent toutes sortes de moyens pour falsifier ce qu'ils vendent. Ils vont jusqu'à contrefaire les jambons, en couvrant une pièce de bois d'une espèce de terre, qu'ils sçavent revêtir d'une peau de porc. Cependant Duhalde & le Comte même reconnaissent qu'ils ne pratiquent ces petites friponneries qu'à l'égard des commerçans étrangers, & que dans les villes éloignées de la mer, un Chinois ne peut se persuader qu'il y ait tant de mauvaise foi sur les Côtes.

Lorsqu'ils ont en vue quelque profit, ils employent d'avance toutes leurs ruses pour s'insinuer dans les bonnes grâces de ceux qui peuvent favo-

rifer
ni le
ils pu
fortes
pour
qui e
tout l
être f

Le
Provin
perpét
ver le
accord
l'intrig
sûres.
goûts
les uns

Dan
à la ch
sons &
procès
ennem
ruptio
coups
eux de
est de
pendan
mort
assez r

rifier leur entreprise. Ils n'épargnent ni les présents, ni les services, sans aucuné apparence d'intérêt : ils prennent, pendant des années entières, toutes sortes de personages & toutes sortes de mesures, pour arriver à leur but. Ce genre de patience, qui est la vertu des fripons, prouverait plus que tout le reste, un caractère naturellement porté à être fourbe & habile à tromper.

Les Seigneurs de la Cour, les Vice-Rois des Provinces & les Généraux d'Armée, sont dans un perpétuel mouvement, pour acquérir ou conserver les principaux postes de l'Etat. La Loi ne les accorde qu'au mérite; mais l'argent, la faveur & l'intrigue, ouvrent secrètement mille voies plus sûres. Leur étude continuelle est de connaître les goûts, les inclinations, l'humeur & les desseins les uns des autres.

Dans quelques cantons, le Peuple est si porté à la chicane, qu'on y engage ses terres, ses maisons & ses meubles, pour le plaisir de faire un procès, ou de faire donner la bastonnade à son ennemi. Mais il arrive souvent, que par une corruption plus puissante, l'accusé fait tomber les coups sur celui qui l'accuse. Delà naissent entre eux des haines mortelles. Une de leurs vengeances est de mettre le feu à la maison de leur ennemi pendant les ténèbres. Cependant, la peine de mort que les Loix imposent à ce crime, le rend assez rare.

~~Chine.~~
Chine.

On assure que les Chinois les plus vicieux ont un goût naturel pour la vertu, qui leur donne de l'estime & de l'admiration pour ceux qui la pratiquent. Ceux qui s'assujétissent le moins à la chasteté, honorent les personnes chastes, sur-tout les veuves. Ils conservent, par des arcs de triomphe & par des inscriptions, la mémoire des personnages distingués qui ont vécu dans la continence, qui ont rendu service à la patrie, & qui se sont élevés au-dessus du vulgaire par quelque action remarquable. Ils apportent beaucoup de soin à dérober la connoissance de leurs vices au Public. Ils témoignent la plus profonde vénération aux auteurs de leur naissance, & à ceux qui ont pris soin de leur éducation. Ils respectent les vieillards, à l'exemple de l'Empereur. Ils détestent, dans les actions, dans les paroles & dans les gestes, tout ce qui décele de la colère ou la moindre émotion. Mais c'est peut-être aussi de cette habitude de se contraindre que naît leur disposition aux vengeances tardives & étudiées, aux raffinemens de la fourberie; & ce caractère est bien aussi dangereux que la violence, & plus odieux.

Magalhaens observe qu'ils ont porté la Philosophie morale spéculative à sa perfection; qu'ils en font leur principale étude, & le sujet ordinaire de leurs entretiens. Il ajoute qu'ils ont l'esprit si vif & si pénétrant, qu'en lisant les ouvrages des

Jésuites
les plus

Les
variété
en Euro
de l'inc
d'habil
d'yvoire
& leur
leurs gr
ponts &
de gran
de perfe
rope, il
qui met
particuli
n'encour

Il est
pour les
plus sim
qu'on l
C'est ain
horloges

Ils on
le plus
les autre
leur pay
derait p

Jésuites, ils entendaient facilement les questions les plus subtiles.

Chine.

Les vernis de la Chine, la porcelaine & cette variété de belles étoffes de soie, qu'on transporte en Europe, sont des témoignages assez honorables de l'industrie des Chinois. Il ne paraît pas moins d'habileté dans leurs ouvrages d'ébène, d'écaille, d'ivoire, d'ambre & de corail. Ceux de sculpture & leurs édifices publics, tels que les portes de leurs grandes villes, leurs arcs de triomphe, leurs ponts & leurs tours, ont beaucoup de noblesse & de grandeur. S'ils ne sont point parvenus au degré de perfection, qui distingue les ouvrages de l'Europe, il en faut accuser la mesquinerie Chinoise, qui mettant des bornes étroites à la dépense des particuliers, & restreignant le salaire des Artistes, n'encourage pas assez le travail & l'industrie.

Il est vrai qu'ils ont moins d'invention que nous pour les mécaniques : mais leurs instrumens sont plus simples; & sans avoir jamais vu les modèles qu'on leur propose, ils les imitent facilement. C'est ainsi qu'ils font à présent des montres, des horloges, des miroirs, des fusils, des pistolets, &c.

Ils ont une si haute opinion d'eux-mêmes, que le plus vil Chinois regarde, avec mépris, toutes les autres Nations. Dans la passion qu'ils ont pour leur pays & pour leurs usages, on ne leur persuaderait pas qu'il en faille abandonner la moindre

Chine.

pratique, ni qu'il se trouve quelque chose d'estimable hors de la Chine. On s'efforce en vain de leur faire entreprendre sérieusement quelque ouvrage dans le goût de l'Europe. A peine les Missionnaires ont-ils pu obtenir, des Architectes Chinois, de leur bâtir une Eglise dans le Palais, sur le modèle envoyé de France. Quoique les vaisseaux de la Chine soient mal construits, & que les habitans ne puissent refuser de l'admiration à ceux qui viennent de l'Europe, leurs charpentiers paraissent surpris lorsqu'on leur propose de les imiter. Ils répondent que leur fabrique est l'ancien usage de la Chine. Mais cet usage est mauvais, leur dites-vous. N'importe, repliquent-ils; c'est assez qu'il soit établi dans l'Empire, & l'on ne peut s'en écarter, sans blesser la justice & la raison. Il paraît néanmoins que cette réponse ne vient souvent que de leur embarras. Ils craignent de ne pas satisfaire les Européens qui veulent les employer; car leurs meilleurs Artistes entreprennent toutes sortes d'ouvrages sur les modèles qu'on leur présente.

Le Peuple ne doit sa subsistance qu'à la continuité de son travail. Aussi ne connaît-on pas de Nation plus laborieuse & plus sobre. Les Chinois sont endurcis au travail dès l'enfance. Ils emploieront des jours entiers à fouir la terre, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux; & le soir, ils se croi-

ront
peu d
peu d
gagne
dans r
a perf
ou fen
n'ait d
Chine
grains.
vemen
de pau
Les C
que d'a
urent p
gagnem
à rama
de laine
seaux,
qu'ils n
Ils gagi
corps h
des ger
quelque
n'ont p
acheter
& des
subsista
se retro

ront fort heureux d'avoir, pour leur souper, un peu de riz cuit à l'eau, un potage d'herbes, & un peu de thé. Ils ne rejettent aucun moyen pour gagner leur vie. Comme on aurait peine à trouver dans tout l'Empire un endroit sans culture, il n'y a personne, à quelque âge qu'on le suppose, homme ou femme, sourd, muet, boiteux, aveugle, qui n'ait de la facilité à subsister. On ne se sert, à la Chine, que de moulins à bras, pour broyer les grains. Cet exercice, qui ne demande qu'un mouvement fort simple, est l'occupation d'une infinité de pauvres habitans.

 Chine.

Les Chinois savent mettre à profit plusieurs choses que d'autres Nations croient inutiles, où dont elles tirent peu de parti. A Pékin, quantité de familles gagnent leur vie à vendre des allumettes; d'autres, à ramasser dans les rues de petits lambeaux de soie, de laine, de coton ou de toile, des plumes d'oïseaux, des os de chiens, des morceaux de papier, qu'ils nettoient soigneusement pour les revendre. Ils gagnent même sur les ordures qui sortent du corps humain. On voit, dans toutes les Provinces, des gens qui s'occupent à les ramasser; & dans quelques endroits, sur les canaux, des barques qui n'ont pas d'autre usage. Les Paysans viennent acheter ces immondices pour du bois, de l'huile & des légumes. Au surplus, tous ces moyens de subsistance ne sont pas particuliers aux Chinois, & se retrouvent à Paris & dans les grandes Capitales.

 Chine.

Malgré la sobriété & l'industrie qui règnent à la Chine, le nombre des habitans est si prodigieux, qu'ils sont toujours exposés à beaucoup de misère. Il s'en trouve de si pauvres, que si la mere tombe malade ou manque de lait, l'impuissance de nourrir leurs enfans les force de les exposer dans les rues. Ce spectacle est rare dans les villes de Province; mais rien n'est plus commun dans les grandes Capitales, telles que Pékin & Canton. D'autres engagent les Sages-Femmes à noyer leurs filles dans un bassin d'eau, au moment de leur naissance. La misère produit une multitude incroyable d'esclaves, dans les deux sexes; c'est-à-dire, de personnes qui se vendent, en se réservant le droit de se racheter. Les familles aisées ont un grand nombre de ces domestiques, volontairement vendus, quoiqu'il y en ait aussi qui se louent comme en Europe. Un père vend quelquefois son fils, vend sa femme, & se vend lui-même à vil prix.

L'habillement des hommes est convenable à la gravité qu'ils affectent. Il consiste dans une longue robe qui tombe jusqu'à terre, & dont un pan se replie sur l'autre. Celui de dessus s'avancant du côté droit, y est attaché avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, l'un assez près de l'autre. Les manches sont larges vers l'épaule; mais elles se rétrécissent par degrés jusqu'au poignet; & finif-

fant
à l'ex
une l
tombe
qui c
petits
cherte
pas de
en por
En
hautes
En hiv
de soie
Nord, c
est de d
Elle est
commu
des cha
qui em
habits.
col tout
collier c
renard,
blées de
gens de
entièrem
fable. A
mines; d

fant en fer à cheval, elles couvrent toute la main, à l'exception du bout des doigts. La ceinture est une large écharpe d'argent, dont les deux pointes tombent jusqu'aux genoux. On y attache un étui qui contient une bourse, un couteau, & deux petits bâtons, dont on se sert comme de fourchettes. Anciennement les Chinois ne portaient pas de couteaux. Il est rare même que les Lettrés en portent aujourd'hui.

Chine.

En été, l'usage est de porter sous la robe des hautes-chausses de toile, couvertes de taffetas blanc. En hiver, les hautes-chausses sont de satin, piqué de soie crue, ou de coton. Dans les Provinces du Nord, on porte des pelisses fort chaudes. La chemise est de différentes sortes d'étoffes, suivant les saisons. Elle est fort large, mais courte. C'est un usage assez commun pour entretenir la propreté dans les grandes chaleurs, de porter sur la peau un filet de soie, qui empêche la sueur de se communiquer aux habits. Dans la même saison, les Chinois ont le col tout-à-fait nud; mais en hiver, ils portent un collier ou de satin, ou de sable, ou de peau de renard, attaché à leurs robes, qui sont alors doublées de peau, ou piquées de soie & de coton. Les gens de qualité ont des peaux très-fines, soit entièrement de sable, soit de renard bordé de sable. Au printemps, ils bordent leurs robes d'hermines; & par-dessus ils portent une sorte de casa-

que à courtes manches, doublée ou bordée dans le même goût.

Chine.

Toutes les couleurs ne se portent point indifféremment. Le jaune, comme on l'a dit, n'appartient qu'à l'Empereur & aux Princes de son Sang. Le satin à fond rouge, est le partage d'une espèce de Mandarins, aux jours de cérémonie. Les autres portent ordinairement le noir, le bleu, ou le violet. La couleur du Peuple, est généralement le bleu ou le noir.

Avant la conquête, les Chinois étoient passionnés pour leur chevelure, qu'ils humectaient d'essence; & ce goût étoit porté si loin, que plusieurs préférèrent la mort à la loi qui leur fut imposée, de se raser la tête comme les Tartares. Après s'être soumis au Vainqueur, ils recommencent aujourd'hui à laisser croître assez de cheveux sur le sommet de la tête, pour les mettre en tresses. Leur couverture de tête, en été, est un petit chapeau ou un bonnet de la forme d'un entonnoir. Le dehors est de *Kattan*, travaillé avec beaucoup de propreté. La doublure est de satin. Du sommet sort une grosse tresse de crin, qui se répand jusqu'aux bords. Ce crin, qui est très-fin & très-clair, vient des jambes de certaines vaches, & se teint d'un rouge fort luisant. Les Mandarins & les Lettrés ont une autre espèce de bonnet, qui leur

leur e
de po
mais
ment
est bla
belle
servent
de chap
temps
& qu'
par-dev
une au
sable,
miné a
La bor
doigts,
qu'elle

Les C
n'osent p
de soie
& fort b
ni genou
monter,
que la r
bottes fo
Il en sor
d'une lar
autant q

Tom

leur est propre, & que le Peuple n'a pas la liberté de porter. La forme ressemble à celle du premier ; mais il est composé de carton , doublé ordinairement de fatin rouge ou bleu. Le fatin du dehors est blanc , & coupé par une large bande de la plus belle soie rouge. Les personnes de distinction se servent souvent de la première de ces deux sortes de chapeaux , sur-tout à cheval & dans le mauvais temps , parce qu'il les met à couvert de la pluie , & qu'il est plus propre à les garantir du Soleil , par-devant & par-derrière. En hiver , ils portent une autre espèce de bonnet fort chaud , bordé de sable , d'hermine ou de peau de renard , & terminé au sommet par une touffe de soie rouge. La bordure de peau est large de deux ou trois doigts , & produit un fort bel effet , sur-tout lorsqu'elle est d'un beau sable noir & luisant.

Les Chinois , sur-tout les personnes de qualité , n'osent paraître en public , sans bottines. Elles sont de soie , particulièrement de fatin ou de calico , & fort bien ajustées à la jambe ; mais elles n'ont ni genouillères , ni talons. Celles qu'on porte pour monter , sont de cuir de cheval , si bien préparé , que la souplesse en est admirable. Les bas de bottes sont d'étoffe , cousus & doublés de coton. Il en sort de la botte une partie qui est bordée d'une large bande de pluche ou de velours. Mais autant qu'ils sont utiles en hiver pour entretenir

 Chine.

Chine.

la chaleur des jambes, autant sont-ils insupportables pendant l'été. On en prend alors de plus convenables à la saison. Le Peuple, pour épargner la dépense, porte des bas d'étoffe noire. Ceux dont les personnes de qualité usent dans leurs maisons, sont de soie, fort propres & fort commodes. Lorsqu'ils sortent pour quelque visite d'importance, ils portent sous leurs habits de dessous, qui sont ordinairement de toile ou de satin, une longue robe de soie presque toujours de couleur bleue, ceinte d'une écharpe; & par-dessus le tout, une casaque ou un manteau court, de couleur noire ou violette, qui ne passe point les genoux, mais qui est fort ample, avec des manches courtes & larges. Ils prennent alors un petit bonnet qui représente, dans sa forme, un cône fort court, couvert de soie voltigeante, ou de crin rouge. Enfin, pour achever l'ornement, ils ont aux jambes des bottes d'étoffe, & un éventail à la main.

Les dames Chinoises sont d'une modestie extraordinaire dans leur air & dans leur parure. Leurs robes sont fort longues. Elles en sont tellement couvertes de la tête jusqu'aux pieds, qu'on ne voit paraître que leur visage. Leurs mains sont toujours cachées sous leurs grandes manches, qui descendraient jusqu'à terre, si elles ne prenaient soin de les retenir. La couleur qui appartient à

et Direct.



DAMES CHINOISES , tirées de du Hald



et Drezit

E
apporta-
de plus
épargner
e. Ceux
ns leurs
ort com-
ue visite
abits de
le ou de
e toujours
; & par-
eau court,
asse point
avec des
t alors un
orme , un
eante , ou
ement , ils
n éventail

modestie
ur parure
font telle-
ds , qu'on
mains font
ches , qui
prenaient
partient à

leu
de
for
pas
ché
qu'
On
for
dan
cent
qu'e

L

l'orig
s'im
tres
d'aut
Le p
mod
fem
certai
qu'ell
dans l
n'ont
les fe
qu'ell
ne par
elles n
ployer

leur sexe, est ou rouge, ou bleue, ou verte. Peu de femmes portent le noir & le violet, si elles ne sont fort avancées en âge. Elles marchent d'un pas doux & lent, les yeux baissés & la tête penchée; mais leur marche n'est pas sûre, parce qu'elles ont les pieds d'une petitesse extraordinaire. On les leur serre dès l'enfance avec beaucoup de force, pour les empêcher de croître; & regardant cette mode comme une beauté, elles s'efforcent encore de les rendre plus petits à mesure qu'elles avancent en âge.

Chine.

Les Chinois mêmes ne connaissent pas bien l'origine d'un usage si bizarre. Quelques-uns s'imaginent que c'est une invention de leurs ancêtres, pour retenir les femmes au logis; mais d'autres regardent cette opinion comme une fable. Le plus grand nombre est persuadé que c'est une mode établie par la politique, pour tenir les femmes dans une continuelle soumission. Il est certain qu'elles sont extrêmement renfermées, & qu'elles sortent peu de leur appartement, qui est dans la partie la plus retirée de la maison, où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les servent. Cependant on peut dire, en général, qu'elles ont la vanité ordinaire à leur sexe, & que ne paraissant qu'aux yeux de leurs Domestiques, elles ne laissent pas, chaque jour au matin, d'employer des heures entières à leur parure. On assure

Chine.

qu'elles se frottent le visage avec une sorte de pâte, pour augmenter leur blancheur ; mais que cette pratique leur gâte bientôt la peau, & hâte les rides, & par conséquent n'est pas meilleure à la Chine qu'en France, où elle est pourtant fort en usage.

Leurs ornemens de tête consistent en plusieurs boucles de frisure, entremêlées de petites touffes d'or & de fleurs d'argent. Quelques-unes se la parent d'une figure de *Fong-whang*, oiseau fabuleux, qu'elles portent en or, en argent, ou en cuivre, suivant leurs richesses & leur qualité. Les ailes de cette figure, mollement étendues sur le devant de la coëffure, embrassent le haut des tempes. La queue, qui est assez longue, forme une espèce d'aigrette au sommet de la tête. Le corps est sur le front. Le col & le bec sont suspendus sur le nez ; mais le col est joint au corps par un ressort secret, à l'aide duquel il joue négligemment & se prête au moindre mouvement de la tête, sur laquelle il ne porte que par les pieds, au milieu de la chevelure. Les femmes de la première qualité paraissent quelquefois avec une sorte de couronne, composée de plusieurs de ces oiseaux, joints ensemble. L'ouvrage en est fort cher.

Les jeunes filles portent ordinairement une autre sorte de couronne, dont le fond n'est que de carton, mais couvert d'une fort belle peau. Le

devan
de di
somm
ou ar
guille
femm
mun,
étoffe
tête.
été les
ment
tares,
pays,
leur h
Ma
porte l
pauvre
confor
les voi
neufs,
que la
tinction
Il n
d'exacti
plimens
plier les
corriger
ceur au

devant s'élève en pointe sur le front. Il est chargé de diamans, de perles & d'autres ornemens. Au sommet de la tête, elles ont des fleurs naturelles ou artificielles, mêlées de petits poinçons ou d'aiguilles, dont la pointe offre quelques joyaux. Les femmes avancées en âge, sur-tout celles du commun, se contentent d'une pièce de quelque belle étoffe de soie, passée plusieurs fois autour de la tête. Au reste, les modes de parure ont toujours été les mêmes à la Chine, depuis le commencement de l'Empire jusqu'à la conquête des Tartares, qui, sans rien changer aux autres usages du pays, forcèrent seulement les vaincus à prendre leur habillement.

 Chine.

Magalhaens observe que la nation Chinoise porte la curiosité fort loin dans ses habits. Le plus pauvre est vêtu décemment, avec le soin de se conformer toujours à la mode. On est étonné de les voir le premier jour de l'an dans leurs habits neufs, qui font d'une propreté admirable, sans que la pauvreté paraisse y mettre aucune distinction.

Il n'y a rien où les Chinois apportent plus d'exactitude que dans les cérémonies & les complimens. Ils sont persuadés que l'attention à remplir les devoirs de la civilité, sert beaucoup à corriger la dureté naturelle, à donner de la douceur au caractère, à maintenir la paix, l'ordre &

Chine.

la subordination dans l'Etat. Entre les livres qui contiennent leurs règles de politesse, on en distingue un, qui a plus de trois mille ans d'antiquité, où chaque article est expliqué avec beaucoup d'étendue. Les salutations communes, les visites, les présens, les fêtes, & toutes les bienfaisances publiques ou particulières, passent plutôt pour autant de loix, que pour des formalités établies.

Le cérémonial est fixé pour les personnes de toutes sortes de rangs, avec leurs égaux ou leurs supérieurs. Les Grands savent quelles marques de respect ils doivent rendre à l'Empereur & aux Princes, & comment ils doivent se conduire entre eux. Les Artisans mêmes, les Payfans, & la plus vile populace, ont entre eux des règles qu'ils observent. Ils ne se tencontrent point sans se donner mutuellement quelques marques de politesse & de complaisance. Personne ne peut se dispenser de ces devoirs, ni rendre plus ou moins que l'usage ne le demande.

Pendant qu'on portait au tombeau le corps du dernier Empereur, un des Princes du Sang, ayant appelé un *Ko-lao*, qu'il voulait interroger sur quelque affaire, le *Ko-lao* s'approcha & se mit à genoux, contre l'usage, pour faire sa réponse : mais le Prince le laissa dans cette posture, sans lui dire de se lever. Le lendemain un *Noli* accusa, devant l'Empereur, le Prince & tous les *Ko-laos* ;

le Pr
cette
ture
celui
le pr
pour
article
soum
loi d'u
donna
cérém
ves,
qui p
Tribun
de fair
qu'il n
obligat
la Cou
quaran
cérém
avant c
est for
choses
La p
manière
& de se
l'occasio

le Prince, pour avoir souffert qu'un Officier de cette considération parût devant lui dans une posture si humble; & les *Ko-laos*, particulièrement celui qui s'était agenouillé, pour avoir déshonoré le premier poste de l'Empire. Le Prince apporta pour excuse qu'il ignorait la loi ou l'usage sur cet article, & que d'ailleurs il n'avait point exigé cette soumission. Mais le *Noli cita*, pour réplique, une loi d'une ancienne *Dynastie*. Aussitôt l'Empereur donna ordre au *Li-pu*, qui est le Tribunal des cérémonies, de chercher cette loi dans les archives, & si elle ne se trouvait pas, d'en faire une qui pût servir désormais de règle invariable. Le Tribunal du *Li-pu* est chargé si scrupuleusement de faire observer les cérémonies de l'Empire, qu'il n'exempte pas même les Etrangers de cette obligation. Avant qu'un Ambassadeur paraisse à la Cour, l'usage veut qu'il soit instruit pendant quarante jours, & soigneusement exercé dans les cérémonies, comme un Comédien récite son rôle avant que de monter sur le théâtre. La politesse est fort bonne; mais l'excès même des bonnes choses est un inconvénient & un ridicule.

La plupart de ces formalités se réduisent à la manière de faire la révérence, de fléchir les genoux, & de se prosterner une ou plusieurs fois, suivant l'occasion, le lieu, l'âge ou la qualité des per-

Chine.

sonnes, sur-tout lorsqu'on rend des visites, qu'on fait des présens, & qu'on traite ses amis.

La méthode ordinaire des salutations, pour les hommes, est de se coller les deux mains sur la poitrine en les remuant d'une manière affectueuse, & de baisser un peu la tête en prononçant *Tsin*, *Tsin*, expression de politesse dont le sens n'est pas limité. Lorsqu'on rencontre une personne à qui l'on doit plus de déférence, on commence par joindre les mains qu'on lève d'abord dans cette situation; ensuite on les baisse jusqu'à terre, en courbant le corps à proportion. Si deux personnes de connaissance se rejoignent après une longue séparation, tous deux tombent à genoux & baissent la tête jusqu'à terre; ensuite se relevant, ils recommencent deux ou trois fois la même cérémonie. Le mot de *Fo* se répète souvent dans les civilités Chinoises.

Au commencement de la Monarchie, lorsque la simplicité régnait encore, il était permis aux femmes de dire aux hommes, en leur faisant la révérence, *Van-fo*; c'est-à-dire, *que toutes sortes de bonheur vous accompagnent*. Mais aussitôt que la pureté des mœurs eut commencé à se corrompre, ce compliment parut une indécence. On réduisit les femmes à des révérences muettes; & pour détruire entièrement l'ancienne coutume, on

ne l
mot
U
toujo
l'asse
est a
cloig
impo
droite
jama
la plu
Lo
renco
égal,
se lev
& les
tent p
vue. M
faire
cheval
rieurs
de ces
Rien
ont po
tre. Ils
dans le
comme
fance,

ne leur permet pas même de prononcer le même mot , en se saluant entr'elles.

Chine.

Un usage constant du Peuple , c'est de faire toujours prendre la première place au plus âgé de l'assemblée. Mais s'il s'y trouve des étrangers , elle est accordée à celui qui est venu du pays le plus éloigné ; à moins que le rang ou la qualité ne leur impose d'autres loix. Dans les Provinces où la droite est la place d'honneur , on ne manque jamais de l'offrir. Dans d'autres lieux , la gauche est la plus honorable.

Lorsque deux *Quans* ou deux Mandarins se rencontrent dans une rue , s'ils sont d'un rang égal , ils se saluent sans quitter leur chaise & sans se lever , en baissant d'abord leurs mains jointes , & les levant ensuite sur leur tête ; ce qu'ils répètent plusieurs fois , jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue. Mais si l'un est d'un rang inférieur , il doit faire arrêter sa chaise , ou descendre s'il est à cheval , & faire une profonde révérence. Les inférieurs évitent , autant qu'ils le peuvent , l'embarras de ces rencontres.

Rien n'est comparable au respect que les enfans ont pour leur Père , & les Ecoliers pour leur Maître. Ils parlent peu & se tiennent toujours debout dans leur présence. L'usage les oblige , sur-tout au commencement de l'année , le jour de leur naissance , & dans d'autres occasions , de les saluer à

genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

Chine.

Les règles de la civilité ne s'observent pas moins dans les villages que dans les villes ; & les termes qu'on emploie, soit à la promenade & dans les conversations, soit pour les salutations de rencontre, sont toujours humbles & respectueux. Jamais ils n'emploient dans leurs discours la première ni la seconde personne, à moins qu'ils ne parlent familièrement à quelques amis. Vous & moi passeraient pour une incivilité grossière : Ainsi, au lieu de dire : je suis fort sensible au service que vous m'avez rendu, ils diront : le service que le Seigneur ou le Docteur a rendu au moindre de ses Serviteurs ou de ses Écoliers, l'a touché très-sensiblement. De même, un fils qui parle à son père, prendra la qualité de son petit-fils, quoiqu'il soit l'aîné de la famille, & qu'il ait lui-même des enfans.

Un article de la politesse Chinoise, est de rendre des visites, comme parmi nous, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, d'une mort, &c. Ces visites, qui sont autant de devoirs pour tout le monde, sur-tout pour les Écoliers, à l'égard de leurs Maîtres, & pour les Mandarins, à l'égard de leurs Supérieurs, sont ordinairement accompagnées

de pe
dont o
familiè

On
nomm
papier
pliée
nom,
le rang
sincère
perpétu
qualité
rence j
me ce
visite e
aucun
mun. I
être bl

Tou
verneur
doivent
celui q
qu'il se
personn
table,
l'odeur
le mên
midi,

de petits présens & de quantité de cérémonies , dont on est dispensé dans les visites communes & familières.

Chine.

On commence par délivrer au Portier un biller nommé *tye-tse* , qui consiste dans une feuille de papier rouge , légèrement ornée de fleurs d'or , & pliée en forme d'écran. Sur un des plis est le nom , avec quelques termes respectueux , suivant le rang de la personne. Par exemple , le tendre & sincère ami de votre excellence , & le Disciple perpétuel de votre doctrine , se présente en cette qualité pour rendre ses devoirs & faire sa révérence jusqu'à terre. Le mot *Tun-cheu-pay* exprime ce dernier sentiment. Si la personne qu'on visite est un ami familier , ou n'est distinguée par aucun rang , il suffit d'employer du papier commun. Dans les occasions de deuil , le papier doit être blanc.

Toutes les visites qui se rendent à un Gouverneur ou à d'autres personnes de distinction , doivent se faire avant le dîner ; ou du moins , celui qui la fait , doit s'être abstenu de vin , parce qu'il serait peu respectueux de porter devant une personne de qualité , l'air d'un homme qui sort de table , & que le Mandarin s'offenserait s'il sentait l'odeur du vin. Cependant une visite qui se rend le même jour qu'on l'a reçue , peut se faire l'après-midi , parce que cette promptitude à la rendre , est

 Chine.

une marque d'honneur. Quelquefois un Mandarin se contente de recevoir le *tye-tse* par les mains de son Portier, & tient compte de la visite, en faisant prier par un de ses gens, celui qui veut la rendre, de ne pas prendre la peine de descendre de sa chaise; ensuite il rend la sienne le même jour, ou l'un des trois jours suivans. Si celui qui visite est une personne égale par le rang, ou un Mandarin du même ordre, sa chaise a la liberté de traverser les deux premières cours du Tribunal, qui sont fort grandes, & de s'avancer jusqu'à l'entrée de la salle où le Mandarin vient le recevoir. En entrant dans la seconde cour, vis-à-vis la salle, il trouve deux domestiques avec un parasol & un grand éventail, qui s'inclinent tellement l'un vers l'autre, en le conduisant, qu'il ne peut ni voir, ni être vu. Ses propres domestiques le quittent sitôt qu'il est sorti de sa chaise; & le grand éventail étant retiré, il se trouve assez près du Mandarin qu'il visite, pour lui faire sa révérence. C'est à cette distance que doivent commencer les cérémonies, telles qu'elles sont expliquées fort au long dans le Rituel Chinois. On apprend dans ce livre à quel nombre de révérences on est obligé, quelles expressions & quels titres on doit employer, quelles doivent être les génuflexions, les différens tours qu'on doit faire, tantôt à droite, & tantôt à gauche, car les places

d'honneur
muets
presse
tsin-tsin
en pro
le Maî
assis; c
ce, &
robe, p
Lors
vous de
sujet de
gravité
sement
vous app
un peu
les main
dans un
un mon
prement
qu'il y
soins de
tement
ter à la
On sort
de la m
& lorsqu
pour att

d'honneur varient suivant les lieux ; les gestes muets par lesquels le Maître de la maison vous presse d'entrer , sans prononcer d'autre mot que *tsin-tsin* ; le refus civil que vous en faites d'abord en prononçant *Pukan* , *je n'ose* ; la salutation que le Maître doit faire à la chaise où vous allez être assis ; car il doit lui faire une profonde révérence , & l'éventer légèrement avec un pan de sa robe , pour en ôter la poussière.

Chine.

Lorsque vous avez pris place sur votre chaise , vous devez décliner , d'un air grave & sérieux , le sujet de votre visite. On vous répond avec la même gravité , & quantité de révérences. Il faut soigneusement observer de vous tenir assis fort droit , sans vous appuyer contre le dos de votre chaise ; de baisser un peu les yeux , sans tourner la vue ; de tenir les mains étendues sur vos genoux , & les pieds dans une exacte égalité l'un près de l'autre. Après un moment de conversation , un domestique proprement vêtu , entre avec autant de tasses de thé qu'il y a de personnes dans l'assemblée. Ici les soins doivent recommencer pour observer exactement la manière de prendre la tasse , de la porter à la bouche , & de la rendre au domestique. On sort enfin avec d'autres cérémonies. Le Maître de la maison vous conduit jusqu'à votre chaise ; & lorsque vous y êtes entré , il s'avance un peu pour attendre que vos Porteurs vous aient soulevé.

Chinc.

Alors vous lui dites adieu, & sa réponse consiste dans quelques expressions polies. On n'a pas trop de la vie entière pour posséder à fond une politesse si savante.

Les simples lettres qui s'écrivent entre des particuliers, sont sujettes à tant de formalités, qu'elles causent souvent de l'embarras aux Lettrés mêmes. Si vous écrivez à quelque personne de distinction, vous devez employer du papier blanc plié & replié dix ou douze fois comme un écran; mais il doit être orné de petites bandes de papier rouge. Vous commencez à écrire sur le second pli, & vous mettez votre nom au bas de la page. Le style coûte beaucoup, parce qu'il doit être différent de celui de la conversation; il doit être proportionné aussi à la personne & au caractère. Plus la lettre est courte, plus elle est respectueuse. On doit observer une certaine distance entre les lignes. Le sceau, lorsqu'on en met, est posé en deux endroits, au-dessus du nom de la personne qui écrit, & au-dessous du premier mot de la lettre; mais on se contente ordinairement de le mettre dans un petit sac de papier qui l'enveloppe.

S'il n'y a point d'occasion où la politesse Chinoise ne soit fatigante & ennuyeuse pour les Européens, elle l'est particulièrement dans les fêtes, parce que tout s'y passe en complimentemens & en cérémonies. On distingue à la

Chin
confi
l'autr
plats
lité.
on en
qu'on
un jo
matin
conviv
pas n
prépar
naître
a de

La
pots d
d'autr
qu'il
multit
à deux
à la m
même
conviv
assis d
que ta
guille
soient
leur d

Chine deux sortes de festins ; l'un ordinaire, qui consiste dans un service de douze ou quinze plats ; l'autre, plus solennel, où l'on sert vingt-quatre plats sur chaque table, avec beaucoup de formalités. Pour observer ponctuellement le cérémonial, on envoie trois *tye-tses*, ou trois billets à ceux qu'on veut inviter. La première invitation se fait un jour ou deux avant la fête ; la seconde, le matin du jour même, pour faire souvenir les convives de leur engagement, & les prier de n'y pas manquer ; la troisième, lorsque tout étant préparé, le Maître de la maison veut faire connaître, par un troisième billet, l'impatience qu'il a de les voir.

La salle du festin est ordinairement parée de pots de fleurs, de peintures, de porcelaines, & d'autres ornemens. Elle contient autant de tables qu'il y a de personnes invitées, à moins que la multitude des convives n'oblige de les placer deux à deux ; mais il est rare de voir trois personnes à la même table. Ces tables sont rangées sur une même ligne, de chaque côté de la salle, & les convives placés vis-à-vis l'un de l'autre. Ils sont assis dans des fauteuils à bras. Le devant de chaque table est tendu d'une étoffe de soie à l'aiguille, comme un devant d'autel ; & quoiqu'elles soient sans nappes & sans serviettes, le vernis leur donne un grand air de propreté. Les deux

 Chine.

 Chine.

extrémités sont couvertes de grands plats, chargés de mets tout dépecés & rangés en pyramides, avec des fleurs & de gros citrons au sommet; mais on ne touche jamais à ces pyramides. Elles ne servent que pour l'ornement, comme les figures de sucre en Italie, & comme celles de nos surtoutes en France.

Lorsque le Maître de la maison introduit ses convives dans cette salle, il commence par les saluer l'un après l'autre; ensuite, se faisant apporter du vin dans une tasse d'argent ou de porcelaine, ou de quelque bois précieux, placée sur une petite soucoupe d'argent, il la prend des deux mains; il s'incline vers ses convives, il tourne le visage vers la grande cour de la maison, & s'avance au haut de la salle. Là, levant les yeux au Ciel, & soutenant la tasse dans ses mains, il répand le vin à terre, pour faire reconnaître par cet hommage, qu'il ne possède rien dont il n'ait obligation à la faveur céleste. Alors il fait remplir de vin une grande coupe d'argent ou de porcelaine, qu'il place à la table à laquelle il doit être assis; mais ce n'est qu'après avoir fait une inclination au principal convive, qui répond à cette civilité, en s'efforçant de lui épargner une partie de la peine, par l'empressement qu'il a de faire verser aussi du vin dans une coupe, comme s'il voulait la porter sur la table du Maître, qui est

est to
d'aut
Aussi
bâton
de fo
le fau
même
Maître
reuil,
à fleur
l'invi
qu'apr
défens
Maître
Tel
table.
richen
ensem
nation
terre
des de
une au
la fall
tes. E
senter
d'or,
dies q
au pri
T

est toujours la plus basse. Le Maître l'arrête par d'autres civilités, dont l'usage prescrit les termes. Aussitôt le Maître d'hôtel apporte deux petits bâtons d'ivoire, nommés *quay-tses*, pour servir de fourchettes, & les place sur la table devant le fauteuil, dans une position parallèle; souvent même ils s'y trouvent déjà tout placés. Enfin, le Maître conduit son principal convive à son fauteuil, qui est couvert d'une riche étoffe de soie à fleurs; il lui fait une nouvelle révérence, & l'invite à s'asseoir; mais le convive n'y consent qu'après quantité de complimens, en voulant se défendre d'accepter une place si honorable. Le Maître fait la même politesse à tous les autres.

Tel est le prélude. Tout le monde se place à table. A l'instant, quatre ou cinq Comédiens, richement vêtus, entrent dans la salle, & saluent ensemble toute l'Assemblée par de profondes inclinations, qui vont jusqu'à toucher quatre fois la terre du front. Cette cérémonie se fait au milieu des deux rangées de tables, le visage tourné vers une autre table fort longue, qui est au fond de la salle, & couverte de flambeaux & de cassolettes. Ensuite, les Comédiens se lèvent; ils présentent un grand livre, qui contient, en lettres d'or, les noms de cinquante ou soixante Comédies qu'ils savent par cœur, pour en laisser le choix au principal convive; il refuse de choisir, & les

Chine.

Chine.

renvoie , avec un signe d'invitation , au convive suivant , qui refuse aussi , & les envoie de même au troisième. Ils parcourent ainsi toutes les tables , où ils essuient le même refus. Enfin , retournant à la première avec leur livre , le principal convive l'ouvre , y jette un moment les yeux , & choisit la Pièce qu'il juge la plus agréable à l'assemblée. Les Comédiens en font voir le titre à tout le monde , & chacun donne son approbation par un signe de tête. S'il y a quelque objection à faire contre le choix , telle que serait la ressemblance du nom de quelque convive avec celui d'un Personnage de la Pièce , les Comédiens doivent le faire remarquer à celui qui choisit.

La représentation commence par une symphonie d'instrumens de musique , qui sont des bassons de cuivre ou de fer , dont le son est rude & aigu ; des tambours de peau de buffle , des flûtes , des fifres & des trompettes , qui ne peuvent plaire qu'aux Chinois. Ces Comédies de festins s'exécutent sans décorations : on étend seulement un tapis sur le plancher ; & pour coulisses , les Comédiens font usage de quelques chambres près du balcon d'où ils entrent pour jouer leur rôle. Les cours sont ordinairement remplies d'un grand nombre de Spectateurs , que les domestiques y reçoivent. Les femmes qui veulent assister au spectacle , sont placées hors de la salle , vis-à-vis.

COMÉDIENS CHINOIS,

tirés de Nieuhof.



W. Verelsteden del.

les C
qui fe
puisse
On
de vin
voix ,
poy ;
prendre
des de
la raba
bouche
fes. Le
fon ex
faire v
recom
à boire
plat de
qui ne
tel inv
avec se
manger
un autr
dis que
manger
se succè
cérém
mais o
& les ta

les Comédiens : elles voient & entendent tout ce qui se passe au travers d'une jalousie , sans qu'on puisse les voir elles-mêmes.

Chine.

On commence toujours la fête par un verre de vin pur. Le Maître d'hôtel prononce à haute voix, le genou à terre : *Tsing lau ya men kiu poy* ; c'est-à-dire , *vous êtes invités , Messieurs , à prendre la coupe*. Alors , chacun prend sa tasse des deux mains , l'élève d'abord jusqu'à sa tête ; la rabaisse au-dessous de la table , la porte à sa bouche , & boit lentement à trois ou quatre reprises. Le Maître presse tout le monde de boire à son exemple. On tourne ensuite les tasses pour faire voir qu'elles sont vuides. Cette cérémonie recommence deux ou trois fois. Tandis qu'on est à boire , on sert au milieu de chaque table un plat de porcelaine , rempli de quelque ragoût qui ne demande pas de couteaux. Le Maître d'hôtel invite à manger. Chacun se sert adroitement avec ses deux petits bâtons. Lorsqu'on a cessé de manger d'un plat , les domestiques en apportent un autre , & continuent de présenter du vin , tandis que le Maître d'hôtel excite tout le monde à manger & à boire. Vingt ou vingt-quatre plats se succèdent ainsi sur chaque table avec les mêmes cérémonies. On est obligé de boire aussi souvent ; mais on a la liberté de ne pas boire beaucoup , & les tasses sont d'ailleurs fort petites. On ne lève

 Chine.

point les plats à mesure qu'on a cessé d'en manger ; ils demeurent tous sur la table, jusqu'à la fin du repas.

De six en six plats, ou de huit en huit, on sert des potages maigres ou gras, accompagnés d'une sorte de petits pains ou de pâtés, qu'on y trempe avec les bâtons d'ivoire. Jusqu'alors on n'a mangé que de la chair ; mais on commence en même temps à servir le thé. Les Chinois boivent leur vin chaud. Dans l'ordre des services, on observe de placer le dernier plat sur la table, au moment que la Comédie finit : après quoi les convives se lèvent, & vont faire leur compliment au Maître, qui les conduit au jardin ou dans quelque autre salle, pour y converser un peu jusqu'au fruit.

Dans l'intervalle, on fait dîner les Comédiens. D'un autre côté, les domestiques sont employés à divers offices, tels que de présenter de l'eau chaude aux convives pour se laver les mains & le visage, de nettoyer les tables, & de préparer le dessert. Il consiste en vingt ou vingt-quatre plats, de confitures, de fruits, de gelées, de jambons, de canards salés & séchés au soleil, qui sont un manger délicieux, & de petites friandises composées de choses qui viennent de la mer. Lorsque tout est disposé, un domestique s'approche de son maître, & vient l'avertir, un genou en terre.

Ce me
le Maî
ner dan
vers le
après q
On
chacun
Coméd
agréabl
& chaq
service
verts de
pour l'
ves pass
sans cèr

Au c
se fait a
sieurs pe
nent de
tre d'hô
domestie
plus ou
l'usage e
sans C
présent
recevoir
à quelq
faire la

Ce message impose silence à toute l'Assemblée; le Maître se lève, invite les convives à retourner dans la salle du festin, où l'on s'attroupe d'abord vers le fond; & chacun reprend ensuite sa place, après quelques cérémonies.

On apporte alors de plus grandes tasses, & chacun est pressé de boire à plus grands coups. La Comédie recommence; & pour se réjouir plus agréablement, on redemande la liste des Pièces, & chacun choisit celle qu'il desire. Pendant ce service, les bords de chaque table sont couverts de cinq grands plats, qui ne paraissent que pour l'ornement, & les domestiques des convives passent dans une chambre voisine, pour y dîner sans cérémonies.

Au commencement du dessert, chaque convive se fait apporter, par un de ses domestiques, plusieurs petits sacs de papier rouge, qui contiennent de l'argent pour le cuisinier, pour le maître d'hôtel, pour les Comédiens, & pour tous les domestiques qui ont servi à table. On donne plus ou moins, suivant la qualité du maître; mais l'usage est de ne rien donner, lorsque la fête est sans Comédie. Chaque domestique porte ce présent au maître de la maison, qui consent à le recevoir après quelques difficultés, & fait signe à quelqu'un de ses gens de le prendre pour en faire la distribution. Ces fêtes durent ordinaire-

Chine.

ment quatre ou cinq heures. Elles commencent toujours à l'entrée de la nuit, & ne finissent qu'à minuit. Les convives se séparent avec les cérémonies qui sont en usage dans les visites. Leurs gens portent devant leurs chaises de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, & quelquefois son nom, est écrit en gros caractères. Le matin du jour suivant, chacun envoie son *tye-tse*, ou son billet, au maître de la fête, pour le remercier de ses politesses.

Au surplus, les cuisiniers Français, qui ont porté le raffinement si loin, seraient surpris de se voir surpassés par les Chinois dans l'art des potages. Ils auraient peine à se persuader qu'avec les seules fèves du pays, particulièrement celles de la province de *Chan-tong*, & avec de la farine de riz & de bled, on compose à la Chine quantité de plats, qui ne se ressemblent ni au goût ni à la vue. Cette variété vient de celle des épices & des herbes fortes.

Les Chinois préfèrent la chair de porc à celle des autres animaux. C'est comme le fondement de tous leurs festins. Tout le monde nourrit des porcs & les engraisse. L'usage est d'en manger toute l'année. Ils sont infiniment de meilleur goût que ceux de l'Europe, & l'on aurait peine à trouver quelque chose de plus délicat qu'un jambon de la Chine. Mais les plus délicieux mets

des Ch
des fête
seaux. C
d'été, p
la musc

Les
les côtes
&c. Les
l'hirond
emploie
chent au
tille de
prennen
semble
les hiron
en est bl
elle devi
sur le v
leurs nie
pressés à
entières.
la forme
confit.

Les p
animaux
Camboy
ne convi
y sert au

des Chinois , & les plus recherchés dans les grandes fêtes, sont les nerfs de cerfs & les nids d'oiseaux. On fait sécher les nerfs de cerfs au soleil d'été, pour les conserver roulés dans le poivre & la muscade.

Chine.

Les nids se trouvent au long des rochers, sur les côtes de Tonkin, de Java, de la Cochinchine, &c. Les oiseaux qui les bâtissent, ressemblent à l'hirondelle par le plumage : on suppose qu'ils y emploient de petits poissons de mer, qu'ils attachent aux rochers avec un suc visqueux qui distille de leur bec. On prétend avoir observé qu'ils prennent aussi de l'écume de mer, pour lier ensemble les parties de ces petits édifices, comme les hirondelles y emploient de la boue. La matière en est blanche dans sa fraîcheur ; mais en séchant, elle devient solide, transparente, & tirant un peu sur le verd. Aussitôt que les petits ont quitté leurs nids, les habitans des côtes sont fort empressés à s'en saisir ; ils en chargent des barques entières. On ne peut mieux les comparer, pour la forme & la grandeur, qu'à l'écorce d'un citron confit.

Les pattes d'ours & les pieds de divers autres animaux, qu'on apporte tout salés de Siam, de Camboye & de Tartarie, sont des délicatesses qui ne conviennent qu'aux tables des Seigneurs. On y sert aussi toutes sortes de volailles, de lièvres,

 Chine.

de lapins , & les espèces de gibier qui se trouvent dans les autres pays. Quoique toutes ces provisions soient généralement moins chères dans les grandes villes de la Chine , que dans les plus fertiles contrées de l'Europe , les Chinois ne laissent pas d'aimer la chair de chien & de cheval , sans examiner si ces animaux sont morts de vieillesse ou de maladie. Ils ne font pas même difficulté de manger des chats , des rats , & d'autres créatures de cette sorte , qui se vendent publiquement dans les rues. C'est un spectacle assez amusant de voir tous les chiens d'une ville rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer , ou par l'odeur de ceux qu'on a déjà tués , fondre en corps sur les Bouchers , qui n'osent marcher sans être armés de longs bâtons ou de fouets , pour se défendre contre leurs attaques , & qui ferment soigneusement leurs boucheries pour se mettre à couvert.

Quoique la Chine produise du bled dans toutes ses parties , on y vit généralement de riz , sur-tout dans les provinces méridionales : on en fait même des petits pains qui ne demandent pas plus de vingt-quatre minutes pour cuire à la vapeur du pot , & qui se mangent fort mous. Les Européens les font un peu griller au feu ; ce qui les rend plus légers & très-délicieux. Dans la province de *Chan-tong* , on fait de froment une pâtisserie fort mince , qui n'est pas de mauvais goût , sur-tout

lorsqu'
rent
légu
grand
Europ
tres. C
le riz
Na
d'alim
qu'un
trent
gâteau
six po
lorsqu
prépar
& d'a
au ber
séchés
cette
confor
les M
mond
si déli
La liv
nulle
ceux d
du ch
son en
Voyag

lorsqu'elle est mêlée de certaines herbes qui excitent l'appétit. Outre les herbes communes, les légumes & les racines, les Chinois en ont un grand nombre d'autres qui ne sont pas connues en Europe, & qui l'emportent beaucoup sur les nôtres. C'est la principale nourriture du peuple avec le riz.

Navarette observe que les Chinois n'ont pas d'aliment plus commun ni à meilleur marché qu'une pâte de fèves qu'ils appellent *teu-feu* : ils tirent la farine de la fève, pour en faire de grands gâteaux en forme de fromages, qui ont cinq ou six pouces d'épaisseur. On y trouve peu de goût, lorsqu'on les mange crus; mais cuits à l'eau, & préparés avec certaines herbes, avec du poisson & d'autres mers, c'est un fort bon aliment; frits au beurre, ils sont excellens : on les mange aussi séchés & fumés, avec de la graisse de *carvi* ; & cette méthode est la meilleure. Il s'en fait une consommation incroyable. Depuis, l'Empereur & les Mandarins, jusqu'au dernier payfan, tout le monde est passionné pour le *teu-feu*, & le trouve si délicat, qu'il est souvent préféré aux poulets. La livre, qui est de plus de vingt onces, ne coûte nulle part plus d'un demi-sol. On prétend que ceux qui en usent ne ressentent aucune altération du changement d'air & de climat; & cette raison en rend l'usage encore plus commun pour les Voyageurs.

 Chine.

Quoique le thé soit la liqueur ordinaire de la Chine, on y boit aussi une sorte de vin, composé de riz, mais d'une espèce différente de celui qui se mange. Il y a diverses manières de le préparer. En voici une : on fait tremper le riz dans l'eau pendant vingt ou trente jours, avec d'autres ingrédients ; ensuite, le faisant bouillir jusqu'à dissolution, on le voit aussitôt fermenter & se couvrir d'une légère écume, qui ressemble assez à celle du vin nouveau ; sous cette écume est le vin pur, qu'on tire au clair dans des vaisseaux bien vernis : de la lie, on fait une espèce d'eau-de-vie, qui est quelquefois plus forte & plus inflammable que celle de l'Europe. Il s'en vend beaucoup au peuple. Celle dont les grands font usage, vient de certaines villes qui la font beaucoup meilleure.

Les Chinois ne connaissent point d'obligation plus importante que celle du mariage. Un père voit son honneur exposé à quelques taches, s'il ne marie point tous ses enfans. Un fils manque au premier de ses devoirs, s'il ne laisse pas de la postérité pour la propagation de sa famille. Quant un fils aîné n'aurait rien hérité de son père, il n'en serait pas moins obligé d'élever ses frères & de les marier. Il doit leur tenir lieu du père qu'ils ont perdu ; & si la famille venait à s'éteindre par leur faute, leurs ancêtres seraient privés des honneurs qu'ils ont à prétendre de leurs descen-

dans.
clinati
de leu
proche
ou les
sent à
être en
ornem
noises

Cet
basse co
les Lett
nent pl
reçoivent
s'adressé
& dema
de son
obligé
Les fille
fond res
son por
moins r

Les C
ne pas r
leur acc
femme e
un enfan
fils. Ce

dans. Sur ce principe, on ne consulte jamais l'inclination des enfans pour leur mariage. Le choix de leur femme appartient au père ou au plus proche parent, qui fait les conditions avec le père ou les parens de la fille. Ces conditions se réduisent à leur payer une certaine somme, qui doit être employée à l'achat des habits & des autres ornemens de la jeune mariée; car les filles Chinoises n'ont pas de fortune.

Chine.

Cet usage est commun entre les personnes de basse condition; mais les Grands, les Mandarins, les Lettrés, & généralement tous les riches, donnent plus pour le mariage d'une fille, qu'ils ne reçoivent de son mari. Un Chinois sans fortune s'adresse souvent aux Hôpitaux des Orphelins, & demande une fille dont il puisse faire la femme de son fils. Il épargne ainsi la somme qu'il serait obligé de donner pour s'en procurer une autre. Les filles Chinoises sont élevées dans le plus profond respect pour leurs belles-mères; & cette raison porte à croire qu'elles ne doivent pas être moins respectueuses pour leurs maris.

Les Chinois souhaitent avec tant de passion de ne pas mourir sans postérité, que si la nature ne leur accorde point d'enfans, ils feignent que leur femme est grosse, & vont demander secrètement un enfant à l'hôpital, qu'ils font passer pour leur fils. Ce petit étranger entre dans tous les droits

Chine.

des enfans légitimes , fait ses études sous le nom qu'il a reçu , & parvient aux degrés de Bachelier & de Docteur ; privilège refusé aux enfans qui sont pris ouvertement à l'hôpital.

Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle adoptent un fils de leur frère , ou quelqu'autre parent , quelquefois même un étranger , & donnent de l'argent pour obtenir cette faveur d'une autre famille. L'enfant adoptif est revêtu de tous les privilèges d'un fils légitime , prend le nom de celui qui l'adopte , & devient son héritier. S'il naît dans la suite un autre fils dans la même famille , l'enfant adoptif ne laisse pas d'entrer en partage de la succession. C'est dans la même vue qu'il est permis aux Chinois de prendre des Concubines , ou plutôt de secondes femmes , qui tiennent rang après l'épouse légitime. Cependant la loi n'accorde cette liberté que lorsque la première femme est parvenue à l'âge de quarante ans sans aucune marque de fécondité.

Comme les femmes ne paraissent jamais à la vue des hommes , le mariage d'une fille ne se conclut que par le crédit de ses parens , ou par le ministère de quelques vieilles femmes qui en font leur profession. Les familles engagent ces vieilles négociatrices à faire un rapport avantageux de la beauté , de l'esprit & des talens de leurs filles. Mais on fait peu de fonds sur leur

témoignage
peu de

Le
met d
suivie
remen
père lu
renfern
loués l
en ple
sifres ,
tous le
domest
& ne d
épouse
est arriv
se hâtan
bonne c
quérois
referme
fille ave
la fonn
ché. Ma
ces acci
de sa ch
qu'à la
quatre r
en adres

rémoignage, & lorsqu'elles en imposent avec trop peu de retenue, elles sont punies très-sévèrement.

Chine.

Le jour marqué pour la noce, la jeune fille se met dans une chaise pompeusement ornée, & suivie de ceux qui portent sa dot. C'est ordinairement une certaine quantité de meubles que son père lui donne, avec ses habits nuptiaux, qui sont renfermés dans des caisses. Un cortège d'hommes loués l'accompagne le flambeau à la main, même en plein midi. Sa chaise est précédée par des fifres, des hautbois, des tambours, & suivie de tous les parens & des amis de sa famille. Un domestique de confiance garde la clef de la chaise, & ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse à la porte de sa maison. Aussitôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef du domestique, & se hâtant d'ouvrir la chaise, il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il arrive quelquefois qu'un mari mécontent de son partage, referme immédiatement la chaise, & renvoie la fille avec tout son cortège, aimant mieux perdre la somme qu'il a donnée, que de tenir son marché. Mais on prend des précautions qui rendent ces accidens fort rares. Lorsque la fille est sortie de sa chaise, elle marche devant son mari jusqu'à la salle d'assemblée, où elle commence par quatre révérences qu'elle adresse au *Tyen* : elle en adresse quatre autres aux parens de son mari ;

Chinc.

après quoi, elle est remise entre les mains des femmes de la fête, avec lesquelles elle passe le reste du jour en réjouissances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Navarétte rapporte plusieurs raisons de divorce, qui ne seraient pas admises dans nos Tribunaux.

1°. Une femme babillarde, qui se rend incommodé par ce défaut, est sujette à être répudiée, quoiqu'elle soit mariée depuis long-temps, & qu'elle ait donné plusieurs enfans à son mari.

2°. Une femme qui manque de soumission pour son beau-père & sa belle-mère. 3°. Une femme

qui déroberait quelque chose à son mari. 4°. La lèpre est une autre raison de divorce. 5°. La

stérilité. 6°. La jalousie. Je ne crois pas que ces causes de divorce donnent à nos femmes d'Eu-

rope une grande idée de la législation Chinoise, du moins par rapport à leur sexe. Elles la trou-

veront un peu dure, & elles n'auront pas tort. Mais enfin, si les Chinois punissent si sévèrement

le babil & la jalousie, c'est qu'une Nation silencieuse & calme ne peut souffrir ni qu'on l'étourdisse, ni qu'on la tourmente.

Le soir des noces, on conduit la jeune mariée dans l'appartement de son mari, où elle trouve,

sur une table, des ciseaux, du fil, du coron, & d'autres matières à ouvrages, pour lui faire con-

naître qu'elle doit aimer le travail & fuir l'oïveté.

Depu
le visage
même n
chambre
& les al
lui parler
aux couf
parce qu
capables d
qui sont
de cette r
avantage
femmes d
l'année, l
parens. C
leurs amuf

Lorsqu'
la déclarati
ancêtres, &
reufe déliv
retournent
& pour der

Dès le m
enfans le r
nom comm
grand-pere.
nutif, que
& qui est c

Depuis ce jour, jamais un beau-père ne revoit le visage de sa belle-fille. Quoiqu'il vive dans la même maison, il ne met jamais le pied dans sa chambre. Il se cache lorsqu'elle en sort. Les amis & les alliés de la famille, n'ont pas la liberté de lui parler sans témoins. Cette permission s'accorde aux cousins, lorsqu'ils sont plus jeunes qu'elle, parce qu'à leur âge on s'imagine qu'ils ne sont capables d'aucune hardiesse offensante. Mais ceux qui sont plus âgés n'obtiennent jamais une faveur de cette nature. On craindrait qu'ils ne prissent avantage de leur supériorité. Il est permis aux femmes de sortir quelquefois dans le cours de l'année, pour rendre visite à leurs plus proches parens. C'est à quoi se bornent leurs plaisirs & leurs amusemens.

Lorsqu'elles se croient grosses, elles vont faire la déclaration de leur état au temple de leurs ancêtres, & demander leur secours pour une heureuse délivrance. Après l'accouchement, elles retournent au même lieu, pour l'action de grace, & pour demander la conservation de leur fruit.

Dès le moment de la naissance, on donne aux enfans le nom de leur famille, c'est-à-dire, un nom commun à tous ceux qui descendent du même grand-pere. Un mois après, on y joint un diminutif, que les Chinois appellent un nom de lait, & qui est ordinairement celui d'une fleur, d'un

Chine.

Chine.

animal , ou de quelque autre créature. Au commencement de ses études , un enfant reçoit de son Maître un nouveau nom qu'il porte entre ses condisciples. Lorsqu'il est arrivé à l'âge viril , il en prend un autre , qu'il porte entre ses amis. C'est celui qu'il conserve , & qu'il signe ordinairement au-bas de ses lettres. Enfin , s'il parvient à quelque emploi considérable , il choisit un nom convenable à son rang , ou à son mérite ; & lorsqu'on parle de lui , la politesse ne permet plus qu'on lui en donne d'autre. Ce seroit une incivilité grossière de l'appeler de son nom de famille , à moins qu'on n'y fût autorisé par la supériorité du rang.

La piété filiale étant le principal fondement du gouvernement Chinois , les anciens sages de la Nation se persuadèrent que rien n'étoit plus capable d'inspirer aux enfans le respect & la soumission qu'ils doivent à leurs parens , pendant leur vie , que de voir rendre aux morts des témoignages continuels de la plus profonde vénération. C'est par cette raison que les Rituels prescrivent avec tant d'exactitude toutes les cérémonies qui regardent les morts , telles que l'usage en est établi dans la Religion dominante , qui est celle des Lettrés , ou des Sectateurs de Confucius. Les autres Sectes font profession de les pratiquer aussi ; mais avec un mélange de superstitions

stition
desc
N
lorsq
pren
que t
on p
comm
faire
d'ou
on m
pêche
famill
habits
lant s
retour
le cou
dans c
marqu
On
bâton
que l'a
à se re
temple
tablette
des mor
trônes
les ame
To

stitutions qu'on prendra soin de distinguer dans la description suivante.

Chine.

Navarette nous apprend que, suivant le Rituel, lorsqu'un homme approche de la mort, on le prend dans son lit, & on le couche à terre, afin que sa vie finisse où elle a commencé. De même, on place un enfant à terre aussitôt qu'il est né, comme chez les Juifs & d'autres Nations, pour faire connaître qu'il doit retourner dans le lieu d'où il est venu. Lorsque le malade est expiré, on met dans sa bouche un petit bâton, qui l'empêche de se fermer. Alors une personne de la famille monte au sommet de la maison, avec les habits du mort, qu'il étend dans l'air, en appelant son ame par son nom, & la conjurant de retourner; ensuite il revient auprès du cadavre & le couvre de ses habits. On le laisse trois jours dans cet état, pour attendre s'il donnera quelque marque de vie, avant qu'on le mette au cercueil.

On pense ensuite à faire une canne, ou un bâton d'appui, qui porte le nom de *Chung*, afin que l'ame ait quelque soutien qui puisse lui servir à se reposer. Ce bâton est suspendu dans quelque temple des morts. On fait aussi cette sorte de tablette, que les Missionnaires appellent *tablettes des morts*, & qui sont nommées par les Chinois, *trônes ou sièges de l'ame*; car ils supposent que les ames de leurs amis morts y font leur séjour,

Cline.

& qu'elles s'y nourrissent de la vapeur des alimens qu'on leur offre. Navarette assure qu'il a vérifié cette doctrine par la lecture de leurs Livres, & par leur propre témoignage. En troisième lieu, on met dans la bouche du mort une pièce de monnoie d'or ou d'argent, du riz, du froment, & quelques autres bagatelles. C'est dans cette vue qu'on la tient ouverte. Les personnes riches y mettent quelques perles. Toutes ces cérémonies sont prescrites dans le Rituel & dans le Livre nommé *Kay-ju*, qui est l'ouvrage de Confucius.

L'usage des Chinois, lorsque la maladie met un de leurs parens en danger, est d'appeler les Bonzes pour employer le secours de leurs prières. Ces Ministres publics de la Religion viennent avec de petits bassins, des sonnettes, & d'autres instrumens dont ils font assez de bruit pour hâter la mort du malade; mais ils prétendent, au contraire, que c'est un soulagement qu'ils lui procurent. Si la maladie augmente, ils assurent que l'ame est partie; & vers le soir, trois ou quatre d'entre eux courent par la ville avec un grand bassin, un tambour & une trompette, dans l'espérance de la rappeler. Ils s'arrêtent un peu en traversant les rues; ils font retentir leurs instrumens, & continuent leur marche. Navarette fut témoin plusieurs fois de cette pratique. Ils parcourent dans la même vue les champs voisins, en

chanta
entre
mouch
nant a
du mal
rapport
dans la
C'êt
tates, à
mes se
monde
mort à
dix-sept
d'affecti
coup,
pour le
Ce Prin
un ancie
parmi le
plus rare
approuv
qu'un V
procher
le plus t
qu'elle l
le voyag
eut le cor
cutter, e
expiré.

chantant, priant, sonnant de leurs instrumens entre les buissons. S'ils trouvent quelque grosse mouche, ils s'efforcent de la prendre; & retournant avec beaucoup de bruit & de joie au logis du malade, ils assurent que c'est son ame qu'ils rapportent. Navarette apprit qu'ils la lui mettent dans la bouche.

Chine.

C'était un usage assez commun parmi les Tartares, à la mort d'un homme, qu'une de ses femmes se pendit pour l'accompagner dans l'autre monde. En 1668, un Tartare de distinction étant mort à Pékin, une de ses Concubines, âgée de dix-sept ans, se disposait à lui donner cette preuve d'affection; mais ses parens, qui l'aimaient beaucoup, présentèrent une requête à l'Empereur, pour le supplier d'abolir une si odieuse coutume. Ce Prince ordonna qu'elle fût abandonnée, comme un ancien reste de barbarie. Elle était établie aussi parmi les Chinois; mais les exemples en étaient plus rares, & leur Philosophe ne l'avoit point approuvée. Cependant Navarette fut témoin qu'un Vice-Roi de Canton, sentant la mort approcher, pria celle de ses Concubines, qu'il aimait le plus tendrement, de se souvenir de l'affection qu'elle lui devait, & de ne pas l'abandonner dans le voyage qu'il allait entreprendre. Cette femme eut le courage de lui en donner sa parole, & de l'exécuter, en se pendant elle-même aussitôt qu'il fut expiré.

Chine.

Duhalde assure qu'on lave rarement les morts ; mais qu'après les avoir revêtus de leurs plus riches habits, & couverts des marques de leur dignité, on les place dans le cercueil qu'ils ont fait faire pendant leur vie. Leur inquiétude va si loin sur cet article, que s'ils n'avaient que dix pistoles au monde, ils les emploieraient à se procurer un cercueil plus de vingt ans avant le besoin. Ils le regardent comme le plus précieux meuble de leur maison. On a vu des enfans se louer ou se vendre, dans la seule vue d'amasser assez d'argent, pour acheter un cercueil à leur père. Il s'en fait d'un bois assez recherché, qui valent quelquefois jusqu'à cent ducats. On en trouve de toutes les grandeurs dans les boutiques. Les Mandarins exercent souvent leur charité, en distribuant quinze ou vingt cercueils au Peuple. Un Chinois qui meurt sans ce meuble, est brûlé comme un Tartare. Aussi célèbre-t-on par une fête l'heureux jour où l'on est parvenu à se procurer un cercueil. On l'expose à la vue pendant des années entières. On prend quelquefois plaisir à s'y placer. L'Empereur même a son cercueil dans le Palais. Les planches dont les cercueils sont composés, pour les personnes riches, ont un demi-pied d'épaisseur, & durent fort long-tems. Comme ils sont enduits de bitume & de poix du côté intérieur, & soigneusement vernis au dehors, il n'en fort point de

vap
dor
mo
proc
incr
Chi
Ron
T
O
& d
des
cong
pour
aux
& de
bour
com
ôter
sépar
les a
chose
serve
le join
famil
Le
qu'ils
l'espa
oblig

vapeur incommode. On en voit de richement dorés, avec divers ornemens de sculpture. En un mot, la dépense des personnes riches, pour se procurer un beau cercueil, est portée à un excès incroyable. Assurément on ne peut faire aux Chinois le reproche qu'Horace a dressait aux Romains : *Sepulchri immemor, struis domos.*

 Chine.

Tu bâtis des palais, sans penser au tombeau.

On y met un petit matelas, une courte-pointe & des oreillers. On n'oublie pas aussi d'y mettre des ciseaux, pour se couper les ongles. Avant la conquête des Tartares, on y mettait un peigne pour les cheveux. L'usage est de couper les ongles aux morts, lorsqu'ils ont rendu le dernier soupir, & de mettre ce qu'on en retranche dans de petites bourses aux quatre coins du cercueil. Ils regardent comme une cruauté d'ouvrir un corps, & d'en ôter le cœur & les entrailles, pour les enterrer séparément. Des os de morts entassés les uns sur les autres, comme en Europe, leur paraissent une chose monstrueuse; & tant qu'un cercueil conserve sa forme, ils se gardent scrupuleusement de le joindre dans une même fosse à ceux de la même famille.

Le *Tyau*, c'est-à-dire, les devoirs solennels qu'ils rendent aux morts, dure ordinairement l'espace de sept jours, à moins qu'on ne soit obligé, par quelque bonne raison, de les réduire

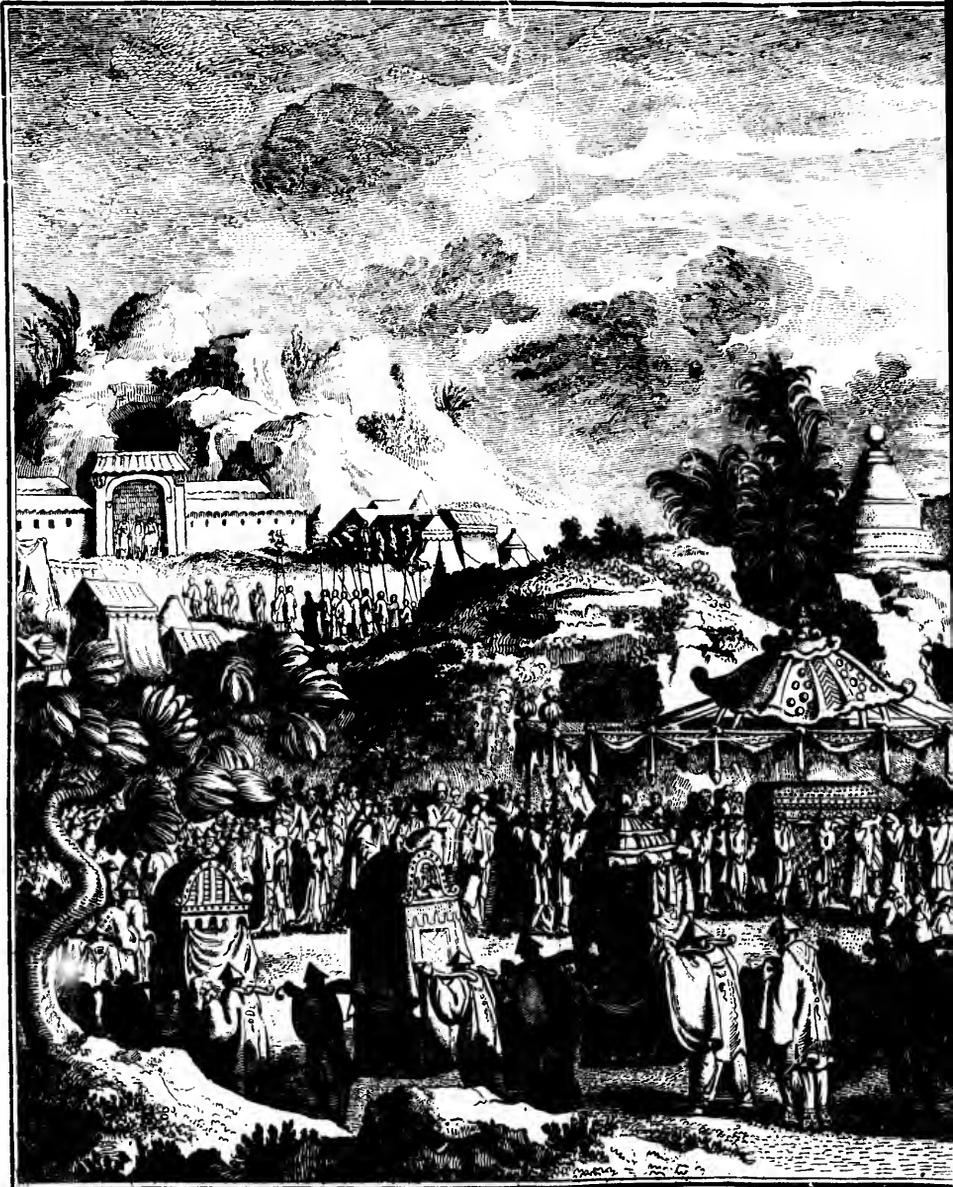
Chine.

à trois. C'est dans cet intervalle que les alliés & les amis d'une famille, après avoir été invités, viennent s'acquitter de ce qu'ils doivent à la mémoire du mort. Les plus proches parens ne s'éloignent pas de la maison. Le cercueil est exposé dans le principal appartement, qui est tendu d'étoffe noire, quelquefois entremêlée de bandes violettes, & d'autres ornemens de deuil. On place devant le cercueil une table sur laquelle est la statue du mort; on met au milieu de la chambre un plat de table, que les Bonzes brisent en pièces après quelques cérémonies, en assurant qu'ils ont ouvert au mort les portes du Ciel. Alors les lamentations commencent, & l'on ferme le cercueil avec une infinité de nouvelles cérémonies.

Ceux qui viennent faire les complimens de condoléance, saluent le mort en se prosternant, & frappent plusieurs fois la terre du front, vis-à-vis la table, sur laquelle ils mettent ensuite des flambeaux de cire & des parfums, que l'usage les oblige d'apporter. Les amis particuliers accompagnent cette formalité de soupirs & de larmes. Pendant qu'ils s'acquittent de ces devoirs, l'aîné des fils, suivi de ses frères, sort de dessous un rideau qui est à côté du cercueil; rampant à terre, & versant des larmes, dans un silence lugubre. On le complimente avec les mêmes cérémonies qu'on

E
allés &
invités ,
à la mé-
ne s'éloi-
t exposé
st tendu
e bandes
uil. On
laquelle
eu de la
s brisent
assurant
du Ciel.
on ferme
les céré-

mens de
sternant ,
t, vis-à-
uite des
usage les
accom-
larmes.
s, l'ainé
n rideau
erre, &
ore. On
es qu'on

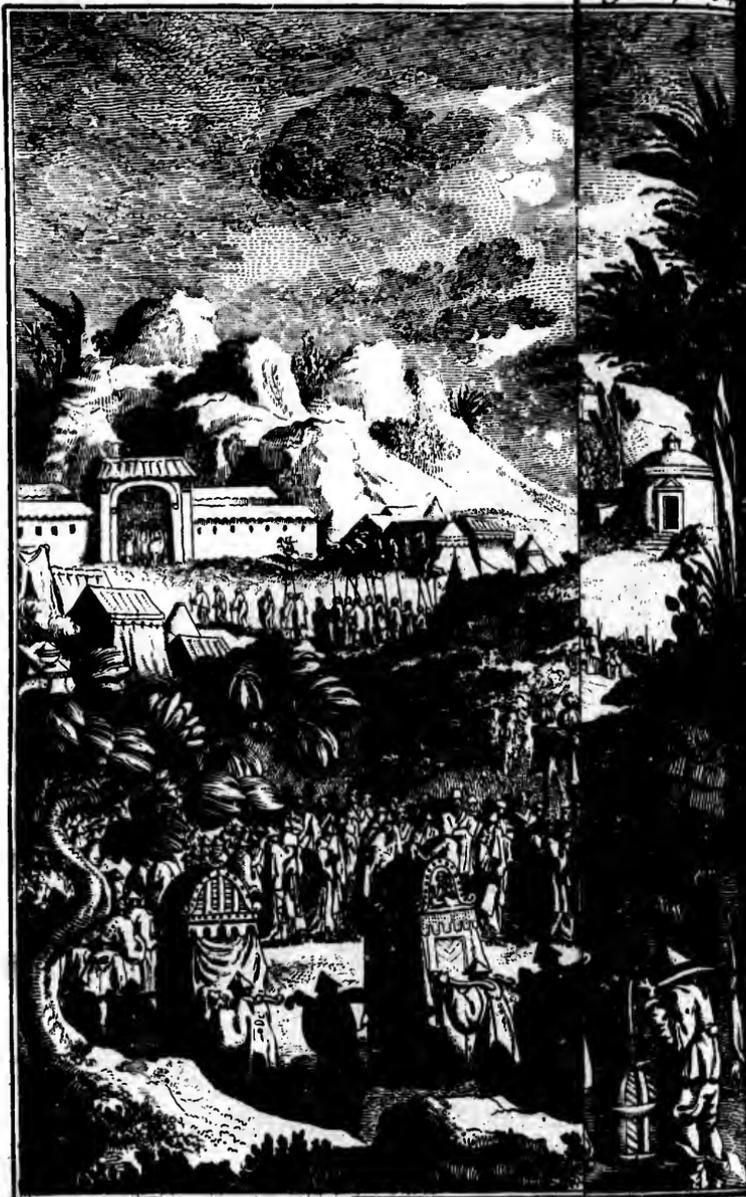


Bernard Duvet.

FUNÉRAILLES CHINOISES, tiré



LES CHINOISES, tirées de Duhalde.



Benard D'orez.

FU

vien
fem
jetta

L
se l
que
ass
neur
appa
fruit
Ceu
ville
ces b
gner
un c
visite
aussi
ainé
qu'il
envo

A
on
fami
à l'a
des f
ves,
qui
pagn

vient de faire devant le cercueil, tandis que les femmes, qui se tiennent cachées derrière le rideau, jettent par intervalles des cris lamentables.

 Chine.

Lorsque tous ces devoirs ont été remplis, on se lève, & quelque parent éloigné du mort, ou quelque ami, en habits de deuil, qui a reçu les assistans à leur arrivée, continue de faire les honneurs de la maison, & les conduit dans un autre appartement, où l'usage est de leur présenter des fruits secs, du thé & d'autres rafraîchissemens. Ceux qui demeurent à peu de distance de la ville, viennent s'acquitter en personné de toutes ces bienfécances. Ceux qui sont arrêtés par l'éloignement ou par quelque indisposition, envoient un domestique avec leurs présens & un billet de visite, qui contient leur excuse. L'usage oblige aussi les enfans du mort, ou du moins le fils aîné, de rendre visite pour visite; mais il suffit qu'ils se présentent à chaque porte, ou qu'ils envoient un billet par les mains d'un domestique.

Aussitôt que le jour de l'enterrement est fixé, on en donne avis aux parens & aux amis de la famille, qui ne doivent pas manquer de se rendre à l'assemblée. Le convoi funèbre commence par des figures de carton, qui représentent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux, &c. & qui sont portées par des hommes. D'autres compagnies succèdent, marchant deux à deux, les

Chine.

uns avec des étendards, des banderoles & des caffolettes remplies de parfums; d'autres avec des instrumens de musique, sur lesquels ils jouent des airs lugubres. Dans quelques Provinces, le portrait du mort s'élève au milieu du convoi, avec son nom & ses titres écrits en gros caractères d'or. Il est suivi du cercueil, sous un dais de soie violette, en forme de dôme, avec des touffes de soie blanche & de riches broderies aux quatre coins. La machine qui soutient le cercueil, est portée par des hommes, dont le nombre monte quelquefois jusqu'à soixante-quatre. L'aîné des fils, à la tête de ses frères & de leurs enfans, suit à pied, couvert d'un sac de chanvre, & s'appuyant sur un bâton, le corps penché, comme s'il était prêt à succomber à la douleur. Il est suivi des parens & des amis, tous en habits de deuil, & d'un grand nombre de chaifes couvertes d'étoffe blanche, où sont les femmes & les filles du mort, qui percent l'air de leurs cris.

Les tombeaux Chinois sont hors des villes, la plupart sur quelque éminence. On y plante ordinairement des pins ou des ciprès, qui les environnent de leur ombre. Chaque ville offre, à quelque distance, des villages, des hameaux & des maisons dispersées, qui sont presque toujours accompagnées de petits bois, & de quantité de petites collines couvertes d'arbres & entourées

de m
dont
L
form
Cep
Ils s
avec
prin
couvr
haute
vrent
darins
magni
on pla
amas
viron
qu'on
n'y pé
espèces
marbre
vases &
bre. De
quantit
Soldats
meaux,
ses attr
la vénér
dit-on,

de murs, qui sont autant de différens cimetières, dont la vue n'est pas sans agrément.

Chine.

Les tombeaux ne se ressemblent point par la forme, dans les différentes Provinces de l'Empire. Cependant la plupart représentent un fer à cheval. Ils sont assez bien bâtis, & blanchis proprement, avec les noms de chaque famille, gravés sur la principale pierre. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de terre, à six ou sept pieds de hauteur, en forme de pyramide; d'autres le couvrent de brique: mais les tombeaux des Mandarins & des autres Grands, sont ordinairement magnifiques. On bâtit une voûte, sous laquelle on place le cercueil. On élève, au-dessus, un amas de terre de la forme d'un bonnet, haut d'environ douze pieds, sur huit ou dix de diamètre, qu'on couvre de mortier, pour empêcher que l'eau n'y pénètre, & qu'on entoure d'arbres de plusieurs espèces. On élève auprès une longue table de marbre blanc, où l'on place une cassette, deux vases & deux chandeliers, qui sont aussi de marbre. Des deux côtés, on range sur plusieurs lignes, quantité de figures d'Officiers, d'Eunuques, de Soldats, de lions, de chevaux de selle, de chameaux, de tortues & d'autres animaux, en diverses attitudes, qui expriment de la douleur & de la vénération. Les Sculpteurs Chinois excellent, dit-on, dans l'expression des sentimens. A quel-

Chine.

ques pas du tombeau, on trouve des tables, dans différentes salles, bâties exprès pour la cérémonie de l'enterrement, où les domestiques préparent un festin, tandis que l'assemblée est occupée des devoirs funèbres. Les sépultures des Seigneurs ont plusieurs appartemens, où les parens & les amis passent un ou deux mois après l'inhumation du corps, pour renouveler chaque jour leurs gémissemens avec les fils du mort.

En arrivant au lieu de la sépulture, ils font un sacrifice à l'Esprit qui y préside, pour implorer sa protection en faveur de son nouvel hôte. Après les funérailles, on offre, pendant plusieurs mois devant l'image du mort, & devant sa tablette, de la chair, du riz, des légumes, des fruits, des potages & d'autres alimens, dans l'opinion que l'ame en fait sa nourriture. Cette cérémonie se renouvelle un certain nombre de fois chaque mois & chaque jour.

Ils viennent quelquefois de fort loin, pour examiner le cadavre de leurs parens ou de leurs amis. Ils observent particulièrement la couleur des os, pour découvrir si leur mort est naturelle ou violente. Mais la loi veut qu'il y ait un Mandarin présent à l'ouverture du cercueil. Les Tribunaux ont des Officiers qui sont chargés de cette inspection. L'avidité des richesses fait quelquefois ouvrir les tombeaux, pour enlever les bijoux & les habits

qui s
qui e
La
être
ment
on ne
Mand
un M
des a
à sa c
sons,
ples e
de tro
fance
pour le
lesquel
assistan
plus ou
ces pra
que le
Van-ko
des Eta
& les a
voyager
inquiétu
à sa vie
il refusa
dre les an

qui s'y trouvent renfermés. Mais c'est un crime qui est puni sévèrement.

Chine.

La durée ordinaire du deuil, pour un père, doit être de trois ans; mais cet espace est ordinairement réduit à vingt-sept mois, pendant lesquels on ne peut exercer aucun office public. Alors un Mandarin est obligé de quitter son gouvernement; un Ministre d'Etat, de renoncer à l'administration des affaires, pour vivre dans la retraite & se livrer à sa douleur. L'Empereur, pour de bonnes raisons, peut accorder une dispense; mais les exemples en sont très-rares. On prétend que l'usage de trois ans de deuil est fondé sur la reconnoissance qu'un fils doit à son père & à sa mère, pour les trois premières années de sa vie, pendant lesquelles il a eu continuellement besoin de leur assistance. Le deuil, pour les autres parens, est plus ou moins long, suivant le degré du sang; & ces pratiques s'observent avec tant de scrupule, que leurs annales ont immortalisé la piété de *Van-kong*, Roi de *Tsin*, qui, ayant été chassé des Etats de *Hyen-kong*, son père, par la violence & les artifices de sa belle-mère, prit le parti de voyager dans diverses Régions, pour soulager son inquiétude, & se garantir des pièges qu'on tendait à sa vie. Apprenant ensuite la mort de son père, il refusa pendant le temps de son deuil, de prendre les armes pour se mettre en possession du trône,

quoiqu'il y fût invité par la plus grande partie de
 Chine. ses Sujets.

La couleur du deuil est le blanc, pour les Prin-
 ces comme pour les plus vils Artisans. Dans un deuil
 complet, le bonnet, la veste, la robe, les bas &
 les bottes doivent être blancs. Mais pendant le
 premier mois qui suit la mort d'un père ou d'une
 mère, l'habit des enfans est un sac de chanvre
 d'un rouge éclatant, qui ne diffère pas, pour la
 qualité, des sacs de marchandises. Leur ceinture
 est une corde lâche. Leur bonnet, dont la figure
 est fort bizarre, est aussi de toile de chanvre. Cette
 négligence & cet air de mélancolie, passent pour
 des marques d'une profonde douleur.

Il est permis aux Chinois de garder, aussi long-
 temps qu'ils le souhaitent, les cadavres dans leurs
 maisons, sans que les Magistrats aient le pouvoir
 de les faire enterrer. Ainsi, pour faire éclater le
 respect & la tendresse qu'ils doivent à leur père,
 ils gardent quelquefois son corps pendant trois ou
 quatre ans. Leur siège, pendant cet espace de tems,
 est un tabouret revêtu de serge blanche, & leur lit
 une natte de roseaux, près du cercueil. Ils se
 retranchent l'usage du vin, & de certains alimens;
 ils se dispensent d'assister aux fêtes; ils ne fréquen-
 tent point les assemblées publiques. S'ils sont
 obligés de sortir de la ville, ce qui n'arrive guères
 qu'après un certain temps, leur chaise est couverte

de blan
 soit inl
 corps de
 ferait pe
 ches qu
 son nom
 bres de
 distincti
 vince, e
 de leur
 de l'Emp
 villes, il

Outre
 l'usage a
 cérémon
 mière s'e
 que fam
 sonnes q
 au Printe
 a vu mor
 Alors les
 vées. Ma
 membres
 naissent p
 préférence
 quelques
 place.

On vo

de blanc ; cependant il faut enfin que le cadavre soit inhumé. Un fils qui négligerait de placer le corps de son père dans le tombeau de ses ancêtres , serait perdu de réputation , sur-tout entre ses proches qui refuseraient , après sa mort , de placer son nom dans la salle destinée aux honneurs funèbres de sa famille. Les personnes riches ou de distinction , qui meurent éloignées de leur Province , exigent que le corps soit transporté au lieu de leur naissance. Mais sans un ordre particulier de l'Empereur , qui leur permette de traverser les villes , ils doivent passer hors des murs.

Chine.

Outre les devoirs du deuil & des funérailles ; l'usage assujettit les familles Chinoises à deux autres cérémonies qui regardent leurs ancêtres. La première s'exécute dans le *Tse-tang* , salle que chaque famille bâtit dans cette vue. Toutes les personnes qui se touchent par le sang , s'y assemblent au Printems , & quelquefois en Automne. On en a vu monter le nombre jusqu'à sept ou huit mille. Alors les distinctions du rang ne sont point observées. Mandarins , Artisans , Laboureurs , tous les membres d'une famille se mêlent & se reconnaissent pour parens. C'est à l'âge seul que la préférence est accordée. Le plus vieux , qui est quelquefois le plus pauvre , occupe la première place.

On voit dans la salle , une longue table placée

Chine.

près du mur, sur une élévation où l'on monte par quelques degrés. Là, sont exposées les statues des ancêtres les plus distingués, ou du moins leurs noms. Ceux des hommes, des femmes & des enfans de la même famille, paroissent sur des tables ou de petites planches, rangées des deux côtés, avec leur âge, la qualité, leur emploi & le jour de leur mort.

Les plus riches de la famille préparent un festin. On charge plusieurs tables de toutes sortes de mets, de riz, de fruits, de parfums, de vin & de flambeaux de cire. Les cérémonies qui s'observent dans cette fête, sont à-peu-près les mêmes que celles des enfans, à l'égard de leur père, lorsqu'ils approchent de lui pendant sa vie.

La seconde cérémonie se pratique du moins une fois l'année, au tombeau même des ancêtres. Comme il est ordinairement situé dans les montagnes, tous les descendans d'une même famille, hommes, femmes & enfans, s'y rassemblent. Si c'est au mois d'Avril, ils commencent par nettoyer les sépulchres, en ôtant les herbes & les buissons que la terre y a produits. Alors ils expriment leur vénération, leur reconnoissance & leur douleur avec les mêmes formalités que le jour de la mort : ensuite ils placent, sur les tombes, du vin & des vivres ; après quoi ils ne pensent plus qu'à se bien traiter eux-mêmes.

CABINET DE FEUILLAGE
ou les Chinois font les Festins des Morts



et Drevet.

Dub
malgré
à la vie
les voix
dangere
qu'on n
D'ailleu
les deux
parti de
par un
grandeu
assez na
réf. schiff
plicité &
bres qui
détachen

Quoic
pompe &
non-seule
l'exige m
que les vo
ces qu'on
à représen
Quans, c
taires, q
l'exemple
cessions &
qu'un *Ch*

Duhalde observe à l'égard des Chinois, que, malgré l'opinion qui les fait croire plus attachés à la vie, que la plupart des autres Peuples, on les voit néanmoins assez tranquilles dans les plus dangereuses maladies, & qu'ils souhaitent même qu'on ne leur déguise pas l'approche de la mort. D'ailleurs, il s'en trouve un grand nombre dans les deux sexes, qui prennent volontairement le parti de mourir, dans un transport de colère, ou par un mouvement de jalousie, de désespoir, de grandeur d'ame, &c. Cette disposition au suicide, assez naturelle dans une Nation flegmatique & réfléchissante, est encore entretenue par la multiplicité & le retour fréquent des cérémonies funèbres qui accourument à l'idée de la mort, & au détachement de la vie.

Chine.

Quoique les loix de la Chine aient banni la pompe & le luxe dans le cours de la vie privée, non-seulement il est permis d'en user, mais on l'exige même dans les occasions publiques, telles que les voyages, les visites, les fêtes & les audiences qu'on obtient de l'Empereur. On aurait peine à représenter l'air de grandeur avec lequel les *Quans*, c'est-à-dire, les Officiers civils & militaires, que nous avons nommés Mandarins, à l'exemple des Portugais, paraissent dans les Processions & dans les autres occasions d'éclat. Lorsqu'un *Chi-fu*, Magistrat civil, qui n'est qu'un

Chine.

Mandarin du cinquième ordre , sort de sa maison ; les Officiers de son Tribunal marchent en ordre de deux côtés de chaque rue. Les uns portent devant lui un parasol de soie ; d'autres frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre , avertissant le Peuple à haute voix de rendre les respects qu'il doit à leur maître ; d'autres portent de grands fouets ; d'autres de grands bâtons blancs ou des chaînes de fer. La vue de tous ces instrumens fait trembler les habitans d'une ville. Dès que le *Chi-fu* paraît , tous les passans ne pensent qu'à lui témoigner leur vénération , non en le saluant , car il n'y a point de salutation qui ne passât pour une familiarité criminelle ; mais en s'écartant du chemin , en se tenant debout , les pieds ferrés & les bras pendans. Ils demeurent immobiles dans cette posture , jusqu'à ce que le Mandarin ait passé.

Lorsque le *Tsong-tu* ou le Vice-Roi se montre dans la ville , il est toujours accompagné de cent hommes au moins , qui occupent quelquefois toute la rue. La marche commence par deux Timbaliers , qui battent continuellement , pour avertir le Peuple. Ils sont suivis de huit hommes , qui portent des enseignes sur lesquelles on lit , en gros caractères les titres du Mandarin. Quatorze autres Enseignes qui succèdent , représentent les symboles de son emploi , tels que le dragon ,

dragon
& d'a
enfu
qu'ils
lités p
lettres
qui p
l'autre
parasol
Gardes
armés
soie ;
les uns
soit en
serpent ;
longues
compagn
tranchant
miers : u
pointues
une fort l
Mandarin
de son ap
d'oies à le
tenir le P
dorées , en
d'Officiers
des fouets
Tome

dragon , le tigre , le *Fong-wang* , la tortue volante & d'autres animaux ailés. Six Officiers viennent ensuite avec des planches en forme de pelles , qu'ils tiennent élevées , & sur lesquelles les qualités particulières du Mandarin sont inscrites en lettres d'or , suivent deux autres Officiers ; l'un , qui porte un triple parasol de soie jaune ; l'autre , chargé de l'étui qui sert à renfermer le parasol : deux Archers à cheval , qui conduisent les Gardes ; le Corps des Gardes , sur quatre lignes , armés de lances *Scyres* , & parés de rubans de soie ; deux autres files d'hommes armés , dont les uns portent des masses , soit à longs marches , soit en forme de main , soit de fer , en forme de serpent ; & les autres de grands marteaux , ou de longues haches en forme de croissant : une seconde compagnie de Gardes , les uns armés de haches tranchantes ; d'autres de lances , comme les premiers : un corps de Soldats avec des hallebardes pointues , d'arcs & de flèches ; deux Porteurs avec une fort belle cassette , qui contient les sceaux du Mandarin ; deux Timbaliers , pour donner avis de son approche ; deux Officiers avec des plumes d'oies à leur bonnet , armés de cannes , pour contenir le Peuple ; deux Massiers , avec des masses dorées , en forme de dragons ; un grand nombre d'Officiers de Justice , dont quelques-uns portent des fouets ; d'autres , des gaulles plates , pour

 Chine.

Chine.

donner la bastonnade ; d'autres , des chaînes & des coutelas , ou parés d'écharpes de soie : enfin, deux Porte-Etendards & le Capitaine-Général du cortège. Le Vice-Roi paraît enfin dans une grande chaise dorée , portée par huit hommes , environnée de Pages & de Valets-de-pied. Il a près de sa personne un Officier , qui porte un grand parasol de la forme d'un écran. De quantité de Gardes qui le suivent , les uns sont armés de masses *polièdres* , & d'autres de sabres à longues poignées ; ensuite viennent plusieurs Enseignes , avec un grand nombre de domestiques , à cheval , dont chacun porte quelque chose pour l'usage du Mandarin , comme un second bonnet dans un étui , par précaution pour le changement de temps. Si c'est dans les ténèbres qu'il doit sortir , on porte de grandes & belles lanternes , sur lesquelles on lit ses titres & ses qualités , pour inspirer à tous les Spectateurs les sentimens de respect qui lui sont dus , & pour faire arrêter les passans , ou lever ceux qui sont assis.

Le *Quan* militaire n'affecte pas moins de grandeur dans toutes ses marches. Elles se font ordinairement à cheval. Les harnois chinois sont d'une somptuosité extraordinaire ; les mors & les étriers sont d'or ou d'argent ; la selle est fort riche , & les rênes de gros satin cizelé , larges de deux doigts. Du haut de l'estornac , il lui pend

deu
en
doré
gran
d'au
dom
toile
Co
perfo
publi
cre q
dans
plu
ont l'u
n'ont
Europ
ordre
Chine
leur ré
voyager
gnifiqu
bre d'an
S'ils vo
précède
des éten
une cha
hommes

deux grandes tresses de poil rouge, telles qu'il en porte à son bonnet, attachées à des anneaux dorés ou argentés. Le cortège est composé d'un grand nombre d'hommes à cheval, les uns devant, d'autres derrière lui, sans y comprendre leurs domestiques qui sont vêtus de satin noir ou de toile peinte, suivant la qualité de leur maître.

Chine.

Ce ne sont pas seulement les Princes & les personnes du plus haut rang qui paraissent en public avec cette majesté. Un homme de médiocre qualité ne sort dans les rues qu'à cheval; ou dans un palanquin bien fermé, avec une suite de plusieurs domestiques à pied. Les dames Tartares ont l'usage des calèches à deux roues, mais elles n'ont point celui des carrosses; au lieu qu'en Europe, on voyage avec peu de provisions, sans ordre & sans éclat, l'usage des Mandarins, à la Chine, est de ne s'éloigner jamais du lieu de leur résidence, sans beaucoup d'appareil. S'ils voyagent par eau, leur barque est toujours magnifique, & fait voile à la tête d'un grand nombre d'autres, qui portent les gens de leur suite. S'ils vont par terre, outre les domestiques qui précèdent & qui suivent, avec des épieux & des étendards, ils ont, pour leur propre personne, une chaise portée par des mules ou par huit hommes, & plusieurs chevaux de main, pour

Chine.

faire alternativement usage de ces commodités ; suivant leur goût & la disposition du temps.

Les Chinois affectent aussi beaucoup de pompe dans leurs réjouissances publiques , sur-tout dans deux fêtes qui se célèbrent avec une dépense extraordinaire. La première est celle du commencement de l'année , & l'autre , celle des lanternes. Par le commencement de l'année , ils entendent la fin du douzième mois , & vingt jours de la première lune de l'année suivante ; ce qui forme proprement le temps de leurs vacances : alors cessent toutes sortes d'affaires ; on se fait des présens mutuels ; toutes les postes sont arrêtées , & les Tribunaux fermés dans toute l'étendue de l'Empire. Cette fête porte le nom de *Clôture des Sceaux* , parce que les petits coffres où l'on renferme les sceaux de chaque Tribunal , sont alors fermés avec beaucoup de cérémonie. Ces vacances durent un mois entier , & sont une saison de joie , sur-tout pendant les derniers jours de la dernière année , qui se célèbrent fort solennellement. Les Mandarins inférieurs rendent des devoirs à leurs Supérieurs , les enfans à leur père , les domestiques à leurs maîtres , &c. C'est ce qui s'appelle , en langue Chinoise , prendre congé de l'année. Le soir , toute la famille s'assemble & se réjouit dans un grand festin.

On observe que dans quelques cantons , les

perfo
point
d'aill
instan
tout l
& qu
mond
se réj
& les
extrao
toute
se pare
ses am
Comé
se sou
pérités.

La f
de la p
née dan
fances
qu'au
de l'Em
& dans
rivières
rentes
à leurs
personn
francs e

personnes d'une même famille ne recevraient point un étranger, quelque liaison qu'ils eussent d'ailleurs avec lui, dans la crainte qu'au premier instant où la nouvelle lune paraît, il n'enlevât tout le bonheur qu'elle peut apporter à la maison, & qu'il ne l'emportât dans la sienne. Tout le monde se tient renfermé ce jour-là, & ne veut se réjouir qu'avec sa famille. Mais le lendemain & les jours suivans, on fait éclater une joie extraordinaire. Les boutiques sont fermées dans toute la ville; on ne pense qu'au plaisir. Chacun se pare de ses meilleurs habits, & visite ses parens, ses amis & ses protecteurs. On représente des Comédies, l'on se traite les uns les autres, & l'on se souhaite mutuellement toutes sortes de prospérités.

La fête de lanternes tombe au quinzième jour de la première lune. Toute la Chine est illuminée dans ce jour; on la croirait en feu. Les réjouissances commencent le 13 au soir, & durent jusqu'au soir du 16 ou du 17. Tous les habitans de l'Empire, riches & pauvres, à la campagne & dans les villes, sur les côtes de mer & sur les rivières, allument des lanternes peintes de différentes couleurs, & les suspendent dans leurs cours, à leurs fenêtres & dans leurs appartemens. Les personnes riches emploient plus de deux cens francs en lanternes. Les grands Mandarins, les

Chine.

Vice-Rois & l'Empereur même, y mettent trois ou quatre mille livres. Toutes les portes sont ouvertes le soir, & le peuple a la liberté d'entrer dans les Tribunaux des Mandarins, qui sont splendidement ornés.

Ces lanternes sont fort grandes ; on en voit à six faces. Le bois en est verni, & relevé par des dorures. Les faces, ou les panneaux sont d'une belle étoffe de soie transparente, sur laquelle on a peint des fleurs, des arbres, & des figures d'hommes, qui, étant disposées avec beaucoup d'art, reçoivent une apparence de vie, du grand nombre de lampes & de chandelles dont les lanternes sont éclairées ; d'autres sont rondes, d'une corne bleue & transparente, qui plaît beaucoup à la vue. Le sommet est orné de sculpture, & de chaque coin pendent des banderoles de satin, de diverses couleurs.

Mais rien ne donne tant d'éclat à la fête, que les feux d'artifice qui s'exécutent dans toutes les parties de la ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art. Cependant le récit d'un feu d'artifice que l'Empereur Kang-hi donna pour amusement à toute sa Cour, & dont les Missionnaires du Palais furent témoins, ne nous offre pas, à beaucoup près, l'idée d'un talent en ce genre, supérieur à ceux des Artificiers Européens.

On commença par mettre le feu à six cylindres

plantés
retomb
en plu
forte c
poteaux
accomp
on lisai
couleur
douzain
piliers.
lumières
Enfin, l
de la ma
flammes
long, s
flamme
& à dive
buées de
un prodig
lanternes
place. C
De temp
endroits
pes de ra
de vignes.
lumières
formèrent
d'artifice
& mieux

plantés en terre, d'où il s'éleva des flammes, qui retombèrent d'environ douze pieds de hauteur, en pluie d'or ou de feu. Ce prélude fut suivi d'une sorte de chariot à bombes, soutenu par deux poteaux d'où il sortit une autre pluie de feu, accompagnée de plusieurs lanternes, sur lesquelles on lisait diverses sentences, en gros caractères, couleur de soufre enflammé, & d'une demi-douzaine de chandeliers à branches, en forme de piliers. Dans un instant, cette abondance de lumières changea la nuit en un jour fort éclatant. Enfin, l'Empereur mit lui-même le feu au corps de la machine, qui se couvrit tout-d'un-coup de flammes dans un espace de quatre-vingt pieds de long, sur quarante ou cinquante de largeur. La flamme s'étant communiquée à plusieurs piliers, & à diverses figures de papier, qui étaient distribuées de toutes parts, on vit s'élever dans l'air un prodigieux nombre de fusées, & quantité de lanternes & de branches s'allumer dans toute la place. Ce spectacle dura près d'une demi-heure. De temps en temps on voyait paraître en plusieurs endroits des flammes bleuâtres en forme de grappes de raisin, qui pendaient d'un cabinet couvert de vignes. Ces figures à demi-sombres, jointes aux lumières qui brillaient comme autant d'étoiles, formèrent un spectacle très-agréable. Les feux d'artifice de Torié, sont beaucoup plus imposans & mieux entendus.

 Chine.

Chine.

On observe dans ces fêtes une cérémonie fort remarquable. Dans la plupart des maisons, les chefs de famille écrivent en gros caractères, sur une feuille de papier rouge ou sur une tablette vernie, les mots suivans : *Tyen-ti*, *san-hyay*, *van-lin*, *chin-tsay*; c'est-à-dire, au vrai Gouverneur du Ciel, de la Terre, des trois limites, & des dix mille intelligences. Ce papier est renfermé dans un cadre de bois ou de carton. A la Cour, on le place sur une table, sur laquelle on met du bled, du pain, de la viande, ou quelque autre offrande de cette nature. Ensuite on se prosterne à terre, & l'on offre des petits bâtons parfumés.

L'opinion commune sur l'origine de cette fête, est qu'elle fut établie peu de temps après la fondation de l'Empire, par un Mandarin, qui, ayant perdu sa fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher, mais inutilement, avec des flambeaux & des lanternes, accompagné d'une foule de peuple dont il s'était fait aimer par sa vertu. Mais les Lettrés donnent une autre origine à la fête des lanternes. Ils prétendent que l'Empereur *Kye*, dernier Monarque de la famille de *Hya*, se plaignant de la division des nuits & des jours, qui rend une partie de la vie inutile au plaisir, fit bâtir un Palais sans fenêtres, où il rassembla un certain nombre de personnes des

deux sexes pour en faire une dévotion d'adoration de dieux, qui d'...

Les Chinois est le plus a la vertu d' & une long ces trois bi on s'assemb terrasses, o amis. Les h lieu d'assem élevés.

La magn ouvrages pu villes, des les salles de triomphe, & les autres

On comp de la grand l'Empire fut commence à les fondemen plusieurs vai pierres. Elle Il fut défend

deux sexes, qui étaient toujours nues ; & que pour en bannir les ténèbres, il y établit une illumination continuelle de flambeaux & de lanternes, qui donna naissance à cette fête.

Chine.

Les Chinois supposent que le nombre de neuf est le plus excellent de tous les nombres, & qu'il a la vertu de conférer des honneurs, des richesses, & une longue vie : c'est dans l'espérance d'obtenir ces trois biens, que le neuvième jour de la lune on s'assemble dans les villes, sur les tours & les terrasses, où l'on se réjouit avec ses parens & ses amis. Les habitans de la campagne prennent, pour lieu d'assemblée, les montagnes & d'autres lieux élevés.

La magnificence des Chinois éclate dans leurs ouvrages publics, tels que les fortifications des villes, des forts & des châteaux, les Temples, les salles de leurs ancêtres, les tours, les arcs de triomphe, les ponts, les chemins, les canaux, & les autres monumens.

On compte environ trois mille tours le long de la grande muraille. Le tiers des habitans de l'Empire fut employé à la bâtir. Comme elle commence à la mer, on fut obligé, pour en jeter les fondemens de ce côté-là, de couler à fond plusieurs vaisseaux chargés de fer & de grosses pierres. Elle fut élevée avec un art merveilleux. Il fut défendu aux ouvriers, sous peine de mort,

de laisser la moindre ouverture entre les pierres.
 Chine. Delà vient que ce fameux ouvrage se conserve
 aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti.

Le plus fameux édifice est celui de Nankin , qui se nomme la *Grande-Tour* , ou la *Tour de Porcelaine* , dans le Temple de *Pau-ghen-tse*. C'est un octogone d'environ quarante pieds de diamètre ; de sorte que la largeur de chaque face est de quinze pieds. Elle est environnée d'un mur de la même forme , qui est à deux toises & demie de l'édifice. Le premier toit qui est de tuiles vernies , semble sortir du corps de la tour , & forme au-dessous une fort belle galerie. Les étages sont au nombre de neuf , dont chacun est orné d'une corniche , trois pieds au-dessus des fenêtres , & d'un toit semblable à celui de la galerie , excepté qu'il ne peut être si saillant , parce qu'il n'a point de mur pour le soutenir. Le mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur , sur huit pieds & demi de hauteur. Il est revêtu de porcelaine. La pluie & la poussière ont un peu altéré sa couleur ; mais on distingue encore que c'est de la porcelaine , quoique de la grosse espèce. Des briques ne se seraient pas si bien conservées depuis trois cens ans.

L'escalier intérieur est petit , peu commode & extrêmement haut. Les étages sont séparés entre eux par d'épaises solives , qui se croisent pour

soutenir
 fond orn
 les pein
 Comte ,
 Les mur
 petites r
 bas-relief
 hauteur ,
 haut que
 compté c
 d'environ
 de cent c
 du perron
 de degrés
 cette tour
 de-chauffé
 Le som
 belles par
 vant du p
 toit de plu
 même haut
 en spirale ,
 de sorte qu
 pour une e
 extraordina
 dorée. Cer
 Tour de Por
 & le plus m

soutenir le plancher , & qui forment un plan-
fond orné d'une grande variété de peintures ; si
les peintures Chinoises , remarque le Père le
Comte , sont capables d'orner un appartement.
Les murs des étages supérieurs sont remplis de
petites niches , qui contiennent des figures en
bas-reliefs. Tous les étages sont de la même
hauteur , à l'exception du premier , qui est plus
haut que tous les autres. Le Père le Comte ayant
compté cent quatre-vingt-dix degrés , chacun
d'environ dix pouces , la hauteur totale doit être
de cent cinquante-huit pieds. Si l'on y joint celle
du perron , celle du neuvième étage , qui n'a pas
de degrés , & celle du toit , on peut donner à
cette tour environ deux cens pieds depuis le rez-
de-chauffée.

 Chine.

Le sommet de tout l'ouvrage est une des plus
belles parties. C'est un fort gros mât , qui , s'éle-
vant du plancher de l'étage huitième , passe le
toit de plus de trente pieds. Il est entouré , à la
même hauteur , d'un gros cercle de fer , qui règne
en spirale , avec des distances de plusieurs pieds ;
de sorte que dans l'éloignement on le prendrait
pour une espèce de cône creux d'une grandeur
extraordinaire. Il est terminé par une grosse boule
dorée. Cet édifice , que les Chinois appellent la
Tour de Porcelaine , est l'ouvrage le plus solide
& le plus magnifique de tout l'Orient.

Chine.

La Chine est remplie de ces Temples, que les Européens ont nommés Pagodes, & qui sont consacrés à quelque Divinité fabuleuse. Les plus célèbres sont bâtis sur des montagnes stériles; mais les canaux, qui ont été ouverts à grands frais, pour conduire l'eau des hauteurs dans les réservoirs, les jardins, les bosquets, & les grottes qu'on a pratiquées dans les rochers contre l'excès de la chaleur, rendent ces solitudes extrêmement agréables. L'édifice consiste, moitié en portiques, pavés de grandes pierres quarrées & polies; moitié en salles & en pavillons, qui forment les coins des cours, & qui communiquent l'une à l'autre par de longues galeries, ornées de statues en pierre, & quelquefois en marbre.

Les arcs de triomphe sont fort médiocres; mais à une certaine distance, ils forment un spectacle qui a quelque chose de noble & d'agréable, dans les rues où ils sont placés. On compte plus d'onze cens de ces monumens, élevés à l'honneur des Princes, des hommes & des femmes illustres, & des personnes renommées pour leur sçavoir & leur vertu. Il n'y a point de ville qui n'ait les siens.

Entre les édifices publics, on peut nommer les salles bâties à l'honneur des Ancêtres, les Bibliothèques, & les Palais des Princes & des Mandarins. Les Bibliothèques, au nombre de deux cent

soixant
ne mar

Mai
les Hô
que bât
plus de
particul
ptuaires
Grands
Père le
Mandar
s'étant t
que les
la crain
dre le p
jugée. L
d'une ex
rendre c
d'ouvrag
La ma
élever un
on pose
étant de
plus de c
ordinaire
dans plus
maisons
chauffée,

soixante-douze , ont été bâties à grands frais , & ne manquent ni de livres , ni d'ornemens.

Chine.

Mais la plus grande partie des Palais , sur-tout les Hôtels des *Quans* , ou des Mandarins , quoique bâties aux dépens de l'Empereur , n'ont guères plus de magnificence que les maisons des simples particuliers. L'Empire Chinois a des loix somptuaires , qui restreignent également le luxe des Grands & des Petits. Pendant le séjour que le Père le Comte fit à Pékin , un des principaux Mandarins , qu'il prit même pour un Prince , s'étant fait bâtir une maison un peu plus belle que les autres , fut accusé devant l'Empereur ; & la crainte du pétil qui le menaçait , lui fit prendre le parti de l'abattre avant que l'affaire fût jugée. Les maisons du commun des habitans sont d'une extrême simplicité ; on ne cherche qu'à les rendre commodes. Celles des riches sont ornées d'ouvrages de vernis , de sculptures & de dorures.

La manière de les bâtir est de commencer par élever un certain nombre de piliers , sur lesquels on pose le toit. Tous les édifices de la Chine étant de bois ; il est rare que les fondemens aient plus de deux pieds de profondeur. Les murs sont ordinairement de brique ou d'argile , quoique dans plusieurs cantons on les fasse de bois. Ces maisons consistent généralement dans un rez-de-chaussée , à l'exception de celles des Marchands ,

Chine. qui ont un second étage , nommé *Lew* , dont ils font leur magasin.

La beauté des maisons consiste dans l'épaisseur des solives & des piliers , dans l'excellence du bois , & dans les ouvrages de sculpture , qui font l'ornement des portes. Il n'y a point d'autre escalier que les degrés d'entrée ; car chaque maison est toujours un peu élevée au-dessus du niveau de la terre. Mais au long de la façade , on pratique une galerie de six ou sept pieds de largeur , bordée de belles pierres de taille.

Le Peuple emploie , pour la construction des murs , une sorte de briques qui ne sont pas cuites au feu , excepté pour la façade , qui est toujours composée de briques cuites. Dans quelques Provinces , les maisons ne sont que d'argile détrempeée ; dans d'autres , ce sont des claies de bois , revêtues de terre ou de mortier : mais les murs des personnes de distinction sont de briques pilées , dont toutes les parties sont rejointes à l'aide d'un mastic , & reçoivent toutes sortes d'embellissemens de sculpture. Dans les villages , sur-tout de quelques Provinces , les maisons sont généralement de terre. Les toits sont composés de roseaux appliqués sur des solives ou des lattes.

Les Palais des Princes & des principaux Mandarins , comme ceux des personnes opulentes , sont étonnans par leur étendue ; & la multitude

de leurs
ce qui
& de la
cinq cor
aîles ne
mens po
trois port
grande ,
lions en
première
balustrade
ou noir. I
tour , d'o
de musique
du jour ,
sa maison

La pren
où ceux
quelque fa
d'entrer. I
bâtimens q
du Tribuna
trois autres
temps où l
bunal. Cel
pour les pe
une autre c
grande salle

de leurs cours & de leurs appartemens, compense ce qui leur manque du côté de la magnificence & de la beauté. Ils sont composés de quatre ou cinq cours, séparées par autant d'édifices. Les aîles ne contiennent que des offices & des logemens pour les domestiques. Chaque façade a trois portes, dont celle du milieu, qui est la plus grande, offre des deux côtés plusieurs figures de lions en marbre. Devant la grande porte de la première cour, est une place environnée d'une balustrade, qui est revêtue d'un beau vernis rouge ou noir. Les deux côtés sont flanqués d'une petite tour, d'où les tambours & d'autres instrumens de musique se font entendre à différentes heures du jour, sur-tout lorsque le Mandarin sort de sa maison, ou qu'il monte sur son Tribunal.

La première cour est une grande esplanade, où ceux qui ont quelque demande à faire, & quelque faveur à prétendre, obtiennent la liberté d'entrer. Les deux aîles sont composées de petits bâtimens qui servent de bureaux pour les Officiers du Tribunal. Au fond de la cour se présentent trois autres portes, qui ne s'ouvrent que dans le temps où le Mandarin doit monter sur son Tribunal. Celle du milieu est uniquement réservée pour les personnes de distinction. On passe dans une autre cour, dont le fond offre d'abord une grande salle, où le Mandarin administre la justice.

 Chine.

Chine.

Cette salle est suivie de deux autres , qui lui servent à recevoir les visites.

On trouve ensuite une troisième cour , où se présente une salle beaucoup plus belle que celle des Audiences publiques. C'est le lieu où les amis particuliers du Mandarin sont introduits. Les édifices qui l'environnent , sont habités par les domestiques. Au-delà de cette salle , est une autre cour qui contient les appartemens des femmes & des enfans du Mandarin , & qui n'a qu'une grande porte où nul homme n'ose pénétrer. Cette partie du Palais est propre & commode. On y voit des jardins , des bosquets , des pièces d'eau , & tout ce qui peut plaire à la vue.

Les Chinois n'ont pas , comme les Européens , la curiosité d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maisons. On n'y voit point de tapisseries , de glaces , ni de dorures. Comme les Mandarins tiennent leurs Palais de l'Empereur , & qu'il leur arrive souvent de se les voir ôter , ils ne font jamais de dépense extraordinaire pour les meubles. D'ailleurs , les visites ne se recevant que dans la grande salle , qui est sur le devant de la maison , il n'est pas surprenant que les ornemens soient négligés dans les appartemens intérieurs , où ils seraient entièrement inutiles , parce qu'ils n'y seraient jamais vus des Etrangers.

Les lits sont d'une beauté singulière , sur-tout

dans

dans l
bois et
de scu
rideaux
font pl
figures
pour le
pêcher
dans les
ploie , p
ces , d'
fort épa

Dans
de brique
nombre
On y joi
terre , d
maison ,
la fumée.
font prati
extérieur.
parfaitem
maison ,
comme en
dans une
de hamak

Le ma
repos du s

Tome

dans les maisons des Grands. Toute la partie de bois est peinte, dorée & relevée par des ouvrages de sculpture. Dans les provinces du Nord, les rideaux sont de double fatin pendant l'hiver. Ils sont en place en été aux taffetas blancs à fleurs & à figures, ou à la plus belle gaze, qui est assez claire pour le passage de l'air, & assez serrée pour empêcher celui des cousins, insectes fort communs dans les provinces méridionales. Le Peuple emploie, pour s'en défendre, des étoffes fort minces, d'une sorte de chanvre. Les matelas sont fort épais, & garnis de coton.

Chiac.

Dans les provinces du Nord, on fait des alcoves de brique, de différentes grandeurs, suivant le nombre des personnes qui composent une famille. On y joint un petit poêle pour le charbon de terre, dont la chaleur se répand dans toute la maison, avec une espèce d'entonnoir qui reçoit la fumée. Les poêles des personnes de distinction sont pratiqués dans le mur, & s'allument du côté extérieur. Ainsi, la chaleur se communique si parfaitement au lit, & à toutes les parties d'une maison, qu'on n'a pas besoin de lits de plume, comme en Europe. Ceux qui craignent de coucher dans une alcove de brique, suspendent une sorte de hamak, composé de cordes, ou de rattan.

Le matin, on enlève tout ce qui a servi au repos du sommeil, & l'on met dans les chambres

Chine.

des tapis & des nattes, pour s'y asseoir pendant le jour. Comme il n'y a point de cheminées, rien n'est si commode pour toute une famille, qui s'occupe ainsi de son travail, sans ressentir le moindre froid, & sans être obligée de recourir aux pelisses. Les gens du commun préparent leurs alimens, & font chauffer leur vin ou leur thé à l'ouverture du poêle. Ces alcoves, ces lits sont assez grands dans les hôtelleries, pour servir à plusieurs Voyageurs ensemble.

L'attention du gouvernement Chinois, comme celle des anciens Romains, s'étend aux grandes routes de l'Empire, & ne néglige rien pour les rendre sûres, belles & commodes. Une infinité d'hommes sont continuellement employés à les rendre unies, & souvent à les paver, sur-tout dans les provinces méridionales, où les chevaux & les chariots ne sont point en usage. La plupart sont fort larges & si bien sablées, qu'elles se sèchent aussitôt qu'il a cessé de pleuvoir. Les Chinois ont ouvert des chemins par-dessus les plus hautes montagnes, en perçant des rochers, en aplaniissant les sommets, & remplissant de profondes vallées. Dans quelques Provinces, les grandes routes sont autant de promenades, bordées de grands arbres, & quelquefois de murs, hauts de sept ou huit pieds, pour empêcher les Voyageurs de passer à cheval dans les terres, avec des ouvertures qui conduisent aux villages.

Sur e
ces, de
pied. L
pelés de
par des
aussi des
offrent,
geurs; m
passer la
jouissent
charitable
saison, du
l'hiver, un
infuser du
grandes &
dans les ch
& si mal e
A chaqu
se nomme
des Mand
l'ordre de l
Sur les g
distances, u
pour les se
pour signal
composées
quarrée: ell
hauteur de

Sur ces routes , on trouve , à certaines distances , des lieux de repos pour ceux qui voyagent à pied. La plupart des Mandarins ; qui sont rappelés de leurs emplois , cherchent à se distinguer par des ouvrages de cette nature. On rencontre aussi des Temples & des Couvens de Bonzes , qui offrent , pendant le jour , une retraite aux Voyageurs ; mais on obtient rarement la permission d'y passer la nuit , à la réserve des Mandarins qui jouissent de ce privilège. Il se trouve des personnes charitables qui font distribuer , pendant la belle saison , du thé aux pauvres Voyageurs , & pendant l'hiver , une sorte d'eau composée , où l'on a fait infuser du gingembre. Les hôtelleries sont fort grandes & fort belles sur les grandes routes ; mais , dans les chemins détournés , rien n'est si misérable & si mal entendu.

A chaque poste , on rencontre une maison qui se nomme *Rong-quan* , établie pour la réception des Mandarins , & de ceux qui voyagent , par l'ordre de l'Empereur.

Sur les grands chemins , on trouve , à de justes distances , une sorte de tours , avec des guérites pour les sentinelles , & des étendards qu'on lève pour signal dans le cas d'alarme. Ces tours sont composées de terre détrempée ; leur forme est carrée : elles ont des embrasures de biais , à la hauteur de huit pieds. Dans quelques provinces ,

on y place, au sommet, des cloches de fer; mais celles qui sont sur la route de Pékin n'ont ni guérites ni creneaux. Les loix, ordonnent qu'il y ait sur toutes les grandes routes des tours de cette espèce, de cinq en cinq lis, c'est-à-dire, à chaque demi-lieue, une grande & une petite alternativement, avec une garde de Soldats, continuellement sous les armes pour observer ce qui se passe aux environs, & prévenir toutes sortes de désordres. On les répare soigneusement, lorsqu'elles tombent en ruine; & si le nombre des Soldats n'est pas suffisant, les habitans sont obligés d'y suppléer.

Outre les chemins de terre, la Chine est remplie de commodités pour les voyages & les transports par eau. Les rivières navigables & les canaux y sont en fort grand nombre. On trouve au long des rivières, un sentier commode pour les gens de pied, & les canaux sont bordés d'un quai de pierre. Dans les cantons humides & marécageux, on a construit de longues chaussées pour la commodité des Voyageurs & de ceux qui tirent les barques. Il y a peu de provinces qui n'aient pas une grande rivière, ou un large canal qui lui sert de grand chemin d'eau; & la rive est souvent bordée, à la hauteur de dix ou douze pieds, de belles pierres quarrées, qu'on prendrait en quelques endroits pour du marbre gris, ou couleur

d'ardoise
ou vint
machin
les terr
D'es
couvert
Celle d
quarant
reur; q
leurs m
moins c
à propor
bâti; le
ment to
l'air.

Les p
côtés da
subdivisa
quent ai
Ils form
sent les
sont d'un
geurs &
en a cre
pluie, q
plaines.

Rien
grand ca

d'ardoise. Ces bordures étant quelquefois de vingt ou vingt-cinq pieds, on a besoin de quantité de machines pour élever l'eau & la faire entrer dans les terres.

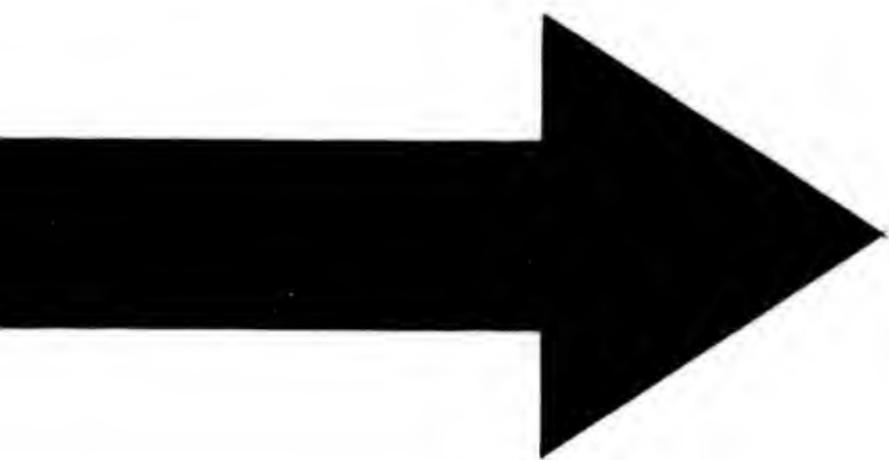
Chine.

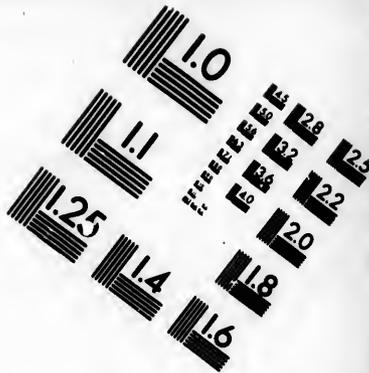
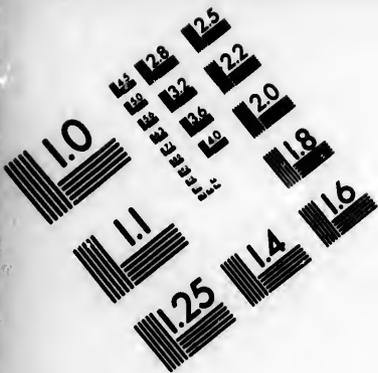
D'espace en espace, les grands canaux sont couverts de ponts, à trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-six & jusqu'à quarante-cinq pieds de largeur, avec tant de hauteur; que les barques passent dessous sans exposer leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur, & diminuent à proportion. Le sommet de chaque arche est bien bâti; le jambage est si étroit, que dans l'éloignement toutes les arches paraissent suspendues en l'air.

Les principaux canaux se déchargent des deux côtés dans un grand nombre de petits, qui, se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent ainsi à la plûpart des villes & des bourgs. Ils forment des étangs & de petits lacs, qui arrosent les plaines voisines. Outre ces canaux, qui sont d'une commodité extrême pour les Voyageurs & les Négocians, l'industrie des Chinois en a creusé d'autres pour rassembler les eaux de pluie, qui servent à faire croître le riz dans les plaines.

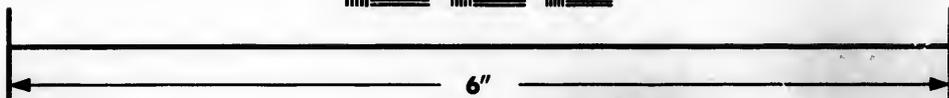
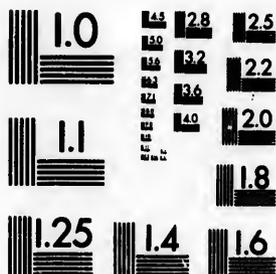
Rien ne peut être comparé en ce genre au grand canal qui porte le nom de *Yun-lyang-ho*.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

10
11.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

Chine.

c'est-à-dire , canal pour le transport des marchandises ; ou *Yun-hò* , canal royal. Il traverse tout l'Empire , du Nord au Sud. On a commencé à le former par la jonction de plusieurs rivières ; mais dans les lieux où les rivières manquent , on n'a pas laissé de le continuer en suivant les niveaux , comme dans les provinces de *Pe-che-li* , de *Quan-tong* & de *Kyang-nan* , où les montagnes , les carrières & les rochers n'étaient pas en assez grand nombre pour causer de l'embarras aux ouvriers ; il n'a pas moins de cent soixante lieues de longueur dans ces trois provinces.

Ce fameux canal , dont le nom revient si souvent dans les relations des Voyageurs , commence à la ville de *Tyen-tsing-wey* , dans *Pe-che-li* , qui est située sur la rivière de *Pay* ou de *Pe-ho*. Après avoir traversé les provinces de *Pe-che-li* & de *Chang-tong* , il entre dans celle de *Kyang-nan* , où il se joint au *Whang-hò* , ou à la rivière jaune. On continue de naviguer pendant deux jours sur cette rivière , d'où l'on entre dans une autre ; ensuite le canal recommence , & conduit à la ville de *Whay-ngan-fu* ; de-là , passant par quantité de villes , il se rend à *Yang-cheu-fu* , un des plus fameux ports de l'Empire. Un peu plus loin , il entre dans la grande rivière de *Yang-tse-kyang* , à une journée de *Nankin*. La navigation continue par cette rivière jusqu'au lac de *Po-yang* ,

dans la
pour en
remont
douze
dans la
barque

Ainsi
on peut
jusqu'au
à-dire ,
autre in
traverse
se dispe
prendre
quang ;
eaux , p
Kyang-f
kyang. U
navigati
pour fai
rives , on
qu'on n
gneusem

Ce gr
veilles de
pereur C
Ko-blav
fondateu

dans la province de *Kyang-si*. On traverse ce lac pour entrer dans la rivière de *Kan-kyang*, qu'on remonte jusqu'à *Nan-ngan-fu*. Ensuite on fait douze lieues par terre jusqu'à *Nan-kyang-fu*, dans la province de *Quang-tong*, où l'on se rembarque sur une rivière pour se rendre à *Canton*.

Chine.

Ainsi, par le moyen des rivières & des canaux, on peut voyager fort commodément de Pékin jusqu'aux dernières extrémités de l'Empire, c'est-à-dire, l'espace d'environ six cens lieues, sans autre interruption qu'une journée de marche pour traverser la montagne *Mey-lin*; encore peut-on se dispenser de quitter sa barque, si l'on veut prendre par les provinces de *Quang-si* & de *Hu-quang*; ce qui n'est pas difficile dans les grandes eaux, parce que les rivières de *Hu-quang* & de *Kyang-si* se rendent au Nord dans le *Yang-tse-kyang*. Une brassée & demie d'eau suffit pour cette navigation; mais lorsque les eaux s'enflent assez pour faire craindre qu'elles ne surmontent leurs rives, on ouvre, en divers endroits, des tranchées qu'on ne manque point ensuite de fermer soigneusement.

Ce grand ouvrage, qui passé pour une des merveilles de l'Empire Chinois, fut exécuté par l'Empereur *Chi-tsu* ou *Hu-per-lye*, qui était le fameux *Ko-blay-kan*, petit-fils de *Gengiskan*, & fondateur de la vingtième Dynastie des *Yeuns*.

 Chine.

Ce Prince, ayant conquis toute la Chine, après s'être déjà rendu maître de la Tartarie occidentale, résolut de fixer sa résidence à Pékin, comme au centre de ses vastes domaines. Mais les provinces du Nord n'étant pas capables de fournir assez de provisions & de commodités pour la subsistance de ses nombreuses armées & de sa Cour, il fit construire un grand nombre de vaisseaux & de longues barques, pour en faire apporter des provinces maritimes. L'expérience lui fit connaître le danger de cette méthode. Une partie de ses vaisseaux périsaient par la tempête; d'autres étaient arrêtés par les calmes. Enfin, pour remédier à ces deux inconvéniens, il prit le parti de faire creuser un canal; entreprise merveilleuse, où la dépense répondit à la difficulté de l'ouvrage & à la multitude innombrable des ouvriers.

Le Père le Comte observe que dans quelques endroits où la disposition du terrain n'a pas permis de former une communication entre deux canaux, on ne laisse pas de faire passer les barques de l'un à l'autre, quoiqu'il y ait plus de quinze pieds de hauteur à surmonter. A l'extrémité du canal supérieur, on a construit un double glacis, ou un talus de pierre de taille. Lorsque la barque arrive dans le canal inférieur, au lieu qui répond à cet ouvrage, elle est élevée, avec le secours des cabestans, jusqu'au sommet du premier glacis,

d'où for
glacis d
dre de
L'auteur
ques CH
gues &
pas par
suspendu
cis. Cep
le moins
précauti
ne veule
lier avec
d'un bou
écluses d
Impériale
tes, ne
ni garant
glacis da
Ning-po
route, so
leur qu'il
pour sout
Au lon
à la fin d
de-garde
une corre
La nuit,

d'où son propre poids la fait glisser par le second glacié dans le canal supérieur. On la fait descendre de même du canal supérieur dans l'autre. L'auteur a peine à comprendre comment les barques Chinoises, qui sont ordinairement fort longues & très-pesamment chargées, ne se brisent pas par le milieu, lorsqu'elles se trouvent comme suspendues en l'air sur l'angle aigu des deux glaciés. Cependant il n'apprit jamais qu'il fût arrivé le moindre accident par cette voie; & l'unique précaution que prennent les Négocians, lorsqu'ils ne veulent pas quitter leur bord, est de se faire lier avec une corde, pour éviter d'être secoués d'un bout à l'autre. On ne trouve point de ces écluses dans le grand canal, parce que les barques Impériales, qui sont aussi grandes que nos frégates, ne pourraient être élevées à force de bras, ni garanties des accidens. On rencontre un double glacié dans le canal qui est entre *Chau-king-su* & *Ning-po-su*. Les barques qu'on emploie dans cette route, sont construites en forme de gondoles, & leur quille est d'un bois assez dur & assez épais pour soutenir tout le poids du bâtiment.

Au long des routes d'eau, on trouve par-tout, à la fin de chaque lieue, un *Tang*, ou un corps-de-garde de dix ou cinq Soldats, qui entretiennent une correspondance continuelle par des signaux. La nuit, ils tirent une petite pièce de canon;

 Chine.

 Chine.

pendant le jour, ils s'entr'avertissent par une fumée de feuilles & de branches de pin, qu'ils brûlent dans trois petites étuves, en forme de pyramides ouvertes par le sommet.

Les Chinois ne sont pas moins magnifiques dans leurs quais & leurs ponts, que dans leurs canaux. On ne saurait voir sans étonnement la longueur des quais & la grandeur des pierres dont ils sont bordés. Les ponts, comme on l'a déjà remarqué, sont admirables par leur hauteur & par leur construction. Comme le nombre en est fort grand, ils forment une perspective fort noble & fort agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne.

On voit à la Chine des ponts d'une seule arche, à demi-circulaire, & bâtie de pierres cintrées, longues de cinq ou six pieds, sur cinq ou six pouces d'épaisseur; quelques-unes sont poligones. D'autres ponts ont, au lieu d'arches, trois ou quatre grandes pierres placées, comme des planches, sur des piliers ou des jambages. Ces pierres ont quelquefois jusqu'à dix-huit pieds de long. On voit un grand nombre de ces derniers ponts sur le grand canal. Il n'est pas difficile de faire comprendre la méthode Chinoise dans ces édifices. Après avoir achevé les côtés des arches, ils prennent des pierres de quatre ou cinq pieds de longueur, & larges d'un demi-pied, qu'ils placent

altern
vant
ment
de l'an
C'est p
jamais
Cor
seule a
pieds d
& qu'i
la rive
divisé
de trois
moins c
mais to
compos
Les p
modité
me les
sont cap
de soute
le passag
Le nom
ties de l
dépense
au publi
Plusie
beauté. C

alternativement de bout & en travers, en observant que la situation des dernières soit exactement horizontale. Ainsi, l'épaisseur du sommet de l'arche n'est que celle d'une de ces pierres. C'est peu de chose sans doute; mais il n'y passe jamais de voitures à roues.

Chine.

Comme le pont, sur-tout lorsqu'il est d'une seule arche, a quelquefois quarante ou cinquante pieds de largeur entre les deux côtés de l'arche, & qu'il est ordinairement beaucoup plus haut que la rive, on forme aux deux bouts un talus, divisé en petits degrés, dont chacun n'a pas plus de trois pieds de hauteur. Il s'en trouve néanmoins où les chevaux ne passeraient pas sans peine: mais tout l'ouvrage est généralement fort bien composé.

Les ponts qui ne sont faits que pour la commodité du passage, sont ordinairement bâtis comme les nôtres, avec de gros piliers de pierre, qui sont capables de rompre la force du courant, & de soutenir des arches si larges & si hautes, que le passage est aisé pour les plus grandes barques. Le nombre en est fort grand dans toutes les parties de la Chine. L'Empereur n'épargne point la dépense pour accorder des faveurs de cette nature au public.

Plusieurs de ces ponts sont distingués par leur beauté. Celui de *Lu-ko-kyau*, bâti sur le *Wen-ho*,

Chine.

ou la rivière bourbeuse, deux lieues & demie à l'Ouest de Pékin, était un des plus beaux qu'on eût jamais vus, avant qu'il eût été ruiné en partie par une inondation, au mois d'Août 1688. Il avait subsisté deux mille ans, suivant le témoignage des Chinois, sans avoir souffert la moindre altération. Toute sa masse était de marbre blanc, travaillé avec beaucoup d'art. Des deux côtés, il avait soixante-dix piliers, à la distance d'un pas l'un de l'autre, séparés par des panneaux de beau marbre, où l'on voyait des fleurs, des feuillages, des figures d'oiseaux & de plusieurs sortes d'animaux, fort délicatement gravées. L'entrée du côté de l'Est, offrait deux lions d'une taille extraordinaire sur des piédestaux de marbre, avec plusieurs autres petits lions en pierre, les uns montant sur le dos des grands, d'autres descendant, & d'autres rampant entre leurs jambes. Le côté de l'Ouest était orné de deux figures d'éléphants, travaillées avec beaucoup d'habileté, & placées aussi sur des piédestaux.

Mais la Chine a peu de ponts qui puissent être comparés à celui de *Fu-cheu-fu*, Capitale de la province de *Fo-kien*. La rivière, qui est large d'un mille & demi, forme de petites îles en se divisant en plusieurs bras. Toutes ces îles sont unies par des ponts, qui ont ensemble huit lis & soixante-dix brasses chinoises de longueur. Le

princip
blanch
ces arc
tits pil
à des
des pie
aux pie

Le p
autres;

qu'on
dans des
gueur
chinois
deux ce
à-dire,
leur des
longueu
n'est cor

Dans
des pont
thodes p
(tel est
sur la ro
Général
torrent q
profond
deux gro
pieds, sur

principal offre plus de cent arches, bâties de pierre blanche, avec des balustrades de chaque côté. Sur ces arches s'élèvent, de dix en dix pieds, de petits pilastres quarrés, dont les bases ressemblent à des barques creuses. Chaque pilastre soutient des pierres de traverse, qui servent de support aux pierres du rez-de-chaussée.

Chine.

Le pont de *Suen-chen-fu* l'emporte sur tous les autres; il est bâti à la pointe d'un bras de mer, qu'on ferait obligé, sans ce secours, de passer dans des barques avec beaucoup de danger. Sa longueur est de deux mille cinq cent vingt pieds chinois; sa largeur, de vingt. Il est supporté par deux cent cinquante-deux grosses pierres; c'est-à-dire, de chaque côté par cent vingt-six. La couleur des pierres est grise; l'épaisseur, égale à la longueur. Duhalde prétend que rien dans le monde n'est comparable à ce pont.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pu bâtir des ponts de pierre, ils ont inventé d'autres méthodes pour y suppléer. Le fameux pont de fer, (tel est le nom qu'on lui donne,) à *Quay-cheu*, sur la route de *Yun-nan*, est l'ouvrage d'un ancien Général Chinois. Sur les deux bords du *Pan-ho*, torrent qui a peu de largeur, mais qui est très-profond, on a construit une grande porte entre deux gros piliers de pierre, larges de six ou sept pieds, sur dix-sept ou dix-huit de hauteur. Des deux

Chine.

piliers de l'Est pendent quatre chaînes, attachées à de gros anneaux, qui vont aboutir aux deux piliers de l'Ouest, & qui, étant jointes par d'autres petites chaînes, ont quelque ressemblance avec un filet. On a placé, sur ce pont de chaînes, des planches fort épaisses, qu'on a trouvé le moyen de joindre ensemble pour en faire un plain-pied continu. Mais comme il reste quelque distance jusqu'aux portes & aux piliers, parce que les chaînes se courbent en arc, sur-tout lorsqu'elles sont chargées, on a remédié à ce défaut avec le secours d'un plancher, supporté par des tasseaux ou des consoles. Des deux côtés du plancher, on a dressé de petits pilastres de bois, qui soutiennent un toit de la même matière, dont les deux bouts portent sur les piliers de pierre des deux rives.

Kirker parle d'un pont, dans la province de *Chen-fi*, qui porte le nom de *Pont volant*. Il est composé d'une seule arche, bâtie entre deux montagnes sur le *Wang-ho*, près de la ville de *Chongan*. Sa longueur est de six cens pieds, & sa hauteur de six cent cinquante au-dessus de la rivière.



Divific
cla

AVA
la Nati
faire d'a
des hab
Mission
lions. C
notre est

Le tri
de ving
cinquant
âges. Da
mencem
millions
deux fan
cent qua
quatre ho
compre
ciers de l
gédiés, l
& les Bon
ans, ni to
ou qui on

CHAPITRE VII.

Division de la Nation Chinoise en différentes classes. Commerce, Arts, Manufactures.

AVANT que de passer aux différens ordres de la Nation Chinoise, il ne sera pas inutile de faire d'abord quelques observations sur le nombre des habitans de ce grand Empire, que quelques Missionnaires font monter jusqu'à trois cent millions. C'est une erreur sans doute ; mais appuyons notre estimation sur des faits.

Le tribut qui se lève à la Chine depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante, est payé par plus de cinquante millions de Chinois, entre ces deux âges. Dans le dénombrement qui se fit au commencement du règne de Kang-hi, on trouve onze millions cinquante-deux mille huit cent soixante-deux familles, & cinquante-neuf millions sept cent quatre-vingt huit mille trois cent soixante-quatre hommes capables de porter les armes, sans comprendre dans ce nombre les Princes, les Officiers de la Cour, les Mandarins, les Soldats congédiés, les Lettrés, les Licenciés, les Docteurs & les Bonzes, ni les personnes au-dessous de vingt ans, ni tous ceux qui passent leur vie sur mer, ou qui ont leurs habitations sur les rivières. Il est

Chine.

Chine.

difficile de ne pas porter tous ces différens états à un nombre au moins égal ; ce qui donnerait cent vingt millions d'habitans , c'est-à-dire, plus que n'en contient l'Europe entière.

Le nombre des Bonzes monte seul à plus d'un million : on en compte à Pékin deux mille qui vivent dans le célibat, & trois cent cinquante mille dans les Temples, ou les Monastères établis par lettres-patentes de l'Empereur. On ne compte pas moins de quatre-vingt-dix mille Lettrés qui ne sont point engagés dans le mariage. Il est vrai que les guerres civiles & la conquête des Tartares ont détruit une quantité innombrable d'habitans ; mais la paix, qui n'a pas cessé de régner depuis, a réparé toutes ces pertes par une abondante multiplication.

Duhalde réduit toutes les classes à deux ordres principaux : celui de la Noblesse & celui du Peuple. Le premier, dit-il, comprend les Princes du sang, les Mandarins & les Lettrés ; le second, les Laboureurs, les Marchands & les Artisans. C'est cette division que nous suivrons.

La noblesse n'est pas héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignités attachées à quelques familles, par la disposition de l'Empereur, qui les accorde à ceux qu'il juge dignes de cet honneur. Les enfans d'un père illustre qui s'est élevé aux premiers postes de l'Empire, ont leur fortune

à

*L. Man
a. en ha
b. en ha*

et Orac.

MANDARINS, tirés de Nisuhof.

1. Mandarin Civil.

a. en habit d'Été.

b. en habit d'Hiver.

2. Mandarin Militaire.

c. Torture.

d. Chinois.



Deux.

stata
erait
plus

d'un
e qui
uante
tablis
mpre
s qui
st vrai
artares
bitans;
depuis,
e mul-

ordres
du Peu-
nces du
second,
artisans.

Chine,
quelques
ur, qui
et hon-
est élevé
fortune
à

à faire
inclina
rang d
viles fi
de son
de sa r
degrés.
espéran
conduit
qu'ils f
ment, l
la littéra
des fortu
fiastique
pêche p
l'Eglise.

Les tit
nent qu'
Prince ,
doivent
degrés d'
péens de
Vicomes
filles d'un
comme se
leur assign
dignité ;
Cependant

Tome

à faire; & s'ils manquent de talens, ou si leur inclination les porte au repos, ils tombent au rang du Peuple, obligés souvent d'exercer les plus viles fonctions. Cependant un fils succède au bien de son père; mais pour hériter de ses dignités & de sa réputation, il doit s'être élevé par les mêmes degrés. C'est ce qui leur fait attacher toutes leurs espérances à l'étude, comme la seule route qui conduise aux honneurs. Dans quelque condition qu'ils soient nés, ils sont sûrs de leur avancement, lorsqu'ils ont d'heureuses dispositions pour la littérature. Aussi voit-on naître continuellement des fortunes considérables, comme entre les Ecclésiastiques d'Italie, où la plus basse naissance n'empêche point d'aspirer aux premières dignités de l'Eglise.

Chine.

Les titres permanens de distinction n'appartiennent qu'à la famille régnante. Outre le rang de Prince, que tous les descendans de l'Empereur doivent à leur naissance, ils jouissent de cinq degrés d'honneur, qui répondent aux titres Européens de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes & de Barons. Ceux qui épousent les filles d'un Empereur, participent à ces distinctions, comme ses propres fils & leurs descendans. On leur assigne des revenus qui répondent à leur dignité; mais ils ne jouissent d'aucun pouvoir. Cependant la Chine a des Princes qui n'ont

Chine.

aucune alliance avec la maison Impériale. Tels sont les descendans des Dynasties précédentes, ou ceux dont les ancêtres ont acquis ce titre par les services qu'ils ont rendus à la patrie. Lorsque le Fondateur de la famille Tartare qui règne aujourd'hui, fut établi sur le trône, il accorda plusieurs titres d'honneur à ses frères, qui étaient en grand nombre, & qui avaient contribué par leur valeur, à la conquête d'un si grand Etat. Ce sont ceux que les Européens ont nommés *Régules*, ou Princes du premier, du second & du troisième rang. Le nouveau Monarque établit alors qu'entre les enfans de chaque Régule, il y en aurait toujours un qui succéderait à son père dans la même dignité.

La ceinture jaune est une distinction commune à tous les Princes du sang, de quelque rang qu'ils puissent être. Cependant ceux que leurs richesses ne mettent point en état d'entretenir un équipage convenable à leur naissance, affectent de cacher cette ceinture.

Quelque lustre qu'ils puissent tirer de leur naissance & de leurs dignités, ils vivent dans l'Etat sans pouvoir & sans crédit. On leur accorde un Palais, une Cour, avec des Officiers & un revenu digne de leur rang; mais ils ne jouissent d'aucune sorte d'autorité. Le Peuple ne laisse pas de les traiter avec beaucoup de respect.

Quoiqu
rations d
leur nom
de deux
se multip
de biens
ne pouva
plusieurs
les expose
faire mou

Vers la
tait dans
mille fam
étaient réd
brigands q
presqu'enti
ques partie
pèrent au
ceinture ja
mêler avec
pour descen
naires de la
quelque ten
qui avait é
Ce noble V
le cherchaie

L'usage a
légitime, tr

Quoiqu'on ne compte pas plus de cinq générations des Princes du sang depuis leur origine, leur nombre ne monte pas aujourd'hui à moins de deux mille. Ils se nuisent les uns aux autres en se multipliant, parce que la plûpart n'ont point de biens en fonds de terre, & que l'Empereur, ne pouvant leur accorder à tous des pensions, plusieurs vivent dans une extrême pauvreté, qui les expose au mépris. L'usage des Tartares est de faire mourir tous les Princes d'une race détrônée.

Chine.

Vers la fin de la Dynastie de Ming, on comptait dans la ville de *Kyang-cheu* plus de trois mille familles de cette race, dont quelques-unes étaient réduites à vivre de la charité d'autrui. Les brigands qui s'emparèrent de Pékin, extirpèrent presqu'entièrement cette race; ce qui a rendu quelques parties de la ville désertes. Ceux qui échappèrent au carnage, prirent le parti de quitter la ceinture jaune & de changer de nom, pour se mêler avec le Peuple. Mais on les connaît encore pour descendans du sang impérial. Les Missionnaires de la même ville en eurent un pendant quelque temps à leur service, dans une maison qui avait été bâtie par un autre de ces Princes. Ce noble Valet ayant découvert que les Tartares le cherchaient, prit la fuite & disparut.

L'usage accorde aux Princes, outre leur femme légitime, trois autres femmes, auxquelles l'Empe-

Chine.

reur donne des titres, & dont les noms sont enregistrés au Tribunal des Princes. Leurs enfans prennent séance après ceux des femmes légitimes, & sont plus respectés que les enfans des Concubines ordinaires. Les Princes ont aussi deux sortes de domestiques; les uns, qui sont proprement esclaves; les autres, Tartares, ou Chinois *tartarisés*, que l'Empereur leur accorde en plus ou moins grand nombre, suivant le dessein qu'il a de leur faire honneur. Ce sont les derniers qui composent l'équipage du *Régule*, & qui s'appellent vulgairement *les gens de sa porte*. Il se trouve entr'eux des Mandarins considérables, des Vice-Rois, & même des *Tsong-tus*, qui, sans être esclaves comme les premiers, ne sont pas moins soumis à leur maître, & passent au service de ses enfans, lorsqu'ils héritent de la dignité de leur père. Si le Prince est dégradé pendant sa vie, ou si sa dignité n'est pas conservée à ses enfans, cette sorte de domestiques passe à quelqu'autre Prince du sang, que l'Empereur élève à la dignité de *Régule*.

Les fonctions des Princes des cinq premiers ordres se réduisent à se trouver présens aux cérémonies publiques, & à paraître chaque matin au palais Impérial. Ils se retirent ensuite dans l'intérieur de leur palais, où toutes leurs affaires sont bornées au gouvernement de leur famille

& de
laisse p
autres,
une per
il leur
affaires
d'import
On m
été revê
provinces
arrive pre
résigner le
volontaire
2°. Ceux
d'obtenir l
se procurer
titres d'ho
visiter les
conséquent
les étudian
jusqu'à qua
par l'usage.
La plus
du Philoso
ancienne d
vée en dro
ans. Elle c
célèbre, qu

& de leurs Officiers domestiques. On ne leur laisse pas même la liberté de se visiter les uns les autres, ni celle de se loger hors de la ville, sans une permission expresse de la Cour. Cependant il leur arrive quelquefois d'être employés aux affaires publiques, & de se faire considérer par d'importans services.

Chine.

On met au rang des Nobles, 1^o. ceux qui ont été revêtus de la dignité de Mandarins dans les provinces, soit qu'ils aient été congédiés, ce qui arrive presque à tous, soit qu'ils aient été forcés de résigner leur emploi, soit qu'ils se soient retirés volontairement, avec la permission de l'Empereur. 2^o. Ceux qui, ne s'étant pas rendus capables d'obtenir les degrés littéraires, n'ont pas laissé de se procurer, par faveur ou par présens, certains titres d'honneur qui leur donnent le privilège de visiter les Mandarins, & qui leur attirent par conséquent le respect du Peuple. 3^o. Tous les étudians depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à quarante, qui ont subi les examens établis par l'usage.

La plus noble famille de la Chine est celle du Philosophe Confucius. C'est en effet la plus ancienne du monde, puisqu'elle s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle descend d'un neveu de cet homme célèbre, qui est nommé par excellence *Ching-*

Chine.

jin-ti-chi-cul, c'est-à-dire, *neveu du grand homme*. En considération d'une si belle origine, les Empereurs ont constamment honoré un de ses descendans du titre de *Kong*, qui répond à celui de nos Ducs ou de nos anciens Comtes. Celui qui porte aujourd'hui ce titre, fait sa résidence à *Kye-feu-hyen*, dans la province de *Chan-tong*, patrie de l'illustre Confucius, qui a toujours pour Gouverneur un Mandarin de la même famille.

Une des principales marques de noblesse, entre les Chinois, consiste dans les titres d'honneur que l'Empereur accorde aux personnes distinguées par leur mérite; il étend quelquefois cette faveur jusqu'à la dixième génération, en la mesurant aux services qu'on a rendus au Public; il la fait même remonter, par des lettres expresses, au père, à la mère, au grand-père; qu'il honore chacun d'un titre particulier, sur ce principe d'émulation que toutes les vertus des enfans doivent être attribuées à l'exemple & aux soins de leurs ancêtres.

L'Empereur Kang-hi suivit cette méthode, en 1668, pour récompenser le Père Ferdinand *Verbieft*, Jésuite Flamand. Ce Missionnaire ayant fini ses Tables des Révolutions célestes & des Eclipses, pour deux mille ans, réduisit ce grand ouvrage à trente-deux volumes de Cartes, avec leurs explications, sous le titre d'*Astronomie perpétuelle de l'Empereur Kang-hi*. Il eut l'honneur

de les p
rale des
quée à
beaucoup
placé da
pense d
créé Pré
avec le
qui appa
étendit à
Verbieft
tous les a
rent pour
titre de M
firent infc
de *Ta-ju*
Fiers des
point de l
leur deme
porte dev
conféra l
Verbieft,
personnes
père, Pas
Verbieft,
furent ain
Chine, pe
dans un co

de les présenter à S. M. dans une assemblée générale des Grands de l'Empire, qui avait été convoquée à cette occasion. Ce présent fut reçu avec beaucoup de satisfaction; & non-seulement il fut placé dans les archives du Palais, mais en récompense d'un si grand service, le Père Verbieft fut créé Président du Tribunal des Mathématiques, avec le titre de *Ta-jin*, ou de grand homme, qui appartient à cette dignité, & que l'Empereur étendit à toutes les personnes de son sang. Comme Verbieft n'avait personne de sa famille à la Chine, tous les autres Missionnaires de son Ordre passèrent pour ses frères, & furent considérés sous le titre de Mandarins. La plupart des Missionnaires firent inscrire sur la porte de leurs maisons le nom de *Ta-jin*: c'est l'usage commun des Chinois. Fiers des titres qu'ils ont obtenus, ils ne manquent point de les faire graver dans plusieurs endroits de leur demeure, & même sur les lanternes qu'on porte devant eux pendant la nuit. L'Empereur conféra les mêmes honneurs aux ancêtres de Verbieft, par autant de patentes qu'il y eut de personnes de nommées. Pierre Verbieft, son grand-père, Paschasie de *Wolff*, sa grand-mère, Louis Verbieft, son père, & Anne *Van-herke*, sa mère, furent ainsi revêtus des premières dignités de la Chine, pendant qu'ils vivaient obscurs & pauvres dans un coin de l'Europe.

 Chine.

Chine.

On peut conclure, qu'à l'exception des Princes de la famille règnante & des descendans de Confucius, il n'y a point d'autre Noblesse à la Chine que celle du mérite, déclaré par l'Empereur, & distingué par de justes récompenses. Tous ceux qui n'ont pas pris les degrés littéraires, passent pour Plébéïens.

Les Chinois lettrés ont été ennoblis dans la seule vue d'encourager l'application de l'étude & le goût des sciences, dont les principales ; à la Chine, sont l'Histoire, la Jurisprudence & la Morale, comme celles qui ont le plus d'influence sur la paix & le bonheur de la société. On voit, dans toutes les parties de l'Empire, des Ecoles & des Salles ou des Colléges, où l'on prend, comme en Europe, les degrés de Licencié, de Maître-ès-Arts & de Docteur. C'est dans les deux dernières de ces trois classes, qu'on choisit tous les Magistrats & les Officiers civils. Comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux dignités, tout le monde se livre assidument à l'étude, dans l'espérance d'obtenir les degrés, & de parvenir à la fortune. Les jeunes Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq ou six ans. Le nombre des écoliers est si grand, que pour faciliter l'instruction, le premier rudiment qu'on leur présente est une centaine de caractères qui expriment les choses les plus communes ; telles que le Soleil,

la Lune,
animaux
en leur f
des choses
dées com

On le
livre nom
qu'un enf
l'enseigne
sentences
caractères
un secours
les appren
nombre de
apprend d
les répéter
fois à fon
sieurs fois
banc, où
par-dessus
qu'un moi
née, & ci

Lorsqu'
chu, qui c
Mensius,
yeux sur d
jusqu'à la
point enco

la Lune, l'homme, certaines plantes & certains animaux, une maison, des ustensiles familiers, en leur faisant voir, d'un autre côté, les figures des choses mêmes. Ces figures peuvent être regardées comme le premier alphabet des Chinois.

Chine.

On leur met ensuite entre les mains un petit livre nommé *San-tsé-king*, qui contient tout ce qu'un enfant doit apprendre, & la méthode pour l'enseigner. Il est composé de plusieurs courtes sentences, dont chacune n'a pas plus de trois caractères, & qui sont rangées en rimes, comme un secours pour la mémoire des enfans. Ils doivent les apprendre par degrés, quoiqu'elles soient au nombre de plusieurs mille. Un jeune Chinois en apprend d'abord cinq ou six par jour, à force de les répéter du matin au soir, & les récite deux fois à son maître. Il est châtié s'il manque plusieurs fois à sa leçon. On le fait coucher sur un banc, où il reçoit neuf ou dix coups de fouet par-dessus ses habits. On n'accorde aux enfans qu'un mois de congé au commencement de l'année, & cinq ou six jours au milieu.

Lorsqu'ils sont une fois arrivés au livre *Tse-chu*, qui contient la doctrine de Confucius & de Mensius, il ne leur est pas permis de jeter les yeux sur d'autres livres, avant qu'ils l'ayent appris jusqu'à la dernière lettre. Ils n'en comprennent point encore le sens; mais on attend, pour leur

Chine.

en donner l'explication, qu'ils sçachent parfaitement tous les caractères. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres, on les accoutume à les former avec un pinceau; car les Chinois n'ont pas l'usage des plumes. On commence par leur donner de grandes feuilles de papier, écrites en grands caractères rouges, qu'ils doivent couvrir de noir; ensuite on leur fait prendre une feuille de lettres noires, moins grandes que les premières, sur lesquelles mettant une feuille blanche & transparente, ils forment de nouveaux traits calqués sur ceux de dessous. Mais ils se servent plus souvent encore d'une planche blanchie & divisée en petits carrés, dans lesquels ils tracent leurs caractères; après quoi ils les effacent avec de l'eau, pour épargner le papier. Ils apportent ainsi beaucoup de travail à se former la main, parce que dans l'examen triennal pour les degrés, on rejette ordinairement ceux qui écrivent mal, à moins qu'ils ne donnent des preuves d'une habileté distinguée dans le langage ou dans la manière dont ils traitent leur sujet.

Lorsqu'ils sont assez avancés dans l'écriture, pour s'appliquer à la composition, ils doivent apprendre les règles du *Ven-chang*, espèce de *thème*, qui ressemble à celui qu'on fait faire aux écoliers de l'Europe, avant que d'entrer en Rhétorique, mais plus difficile, parce que le sens en

est plus
donne,
classiques
ne confis
Pour s'ass
plusieurs
même fa
ancêtres,
à son tou
préparer
travail, &
Si quelqu
parens do
de sa fau

Outre
les jeunes
Mandarin
obligés à
d'un Man
le titre de
Cette céré
au printe
villages;
de faire co
Ils les aff
des récom
& fournis
Il n'y a

est plus resserré & le style particulier. On leur donne, pour sujet, une sentence des Auteurs classiques, qu'ils appellent *Timu*, ou *Thèse*. Il ne consiste souvent qu'en un simple caractère. Pour s'affurer du progrès des enfans, l'usage dans plusieurs Provinces est d'envoyer ceux d'une même famille à la salle commune de leurs ancêtres, où chaque chef de maison leur donne à son tour un sujet de composition, & leur fait préparer un dîner. Il juge de la bonté de leur travail, & donne le prix à celui qui l'a mérité. Si quelqu'un s'absente sans une juste raison, ses parens doivent payer douze sols, pour l'expiation de sa faute.

Outre ces soins volontaires & domestiques, les jeunes écoliers subissent souvent l'examen des Mandarins, qui président aux lettres, & sont obligés à d'autres compositions, sous les yeux d'un Mandarin inférieur de cet ordre, qui porte le titre de *Hyo-quan*, ou Gouverneur de l'Ecole. Cette cérémonie se renouvelle deux fois l'année, au printemps & pendant l'hiver. Dans quelques villages, les Gouverneurs se chargent eux-mêmes de faire composer les gens de lettres du voisinage. Ils les rassemblent chaque mois; ils distribuent des récompenses à ceux qui ont le mieux réussi, & fournissent aux autres frais de la fête.

Il n'y a point de ville, de bourg, ni même de

Chine.

Chine. petit village , qui n'aît ses Maîtres d'école , pour l'instruction de la jeunesse. Les enfans de qualité ont leurs Précepteurs , qui sont des Docteurs ou des Licenciés. Ils apprennent d'eux , non-seulement la science des lettres , mais encore celle des manières & toutes les cérémonies qui regardent la civilité. Dans l'âge convenable , ils apprennent l'Histoire & les Loix de leur Patrie. Le nombre de ces Précepteurs est infini , parce qu'ils se prennent entre ceux qui aspirent aux degrés , & qui ne réussissent point à les obtenir. L'emploi d'un Maître d'Ecole est honorable. Ils sont entretenus aux frais des familles. Les parens leur donnent la main dans toutes sortes d'occasions. Leur titre est *Syeu-sing* , qui signifie *notre Maître ou notre Docteur*. Ils reçoivent , pendant toute leur vie , des témoignages d'une profonde soumission de la part de leurs élèves.

Quoique la Chine n'ait pas d'Universités comme l'Europe , on trouve , dans chaque Ville du premier ordre , un grand Palais qui sert à l'examen des Gradués. Ces édifices sont encore plus grands dans les Villes capitales ; mais ils sont tous bâtis dans le même goût. Le mur d'enclos est d'une hauteur extraordinaire , & l'entrée magnifique. C'est une place carrée de cent cinquante pas de grandeur , plantée d'arbres avec des bancs & des sièges pour les Officiers & les Soldats , qui sont

la garde
dernière
chambre
pieds &
loger les
six mille.
la compo
de soin, d
que livre
de l'encr
quelque t
ement ,
rôt que le
sement le
Le Tribu
veiller à
visites ou
l'autre.

Les Ch
droit de l'
& les Ch
la Provinc
rang. Auf
de subir
essayer d'a
diction. C
les compo
Tribunal

la garde pendant l'examen. Des deux côtés de la dernière cour, est un grand nombre de petites chambres, l'une près de l'autre, longues de quatre pieds & demi sur trois & demi de large, pour loger les étudiants, qui sont quelquefois plus de six mille. Mais avant que d'entrer au Palais pour la composition, ils sont dépouillés avec beaucoup de soin, dans la crainte qu'ils n'aient apporté quelque livre ou quelque écrit. On ne leur laisse que de l'encre & des pinceaux. Si l'on découvrait quelque fraude, les coupables seroient punis sévèrement, & même exclus de tous les degrés. Aussitôt que les aspirans sont entrés, on ferme soigneusement les portes, & l'on y met le sceau public. Le Tribunal a des Officiers, dont le devoir est de veiller à tout ce qui se passe, & d'empêcher les visites ou les communications d'une chambre à l'autre.

Chine.

Les Chefs ou les Présidens, à qui appartient le droit de l'examen, sont les *Fu-yven*, les *Chi-fu*, & les *Chi-hyen*; c'est-à-dire, les Gouverneurs de la Province & des Villes du premier & du troisième rang. Aussitôt que les jeunes étudiants sont en état de subir l'examen des Mandarins, ils doivent essayer d'abord celui du *Chi-yven* de leur Jurisdiction. Cet Officier donne le thème, examine les compositions, ou les fait examiner par son Tribunal, & juge de la bonté des pièces. De

Chine.

huit cens Candidats, par exemple, il en nomme six cens, qui prennent le titre de *Hyen-ming*, c'est-à-dire, d'*inscrit pour le Hyen*. Il se trouve des *Hyens*, où le nombre des étudiants monte jusqu'à six mille. Les six cens doivent paraître ensuite à l'examen du *Chi-fu*, ou du Gouverneur de la Ville du premier ordre, qui, par un nouveau choix, en nomme environ quatre cens, sous le titre de *Fu-ming*, c'est-à-dire, *inscrits pour le second examen*. Jusqu'alors ils n'ont aucun degré dans la littérature, & leur nom général est celui de *Tong-seng*, ou Candidats.

Il y a dans chaque Province un Mandarin envoyé de la Cour, qui ne conserve son Office que trois ans, sous le titre de *Hyo-tau*, ou dans quelques autres endroits, sous celui de *Hyo-yven*. Il est en correspondance avec les grands Tribunaux de l'Empire. Pendant la durée de ses fonctions, il est chargé de deux examens; l'un, qui se nomme *Sui-kau*; l'autre, *Ko-kau*. Ce devoir l'oblige à visiter tous les *Fus*, ou toutes les Villes du premier ordre de sa Province. En arrivant dans une de ces Villes, il commence par aller rendre ses respects à Confucius. Ensuite il explique quelques passages des Auteurs classiques; après quoi, les jours suivans sont employés à l'examen. Les quatre cens Candidats *Fu-mings* paraissent à son Tribunal, pour la composition. S'ils forment

un trop grand nombre, on les subordonne en plusieurs troupes. Ici les fonctions pour ces compositions ne sont pas les mêmes. *Tau* nomme six cens qu'on leur accorde le titre de *Syen-tsa*. Comme c'est eux qui prennent l'honneur d'une robe blanche, d'un oiseau, &c. de leur bonnet, &c. nade par l'Ordre, dépendent de son pouvoir, punit lorsqu'il s'agit de si l'on découvre leur élection à la fois sa fonction. Les mêmes l'examen du candidats qui se partagent le dernier genre de faveur, leté à tirer de la force à lever un pesant fardeau, ceux qui ont

un trop grand nombre avec ceux des autres Hyens, subordonnés au même Fu, on les divise en deux troupes. Ici l'on employe toutes sortes de précautions pour empêcher que les Auteurs des compositions ne soient connus des Mandarins. Le *Hyo-tau* nomme quinze personnes, sur les quatre cens qu'on suppose venus de chaque *Hyen*. On leur accorde alors le premier degré, avec la qualité de *Syen-tsay*, qui répond à celle de Bachelier. Comme c'est proprement l'entrée des études, ils prennent l'habit de leur ordre, qui consiste dans une robe bleue, bordée de noir, avec la figure d'un oiseau, en argent ou en étain, sur la pointe de leur bonnet. Ils ne sont plus sujets à la bastonnade par l'ordre des Mandarins ordinaires. Ils dépendent d'un Mandarin particulier, qui les punit lorsqu'ils tombent dans quelque faute; mais si l'on découvrait que la faveur eût quelque part à leur élection, l'Envoyé de la Cour perdrait tout à la fois sa fortune & sa réputation.

Les mêmes Mandarins, qui sont chargés de l'examen du sçavoir, examinent aussi les Candidats qui se présentent pour la guerre. Dans ce dernier genre, il faut donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval, & de force à lever quelque grosse pierre, ou à porter un pesant fardeau. On donne en même temps à ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de

Chine.

leur profession , des questions à résoudre sur les campemens , les marches & les stratagèmes militaires ; car les Guerriers ont , comme les Lettrés , des livres qui traitent du métier des armes , & qui sont uniquement composés pour leur instruction.

Le Hyo-tau étant obligé , par son office , de faire une fois le tour de la Province , assemble dans chaque Ville du premier ordre tous les *Syensays* , ou les Bacheliers qui en dépendent. Après s'être informé de leur conduite , il examine leurs compositions ; il récompense les progrès ; il punit les négligences. Quelquefois , pour exercer une justice plus exacte , il les divise en six classes : l'une , de ceux qui se sont distingués avec éclat ; il leur donne , pour récompense , un taël ou une écharpe d'argent. Ceux de la seconde classe reçoivent une faveur plus légère , telle qu'une écharpe de soie , ou quelque petite somme d'argent. La troisième classe n'est ni récompensée , ni punie. Ceux de la quatrième reçoivent la bastonnade ; ceux de la cinquième perdent l'oiseau qu'ils portent à leur bonnet , & deviennent *demi-Bacheliers*. Enfin , ceux qui ont le malheur de composer la dernière classe , sont entièrement dégradés. Mais cet excès d'humiliation est très-rare. Dans les examens de cette espèce , on voit quelquefois un homme de cinquante ou soixante ans recevoir la bastonnade ,

tandis

tandis
des app
Manda
rigouren
la cond

Un C
triennal
titre , &
que la
père , qu
anciens C
obtienne
de toutes
les honne

Le dég
Maître-ès
qu'on app
l'an , dans
l'inspectio
quelques
deux avec
le titre d
Haulin , c'
des Doct
Fu-chu. S
veront dan
plus de f
Kyu-sin. I

Tome

tandis que son fils , qui compose avec lui , reçoit des applaudissemens & des récompenses. Mais le Mandarin ne se porte jamais à des punitions si rigoureuses , lorsqu'il n'y a point de plainte contre la conduite & contre les principes des mœurs.

Chine.

Un Gradué qui ne se trouve point à cet examen triennal , s'expose au danger d'être privé de son titre , & de retomber au rang du Peuple. Il n'y a que la maladie ou le deuil pour la mort d'un père , qui puisse lui servir d'excuse. Seulement les anciens Gradués , qui sont parvenus à la vieillesse , obtiennent pour le reste de leur vie une dispense de toutes sortes d'examens , sans perdre l'habit ni les honneurs de leur degré.

Le degré de *Kyu-sin* , qui signifie Licencié , ou Maître-ès-Arts , demande un nouvel examen , qu'on appelle *Chu-kau*. Il ne se fait qu'une fois l'an , dans la Capitale de chaque Province , sous l'inspection des grands Officiers , accompagnés de quelques autres Mandarins. La Cour en députe deux avec la qualité de Présidens ; l'un , qui porte le titre de Ching-chu-kau , & qui doit être *Haulin* , c'est-à-dire , membre du principal Collège des Docteurs de l'Empire ; l'autre , nommé *Fu-chu*. Sur dix mille *Syen-tsays* qui se trouveront dans une Province , souvent il n'y en a pas plus de soixante qui obtiennent le degré de *Kyu-sin*. Leur robe est de couleur brunâtre , avec

Lettres.

Chine.

un bord bleu de quatre doigts. L'oiseau qu'ils portent sur leur bonnet, doit être d'or ou de cuivre doré. Leur chef est honoré du titre de *Kay-yven*. Ce degré ne s'obtient pas facilement, & souvent l'on corrompt les Juges. Les *Kyu-sins* doivent se rendre à Pékin l'année suivante, pour subir l'examen qui les conduit au degré de Docteur. C'est l'Empereur qui fait les frais de leur voyage. Ceux qui étant parvenus au degré de *Kyu-sins*, se bornent à cet honneur, soit parce qu'ils sont déjà d'un âge avancé, soit parce que leur fortune est médiocre, ont la liberté de se dispenser de cet examen, qui se fait à Pékin tous les trois ans. Un *Kyu-sin* est qualifié pour toutes sortes d'emplois. Dans ce degré, on obtient quelquefois des emplois importants, par le rang de l'âge. On a vu des *Kyu-sins* élevés à la dignité de Vice-Rois. Aussitôt qu'ils sont revêtus de quelque office public, ils renoncent au degré de Docteur.

Tous les Licenciés qui sont sans emploi, doivent se rendre à Pékin, pour l'examen triennal, qui porte le nom d'*Examen Impérial*. C'est l'Empereur même qui dicte le sujet de la composition. L'attention qu'il y apporte, & le compte exact qu'on lui rend du travail, donnent lieu de supposer qu'il en est le Juge. Le nombre de ceux qui forment cette assemblée, monte quelquefois à cinq ou six mille, dont environ trois cens sont élevés au

dégré de
n'est acc
cipaux
qui sign
ou le ch
Pang-yv
autres, l
qu'il déc
Docteurs
de *Tsin-t*
Un Ch
Tsin-tse,
armes, pe
solide, qu
besoins. C
nombre de
s'attendre
les plus in
protection
patens &
dans leur V
Ils y inscri
temps de s
L'Emper
son règne,
en aussi gra
desiroit, p
publique.

dégré de Docteur. Quelquefois cette distinction n'est accordée qu'à cent cinquante. Les trois principaux prennent le titre de *Tyen-se-men-feng*, qui signifie *Disciples du Fils du Ciel*. Le premier, ou le chef se nomme *Chuan-yven*; le second, *Pang-yven*; & le troisième, *Tan-wha*. Entre les autres, l'Empereur en choisit un certain nombre qu'il décore du titre de *Hau-lin*, c'est-à-dire, Docteurs du premier ordre. Le reste porte celui de *Tsin-tse*.

Chine.

Un Chinois qui parvient au glorieux titre de *Tsin-tse*, soit dans la littérature, soit dans les armes, peut le regarder comme un établissement solide, qui le met à couvert de toutes sortes de besoins. Outre les présens qu'il reçoit en grand nombre de ses amis & de ses cliens, il peut s'attendre d'être employé tôt ou tard aux offices les plus importans de l'Empire, & de voir sa protection recherchée de tout le monde. Ses parens & ses amis ne manquent point d'ériger dans leur Ville des arcs de triomphe à son honneur. Ils y inscrivent son nom, son âge, le lieu & le temps de son élévation.

L'Empereur *Kang-hi* remarqua vers la fin de son règne, que les Livres imprimés n'étaient point en aussi grand nombre ni aussi bien écrits qu'il le desiroit, pour sa propre gloire & pour l'utilité publique. Il en accusa les principaux Docteurs,

Chine.

qui négligeaient leurs études, pour se livrer aux intrigues de l'ambition. Aussitôt que l'examen fut fini, il entreprit, contre l'usage, d'examiner lui-même ces grands Docteurs, qui se glorifiaient d'examiner les autres. Si sa résolution leur causa beaucoup d'alarmes, elle fut suivie d'une Sentence encore plus sévère. Plusieurs furent dégradés & renvoyés honneusement dans leurs Provinces. L'effet de cet exemple fut d'inspirer aux autres plus d'application à l'étude. L'Empereur s'applaudit d'autant plus de sa conduite, qu'un des plus sçavans hommes de sa Cour, qui fut employé à l'examen des compositions, porta le même jugement que lui des pièces rejetées, à l'exception d'une seule sur laquelle il resta indécis. N'y avait-il pas un peu de flatterie dans le jugement & dans l'indécision?

Duhalde observe encore, à l'occasion des *Syen-tsays*, ou des Bacheliers, qu'après avoir été déclarés dignes des degrés, ils se rendent à la porte du *Ti-hyo-tau*, ou du Mandarin qui préside aux examens, vêtus de toile noire, & la tête couverte d'un bonnet commun. Aussitôt qu'ils sont admis en sa présence, ils s'inclinent devant lui, ils tombent à genoux, & se prosternent plusieurs fois à droite & à gauche, sur deux lignes, jusqu'à ce que le Mandarin leur fasse apporter les habits convenables au degré de Bacheliers, qui consistent dans une veste, un sur-

tout, o
qu'ils e
devant
rendant
fois la té
ceux des
ensuite
tous les
corps se
Tribunal
relever,
qu'il élèv
il distrib
dont ils f
vent aussi
d'argent
bonnets
avec le
Confuciu
salutation
le sceau
leur nouv
ainsi Cor
profession
ment. Le
des Bour
sont exclu
Les Ca

tout ; ou une robe , & un bonnet de soie. Lorsqu'ils en sont revêtus , ils se prosternent encore devant le Tribunal du Mandarin , après quoi se rendant au Palais de Confucius , ils baissent quatre fois la tête jusqu'à terre devant son nom & devant ceux des plus éminens Philosophes. Ils retournent ensuite dans leurs Provinces. Là , se joignant à tous les Syen-tfays du même district , ils vont en corps se prosterner devant le Gouverneur , sur son Tribunal. Cet Officier suprême les presse de se relever , & leur présente du vin dans des coupes , qu'il élève d'abord en l'air. Dans plusieurs endroits , il distribue entre eux des pièces de soie rouge , dont ils se font une espèce de baudriers. Ils reçoivent aussi deux petites baguettes , ornées de fleurs d'argent , qu'ils placent des deux côtés de leurs bonnets comme des caducées. Alors ils se rendent avec le Gouverneur à leur tête , au Palais de Confucius , pour terminer la cérémonie par les salutations ordinaires. Ce dernier acte est comme le sceau qui achève de les mettre en possession de leur nouvelle dignité , parce qu'ils reconnaissent ainsi Confucius pour leur Maître , & qu'ils font profession de suivre ses maximes de gouvernement. Les enfans des Charretiers , des Bouchers , des Bourreaux , des Comédiens , & les Bâtards , sont exclus de toutes sortes de degrés.

Les Candidats , après avoir mis la dernière main

Chine.

à leurs compositions, les ferment soigneusement & mettent dessus leur nom & celui de leur pays, avec une enveloppe qui ne permet pas de le lire. Elles sont livrées aux Officiers établis, qui les portent à la salle des Mandatins, où elles doivent être examinées. Celles qui ne méritent pas de passer dans la seconde chambre, sont rejetées. De cinq mille, il y en a toujours la moitié qui ne passe point la première chambre. Les autres, après avoir subi l'examen dans la seconde, sont réduites aussi presque à la moitié; cette moitié parvient jusques à la troisième chambre, pour y être jugée par les Présidens de l'examen. Il en demeure cinquante des plus élégantes que l'on range dans l'ordre qui convient à chacune, précisément comme les rangs de licence en Sorbonne. On cherche alors les noms des Compositeurs, & les ayant appelés à haute voix, on les inscrit sur de grands tableaux, qui sont suspendus dans une place publique. Cette seule déclaration les élève au degré.

S'il se trouve d'autres compositions qui méritent le même honneur, on conserve par écrit le nom des Auteurs, avec une recommandation dans laquelle on déclare qu'ils auraient été dignes du degré, si l'usage en eût admis un plus grand nombre; ce qui passe pour une distinction extrêmement honorable.

La du
lesquels
cérémon
toute la
dispense
croyable
Examina
reçoivent
neurs, les
donnent a
de soie bl

Au mo
quantité
aller port
nouvelle
généreuse
le bonhe
publiques
de visites
lui offre u
pour con
obligé de
Son nom
Impériaux
l'occasion
qui aspire
qu'ils ve
reçoivent

La durée de l'examen est de trois jours, pendant lesquels tous ceux qui ont part à cette importante cérémonie, sont enfermés. L'Empereur en fait toute la dépense. Elle va si loin, que Navarette se dispense du calcul, parce qu'il ne paraîtrait pas croyable aux Européens. Ensuite le Vice-Roi, les Examineurs, & les autres grands Mandarins reçoivent les Gradués avec toutes sortes d'honneurs, les traitent dans un festin solennel, & leur donnent à chacun son écuelle d'argent, son parasol de soie bleue & son sedan ou sa chaise à porteurs.

Chine.

Au moment que les tableaux sont suspendus, quantité de personnes se hâtent de partir, pour aller porter à la famille des Gradués la première nouvelle de leur élévation. Ces couriers sont généreusement récompensés. Toute la ville célèbre le bonheur de son citoyen, par des réjouissances publiques. Lorsqu'il arrive lui-même, il est accablé de visites, de félicitations & de présens. Chacun lui offre une somme d'argent, suivant sa fortune, pour contribuer aux frais des voyages qu'il est obligé de faire à la Cour, en qualité de Licencié. Son nom d'ailleurs est enregistré dans les Livres Impériaux, afin qu'il puisse être employé, dans l'occasion, aux emplois du Gouvernement. Ceux qui aspirent à la qualité de Docteur, déclarent qu'ils veulent être examinés par l'Empereur, & reçoivent ordre de se rendre à la Cour, où S. M.

Chine.

leur donne des thèmes , & juge de leur composition. On accorde tous les honneurs imaginables à ceux qui remportent le premier prix. Quelques-uns sont réservés pour le Collège Impérial. Les autres retournent dans leur Patrie, pour y attendre les emplois qui leur sont destinés.

Quoiqu'on apporte des soins extrêmes à prévenir la corruption, les moyens ne manquent jamais pour s'élever par cette voie. L'Empereur Kang-hi fit couper la tête à deux Licenciés convaincus de ce crime. La méthode de corruption la plus commune est de rendre visite à l'Examineur. S'il est disposé à favoriser le Candidat, il convient d'une somme avec lui; ensuite il lui demande une marque à laquelle il puisse distinguer sa composition, s'il n'aime mieux lui communiquer le sujet, pour lui donner le temps d'y travailler à loisir. Mais si le Candidat, qui s'élève par cette lâcheté, est reconnu pour un homme sans mérite, on s'en prend à l'Examineur.

Navarette voudrait que les écoliers de l'Europe ressemblassent mieux à ceux de la Chine. La gravité, dit-il, & la modestie, sont le partage des Lettrés Chinois. Ils marchent toujours les yeux baissés. Un jeune écolier n'est pas moins composé dans son air & dans ses manières. Mais ces vertus, ajoute-t-il, sont gâtées par un orgueil incroyable,

qui leur fait à tous les Tartares les Lettres

Observé de Lettrés Chine, font qu'ils n'y employés sont Lettrés Mandarins

Les Labours Marchands plus d'éternelle comme la prétendent obligé de l' & d'augmenter que c'est de toute la Nation qu'elle ne les efforts de l'agriculture ses terres comme elle peine pour l'Empire si des Etrangers

qui leur fait presque refuser la qualité d'hommes à tous les autres peuples du monde. Cependant les Tartares qui n'ont pas tant d'inclination pour les Lettres, ont un peu humilié les savans Chinois.

Chine.

Observons ici que sous le nom de Savans ou de Lettrés, on comprend tous les étudiants de la Chine, soit qu'ils ayent pris quelque degré, ou qu'ils n'y soient point encore parvenus, soit employés ou sans emplois. Tous les Mandarins sont Lettrés; mais tous les Lettrés ne sont pas Mandarins.

Les Laboureurs, à la Chine, sont au-dessus des Marchands & des Artisans; leurs privilèges ont plus d'étendue, & leur profession est regardée comme la plus nécessaire à l'Etat. Les Chinois prétendent, suivant Navarette, que l'Empereur est obligé de leur accorder une protection spéciale, & d'augmenter sans cesse leurs privilèges, parce que c'est de leur travail & de leur industrie que toute la Nation tire sa subsistance. Il est certain qu'elle ne pourrait pas vivre sans l'application & les efforts continuels que les Paysans apportent à l'agriculture. La Chine est si peuplée, que toutes ses terres cultivées jusqu'à la moindre partie, comme elles le sont effectivement, suffisent à peine pour la nourriture de tous ses habitans. Un Empire si vaste a peu de ressource dans le secours des Etrangers, pour suppléer à ses nécessités,

Agriculture.

Chine.

quand ses correspondances seroient mieux établies avec eux. C'est par cette raison qu'on y a toujours regardé le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du Gouvernement, & que les Laboureurs & leur profession y sont également respectés. On y célèbre une fête publique à leur honneur. L'Empereur même fait gloire, une fois l'année, de manier la charrue, à l'imitation des anciens Monarques du Levant.

King-vang, vingt-quatrième Empereur de la famille de *Cheu*, sous le règne duquel on vit naître le Philosophe Confucius, 531 ans avant la naissance de Jesus-Christ, renouvela toutes les Loix que ses Prédécesseurs avaient portées en faveur de l'agriculture; mais elle fut élevée au comble de l'honneur par l'Empereur *Ven-ti*, qui régna 352 ans après *King-vang*. Ce Prince voyant ses États ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ses sujets, en labourant lui-même les terres de la couronne. Ses Ministres & toute la Noblesse de l'Empire, se virent dans la nécessité de l'imiter. On regarde cet événement comme l'origine d'une grande fête qui se célèbre annuellement dans toutes les Villes de la Chine, lorsque le Soleil entre au quinzième degré du *Verseau*; c'est-à-dire, au point que l'astronomie Chinoise a fixé pour le commencement du Printems. Dans ce jour, le Gouverneur de chaque

Ville son
& d'un g
bruit de
fleurs, &
porte orie
devant d
d'un gran
d'étoffes d
figures, l
l'agricultu
toires qui
sont ornée
triomphe
lanternes,
illumination
Parmi le
d'une gros
hommes su
cette vache
enfant qui
travail. Il r
avec une ba
sans cesse la
Il est suivi
mens, & l
de masque
diverses pié
du Gouvern

Ville sort de son Palais, précédé de ses Enseignes & d'un grand nombre de flambeaux allumés, au bruit de divers instrumens. Il est couronné de fleurs, & dans cet équipage, il marche vers la porte orientale de la Ville; comme s'il allait au-devant du Printems. Son cortège est composé d'un grand nombre de litières peintes ou revêtues d'étoffes de soie, qui représentent, entre diverses figures, les portraits des hommes illustres dont l'agriculture a ressenti les bienfaits, avec les hiftoires qui appartiennent au même sujet. Les rues sont ornées de tapisseries: On élève des arcs de triomphe à certaines distances: on suspend des lanternes, & les Villes sont éclairées par des illuminations.

Chine

Parmi les figures on voit une vache de terre; d'une grosseur si monstrueuse, que cinquante hommes suffisent à peine pour la tirer. Derrière cette vache, qui a les cornes dorées, paraît un enfant qui passe pour le génie de l'industrie & du travail. Il marche un pied nud & l'autre chaussé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne sans cesse la vache, comme pour la faire avancer. Il est suivi des Laboueurs armés de leurs instrumens, & l'on voit paraître après eux des troupes de masques & de comédiens, qui représentent diverses pièces. Cette procession se rend au Palais du Gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous

Chine.

ses ornemens. On tire de son ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui se distribuent à l'assemblée avec les fragmens de la grande vache, qu'on brise en pièces; ensuite le Gouverneur prononce une courte harangue à l'honneur de l'agriculture, qu'il recommande comme l'exercice le plus utile au bien public.

L'attention de l'Empereur & des Mandarins, pour la culture des terres, est portée si loin, que s'il arrive à la Cour quelque Messager d'un Vice-Roi, le Monarque n'oublie jamais de s'informer quel est l'état des champs & des moissons. Une pluie favorable est une occasion de visite & de complimens entre les Mandarins. Au printems, qui commence dans le cours du mois de Février, l'Empereur ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire solennellement une charrue, & d'ouvrir quelques sillons, pour animer les Laboureurs par son exemple. Les Mandarins observent la même cérémonie dans chaque Ville, avec les formalités suivantes. Le Tribunal des Mathématiques commence, sur les ordres qu'il reçoit, par fixer le vingt-quatrième jour de la seconde lune, comme le plus propre au labourage; ensuite le Tribunal des Rites avertit l'Empereur, par un mémoire, des préparatifs établis pour la fête. 1^o. S. M. doit nommer douze Seigneurs pour lui servir de cortège & labourer après elle. Ces Sei-

gneurs do
des Cours
cas de vi
devoir de
consiste p
exciter l'é
qualité, de
un sacrifice
il est aver
de jeûne
Mandarins
assujettis à
marqué,
ancêtres un
pour se pr
donner avis
se propose

Outre ce
le même T
naux les pr
chargé de p
poser la fo
la cérémon
où sa maîs
bler quaran
par leur âg
l'Empereur
jeunes Pay

gneurs doivent être trois Princes & neuf Présidens des Cours souveraines, ou leurs assistans, dans le cas de vieillesse ou de maladie. 2°. Comme le devoir de l'Empereur, dans cette cérémonie, ne consiste pas seulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par son exemple, & qu'en qualité de premier Pontife, il est obligé d'offrir un sacrifice à *Chang-ti*, pour obtenir l'abondance, il est averti qu'il doit s'y préparer par trois jours de jeûne & de continence. Les Princes & les Mandarins nommés pour l'accompagner, sont assujettis à la même loi. 3°. La veille du jour marqué, S. M. doit envoyer à la salle de ses ancêtres une députation de plusieurs Seigneurs, pour se prosterner devant leurs tablettes, & leur donner avis, comme s'ils étaient vivans, qu'elle se propose d'offrir le lendemain un grand sacrifice.

Outre ces devoirs, qui regardent l'Empereur, le même Tribunal prescrit à divers autres Tribunaux les préparatifs qui les concernent : l'un est chargé de préparer le sacrifice ; un autre de composer la formule que l'Empereur doit répéter dans la cérémonie ; un autre, de faire dresser les tentes où sa maison doit dîner ; un quatrième, d'assembler quarante ou cinquante Laboureurs respectables par leur âge, qui doivent être présens lorsque l'Empereur met la main à la charrue ; & quarante jeunes Payfans pour disposer les instrumens d'agri-

 Chine.

Chine.

culture, pour accoupler les bœufs & préparer les grains qui doivent être semés. On choisit cinq sortes de graines, qui représentent toutes les autres. C'est du froment, du riz, des fèves, & deux sortes de millet.

Le vingt-quatrième jour de la lune, l'Empereur, en habits de cérémonie, se rend avec toute sa Cour au lieu assigné, pour offrir à *Chang-ti* le sacrifice du printems, & obtenir la conservation & l'abondance des biens de la terre. Ce lieu est une petite éminence, à peu de distance au Sud de la Ville. Elle doit avoir cinquante pieds & quatre pouces de hauteur. La place qui doit être labourée par les mains Impériales, est immédiatement à côté.

Aussitôt que le sacrifice est offert, l'Empereur descend avec les trois Princes & les neuf Présidens qu'il a choisis. Plusieurs Seigneurs portent les caisses où sont contenues les semences. Toute la Cour demeure attentive dans un profond silence. Alors S. M. prend la conduite de la charrue, & fait plusieurs sillons en avant & en arrière. Les trois Princes & les Présidens font successivement la même chose après l'Empereur. Après ce travail, qui se recommence en plusieurs endroits du champ, S. M. I. sème les différentes sortes de grains. Le jour suivant, les quarante Laboureurs & les jeunes Paysans achèvent ce qui reste à labourer dans le

même c
présens c
en quatr
Dans
Pékin est
de le fair
rous les
quelque é
rable aug
qui portât
d'enavert
le grain d
dans un m
qui est dist
Ce grain f
monies. L'
à *Tyen*, o
fruit du tr
jours de l'
ancêtres.
Entre pl
Yong-ching
une confide
Prince, pou
de tous les
envoyassent
leur distric
cultiver la

même champ. Cette cérémonie se termine par des présens que l'Empereur leur distribue. Ils consistent en quatre pièces d'étoffe de coton.

Chine.

Dans le cours de la saison, le Gouverneur de Pékin est obligé de visiter souvent ce champ, & de le faire soigneusement cultiver. Il en examine tous les sillons, pour découvrir s'il n'y croît pas quelque épi extraordinaire. Ce serait le plus favorable augure d'y trouver, par exemple, une tige qui portât treize épis. Le Gouverneur se hâterait d'en avertir la Cour. En automne, il doit recueillir le grain dans des sacs jaunes, pour les renfermer dans un magasin qui n'a point d'autre usage, & qui est distingué par le nom de *Magasin Impérial*. Ce grain se conserve pour les plus grandes cérémonies. L'Empereur, dans les sacrifices qu'il offre à *Tyen*, ou à *Chang-ti*, le présente comme le fruit du travail de ses mains; & dans certains jours de l'année, il fait la même offrande à ses ancêtres.

Entre plusieurs bons réglemens de l'Empereur *Yong-ching*, Duhalde en rapporte un qui marque une considération singulière pour l'agriculture. Ce Prince, pour encourager les Laboureurs, exigeait de tous les Gouverneurs des Villes, qu'ils lui envoyassent tous les ans le nom d'un Paysan de leur district, distingué par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable,

Chine.

par l'union de sa famille , & par la paix entretenue avec ses voisins ; enfin , par sa frugalité & sa sagesse. Sur le témoignage du Gouverneur , S. M. élevait ce sage & diligent Laboureur au degré de Mandarin du huitième ordre , & lui envoyait des patentes de Mandarin honoraire ; distinction qui le mettait en droit de porter l'habit de Mandarin , de rendre visite au Gouverneur de la ville , de s'asseoir en sa présence , & de prendre du thé avec lui. Il est respecté pendant le reste de sa vie. Après sa mort , on lui fait des funérailles convenables à son rang , & ses titres d'honneur sont inscrits dans la salle de ses ancêtres. Quelle doit être l'émulation des Laboureurs après des exemples de cette nature ? Aussi rapportent-ils tous leurs soins à la culture de leurs terres. S'ils ont quelque-temps de reste , ils vont couper du bois sur les montagnes , ils visitent les légumes de leurs jardins , ils font leurs provisions de cannes , &c. On ne les trouve jamais oisifs. Jamais les terres de la Chine ne demeurent en friche. Elles produisent généralement trois moissons chaque année ; la première de riz , la seconde de vesce , qui se sème avant que le riz soit moissonné ; & la troisième de fèves ou de quelques autres grains. Les Chinois n'emploient guères leur terrein à des usages inutiles , tels que les jardins à fleurs ou les allées pour la promenade. Le plaisir

plaisir
public.

Le p
est la c
montrer
est arro
croient p
& à détr
à donner
beaucoup
les champ
quelques
trouver.
force & d
tout ce qu
On sèm
qu'il s'est
l'arrache a
petites ge
en forme
les uns sur
résister aux
on travail
l'avoir lab
toujours da
brise les n
l'aide d'un
Laboureur

Tome

plaisir particulier marche toujours après l'intérêt public.

Chine.

Le principal objet du travail des Laboureurs , est la culture du riz. Lorsqu'il commence à se montrer en épis , on mêle avec l'eau dont la terre est arrosée , de la chaux vive que les Chinois croient propre non-seulement à tuer les insectes & à détruire les mauvaises herbes , mais encore à donner au terrain une chaleur qui contribue beaucoup à sa fécondité. Cette précaution rend les champs de riz si nets , que Duhalde y chercha quelquefois un brin d'herbes sans en pouvoir trouver. Il en conclut que le riz , qui est d'une force & d'une beauté surprenante , tire de la terre tout ce qu'elle a de suc nourriciers.

On sème d'abord le riz sans ordre ; mais lorsqu'il s'est élevé d'un pied ou d'un demi-pied , on l'arrache avec les racines pour le rassembler en petites gerbes , qu'on plante sur diverses lignes en forme d'échiquier. Les épis se reposant ainsi les uns sur les autres , en ont plus de force pour résister aux vents. Mais avant cette transplantation , on travaille à rendre la terre égale & unie. Après l'avoir labourée trois ou quatre fois de suite , toujours dans l'eau jusqu'à la cheville du pied , on brise les mottes avec les instrumens ; ensuite , à l'aide d'une machine de bois , sur laquelle le Laboureur est de bout pour conduire le buffle qui

 Chine.

la traîne, on l'apploit si parfaitement, que la hauteur de l'eau demeure par-tout égale; aussi les plaines ressemblent-elles plus à de vastes jardins, qu'à des champs ouverts.

Toutes les montagnes de la Chine sont cultivées; on n'y apperçoit ni haies, ni fossés, ni presque aucun arbre, tant les Chinois ménagent le terrain. C'est un spectacle fort agréable dans quantité de lieux, que de voir des plaines de trois ou quatre lieues de longueur, environnées de collines & de montagnes, qui, depuis le pied jusqu'au sommet, sont coupées en terrasses hautes de trois ou quatre pieds, élevées quelquefois l'une sur l'autre, jusqu'au nombre de vingt ou trente. Ces montagnes ne sont pas ordinairement pierreuses comme celles de l'Europe. La terre en est si légère, qu'elle se coupe aisément; & si profonde dans quelques provinces, qu'on la creuse l'espace de trois ou quatre cens pieds sans rencontrer le roc. Lorsqu'il s'y trouve des pierres en trop grand nombre, les Chinois trouvent le moyen de les en purger; & bâtissant de petits murs, pour soutenir les terrasses, ils applanissent les bonnes terres, & les ensemencent de diverses sortes de grains.

Ils poussent encore plus loin l'industrie. Quoique dans quelques provinces les montagnes soient stériles & incultes, cependant comme les vallées

& les c
droits,
tans m
inégaux
divisent
ont ain
& qu'ils
des étage
sèment
croître fa
distances
pluie & l
tagnes,
leurs pièc
réservoirs
faisant m
amphithé
hydrauliqu
compositio
ou d'une
quarrées d
enfilées pa
chaîne pal
inférieure
dont l'axe
est attaché
petites pl
chaîne, qu

& les champs, qui les séparent en quantité d'endroits, sont fécondes & bien cultivées, les habitans mettent d'abord au niveau tous les lieux inégaux qui sont capables de culture; ensuite ils divisent, en différentes pièces, toute la terre qu'ils ont ainsi nivelée; & de celle qui borde les vallées, & qu'ils ne peuvent rendre égale, ils composent des étages en forme d'amphithéâtres. Le riz qu'ils sèment dans l'une & dans l'autre, ne pouvant croître sans eau, ils font des réservoirs à certaines distances, & d'une juste hauteur, pour recevoir la pluie & les autres eaux qui descendent des montagnes, & la distribuer également dans toutes leurs pièces de riz, soit en la faisant tomber des réservoirs dans les pièces d'en-bas, soit en la faisant monter jusqu'au plus haut étage de leur amphithéâtre. Ils emploient pour cela une machine hydraulique, dont le jeu est aussi simple que la composition. Elle est formée d'une chaîne de bois, ou d'une sorte de chapelet de petites planches quarrées de six ou sept pouces, qui sont comme enfilées parallèlement à d'égales distances. Cette chaîne passe dans un tube quarré; à l'extrémité inférieure du tube, est un cylindre ou un barril, dont l'axe est fixé des deux côtés. A l'autre bout est attachée une espèce de tambour, entouré de petites planches correspondantes à celles de la chaîne, qui passe autour du tambour & du cylin-

 Chine.

Chine.

dre; de sorte que lorsque le tambour tourne, la chaîne tourne aussi. Le bout inférieur du tube portant dans l'eau, & le bout du tambour étant élevé à la hauteur où l'eau doit être conduite, les planches qui remplissent exactement la cavité du tube, poussent continuellement l'eau, tandis que la machine est en mouvement; ce qui se fait par trois moyens: 1°. avec la main, par le secours d'une ou deux manivelles attachées aux deux bouts de l'axe du tambour; 2°. avec le pied, par le moyen d'une grosse cheville de bois, d'un demi-pied de longueur, ajustée dans cette vue à l'axe du tambour. Ces chevilles ont la tête assez longue & bien arrondie, pour y placer commodément la plante nue du pied; de sorte qu'une ou plusieurs personnes peuvent mettre, sans peine, la machine en mouvement; tandis que leurs mains sont employées à tenir un parasol & un éventail. 3°. Avec le secours d'un buffle ou de quelque autre animal, attaché à une grande roue de quatre brasses de diamètre, & placée horizontalement. On fixe autour de sa circonférence un grand nombre de chevilles ou de dents, qui, s'ajustant exactement avec celle de l'axe du tambour, font tourner très-facilement la machine.

Lorsqu'on a besoin de nettoyer le canal, ce qui arrive fort souvent, on le divise, à certaines distances, par des fossés; & chaque village voisin,

ayant l'
aussitôt
faire pa
prise, q
de la
endroits
gnes fon
quoiqu'e
des habit
fant de l'
par des t

C'est
que la C
grains &
que toute
dant il es
nourrir f
espace pl
Chinois f
portion d
Seigneur
toutes les
reur, pou

Le non
toutes les
extrême p
de vendre
des Japon

ayant sa part du travail , les Paysans paraissent aussitôt avec leur machine à chaîne, qui sert à faire passer l'eau d'un fossé à l'autre. Cette entreprise , quoique pénible , est bientôt finie , à cause de la multitude des ouvriers. Dans quelques endroits de la province de *Fo-kyen* , les montagnes sont contiguës , sans être fort hautes. Mais quoiqu'on y trouve à peine quelques vallées , l'art des habitans est parvenu à les cultiver , en conduisant de l'une à l'autre une abondante quantité d'eau par des tuyaux de bambou.

Chine.

C'est à cette admirable industrie des Paysans , que la Chine est redevable de l'abondance de ses grains & de ses légumes. Elle en est mieux fournie que toutes les autres régions du monde ; cependant il est certain que le pays suffit à peine pour nourrir ses habitans. Ils auraient besoin d'un espace plus grand du double. Les Laboureurs Chinois sont pauvres , & chacun n'a qu'une petite portion de terre à cultiver. L'usage est que le Seigneur tire la moitié de la récolte , & qu'il paie toutes les taxes ; l'autre moitié demeure au Laboureur , pour unique fruit de son travail.

Le nombre des Marchands est incroyable dans toutes les parties de la Chine. Ils sont tous d'une extrême politesse , & ne rejettent pas l'occasion de vendre avec le moindre profit : fort différens des Japonois , qui sont au contraire grossiers , peu

Chine.

obligeans , & si opiniâtres , qu'après avoir une fois déclaré qu'une chose vaut vingt ducats , toutes les raisons du monde ne leur en feraient rien rabattre. Le Père le Comte représente les Chinois comme la Nation de l'Univers la plus propre au commerce , & qui s'y entend le mieux. Ils sont , dit-il , fort insinuans dans leurs manières ; & leur avidité pour le gain , leur fait trouver des moyens de vivre & des méthodes de trafic qui ne viennent point naturellement à l'esprit. Il n'y a point d'occasion dont ils ne tirent avantage , ni de voyages qu'ils n'entreprennent , au mépris de toutes les difficultés , dans l'espérance du moindre profit.

Mais , suivant le témoignage de quelques Missionnaires , il ferait à souhaiter qu'ils fussent d'un peu meilleure foi dans leurs marchés , sur-tout à l'égard des étrangers. Ils s'efforcent toujours de vendre au-dessus du juste prix , & souvent ils ne font pas scrupule d'altérer les marchandises. Leur maxime est que ceux qui achètent , ne cherchent qu'à payer le moins possible , & se dispenseraient même de payer , si le Marchand y consentait. Ils se croient en droit , sur ce principe , de demander les plus hauts prix. « Ce n'est pas les Marchands » qui trompent , disent-ils fort hardiment , c'est » l'acheteur qui se trompe lui-même. L'acheteur » n'est forcé à rien , & le profit que tire le Marchand , est le fruit de son industrie ». Cependant

ceux
pes ,
teté &
comm
ceux d
de cor
En
diviser
comm
gation
comme
monne
I. Le
& la fa
les riv
comme
comme
les Chi
ce qui
agrémen
leurs fr
vernée
furent t
ses si rig
qu'il n'e
limires
s'y sont
ports à

ceux qui se conduisent par de si mauvais principes, sont les premiers à faire l'éloge de l'honnêteté & du désintéressement. Magalhaens regarde, comme les plus riches Négocians de la Chine, ceux qui font le commerce de la soie, & du bois de construction.

Chine.

En traitant du commerce des Chinois, nous le diviserons en quatre articles : I. le fond réel du commerce domestique & étranger. II. La navigation & la qualité de leur marine. III. Les commodités pour les voyages par terre. IV. La monnoie, les poids & les mesures.

Commerce.

I. Les richesses particulières de chaque province, & la facilité de transporter les marchandises par les rivières & les canaux, ont toujours rendu le commerce intérieur de la Chine très-florissant. Le commerce extérieur est plus négligé, parce que les Chinois trouvant dans leur propre pays tout ce qui leur est nécessaire pour les besoins & les agrémens de la vie, s'éloignent rarement de leurs frontières. Aussitôt que la Chine fut gouvernée par ses propres Empereurs, les ports furent toujours fermés aux Etrangers, & les défenses si rigoureuses pour le commerce du dehors, qu'il n'était pas permis aux habitans de sortir des limites de l'Empire : mais depuis que les Tartares s'y sont rendus les maîtres, ils ont ouvert leurs ports à toutes les Nations de l'Orient.

Le commerce intérieur de la Chine , est de la plus incroyable activité. On peut regarder les provinces Chinoises comme autant de Royaumes , entre lesquels il se fait une communication de richesses , qui sert à rapprocher leurs habitans , & à faire régner l'abondance dans toutes les villes. Les provinces de *Hu-quang* & de *Kyang-si* fournissent du riz à celles qui n'en sont pas bien pourvues. Celle de *Che-kyang* , produit la plus belle soie. Les vernis & l'encre viennent de *Kyang-nan* , avec toutes sortes d'ouvrages curieux dans ces deux genres. *Yun-nan* , *Chen-si* & *Chan-si* donnent du fer , du cuivre , & plusieurs autres métaux , des chevaux , des mulets , & des pelleries. *Fo-kyen* produit du sucre & le meilleur thé de l'Empire. *Se-chuen* fournit des herbes & des plantes médicinales , &c. Chaque province contribue ainsi au bien public , par une abondance de commodités , dont le détail serait trop long. Toutes ces marchandises passant d'un lieu à l'autre , par le moyen des rivières , sont vendues fort promptement. On voit , par exemple , des Marchands qui , à leur arrivée dans une ville , vendent en trois ou quatre jours six mille bonnets convenables à la saison. Le commerce n'est jamais interrompu , à l'exception seulement des deux premiers jours de la première lune , qui sont employés aux réjouissances & aux visites mutuelles de la nouvelle

année. affaires
 la ville
 en men
 chands
 merce.
 jusqu'à
 de cond
 voies. C
 pas à pl
 pas d'en
 deux ou
 soie pou
 même ,
 détables.
 les exem
 petit Ma
 achète d
 de petirs
 ou deux
 pression
 peine sa
 marchand
 pagne ,
 des garde
 produit ,
 dont la m
 tance &

année. Dans tous les autres temps l'agitation des affaires est continuelle à la campagne comme à la ville. Les Mandatins même y prennent part en mettant leur argent entre les mains des Marchands, pour le faire valoir par les voies du commerce. En un mot, il n'y a point de famille, jusqu'à la plus pauvre, qui ne trouve, avec un peu de conduite, le moyen de subsister par les mêmes voies. On en connaît dont tout le fonds ne monte pas à plus d'un écu de France, & qui ne laissent pas d'en tirer leur entretien, père, mère, avec deux ou trois enfans, de se procurer des habits de soie pour les jours de cérémonie, & de parvenir même, en peu d'années, à des établissemens considérables. Si ce progrès paraît incompréhensible, les exemples n'en font pas moins communs. Un petit Marchand qui n'a qu'environ cinquante sols, achète du sucre & de la farine de riz, dont il fait de petits gâteaux, qui sortent du four une heure ou deux avant le jour, *pour animer*, suivant l'expression chinoise, *le courage des Voyageurs*. A peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise est enlevée par le peuple de la campagne, par les artisans, les porteurs, les enfans des gardes, & les plaideurs. Ce petit commerce produit, en peu de jours, un profit de vingt sols, dont la moitié suffit au Marchand pour sa subsistance & celle de sa famille. En un mot, nos

 Chine.

Chine.

foires les plus fréquentées, ne sont qu'une faible image de la multitude incroyable de peuple qu'on voit dans la plupart des villes de la Chine, & qui s'occupe à vendre ou à acheter toutes sortes de commodités.

Il n'est pas surprenant qu'avec un commerce si florissant dans l'intérieur de l'Empire, les Chinois négligent beaucoup les pays étrangers. Par mer, on ne les voit jamais passer les détroits de la Sonde. Leurs plus longs voyages de ce côté-là, se bornent à Batavia. Du côté de Malaca, ils ne vont jamais plus loin qu'Achem; & le terme de leur navigation, au Nord, est ordinairement le Japon.

Les Isles du Japon sont le pays qu'ils fréquentent le plus. Ils partent au mois de Juin ou de Juillet, au plus tard, pour se rendre avec leurs marchandises, à Siam ou à Camboye, & se frèter dans ces deux ports, de celles qui conviennent aux Japonois. Le profit de ce voyage monte à deux cens pour cent. S'ils font directement voile au Japon, de leurs ports de Ning-po, de Canton ou d'Amoui, ils se chargent des marchandises suivantes: 1°. de drogues, telles que le *jin-fang*, la rhuibarbe, les mirobolans, &c.; 2°. de cuirs de vaches & de buffles, d'areka, & de sucre blanc, sur lequel ils gagnent quelquefois mille pour cent; 3°. de toutes sortes d'étoffes de soie, mais sur-tout de satins, de taffetas & de damas de différentes

couleurs
quinze
cordes d
d'aigle 8
avidés, p
encenser
camelots
rement à
quante p
doivent é

Les m
du Japon
ils gagner
cuivre rou
taëls & q
ou douze
dont les
porcelaine
parce qu'e
n'est pas p
de la Chin
ont été si
raison; ma
achètent r
haut sur la
jusqu'à cen
aux risques
d'Amoui 8

couleurs, particulièrement de noirs; ils tirent quinze taëls de ce qui leur revient à six; 4°. de cordes de soie pour les instrumens, & de bois d'aigle & de sandal, dont les Japonois sont fort avides, parce qu'ils en ont besoin sans cesse pour encenser leurs Idoles; 5°. enfin, de draps & de camelots de l'Europe, dont ils trouvent promptement à se défaire, & qui leur rapportent cinquante pour cent; d'où l'on peut conclure quels doivent être les profits des Hollandais.

Les marchandises que les Chinois rapportent du Japon, sont, 1°. des perles fines, sur lesquelles ils gagnent quelquefois mille pour cent; 2°. de cuivre rouge en barres, qui leur coûte entre trois taëls & quatre & demi, mais qu'ils vendent dix ou douze taëls à la Chine; 4°. du papier à fleurs, dont les Chinois font des éventails; 5°. de la porcelaine qui est très-belle, mais de peu d'usage, parce qu'elle ne soutient pas l'eau bouillante; elle n'est pas plus chère au Japon, que la porcelaine de la Chine à Canton; 6°. des vernis japonais, qui ont été si long-temps au-dessus de toute comparaison; mais ils sont si chers, que les Chinois en achètent rarement. Un cabinet de deux pieds de haut sur la même largeur, s'est vendu à la Chine jusqu'à cent piastres. Ceux qui s'exposent le plus aux risques de ce commerce, sont les Marchands d'Amoui & de Ning-po, parce que les portant

Chine.

à Manille & à Batavia, ils les vendent fort cher aux Européens, qui sont passionnés pour les ouvrages de cette nature. 7°. Enfin ; les Marchands Chinois rapportent de l'or, qui est très-fin au Japon, & quantité de ce métal qui se nomme *tombak*, sur lequel ils gagnent soixante pour cent à Batavia.

Ils portent aussi leur commerce à Manille ; mais on ne voit guères entreprendre ce voyage qu'aux Marchands d'Amoni, qui se chargent d'une grosse quantité de soie, de satins rayés ou à fleurs, de broderies, de tapis, de coussins, de robes de chambre, de bas de soie, de thé, de porcelaine, de vernis du Japon, de drogues, &c. sur lesquels leur profit est généralement de cinquante pour cent. Ils ne rapportent que des piastras.

Mais le commerce auquel ils s'attachent le plus, parce qu'il est le plus avantageux & le plus facile, est celui de Batavia. Leurs vaisseaux partent chaque année de Canton, d'Amoui & de Ning-po, vers l'onzième lune ; c'est-à-dire, au mois de Décembre, avec les marchandises suivantes.

1°. Une sorte de thé verd qui est d'une beauté singulière, & d'une odeur très-agréable. Le *song-lo* & le *Bohé* sont moins recherchés par les Hollandais. 2°. De la porcelaine qui n'est pas plus chère à Batavia qu'à Canton. 3°. Du fil & des feuilles d'or, qui ne sont que du papier doré. Une partie

du fil
nom d
de l'or
via sev
avec de
expres
de pess
l'achète
dans le
dérable
quefois
drogues
ustens
des

Ils rap
piastras ;
des noix
l'écaille
jolis bijo
des man
res à l'Eu
4°. du b
pour les
Brésil, q
d'agath
des orner
pour leur
l'ambre j

du fil se vend en petits évevaux, qui portent le nom de poignées. Il est cher, parce qu'il est couvert de l'or le plus fin; mais celui qu'ils portent à Batavia se vend ordinairement au poids, en petits paquets, avec de grosses poignées de soie rouge, qu'on y mêle exprès pour donner plus de lustre à l'or, & plus de pesanteur aux paquets. Les Hollandais ne l'achètent point pour leur usage; ils le revendent dans le pays des Malayens avec un profit considérable. 4°. Du tombak, qui leur rapporte quelquefois jusqu'à cent cinquante pour cent. 5°. Des drogues, particulièrement de la rhubarbe. 6°. Des ustensiles de cuivre jaune, tels que des bassins, des seaux, de grands chaudrons, &c.

Chine.

Ils rapportent de Batavia, 1°. de l'argent en piastras; 2°. du poivre, des cloix de girofle, des noix muscades, & d'autres épices; 3°. de l'écaille de tortue, dont les Chinois font de très-jolis bijoux, tels que des peignes, des coupes, des manches de couteau, des pipes, des tabatières à l'Européenne, qu'ils ne vendent que dix sols; 4°. du bois de sandal & du bois rouge & noir pour les ouvrages de marqueterie, & du bois de Brésil, qui sert pour la teinture; 5°. des pierres d'agate toutes taillées: les Chinois s'en font des ornemens pour leurs ceintures, des boutons pour leurs bonnets, & une sorte de colliers; 6°. le l'ambre jaune, qu'ils achètent à fort bon mar-

Chine.

ché; 7°. des draps de l'Europe, qui ne leur coûtent pas non plus fort cher, & qu'ils revendent au Japon.

Tel est le principal commerce des Chinois hors de l'Empire. Ils font aussi, mais très-rarement, le voyage d'*Achem*, de Malaca, de *Patane*, de *Lugor*, qui dépend du Royaume de Siam, de la Cochinchine, &c. Le commerce qu'ils font à *Thor* est également avantageux & facile. Ils ne gagneraient point les frais de leur entreprise dans le voyage d'*Achem*, s'ils n'y étaient pas rendus au mois de Novembre ou de Décembre, qui est le temps où les vaisseaux de Surate & de Bengale se trouvent sur cette côte. Ils ne rapportent ordinairement de toutes ces régions que du poivre, de la canelle & d'autres épices; des nids d'oiseaux, qui passent pour un mets délicieux aux tables Chinoises; du riz, du camphre & des cannes de *Rattan* *, qu'on entrelace comme de petites cordes; des torches composées de feuillages de certains arbres, qui brûlent comme de la poix, & qui servent de flambeaux; de l'or, de l'étain, &c.

À l'égard du commerce des Européens à la Chine, le port de Canton est presque le seul qui leur soit ouvert dans certains temps de l'année; encore n'ont-ils pas la liberté de s'avancer jusqu'à la ville. Ils jettent l'ancre à *Wang-pu*, place qui en est éloignée de quatre lieues, sur la rivière, &

* Espèce de roseau qui croît abondamment à Malaca.

ou le nombre des vaisseaux est toujours fort grand. Autrefois les draps de l'Europe, les crystaux, les épées, les pendules, les montres à répétition, les télescopes, les miroirs & les glaces, &c. s'y vendaient avec beaucoup d'avantage; mais depuis que les Anglais font ce voyage régulièrement chaque année, il n'y a pas une seule de ces marchandises qui soit plus chère à Canton qu'en Europe; le corail même ne s'y vend presque plus qu'avec perte. L'argent est aujourd'hui la seule matière du commerce à la Chine. On peut faire un profit considérable en l'échangeant pour de l'or, qui est une marchandise dans le pays. On y gagne encore un tiers.

 Chine.

L'or qui se trouve à Canton vient en partie des provinces de la Chine & des pays étrangers, tels qu'Achem, la Cochinchine, le Japon, &c. Il est refondu dans cette ville, à la réserve de celui qu'on tire de la Cochinchine, qui est ordinairement aussi pur & aussi beau qu'il puisse être, lorsqu'on l'achète du Roi du pays; mais celui que ses sujets vendent secrètement n'est pas si pur, & demande d'être raffiné à Canton. Les Chinois divisent leur or par carats, comme en Europe. L'or commun est depuis quatre-vingt-dix carats jusqu'à cent; il est plus ou moins cher, suivant le temps auquel il s'achète; c'est-à-dire, qu'aux mois de Mars, d'Avril & de Mai, il est moins cher qu'aux

Chine.

mois de Juillet & de Janvier, parce que dans cette dernière faison le port & la rade de Canton ont des vaisseaux en plus grand nombre.

On achète aussi à la Chine des drogues excellentes, plusieurs sortes de thé, du fil d'or, du musc, des pierres précieuses, des perles, du vis-argent, &c. Mais le principal objet du commerce des Européens est la porcelaine, les vernis du Japon & les soies, dont on parlera plus particulièrement dans la suite.

A l'égard de leur navigation, le père le Comte observe qu'ils ont eu fort anciennement des vaisseaux très-forts, & que quoiqu'ils n'aient pas plus perfectionné la navigation que les autres sciences, non-seulement ils l'entendaient beaucoup mieux que les Grecs & les Romains, mais qu'aujourd'hui même ils ne naviguent pas moins sûrement que les Portugais.

Leurs vaisseaux s'appellent du nom commun de *Chuen*, comme leurs bateaux & barques. Les plus grands ne portent pas plus de deux cent cinquante ou trois cens tonneaux : ce ne sont proprement que des barques plates à deux mâts. Leur longueur est de quatre-vingt ou cent pieds; l'avant n'a point de bec ou de proue; il s'élève dans la forme de deux aîles ou de deux cornes, d'une figure fort bizarre. L'arrière est ouvert par le milieu, pour contenir le gouvernail & le mettre à

à couve
n'a que
au bâtir

Les v
ni beau
en ont u
quet qu
ou le mâ
qui est f
l'un à l'a
la longue
de celle c

Leurs v
bou; elles
mer est un
au pied, u
douze pou
tient la ve
Chinois ne
plus de ven
des voiles d
souffle; ma
leur fait pe
sur les nôtr

Ils ne for
de la poix &
particulière d
qu'un ou de

Tome V

à couvert du battement des vagues. Ce gouvernail n'a que cinq ou six pieds de largeur, & ne tient au bâtiment que par quelques cordes.

Chine.

Les vaisseaux Chinois n'ont ni mâts de misene, ni beaupré, ni écoutes. Avec le grand mât, ils en ont un d'avant, & quelquefois un petit perroquet qui n'est pas de grand usage. Le grand mât, ou le mât de maître, est placé près du mât d'avant, qui est fort reculé vers la proue. La proportion de l'un à l'autre est ordinairement de deux à trois, & la longueur du grand mât revient aux deux tiers de celle du vaisseau.

Leurs voiles sont composées de nattes de bambou; elles s'ouvrent comme un paravent. Au sommet est une pièce de bois qui sert de vergue, & au pied, une sorte de planche, large de plus de douze pouces, sur cinq ou six d'épaisseur, qui tient la voile ferme. En général, les vaisseaux Chinois ne sont pas bons voiliers; ils prennent plus de vent que les nôtres, à cause de la roideur des voiles qui ne cèdent point à l'impression du souffle; mais leur forme qui n'est pas si commode, leur fait perdre l'avantage qu'ils ont de ce côté-là sur les nôtres.

Ils ne sont pas calfatés comme en Europe avec de la poix & du goudron, mais avec une espèce particulière de gomme, d'une bonté si singulière, qu'un ou deux puits, pratiqués au fond de cale,

Chine.

suffisent pour tenir le lieu sec. Aussi les Chinois n'ont-ils point eu jusqu'à présent l'usage des pompes. Leurs ancres ne sont pas de fer comme les nôtres; elles sont d'un bois que la durété & sa pesanteur ont fait nommer *bois de fer*. Ils prétendent qu'elles sont meilleures que celles de l'Europe, parce qu'elles ne plient jamais; cependant leur usage ordinaire est de les armer de fer.

Les Chinois n'ont à bord ni Patron ni Pilote. Ceux qui frètent un vaisseau sont leurs propres guides; mais la plupart n'entendent pas mal la navigation, sur-tout au long des côtes; car on ne leur accorde pas tant d'habileté en haute mer. Ils tournent la proue de leur vaisseau vers le lieu pour lequel ils mettent à la voile, & tiennent course sans considérer les variations du vent. Cette négligence vient sans doute de ce qu'ils entreprennent rarement de longs voyages. Cependant ils ne sont pas mauvais Matelots, lorsqu'ils y apportent tous leurs soins.

Leurs agrès étant mal construits, demanderaient tant de temps pour être remis en ordre, que pendant le calme les Chinois laissent leurs voiles déployées au hazard. Le poids énorme d'une voile, joint à l'action d'un vent qui agit sur le mât, mettraient la proue sous l'eau, si les Chinois ne remédiaient à cet inconvénient, par le soin qu'ils ont de charger beaucoup moins leurs

Vaisse
qu'un
remen
enfon
situati
beauco
lorsqu'
tres po
hors de
court to
tourbill
On n
ou du c
pour rég
Les bord
parties é
vents; &
pour assu
seau, que
parfumen
des vivres
Si les
bouffole,
ils en ont
L'aiguille
plus de tro
côté, est un
un trident.

vaisseaux sur l'avant, que sur l'arrière. Aussi, lorsqu'un bâtiment est à l'ancre, la proue est entièrement hors de l'eau, tandis que l'arrière y est fort enfoncé. La largeur des voiles chinoises, & leur situation vers la proue, donnent sans contredit beaucoup de vitesse à la course d'un vaisseau, lorsqu'il suit le vent; mais avec un quart ou d'autres portions de vent, il est jeté nécessairement hors de sa direction, sans parler du risque qu'il court toujours lorsqu'il est surpris par quelque tourbillon subit.

China,

On n'a point à la Chine l'usage de la bouffole ou du compas de mer. Les Chinois emploient, pour régler leur course, une carte fort simple. Les bords de la boîte sont divisés en vingt-quatre parties égales, qui marquent les points ou les vents; & qui sont placés sur un lit de sable; moins pour assurer l'aiguille contre l'agitation du vaisseau, que pour y brûler des pastilles dont ils la parfument continuellement. Ils lui offrent aussi des vivres en forme de sacrifice.

Si les Chinois ont découvert avant nous la bouffole, comme plusieurs Ecrivains l'assurent, ils en ont tiré jusqu'à présent peu d'avantage. L'aiguille de leur grand compas de mer n'a pas plus de trois pouces de longueur; sa figure, d'un côté, est une sorte de fleur de lys, & de l'autre, un trident. Toutes les aiguilles aimantées des

Chinois se font à Nangazaqui, port du Japon.
 Chine. Le Père le Comte assure que les Chinois n'avaient aucune notion de la variation & de la déclinaison de l'aiguille, avant que les Missionnaires les en eussent convaincus par des expériences.

Le goudron des Chinois est une composition de chaux, d'huile ou plutôt de résine, qui distille d'un arbre nommé *tong-chu*, & d'*Okam* de bambou. Lorsque cette composition est sèche, on la prendrait pour de la chaux, qui est la principale matière : elle est plus nette que notre goudron, & n'a pas cette odeur désagréable qui règne sur les vaisseaux de l'Europe. Elle est d'ailleurs à l'épreuve du feu, auquel le goudron & la poix sont sans cesse exposés.

L'unique emploi du Pilote est de veiller sur la boussole, & de régler la course. Le Patron dirige la manœuvre du vaisseau, & le Capitaine prend soin des provisions, sans entrer dans aucun autre soin. Cependant tout s'exécute avec une promptitude surprenante. Cette harmonie entre les Chinois d'un vaisseau, vient de l'intérêt qu'ils ont tous à sa conservation, parce qu'ils ont tous quelque part à sa cargaison. Officier & Soldat, chacun a la liberté de mettre à bord une certaine quantité de marchandises, & cette permission leur sert de paie. Chacun occupe aussi son appartement particulier, dans l'espace qui est entre les

ponts,
 nes. Q
 sur eux
 fesser q
 une adr
 sommes
 Batelier
 nos vais
 L'ind
 torrens,
 croyable.
 ges, que
 der sans
 des chûte
 canal, ils
 l'autre, L
 plutôt qu
 de rocher
 vingt lieu
 rapidité ex
 le nom de
 ries de l'E
 sieurs dan
 pitale de
 bre port d
 un de ces
 que tout
 fer, elle f

ponts , & qui se trouve divisé en différentes cabines. Quoique les Européens l'emportent beaucoup sur eux dans la navigation sur mer , il faut confesser que , sur les rivières & les canaux , ils ont une adresse particulière à leur Nation , dont nous sommes fort éloignés. Un petit nombre de leurs Bateliers conduisent des barques aussi grandes que nos vaisseaux.

Chine.

L'industrie avec laquelle ils naviguent sur les torrens , a quelque chose de merveilleux & d'incroyable. Ils franchissent intrépidement des passages , que des gens moins hardis ne peuvent regarder sans quelque marque de crainte. Sans parler des chûtes d'eau qui se trouvent souvent dans un canal , ils remontent , à force de bras , d'un canal à l'autre. La Chine a des rivières qui coulent , ou plutôt qui se précipitent au travers de quantité de rochers pendant l'espace de soixante ou quatre-vingt lieues , & qui forment des courans d'une rapidité extrême , auxquels les Chinois donnent le nom de *chans*. Il s'en trouve dans diverses parties de l'Empire ; & le Père le Comte en vit plusieurs dans le voyage qu'il fit de *Nan-chang* , Capitale de la province de *Kyang-si* , jusqu'au célèbre port de Canton. Sa barque fut emportée par un de ces courans , avec une si étrange violence , que tout l'art des Matelots n'ayant pu s'y opposer , elle fut abandonnée au mouvement de l'eau ,

Chine.

qui la fit pirouetter long-temps dans un grand nombre de détours formés par les rochers ; enfin le gouvernail s'étant brisé contre un de ces écueils, qui ne se montrait qu'à la surface de l'eau, la barque fut jetée sur le roc même, où elle resta immobile ; mais si le coup eût porté sur les flancs, au lieu de porter sur l'arrière, elle était perdue sans ressource avec les passagers.

Dans la province de *Fo-kien*, où l'on passe de Canton & de Chang-cheu, on est exposé, pendant neuf ou dix lieues, au danger de périr. Les sauts y sont continuel, & brisés par des milliers de pointes qui laissent à peine l'espace nécessaire pour le passage d'une barque. Ce ne sont par-tout que détours, où les torrens contraires, qui s'entre-heurtent, poussent les barques avec la rapidité d'une flèche. On est toujours à deux pas des écueils, & menacé de se voir précipiter sur l'un, en voulant éviter l'autre. Il n'y a que les Chinois au monde qui soient capables de surmonter des obstacles de cette nature ; & leur adresse même n'empêche pas que les naufrages n'y soient fort communs. Il doit paraître étonnant que toutes leurs barques n'aient pas le même sort ; quelquefois elles sont en pièces, & tout l'équipage enseveli misérablement dans les flots, avant qu'on puisse imaginer ce qui les a fait disparaître. Quelquefois en descendant les sauts des rivières, une

barque.
pouvoir
si dange
il ne vi
ans de n
du mon
que pen
barque à
Des c
qu'on l'a
ment con
port. La
de Temp
d'abord u
geurs. Le
nombre ;
grands ch
Le soim
tes, à cer
aux Voyag
vaifes ren
provinces v
que jamai
au pillage
adroitemen
D'ailleurs
leur sûreté.
pendant pl

barque plonge & s'enfonce par la proue , sans pouvoir se relever. En un mot , ces passages sont si dangereux , que si l'on en croit le Père le Comte , il ne vit jamais la mort de si près , pendant dix ans de navigation sur les mers les plus orageuses du monde , où il fit plus de douze mille lieues , que pendant dix jours qu'il employa dans une barque à traverser ces affreux torrens.

Chine.

Des chemins entretenus aussi soigneusement qu'on l'a déjà fait observer , doivent être également commodes pour les voyages & pour le transport. La multitude des villages qui sont remplis de Temples ou de Monastères de Bonzes , offrent d'abord un soulagement considérable aux Voyageurs. Les hôtelleries sont aussi en fort grand nombre ; mais elles ne sont belles que sur ces grands chemins , & misérables ailleurs.

Le soin qu'on a d'établir des gardes sur les routes , à certaines distances , laisse peu de crainte aux Voyageurs , de la part des brigands. Les mauvaises rencontres sont très-rares , excepté dans les provinces voisines de Pékin ; mais il n'arrive presque jamais que les voleurs joignent le meurtre au pillage ; ils ne pensent qu'à se retirer fort adroitement , après avoir exercé leur profession. D'ailleurs , la multitude des passans suffit pour leur sûreté. Un Missionnaire raconte qu'il fut suivi pendant plusieurs jours par un voleur , qui ne put

Chine.

trouver l'occasion de l'insulter , parce qu'il n'avait pas plutôt perdu de vue une compagnie de Voyageurs , qu'il en paraissait une autre.

Suivant le témoignage de tous les Missionnaires , le plus fâcheux & presque le seul inconvénient des voyages , sur-tout en hyver & dans les parties méridionales de la Chine , est l'excès de la poussière , parce que la pluie est fort rare dans cette saison. La terre est alors si sèche & si mobile , que dans un grand vent il s'en élève des nuées qui obscurcissent le ciel , & qui coupent la respiration. La multitude des passans & des voitures produit aussi le même effet.

La méthode la plus commune pour les voyages par terre , est d'aller à cheval ; mais quoique les chevaux soient assez bons , ils demandent de l'attention pour les choisir. S'ils se fatiguent sur la route , il n'y a point d'espérance d'en pouvoir changer à la poste , parce que tous les chevaux de poste appartiennent à l'Empereur , & ne servent que pour ses Courriers , ou pour les Officiers de sa Cour.

Lorsque le chemin est trop rude pour les chevaux , on trouve des chaises composées de cannes de bambou , croisées en forme de treillage , & liées ensemble avec des cordes de rattan. On les couvre du haut en bas d'une pièce de toile peinte ou d'étoffe de soie , suivant la saison ; & pendant

la pluie
Si l'
le tem
les pay
on lou
des tor
les tén
terrible
compo
si bien
vent qu
est long
heure.

Une
voyages
avec lac
ou leurs
qui sont
de l'Em
les Voy
qui est t
autant d
Ils para
qui répo
teurs on
lui avec
pour rec
qui se tr

la pluie, on y ajoute un sur-tout de taffetas huilé.

Chinois

Si l'envie de se garantir de la chaleur fait choisir le temps de la nuit pour voyager, sur-tout dans les pays montagneux, qui sont infestés de tigres, on loue, de distance en distance, des gardes avec des torches, qui servent tout à la fois à dissiper les ténèbres & à répandre l'épouvante parmi ces terribles animaux. Les torches de voyage sont composées de branches de pin séchées au feu, & si bien préparées, que le vent & la pluie ne servent qu'à les faire brûler plus vite. Chaque torche est longue de six ou sept pieds, & dure près d'une heure.

Une grande commodité des Chinois pour les voyages par terre, c'est la facilité & la sûreté avec laquelle ils font transporter leurs bagages ou leurs marchandises par des porteurs publics, qui sont en grand nombre dans toutes les villes de l'Empire. Ces porte-faix ont leur chef, à qui les Voyageurs s'adressent : on convient du prix, qui est toujours payé d'avance, & le chef donne autant de billets qu'on lui demande de porteurs. Ils paraissent à l'instant sur son ordre, & c'est lui qui répond de chaque fardeau. Lorsque les porteurs ont rempli leur office, ils se rendent chez lui avec les billets qu'ils ont reçu des Voyageurs, pour recevoir le prix de leur travail. Dans les villes qui se trouvent situées sur les grandes routes, il

Chine.

y a quantité de bureaux où les porteurs se font inscrire ; après avoir donné de bonnes cautions ; de sorte qu'on peut s'en procurer trois ou quatre cens dans l'occasion. Leur chef , à qui l'on ne manque point de s'adresser , prend le mémoire de toutes les marchandises qu'on veut faire porter , & reçoit tant par livre. Le prix commun est quatre sols & demi par jour pour chaque quintal. Il ne reste ensuite aucune peine aux étrangers , parce qu'en livrant les fardeaux aux porteurs , on leur donne à chacun le mémoire de ce qu'ils contiennent , & qu'on peut se rendre tranquillement au terme , avec la certitude que toutes les marchandises qu'on a confiées au chef , y seront délivrées fidèlement dans le bureau qui est en correspondance avec le sien. Le fardeau est attaché avec des cordes , au milieu d'une canne de bambou , qui est soutenue par les deux bouts sur les épaules de deux hommes ; mais si le poids est trop considérable , on y emploie quatre hommes & deux cannes de bambou , avec la liberté de changer tous les jours de porteurs , & de leur faire faire chaque jour autant de chemin qu'on en fait soi-même. Lorsqu'un seul porteur suffit pour le fardeau , il en diminue le poids en le divisant en deux parties égales , qu'il attache avec des cordes & des crochets aux deux bouts d'une canne plate. Il pose la canne sur son épaule , comme une balance qui se baisse

& se lève
fatigué
canne sur
avec un

Les de
que dans
personne
les caisses
geur qui
les garde
passage c
nature , &
chand. D
pour tel
Kung-ho
des droits
pour l'Em
leur faire
est ordina

Les m
de la Cou
marque u
pier sur la
avec le no

L'argen
courantes
vie & pou

* Ordre

& se lève alternativement dans sa marche. Est-il fatigué d'une épaule, il transpose adroitement la canne sur l'autre, & fait ainsi dix lieues par jour, avec un poids de cent soixante livres de France. Chine.

Les douanes à la Chine sont moins rigoureuses que dans la plupart des autres pays. On n'y fouille personne, & rarement ouvre-t-on les paquets ou les caiffes. On n'y prend même rien d'un Voyageur qui a quelque suite. Il paraît assez, disent les gardes, que Monsieur n'est pas marchand. Au passage de quelque douane, on lève les droits en nature, & l'on s'en rapporte au mémoire du marchand. Dans d'autres lieux, on fait payer tant pour tel poids; ce qui est bientôt réglé. Le Kung-ho * même de l'Empereur n'exempte point des droits de la douane; cependant, par respect pour l'Empereur, on laisse passer ses Courriers sans leur faire aucune demande. La douane de Pékin est ordinairement la plus exacte.

Les malles ou les coffres des grands Officiers de la Cour ne s'ouvrent jamais; elles portent pour marque un *fong-tyau*, qui est une bande de papier sur laquelle est écrit le tems de leur départ, avec le nom & la dignité du maître.

L'argent & le cuivre sont les seules monnoies courantes de la Chine, pour les nécessités de la vie & pour l'entretien du commerce. L'or est sur

* Ordre pour voyager,

Chine.

le même pied que les pierres précieuses en Europe. Il s'achète comme les autres marchandises, & les Européens en tirent un profit d'autant plus considérable, que, suivant le Père le Comte, sa proportion avec la livre d'argent est d'un à dix, au lieu qu'en Europe elle est d'un à quinze. Ainsi les marchands y gagnent un tiers.

L'argent chinois n'est pas de la même finesse. Comme on fixe en France la plus grande finesse de l'or à vingt-quatre carats, les Chinois divisent leur aloi en cent parties, qui font le plus haut degré de finesse pour l'argent. Il s'en trouve néanmoins de quatre-vingt-dix parties & de divers autres degrés jusqu'à cent; il s'en trouve même de quatre-vingt, mais qui passe pour le plus bas, & qui ne ferait pas reçu dans le commerce sans une augmentation de poids qui l'égalé à la valeur de l'argent de cours. Les Chinois prennent l'argent de France sur le pied de leur quatre-vingt-quinzième degré. Cependant, ceux qui entendent bien cette matière, jugent qu'il est au plus du quatre-vingt-treizième; de sorte que dans cent onces de notre argent, il y en a sept d'alliage; ou, ce qui revient au même, cent onces n'en valent que quatre-vingt-treize d'argent fin.

L'habileté des Chinois est singulière, pour juger de la finesse de l'argent à la première vue; ils ne s'y trompent presque jamais. Le Comte leur attribue trois méthodes : 1^o. l'examen de sa couleur;

2^o. ce
métal
l'air f
refroid
blanch
en gra
fins,
passe a
trois c

L'a
au coi
gots, c
suivan
par le
plus fi
des fo
dans le
obligé
dre aff
pour le
il arriv
longue
nent q
monno
les pro
monno
que l'u
me il c

2^o. celui de plusieurs petits trous qui se font au métal, dans le creuset ; 3^o. divers petits trous que l'air forme sur la surface du métal, lorsqu'il se refroidit après avoir été fondu. Si la couleur est blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, l'un près de l'autre, & très-fins, sur-tout vers le centre de la pièce, l'argent passe alors pour pur ; mais plus il manque de ces trois qualités, plus on y suppose d'alliage.

Chine.

L'argent monnoyé de la Chine n'est pas frappé au coin comme en Europe ; il est fondu en lingots, qui se coupent en pièces, grandes ou petites, suivant l'occasion, & dont la valeur est réglée par le poids. Ces lingots, qui sont de l'argent le plus fin, ne s'emploient que pour le paiement des sommes. La difficulté consiste à s'en servir dans les détails du commerce. On est quelquefois obligé d'en mettre le bord au feu, & de le rendre assez mince, en le battant avec le marteau, pour le compter facilement en petites pièces ; d'où il arrive que les paiemens sont toujours la plus longue partie d'un marché. Les Chinois conviennent qu'il leur serait plus commode d'avoir des monnoies d'une valeur & d'un poids fixe. Mais alors les provinces, disent-ils, se rempliraient de faux-monnoyeurs, dont on n'a rien à redouter, tandis que l'usage de couper l'argent sera conservé. Comme il est difficile qu'en le coupant tant de fois

Chine.

il ne s'en perde quelques petites parties, les pauvres s'attachent beaucoup à les recueillir, en lavant les ordures qu'on jette des maisons dans les rues. Le peu qu'ils en trouvent suffit pour leur subsistance.

La plupart des Chinois portent sur eux, dans un étui fort propre, une paire de petites balances; pour peser l'argent: elles sont composées d'un petit plat & d'un traversin d'ivoire ou d'ébène, & d'un poids qui glisse au long du traversin. Cette espèce de balance, qui ressemble assez à la romaine, est d'une justesse merveilleuse. Il n'y a point de monnoie depuis quinze ou vingt taëls jusqu'au sou, qui ne puisse être pesée avec une précision surprenante. La millième partie d'un écu donne une pente sensible à la balance.

La monnoie de cuivre est la seule à la Chine qui soit frappée de quelques caractères, & dont on fasse usage dans les détails. Ce sont de petites pièces rondes percées au milieu, qui s'emploient séparément pour les petits marchés, ou qui s'enfilent dans un cordon par centaines, jusqu'au nombre de mille. Le métal n'est ni pur, ni bien battu. Les Chinois divisent la livre en seize *lyangs*, qui sont autant d'onces; le *lyang* en dix parties, qui se nomment *tſyens*; le *tſyen* en dix *fuens*. Un *fuen* vaut un sou de France. Le *lyang*, que les Portugais nomment taël, vaut cent fols de notre monnoie.

On
de m
l'Emp
qui a
demi
thémar
ges pu
parmi
que cel
usage p
lignes
trois m
ment e
Elle dif
celui qu
mathém
Thomas
à deux
de cent
de dix
degré,
Sciences
cinquant
châtelet
chinoises
de ving
cens lis.
On

On distingue aujourd'hui à la Chine trois fortes de mesures : 1°. le pied du palais, établi par l'Empereur Kang-hi, qui est le pied de Paris, & qui a la proportion de quatre-vingt-dix-sept & demi à cent, avec le pied du tribunal des mathématiques. 2°. Le pied du Tribunal des ouvrages publics, nommé *kong-pu*, qui est en usage parmi les ouvriers; il est plus court d'une ligne que celui de Paris. 3°. Le pied des Tailleurs, en usage parmi les marchands, & plus grand de sept lignes que le *kong-pu*. C'est la première de ces trois mesures que les Missionnaires ont constamment employée pour lever les cartes de l'Empire. Elle diffère des autres pieds chinois, & même de celui qui était autrefois en usage au Tribunal des mathématiques. En s'attachant à ce pied, le Père Thomas, Missionnaire Jésuite, réduisit le degré à deux cens lis chinois, dont chacun est composé de cent quatre-vingt brasses chinoises, chacune de dix pieds. Comme la vingtième partie d'un degré, suivant l'observation de l'Académie des Sciences de Paris, contient deux mille huit cent cinquante-trois toises, chacune de six pieds du châtelet, elle est égale à mille huit cens toises chinoises, ou dix lis; & par conséquent, un degré de vingt grandes lieues de France contient deux cens lis.

On pourrait donner beaucoup d'étendue à

 Chine.

 Industrie.

Chine.

cet article. La Chine contient plus d'artisans qu'on ne peut se l'imaginer : le nombre en est prodigieux dans tous les genres. Rien ne cause tant d'admiration aux Européens, que la multitude de bijoux & de curiosités qui se vendent dans les boutiques chinoises.

Les Chinois font de grands progrès dans les arts, quoiqu'ils ne les aient point encore portés à ce degré de perfection, qui fait tant d'honneur à l'Europe. On peut attribuer la supériorité que nous avons encore sur eux, aux loix qui bornent leur dépense. L'industrie de leurs ouvriers est extraordinaire ; & s'ils n'approchent point de nous par leur invention, ils entrent facilement dans nos idées, & réussissent fort bien dans l'imitation des modèles. On en donne pour témoignage les glaces de miroir, les montres, les pistolets, les bombes, & quantité d'autres ouvrages qui se font en divers lieux de l'Empire ; mais ils avaient depuis un temps immémorial l'usage de la poudre à tirer, de l'imprimerie & de la boussole ; connaissances nouvelles en Europe.

Ils réussissent médiocrement dans la peinture des fleurs, des oiseaux & des arbres ; mais beaucoup moins dans celle des figures humaines. Ils n'entendent point l'art des ombres ; aussi admirent-ils beaucoup nos moindres tableaux. Cependant on a vu des Peintres Chinois devenir fort bons

bons
peintu
filigra
vent l'
en Eur
reufen
de très
ardens
qu'on y
fin, do
ploient
Leur
de la r
de quel
On r
toutes
dans leu
les rues
est emp
a besoin
grand m
soir. L'
artisans.
sans en
qui vien
pour les
Les
fellette
Tom

bons Artistes , après avoir pris les principes de la peinture à Manille ou à Makao. Les ouvrages de filigrane qu'ils font à Manille , & dont ils doivent l'art aux Indiens , ont causé de l'étonnement en Europe. On commence à les imiter assez heureusement en Italie. Les ouvriers de Canton font de très-bonnes lunettes , des télescopes , des verres ardens & des miroirs , si semblables aux nôtres , qu'on y remarque peu de différence. Faute de fable fin , dont ils manquent dans leur pays , ils y emploient des cailloux réduits en poudre.

Chine.

Leurs instrumens mécaniques ont en général de la ressemblance avec les nôtres , à l'exception de quelques-uns qui leur sont particuliers.

On trouve dans chaque ville des ouvriers de toutes sortes de professions. Les uns travaillent dans leurs boutiques ; les autres cherchent dans les rues à se louer : mais le plus grand nombre est employé dans l'intérieur des familles. Si l'on a besoin d'un habit , on fait venir chez soi , de grand matin , un Tailleur , qui s'en retourne le soir. L'usage est le même pour tous les autres artisans. Ils apportent leurs instrumens avec eux , sans en excepter les Forgerons & les Serruriers , qui viennent avec leur enclume & leur soufflet pour les ouvrages les plus simples.

Les Barbiers portent sur leurs épaules une sellette , un bassin , un pot à l'eau , du feu , le

Chine.

linge nécessaire, & tout ce qui appartient à leur profession. Ils donnent avis de leur marche par le son d'une petite cloche; & lorsqu'ils sont appelés, soit au milieu d'une rue, d'une place, ou à la porte d'une maison, ils se disposent sur le champ au service qu'on leur demande. Ils rasent la tête, ils arrangent les sourcils, ils nettoient les oreilles, ils frottent les épaules & débourdissent les bras, pour dix-huit deniers, qu'ils reçoivent avec beaucoup de remerciemens; ensuite ils recommencent à sonner leur cloche. Les Cordonniers vont de même par les rues; ils raccommode pour trois sols une paire de souliers, qui dure des années entières après cette réparation. Apparemment ils ont un moyen de donner cette force au cuir.

Les Pêcheurs se servent de filets dans les grandes pêcheries, & de lignes dans les petites; mais l'usage de plusieurs provinces est d'employer à la pêche une sorte de cormoran, semblable au corbeau, qu'on mène avec soi comme un chien à la chasse du lièvre. Au lever du soleil, on voit sur la rivière un grand nombre de bateaux, & plusieurs de ces oiseaux perchés dessus, du côté de l'avant. Au signal qu'on leur donne en frappant l'eau d'une rame, ils se jettent dans la rivière; ils plongent chacun de son côté, & saisissant le poisson, qu'ils lèvent par le milieu du corps, ils retournent à la barque avec leur proie. Le Pêcheur

pren
au lo
son,
petit
lui a
pense
Lorsq
se joig
che à l
quefoi
au bate
Les
autre.
des bar
chent,
de larg
blanche
aisant.
douce,
nuit, q
vers la
réflexion
l'eau, p
pour ce
présente
Les P
nufactur
de soie

prend l'oiseau , lui baisse la tête , passe la main au long de son col , pour lui faire rendre le poisson , qu'il aurait avalé tout entier lorsqu'il est petit , s'il n'avait été retenu par un anneau qu'on lui a passé au bas du col ; ensuite on le récompense de ses services , en lui offrant à manger. Lorsque le poisson est trop gros , plusieurs oiseaux se joignent , & s'aident mutuellement ; l'un s'attache à la queue , l'autre à la tête ; & s'unissant quelquefois tous ensemble , ils l'apportent légèrement au bateau.

 Chine.

Les Chinois emploient , pour la pêche , une autre méthode qui n'est pas moins aisée. Ils ont des bateaux longs & étroits , auxquels ils attachent , des deux côtés , une planche de deux pieds de largeur , qui s'étend d'un bout à l'autre. Cette planche est revêtue d'un vernis fort blanc & fort brillant. On la fait abaisser par une pente fort douce , jusqu'à la superficie de l'eau. Pendant la nuit , qui est le temps de cette pêche , on la tourne vers la lune , pour augmenter son éclat par la réflexion de la lumière. Le poisson , qui joue sur l'eau , prend aisément la couleur de la planche , pour celle de l'eau même. Il fuit du côté qui se présente à lui , & tombe dans la barque.

Les principaux ouvrages qui sortent des manufactures Chinoises , sont les vernis , les étoffes de soie & la porcelaine. On vernit , à la Chine ,

 Chine.

les tables, les chaises, les cabinets, les bois de lit, & non-seulement la plupart des meubles de bois, mais jusqu'aux ustensiles de cuivre & d'étain. Cette espèce de peinture leur donne un lustre merveilleux, sur-tout lorsqu'elle est mêlée de figures en or & en argent. A la vérité, les vernis de Canton ne sont ni si beaux, ni si durables que ceux du Japon, de Tonkin, & de Nankin, parce qu'on les fait trop à la hâte à Canton, & qu'on ne cherche qu'à tromper les yeux des Européens. Pour donner toute sa perfection au vernis, il ne faut pas moins d'un été entier. Mais les marchands Chinois ont peu de ces ouvrages en magasin. Ils attendent l'arrivée des vaisseaux, pour exécuter ce qu'on leur demande.

 Vernis.

Le vernis de la Chine n'est pas une composition. Il distille, comme une gomme, d'un arbre dont on donnera la description. Nous ne parlerons ici que de la manière dont il s'applique. Cette opération se fait de deux manières. La première, qui est fort simple, consiste dans une application immédiate sur le bois. Après l'avoir bien poli, on le frotte deux ou trois fois d'une espèce d'huile, nommée *Tong-yeu*, qu'on laisse sécher pour appliquer autant de fois une couche de vernis. Il est si transparent, que le grain du bois se fait voir au travers; aussi l'application est-elle souvent renouvelée, lorsqu'on veut cacher le fond de la

matière.
 drait po
 sec, on
 figures c
 montagn
 une nouv
 conserver
 glace.

La seco
 tion. On
 carton, c
 d'autres m
 sur le bois
 très - uni.
 dont on a
 sieurs coue
 sivement c
 méthode p

Les liqu
 vernis de l
 leur jaune
 d'y remédi
 noir glacé,
 une nuit, à
 plus sûr,
 neige.

On croit
 font venus

matière. Il devient alors si luisant , qu'on le prendrait pour une glace de miroir. Aussi-tôt qu'il est sec , on y peint en or & en argent , des fleurs , des figures d'hommes & d'oiseaux , des arbres , des montagnes , des palais ; après quoi l'on applique une nouvelle couche de vernis , mais légère , pour conserver la peinture & lui donner un air de glace.

Chine.

La seconde manière demande plus de préparation. On se fert d'une espèce de mastic ou de carton , composé de papier , de lin , de chaux & d'autres matières , qui , étant bien battues & collées sur le bois , forment un fondement très-ferme & très - uni. On y passe deux ou trois fois l'huile dont on a parlé , sur laquelle on applique plusieurs couches de vernis , en laissant sécher successivement ces deux enduits. Chaque ouvrier a sa méthode particulière pour toutes ces opérations.

Les liqueurs chaudes ternissent quelquefois le vernis de la Chine , & lui font prendre une couleur jaune ; mais Duhalde nous apprend le moyen d'y remédier. Il n'est question , pour rétablir le noir glacé , que d'exposer la pièce , pendant toute une nuit , à la gelée blanche , ou , ce qui est encore plus sûr , de la tenir quelque temps dans la neige.

On croit que les vers , qui produisent la soie , font venus originaiement de la Chine. Etant

Vers à soie.

Chine.

passés dans les Indes, & de-là en Perse, ils furent introduits chez les Grecs & les Romains, parmi lesquels la soie fut d'abord estimée au poids de l'or. Les plus anciens Ecrivains de la Chine rendent témoignage qu'avant le règne de *Wang-ti*, lorsqu'on commençait à défricher leur pays, les premiers habitans n'étaient vêtus que de peaux, & que ce secours n'ayant pu suffire à mesure qu'ils se multipliaient, une des femmes de l'Empereur inventa l'art de fabriquer la soie. Dans les siècles suivans, plusieurs Impératrices se firent un amusement de nourrir des vers à soie, & de rendre la soie propre à divers ouvrages. On assigna un des vergers du Palais pour y planter des mûriers. L'Impératrice même, accompagnée des Reines & des premières Dames de sa Cour, s'y rendait en cérémonie, & ramassait les feuilles. Les plus belles pièces d'étoffes de soie, qui étaient l'ouvrage de ses mains, ou qui se faisaient par ses ordres, étaient consacrées à *Chang-ti*, dans la cérémonie du grand sacrifice. Il paraît aussi que les manufactures de soie furent encouragées par les Impératrices, comme l'agriculture l'était par les Empereurs; mais depuis quelque temps les Impératrices ont cessé de prendre part au progrès de la soie.

Les Chinois jugent de sa bonté par sa blancheur, sa finesse & sa douceur. Lorsqu'elle est

rude
vent
rent
cette
diffici
en Eu
que la
heure
rouets
rope,
trois t
comm
instrum
étoffes

A l'
ce mét
mais co
de pap
d'adress
ayent b
se tern
guères
qu'aux
font pas

Les é
Chine,
vent aux
de toute

rude à la main , c'est un fort mauvais signe. Souvent pour la rendre plus moëlleuse , ils la préparent avec de l'eau de riz , mêlée de chaux ; mais cette préparation la brûle. Aussi souffre-t-elle difficilement le rouet , après avoir été transportée en Europe , quoique rien ne se file plus aisément que la soie saine. Un ouvrier Chinois la file une heure entière , sans en rompre un seul fil. Les rouets chinois sont fort différens de ceux de l'Europe , & beaucoup moins fatigans. Deux ou trois tranches de bambou suffisent avec une roue commune. On est surpris de la simplicité des instrumens , qui servent à faire les plus belles étoffes de la Chine.

Chine.

A l'égard de leurs tissus d'or , ils ne tirent point ce métal en fil , pour l'entrelacer avec la soie ; mais coupant en petites tranches une longue feuille de papier doré , ils les roulent avec beaucoup d'adresse autour du fil de soie. Quoique ces étoffes ayent beaucoup d'éclat dans leur fraîcheur , elles se ternissent si-tôt à l'air , qu'elles ne peuvent guères servir à faire des habits. On n'en voit porter qu'aux Mandarins & à leurs femmes , qui n'en font pas même beaucoup d'usage.

Les étoffes de soie les plus communes à la Chine , sont les gazes unies & à fleurs , qui servent aux Chinois pour leurs habits d'été , les damas de toutes sortes de couleurs , les satins rayés , les

 Chine.

fatins noirs de Nankin, les gros taffetas, ou les petites moires, qui sont d'un excellent service; diverses autres espèces, à fleurs, à raies, à ramages, à figures; des crépons, des brocards, des pluches, & différentes sortes de velours.

En un mot, les Chinois fabriquent une infinité d'étoffes de soie, pour lesquelles les Européens n'ont pas même de noms; mais les deux plus communes sont, 1°. une sorte de satin qu'ils nomment *Fuan-tse*, plus fort & moins glacé que celui de l'Europe. 2°. Une espèce particulière de taffetas, nommé *Cheu-tse*, qui, quoique fort serré, est si souple & si pliant, qu'il ne se coupe jamais. D'ailleurs, il se lave comme la toile, sans perdre beaucoup de son glacé, qu'on lui donne avec de la graisse de marsouin de rivière: on purifie cette graisse à force de la laver, & de la faire bouillir; ensuite on l'étend, avec une brosse très-fine, sur le taffetas, du côté qu'on veut le glacer, & toujours du haut en bas, dans le même sens. Les Artisans brûlent dans leurs lampes de la même graisse au lieu d'huile, parce que son odeur chasse les mouches, qui seraient nuisibles à la soie.

La province de *Chan-tong* produit une sorte de soie, qui se trouve en abondance sur les arbres & dans les champs. On en fabrique une étoffe, qui se nomme *Kyen-cheu*. Cette soie est l'ouvrage d'une espèce de petits vers semblables aux che-

nilles.
 mais e
 aux bui
 soie de
 temps.
 fortes d
 on ne c
 drait po
 . On
 sauvage
 nommé
 que les
Tyau-k
 roux : c
 soie est
 que fou
 grises,
 épaisse,
 se lave
 taine bo
 tacher. E
 quefois
 leurs plu

Ils on
 toile. La
 ché, sur
Chen-se,
 nombre

nilles. Elle ne se forme point dans des coques ,

 mais en longs fils , qui s'attachent aux arbrustes & aux buissons. Quoiqu'elle soit moins fine que la soie des vers ordinaires , elle résiste mieux au temps. Les vers qui la produisent , mangent toutes fortes de feuilles , comme celles de mûrier. Quand on ne connaît pas cette sorte de soie , on la prendrait pour du gros drôguet.

Chine.

On distingue deux espèces de ces vers à soie sauvages dans la province de *Chan-tong* ; l'une , nommée *Tsuen-kyen* , plus grosse & plus noire que les nôtres ; l'autre , moins grosse , qui se nomme *Tyau-kyen*. Les fils de la première sont d'un gris roux : ceux de la seconde , sont plus noirs , & la soie est tellement mêlée de ces deux couleurs , que souvent la même pièce est divisée en raies grises , jaunes & blanches. Cette soie est fort épaisse , ne se coupe jamais , dure long-temps , & se lave comme la toile. Lorsqu'elle est d'une certaine bonté , l'huile même n'est pas capable de la tacher. Elle est fort estimée des Chinois , & quelquefois elle est aussi chère que le satin , ou que leurs plus belles soies.

Ils ont aussi des manufactures de laine & de toile. La laine y est fort commune & à bon marché , sur-tout dans les provinces de *Chan-si* , de *Chen-si* , & de *Se-chuen* , où l'on nourrit un grand nombre de troupeaux. Cependant les Chinois ne

font point de draps de laine. Ils estiment beaucoup ceux qu'ils reçoivent des Anglais ; mais comme il est beaucoup plus cher que leurs étoffes de soie , ils en achètent fort peu. Les Mandarins se font des robes de chambre d'hiver d'une sorte de gros *rouffet*. A l'égard des serges & des droguets , il n'y en a guères de meilleurs que ceux de la Chine. Ils viennent des Bonzes qui les font travailler par leurs femmes , & le commerce en est très-grand dans toute l'étendue de l'Empire.

Les étoffes de coton y sont aussi fort communes. En été , les longues robes sont d'une sorte de toile , travaillée en forme de filet ; mais l'étoffe dont on fait le plus de cas à la Chine , & qui ne se trouve dans aucun autre pays , se nomme *Ko-pu* , parce qu'elle est composée d'une plante nommée *Ko* , qui croit dans la province de *Fo-kyen*. C'est une espèce d'arbruste rampant , répandu dans toutes les campagnes , & dont la feuille est beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle est ronde , unie , verte en dedans & cotonneuse en dehors. La tige est quelquefois de la grosseur du pouce , fort pliante & cotonneuse , comme les feuilles. Lorsqu'elle commence à secher , on la fait rouir dans l'eau , comme le lin & le chanvre. On lève la première peau , qui n'est d'aucun usage. La seconde , qui est beaucoup plus fine & plus délicate , se divise avec la main en fils très-menus , & se met

en ceuv
transpa
est si lég

La fa
à la Cl
dre sur
matière
cation.
rons ces
commen
race du
a deux
ou *Ti-f*
l'autre ,
croît dan
sont ron
& dente
poivre ;
grappes.
vers à fo
pour file
que les v
soit moir
Les fo
ouvertes
la facilit
oiseaux.
les vers r

en œuvre sans avoir été battue ni filée. L'étoffe est transparente, & n'est pas sans beauté ; mais elle est si légère, qu'on croit n'avoir rien sur le dos.

Chine.

La fabrique de la soie est un objet si important à la Chine, que nous croyons devoir nous étendre sur les utiles insectes qui en fournissent la matière première, sur leur nourriture & leur éducation. L'Auteur Chinois, dont nous empruntons ces détails, composa son traité, en 1368, au commencement du règne de Ming, chef de la race du même nom. Il nous apprend que la Chine a deux sortes de mûriers ; l'un, nommé *Sang*, ou *Ti-fang*, ne se cultive que pour ses feuilles ; l'autre, qui s'appelle *Che*, ou *Ye-fang*, & qui croît dans les forêts, est petit & sauvage. Ses feuilles sont rondes, petites, rudes, terminées en pointe, & dentelées par les bords. Son fruit ressemble au poivre ; ses branches sont épineuses & comme en grappes. Dans certains cantons, aussi-tôt que les vers à soie sont éclos, on les place sur ces arbres, pour filer leur coque. Ils y deviennent plus gros que les vers domestiques ; & quoique leur ouvrage soit moins bon, il n'est pas sans utilité.

Les forêts où croissent ces arbres, doivent être ouvertes en sentiers, pour donner aux propriétaires la facilité de les émonder, & d'en chasser les oiseaux. Les feuilles auxquelles on s'aperçoit que les vers n'ont pas touché dans le cours du prin-

Chine.

rems, doivent être arrachées en été, parce que celles du printems suivant seraient corrompues par la communication d'un reste de vieille sève. On cultive les *Ye-fangs*, comme les vrais mûriers. Ils doivent être plantés fort au large. On sème du millet dans les intervalles. Si l'on découvrirait en Europe l'espèce de vers que les Chinois choisissent pour cette méthode, on devrait les ramasser avant qu'ils changent de nature, & conserver leurs œufs, qu'on ferait éclore l'année d'après, & qui continueraient sans doute de produire sur les mêmes arbres. Ces vers, qui filent la soie dont on fabrique le *Kyen-cheu*, se nourrissent de jeunes feuilles de chêne. Peut-être les vers domestiques subsisteraient-ils avec la même nourriture.

A l'égard des vrais mûriers, ceux dont le fruit paraît avant les feuilles, passent pour mal sains. Les jeunes plantes dont l'écorce est ridée, ne sont pas d'un bon usage. Mais ceux qui ont l'écorce blanche, peu de nœuds & de gros bourgeons, produisent de grandes feuilles, qui forment une excellente nourriture. De tous ces arbres, les meilleurs sont ceux qui donnent le moins de fruits. L'abondance des fruits divise la sève.

Les jeunes arbres qu'on a trop dépouillés de leurs feuilles, pendant les trois premières années, deviennent faibles & peu utiles. Ceux qu'on

n'émon
mieux.
perdent
de coup
d'une te
soigneu
vieillir,
forces,
ches ép
rejetons
les vers
de la dé
Les
ni trop
dée; soi
fumier
l'arbre d
une main
de bran
feuilles
& les fa
broyées
de terre
cher'auc
de nourri
Oùtre
on se pro
tant, dan

n'émonde pas soigneusement, ne réussissent pas mieux. Dans leur cinquième année, les racines perdent leur peau. Le remède est de les découvrir, de couper les plus entortillées, de les recouvrir d'une terre qui leur convienne, & de les arroser soigneusement. Lorsqu'un arbre commence à vieillir, on peut lui faire reprendre de nouvelles forces, en coupant, au mois de Mars, les branches épuisées, pour greffer, à leur place, des rejetons sains. Les mûriers languissent, lorsque les vers y logent leur semence, mais il est facile de la détruire avec un peu d'huile forte.

Chine.

Les mûriers demandent une terre qui ne soit ni trop dure, ni trop forte. Elle peut être amandée, soit avec du limon de rivière, soit avec du fumier ou de la cendre. Mais sur toutes choses l'arbre doit être émondé au mois de Janvier, par une main habile, qui n'y laisse qu'une seule espèce de branche. A la fin de l'automne, avant que les feuilles commencent à jaunir, il faut les cueillir & les faire secher au soleil; ensuite les ayant broyées en poudre, on les renferme dans des pots de terre bien bouchés, dont on ne laisse approcher aucune fumée. Au printemps, elles serviront de nourriture aux vers, après la mue.

Outre la méthode de greffer les vieux arbres; on se procure de nouvelles plantes, soit en mettant, dans des petits tubes remplis de bonne terre,

Chine.

des branches saines qu'on entrelace ensemble ; soit en prenant soin , au printems , de courber les branches qui n'ont point été coupées , & de les faire entrer par le bout dans une terre bien préparée. Elles y prennent racine au mois de Décembre , après quoi les séparant du corps de l'arbre , on les transplante dans la saison convenable. On sème aussi de la graine de mûrier ; mais elle doit être choisie sur les meilleurs arbres , & prise du fruit qui croît au milieu des branches. Pour distinguer la plus féconde , on la mêle avec des cendres de branches brûlées. Le lendemain , on remue le tout ensemble dans de l'eau. La graine inutile flotte au-dessus , & la bonne graine se précipite au fond. Ensuite , après l'avoir fait sécher au soleil , on la sème avec une égale quantité de millet ; qui garantit l'arbre , en croissant , de l'ardeur excessive du soleil. Aussi-tôt que le millet est mur , on choisit un temps venteux , pour y mettre le feu. L'arbre en acquiert beaucoup plus de force au printems suivant. On doit couper toutes les branches jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa grandeur naturelle. Alors c'est le sommet qu'on coupe , pour faire pousser les branches de toutes parts. Enfin , les jeunes arbres se transplantent à neuf ou dix pas de distance , en lignes éloignées de quatre pas entre elles ; mais on observe de ne les pas placer vis-à-vis l'un de l'autre , de peur apparemment qu'ils ne s'entre-nuisent par l'ombre.

On c
fec, qu
parce q
l'eau co
de fum
bruit ; c
bruit, l'
d'un coc
nouvelle
les murs
la chaleu
Sud , ou
Nord , &
la crainte
une fenê
à l'air, q
toutes de
font de p
avec des
voir dans
& pour é
ceux du
jamais en
tre , pou
doit app
mouches
jours dans
ration ex

On choisit pour loger les vers à soie un terrain sec, qui s'élève un peu sur le bord d'un ruisseau, parce que les œufs doivent être souvent lavés dans l'eau courante, loin de tout ce qui a l'apparence de fumier ou d'égout, loin des bestiaux & du bruit; car les odeurs défagréables & le moindre bruit, l'aboiement même d'un chien, ou le cri d'un coq, y cause de l'altération, lorsqu'ils sont nouvellement éclos. L'édifice doit être carré, & les murs fermés soigneusement, pour y entretenir la chaleur. On prend soin de couvrir la porte au Sud, ou du moins au Sud-Est, mais jamais au Nord, & de la couvrir d'une double natte, dans la crainte des vents coulis. Cependant on ménage une fenêtre de chaque côté, pour donner passage à l'air, quand les œufs en ont besoin. On les tient routes deux fermées dans tout autre temps. Elles sont de papier, & d'une blancheur transparente, avec des nattes mobiles par derrière, pour recevoir, dans l'occasion, ou pour exclure la lumière, & pour écarter aussi les vents pernicioeux, tels que ceux du Sud & du Sud-Ouest, qui ne doivent jamais entrer dans la loge. En ouvrant une fenêtre, pour introduire un peu de fraîcheur, on doit apporter beaucoup d'attention à chasser les mouches & les cousins, parce qu'ils laissent toujours dans les cases quelque ordure qui rend l'opération extrêmement difficile. Aussi le plus sûr

 Chine.

Chine.

est-il de la hâter avant la saison des mouches. Les petits lézards & les rats ont beaucoup d'avidité pour les vers à soie. On emploie des chats pour les détruire. La chambre doit être fournie de neuf ou dix rangées de tablettes, neuf ou dix pouces l'une au-dessus de l'autre, & disposées de manière qu'il reste un espace ouvert au milieu, & que le passage soit libre autour de la loge. Sur ces tablettes, on place des claies de jonc, assez ouvertes pour recevoir d'abord la chaleur, & successivement l'air qu'on y introduit. C'est sur ces claies qu'on fait éclore & qu'on nourrit les vers jusqu'à ce qu'ils soient en état de filer. Comme il est fort important qu'ils puissent éclore, dormir, s'éveiller, se nourrir, & jeter leur peau tous ensemble, on ne peut apporter trop de soin à conserver dans la loge une chaleur égale & constante, par des feux couverts dans des poêles, qui doivent être placés aux coins de l'édifice, ou par le secours d'une bassinoire qu'on transporte de tous les côtés. La précaution de couvrir le feu de cendre, a pour but d'empêcher la flamme & la fumée, qui sont également nuisibles. La fiente de vache, séchée au soleil, est ce qu'il y a de plus propre à brûler dans cette occasion, parce que les vers en aiment l'odeur.

On étend, sur chaque claie, une couche de paille, hachée fort menu, sur laquelle on met
une

une long
d'adoucir
Lorsque
vers, on
les de m
qu'on pre
pendant q
nois consé
fort serrée
de l'Oues
ne fasse p
soleil couc

Les coc
fermées, p
contiennen
grosses, pl
les. On ch
& l'on reg
la plus ch
pesante ;
choix, qu
arrive peu
des vers. C
autres, doi
ceux qui s
vans, & re
niers, com
sourcils ch

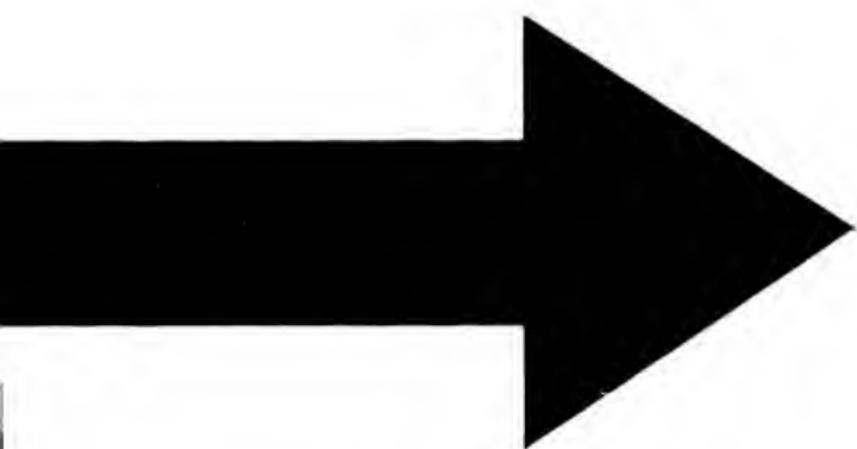
Tome

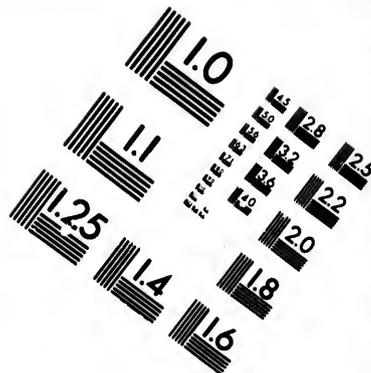
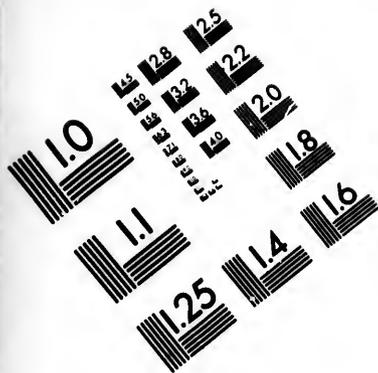
une longue feuille de papier qu'on a pris soin d'adoucir, en la frottant doucement avec la main. Lorsque cette feuille est souillée par l'ordure des vers, on la couvre d'un filet, & le filet de feuilles de mûrier, dont l'odeur attire la couvée, qu'on prend pour la placer sur une nouvelle claie, pendant qu'on nettoye la première. L'auteur Chinois conseille d'élever un mur, ou une palissade fort serrée au bout de la loge, sur le côté de l'Ouest, afin qu'en y laissant entrer le vent, on ne fasse pas tomber sur les vers la réflexion du soleil couchant.

Les coques qui sont un peu pointues, mieux fermées, plus belles & plus petites que les autres, contiennent les mues mâles. Celles qui sont plus grosses, plus rondes, plus épaisses, sont les femelles. On choisit souvent la couvée dans les coques, & l'on regarde comme la meilleure, celle qui est la plus claire, un peu transparente, nette & pesante; mais il vaut mieux attendre, pour ce choix, qu'elle soit sortie de la coque: ce qui arrive peu après le quatorzième jour de la retraite des vers. Ceux qui sortent un jour plutôt que les autres, doivent être abandonnés. On doit prendre ceux qui sortent en grand nombre les jours suivants, & rejeter aussi ceux qui paraissent les derniers, comme ceux qui ont les aîles courbées, les sourcils chauves, la queue sèche, & le ventre

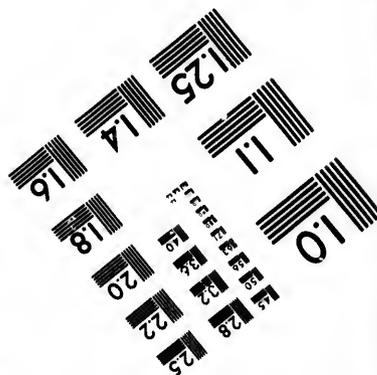
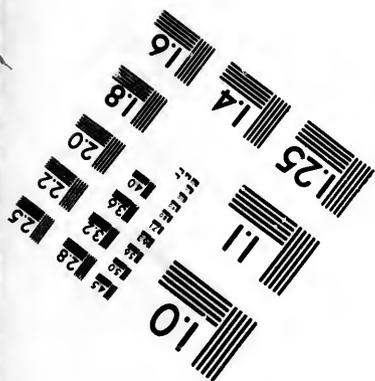
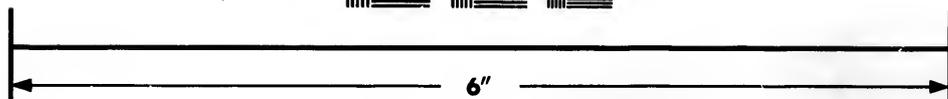
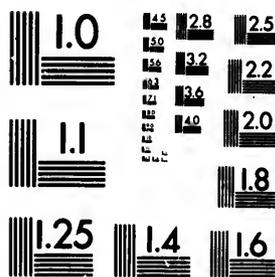
 Chine.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0

Chine.

rougeâtre, sans poil. Ces mues inutiles doivent être placées à part.

Lorsque le choix est fait, on met ensemble les mâles & les femelles, sur des feuilles de papier, composé d'écorce de mûrier, & non de toile de chanvre, fortifié avec du fil de soie ou de coton, & collé au revers, parce qu'étant couvert d'œufs, il doit être trempé trois fois dans de l'eau convenable. Les feuilles doivent être étendues sur des nattes, bien couvertes de paille; & lorsque les mues ont été ensemble l'espace d'environ douze heures, on doit retirer les mâles pour les placer avec les mues rejetées. Si elles demeuraient plus long-tems sur les feuilles, les œufs de la dernière conception n'écloraient point avec les autres; inconvenient qu'il faut soigneusement éviter. Il faut donner de la place aux femelles, & ne pas manquer de les couvrir, parce que l'obscurité les empêche de disperfer trop leurs œufs. Après leur ponte, on continue de les tenir couvertes pendant quatre ou cinq jours; ensuite toutes ces mues, avec celles qu'on a mises à part, ou qu'on a tirées mortes des coques, doivent être enterrées assez profondément. Elles infecteraient, sans distinction, tous les animaux qui pourroient y toucher.

A l'égard des œufs, ceux qui s'attachent ensemble, doivent être mis au rebut. On suspend ensuite

les
doit
mais
& le
place
feu
flam
cune
œufs.
sieurs
ferrer
reste
y dem
cours

A l
Janvie
rivière
observ
vrant
les ne
l'eau
Aussi-r
plus se
dans u
de haut
on les
rosée n
un tem

les feuilles de papier aux solives de la loge , qui doit être alors ouverte , pour y faire entrer le vent ; mais le soleil ne doit pas tomber sur les œufs , & le côté de chaque feuille , sur lequel ils sont placés , ne doit pas être tourné vers le dehors. Le feu , qui échauffe la loge , ne doit produire ni flamme ni fumée. Il faut prendre garde aussi qu'aucune cordé de chanvre n'approche des vers ni des œufs. Lorsque les feuilles ont été suspendues plusieurs jours , on les prend pour les rouler , sans les serrer trop , les œufs étant dans l'intérieur. Il ne reste plus qu'à les suspendre au même lieu , pour y demeurer , dans cette situation , pendant tout le cours de l'été & de l'automne.

A la fin de Décembre , ou pendant le mois de Janvier , on met les œufs dans de l'eau fraîche de rivière , où l'on a fait dissoudre un peu de sel , en observant qu'elle ne se glace point , & les couvrant d'un plat de porcelaine , afin que les feuilles ne nagent point au hasard. On les tire de l'eau deux jours après pour les suspendre encore. Aussi-tôt qu'elles sont sèches , on les roule un peu plus ferrées , & chacune est enfermée séparément dans un vase de terre , les deux bouts du cornet de haut en bas : ensuite , une fois tous les dix jours , on les expose au soleil dans un lieu couvert où la rosée ne puisse pas tomber ; & l'on choisit même un temps où le soleil soit fort éclatant , après une

Chine.

petite pluie. On les remet ensuite dans la même situation : quelques-uns les font reposer l'espace d'un jour entier sur une couche de cendres de mûrier ; après quoi ils les mettent quelques moments dans de l'eau de neige , ou les suspendent pendant trois nuits aux branches d'un mûrier , pour y recevoir la neige ou la pluie , si l'une ou l'autre n'est pas trop violente. Toutes ces espèces de bains rendent la soie plus forte & plus aisée à dévider ; mais leur principal usage est de conserver la chaleur centrale dans les œufs.

Le temps de faire éclore les œufs , est lorsque les feuilles commencent à paraître sur les mûriers. Ils sont hâtés , ou retardés , suivant le degré de chaleur ou de froid , dans lequel on a eu soin de les entretenir : on les avance beaucoup lorsqu'on fait prendre souvent le jour aux feuilles , & qu'on ne les serre pas trop en les roulant pour les replacer dans le vase de terre . Au contraire , on les retarde par la méthode opposée. Lorsque les vers sont prêts à sortir , les œufs paraissent enfler , & leur rondeur prend une petite pointe. Trois jours avant qu'ils commencent d'éclore , on choisit sur les dix heures un temps serain , où le vent se fasse un peu sentir ; ce qui est fort ordinaire dans cette saison , & l'on tire du vase les feuilles roulées , qu'on étend de toute leur longueur , en présentant le revers au soleil , pour

fair
leur
leq
La
on s
&
deu
on l
L
feuil
para
ques
ceux
que
pour
décha
ger ,
qui e
causer
chang
roule
tre da
du Su
on es
pleine
petite
point
rejetés

faire acquérir par degrés aux œufs une douce chaleur ; ensuite on les roule encore , & le vase dans lequel on les remet , est placé dans un lieu chaud. La même opération étant répétée le jour suivant , on s'apperçoit que les œufs changent de couleur , & qu'ils deviennent gris cendré : alors on joint deux feuilles ensemble , & les roulant plus serrées , on les lie par les deux bouts.

Le troisième jour , avant la nuit , on ouvre les feuilles , on les étend sur une natte fine ; les œufs paraissent alors blanchâtres. S'il s'en trouve quelques-uns d'éclos , ils doivent être rejetés ; car ceux qui n'éclosent point dans le même temps que les autres , ne s'accordent jamais avec eux pour leurs opérations communes , telles que de se décharger de leurs ordures , de marcher , de manger , & sur-tout de commencer leurs coques ; ce qui est le plus important. Ces vers irréguliers causeraient beaucoup d'embarras & de perte , en changeant l'ordre auquel on est accoutumé : on roule alors trois feuilles ensemble , pour les mettre dans un lieu chaud , qui soit à couvert des vents du Sud. Le lendemain , vers dix ou onze heures , on est surpris , en les ouvrant , de les trouver pleines de vers , qu'on prendrait pour autant de petites fourmis blanches. Les œufs qui ne font point éclos une demi-heure après , doivent être rejetés , comme ceux qui ont la tête plate , ceux

 Chine.

Chine.

qui sont ridés, ou comme écorchés, ou jaunes, bleu céleste. & couleur de chair. La bonne espèce a la couleur d'une montagne vue dans l'éloignement. L'Auteur Chinois conseille de peser d'abord la feuille qui contient les œufs nouvellement éclos; ensuite de la tenir penchée, & presque entièrement tournée vers une autre feuille de papier, parsemée de feuilles de mûrier, qui doivent avoir été préparées, comme on l'a déjà fait observer. L'odeur ne manque point d'attirer les petits vers affamés; mais les plus lents doivent être aidés avec une plume, ou en frappant doucement sur le dos du papier. Si l'on pèse ensuite la feuille à part, on connaîtra exactement le poids des vers. Cette connaissance est nécessaire pour supputer combien leur nourriture demandera de livres de feuilles, & quel sera le poids des coques, en supposant qu'il n'arrive aucun accident.

On a besoin d'une femme pour l'éducation de la couvée. Avant que de prendre possession de cet office, elle doit s'être lavée & s'être revêtue d'un habit qui n'ait rien de désagréable dans l'odeur. Elle doit avoir passé quelque temps sans manger, & sur-tout n'avoir pas manié de chicorée sauvage, parce que l'odeur en est très-désagréable aux jeunes vers. Son habit doit être d'une étoffe légère & sans doublure, afin qu'elle puisse mieux juger du degré de chaleur, & dimi-

nue
res
cha
qua
mic
nuir
1°.
cheu
fem
beau
nent
la m
leur
la fr
décl
chale
6°. c
qu'il
M
tout
sion
mou
le fo
font
netto
par l
poiss
fumé

nuer ou augmenter le feu dans la loge. Ces insectes ne sauraient être ménagés avec trop de soins; chaque jour est une année pour eux. Il a ses quatre saisons; le matin est leur printemps; le midi, leur été; le soir, leur automne; & la nuit, leur hiver. L'expérience a fait reconnaître, 1°. que les œufs demandent beaucoup de fraîcheur avant que d'éclore: 2°. qu'étant éclos, & semblables à des fourmis, ils ont besoin de beaucoup de chaleur: 3°. que lorsqu'ils deviennent chenilles, & qu'ils approchent du temps de la mue, ils doivent être entretenus dans une chaleur modérée: 4°. qu'après la grande mue, c'est la fraîcheur qui leur convient: 5°. que sur leur déclin & lorsqu'ils approchent de la vieillesse, la chaleur leur doit être communiquée par degrés: 6°. que le grand chaud leur est nécessaire, lorsqu'ils travaillent à leurs coques.

Mais on ne peut éloigner avec trop de soin tout ce qui leur est incommode. Ils ont une aversion particulière pour le charvre, pour les feuilles mouillées, & pour celles qui sont échauffées par le soleil. Lorsqu'ils sont nouvellement éclos, ils sont incommodés par la poussière qui s'élève en nettoyant leur loge, par l'humidité de la terre, par les mouches & les cousins, par l'odeur du poisson grillé, des poils brûlés, du musc, de la fumée; par l'haleine seule, si elle sent le vin, le

 Chine.

 Chine.

gingembre , la laitue , ou la chicorée sauvage ; par le grand bruit , la mal-propreté , les rayons du soleil , la lumière d'une lampe pendant la nuit ; par l'air qui passe au travers d'une fente , par un grand vent , par l'excès du froid & du chaud , surtout par le passage subit de l'un à l'autre. Quant à leur nourriture , les feuilles humides , celles qui ont séché au soleil , ou par un trop grand vent , & celles qui ont contracté quelque mauvais goût , sont les causes les plus ordinaires de leurs maladies. Il faut cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance , & les tenir fort nettes dans un lieu exposé à l'air. On ne doit point oublier , pendant les trois premiers jours , de donner aux vers les feuilles les plus tendres , coupées en petits fils , avec un couteau fort tranchant , pour ne les pas briser. On ne doit pas moins observer , en faisant provision de feuilles , de se servir d'un grand panier , ou d'un grand filet , afin qu'elles n'y soient pas trop pressées , & qu'elles ne se flétrissent point dans le transport. Voilà bien des précautions sans doute ; mais peut-on prendre trop de soins pour un animal si précieux ?

Après les trois ou quatre premiers jours , lorsque la couleur des vers commence à tourner sur le rouge , il faut augmenter leur nourriture sans la couper si menue. Lorsqu'ils deviennent noirs , on leur donne les feuilles entières , & la quantité

doit e
vienn
dimin
on do
nent j
leur r
fait ja
chaqu
Les
tôt qu
quaran
deux fo
les feu
On co
Si la q
née à
chaleur

En le
tre plus
pal pro
maturit
claire qu
Tsven ,
produit
besoin
plus de
du mois
que dix

doit encore augmenter : ensuite, lorsqu'ils redeviennent blancs, & que leur appétit commence à diminuer, il faut diminuer aussi leur nourriture : on doit la diminuer encore plus lorsqu'ils deviennent jaunes ; enfin, l'usage de la Chine est de ne leur rien donner lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait jaunes ; ils doivent être traités de même à chaque mue.

Chine.

Les vers mangent également nuit & jour : aussitôt qu'ils sont éclos, on doit leur offrir à manger quarante-huit fois le premier jour, c'est-à-dire, deux fois par heure ; trente fois le second jour, & les feuilles doivent être coupées moins menues. On continue cette diminution le troisième jour. Si la quantité de nourriture n'est pas proportionnée à leur faim, ils sont sujets à des excès de chaleur qui causent leur destruction.

En les faisant souvent manger, on les fait croître plus vite, & c'est de-là que dépend le principal profit des vers à soie : s'ils parviennent à leur maturité dans l'espace de vingt-cinq jours, une claie qui en est couverte, & dont le poids est d'un *Tsyen*, c'est-à-dire, d'un peu plus d'une dragme, produira vingt-cinq onces de soie ; mais s'ils ont besoin de vingt-huit jours, ils ne donneront pas plus de vingt onces ; s'ils retardent jusqu'à la fin du mois, ou jusqu'à quarante jours, on n'en tire que dix onces.

 Chine.

Le moment qu'il faut choisir pour les transporter dans la nouvelle loge où ils doivent filer, est lorsque leur couleur se change en un jaune brillant. L'Auteur Chinois propose, pour les loger, une espèce de galerie de bois, dont le dedans soit fort clair. Elle doit être divisée en partitions, chacune avec sa petite tablette, sur laquelle on puisse placer les vers. Ils ne manquent point de se ranger eux-mêmes dans l'ordre qui leur convient. Cette loge doit être assez spacieuse pour le passage d'un homme, & pour y entretenir, au milieu, un feu modéré, plus nécessaire que jamais contre les inconvéniens de l'humidité. Le feu ne doit point avoir plus de chaleur qu'il n'en faut pour soutenir les vers dans l'ardeur du travail, & pour rendre la soie plus transparente.

Ils doivent être entourés de nattes, à quelque distance, & le sommet de la galerie ou de la machine de bois doit en être aussi couvert, non-seulement pour couper le passage à l'air extérieur, mais encore, parce que les vers se plaisent dans l'obscurité. Cependant après trois jours de travail, il faut retirer les nattes depuis une heure jusqu'à trois, pour faire entrer le soleil dans la loge, mais de manière que ses rayons ne tombent pas sur les vers. On les préserve des effets du tonnerre & des éclairs, en les couvrant des mêmes feuilles de papier qui ont servi sur les claies.

Les coques étant achevées dans l'espace de sept jours, on les rassemble en tas, jusqu'au temps d'en tirer la soie; mais on commence par mettre à part celles qui sont destinées pour la propagation, sur des claies, dans un lieu frais où l'air puisse pénétrer. Les mues foulées ou trop échauffées dans les tas, réussiraient moins heureusement, sur-tout les femelles qui ne produiraient pas des œufs sains. Au bout de sept autres jours, les mues sortent de leurs coques. On doit apporter beaucoup de soin à tuer celles qui ne peuvent sortir sans endommager l'ouvrage. Les coques ne doivent être mises dans le chaudron, qu'autant qu'elles peuvent être aisément dévidées; car les y laisser tremper trop long-temps, ce serait gâter la soie. La meilleure méthode serait d'y employer un assez grand nombre d'ouvriers pour les dévider toutes en même tems. L'Auteur Chinois assure qu'en un jour cinq hommes peuvent dévider trente livres de coques, & fournir à deux autres hommes autant de soie qu'ils en peuvent mettre en échevaux, c'est-à-dire, environ dix livres. Mais à ce défaut, il donne trois moyens d'empêcher que les coques ne soient percées.

1°. Il faut les laisser l'espace d'un jour exposées au soleil, qui à la vérité nuit un peu à la soie, mais qui tue infailliblement les vers. 2°. On peut les mettre au bain marie, en jetant dans le

Chine.

chaudron une once de sel & une demi-once d'huile de navette, ce qui ne peut rendre la soie que meilleure & plus aisée à dévider. La machine qui contient les coques doit être placée fort droit dans la chaudière, & le sommet si bien couvert, qu'il n'en sorte aucune vapeur. Mais si ce bain n'est pas soigneusement conduit, quantité de vers ou de papillons perceront leurs coques. Aussi doit-il être plus long pour les coques les plus fermes & les plus dures; qui renferment la soie grossière, que pour les coques fines. Lorsque les petits animaux sont morts, il faut étendre les coques sur des nattes; & si le temps est frais, les couvrir de petites branches de faule ou de mûrier.

La troisième méthode & la meilleure pour tuer les mues, est de remplir de coques plusieurs grands vaisseaux de terre, & d'y jeter une certaine quantité de sel. On les couvre ensuite de grandes feuilles sèches, & l'on bouche soigneusement l'ouverture des vaisseaux. Sept jours suffisent pour faire mourir ainsi tous les vers; mais s'il s'y glisse un peu d'air, ils vivent assez long-temps pour percer leurs coques. En mettant les coques dans les vaisseaux, il ne faut pas manquer de séparer celles qui sont longues, blanches & luisantes, de celles qui sont épaisses & d'un bleu obscur. Les premières donnent la soie fine; les autres ne fournissent qu'une soie grossière.

Qu
opéra
aussi
ne, &
printe
de ces
assez
dans u
d'aprè
vaut n
vers e
sion d
nière
étant l
parties
vers à
où le te
qu'en a
nourri
tems, a
cousins

Les
entrete
tion de
gner le
ont d'a
mues,
dent pl

Quoique la saison la plus propre à toutes ces opérations soit le printems, on peut faire éclore aussi les œufs dans le cours de l'été & de l'automne, & même chaque mois après la récolte du printems. Mais si tout le monde voulait profiter de cette facilité, les mûriers ne fourniraient point assez de nourriture; d'ailleurs, s'ils étaient épuisés dans un an, il n'en resterait pas pour le printems d'après. C'est ce qui fait penser à l'Auteur, qu'il vaut mieux ne faire éclore qu'un petit nombre de vers en été, & faire seulement une bonne provision d'œufs pour l'automne. Il préfère cette dernière saison au printems, parce que le printems étant la saison de la pluie & des vents dans les parties méridionales, le profit qu'on attend des vers à soie est plus incertain qu'en automne, où le temps est d'une sérénité continuelle. 2°. Quoiqu'en automne les vers ne puissent trouver, pour nourriture, des feuilles aussi tendres qu'au printems, alors du moins ils n'ont rien à craindre des cousins & des mosquites.

Les vers à soie élevés pendant l'été doivent être entretenus dans une grande fraîcheur, avec l'attention de couvrir les fenêtres de gaze, pour éloigner les cousins. Ceux qu'on élève en automne ont d'abord besoin de fraîcheur; mais après les mues, & lorsqu'ils commencent à filer, ils demandent plus de chaleur qu'au printems, parce que

Chine.

Chine. l'air devient froid pendant les nuits. En un mot, les œufs qu'ils pondent alors, ne répondent pas toujours à l'espérance du maître.

Si l'on garde les œufs d'été pour les faire éclore en automne, il faut les renfermer dans un vaisseau de terre, qu'on met dans une grande-chaudière remplie d'eau fraîche, & l'eau doit s'élever autant que les œufs : est-elle plus haut, les œufs périssent ; est-elle plus basse, la force leur manque pour éclore. Si l'on observe ce conseil, ils écloreont en vingt-un jours ; mais s'ils tardent plus long-temps, ils meurent, ou ne donnent que de mauvaises coques.

Lorsque les vers sont prêts à filer, si l'on a soin de les mettre sur le dos d'une coupe renversée, & de les couvrir de papier, ils fileront une pièce de soie plate, ronde & menue, comme une espèce d'oublie, qui ne sera pas chargée de cette matière visqueuse qu'ils rendent dans les coques, lorsqu'ils y demeurent long-temps renfermés, & qui sera aussi facile à dévider que les coques, sans demander tant de précipitation.

Aussitôt que la soie est dévidée, on s'attache immédiatement à la mettre en œuvre. Les Chinois y emploient des instrumens fort simples ; mais comme les figures peuvent servir beaucoup mieux que les explications, à faire prendre une idée juste de cette mécanique, on donne ici des

planche
divers u
mais en
étouffes c

Ce q
ont nom
China o
porcelain
pas conn
noncer l
dans leur
mais ce
qui nom
quoiqu'il
la Chine
de *tsé-ki*.

La por
malgré l'a
plupart d
plats, les
à fleurs &
nement o
Les cham
en font re
fons, &
piliers de
comme no
La belle

planches qui représentent non-seulement les divers ustensiles qu'on emploie pour les vers, mais encore les instrumens dont on fait ces belles étoffes de soie qui nous viennent de la Chine.

Chine.

Ce que toutes les autres Nations de l'Europe ont nommé porcelaine, les Anglais l'appellent *China* ou *China-ware*, qui signifie *vaisselle* ou *porcelaine de la Chine*. Le mot de porcelaine n'est pas connu des Chinois; ils ne peuvent en prononcer les syllabes, dont ils n'ont pas les sons dans leur langue; ils n'ont pas même la lettre *R*: mais ce mot vient probablement des Portugais, qui nomment une tasse ou une écuelle, *porcellana*, quoiqu'ils donnent généralement à la poterie de la Chine le nom de *loca*, & les Chinois, celui de *tse-ki*.

Porcelaine.

La porcelaine est si commune à la Chine, que; malgré l'abondance des poteries ordinaires, la plupart des ustensiles domestiques, tels que les plats, les assiettes, les tasses, les jattes, les pots à fleurs & les autres vases qui servent pour l'ornement ou pour le besoin, sont de porcelaine. Les chambres, les cabinets & les cuisines mêmes en sont remplies: on en couvre les toits des maisons, & quelquefois on en incruste jusqu'aux piliers de marbre & jusqu'au dehors des édifices, comme nous l'avons déjà observé.

La belle porcelaine, qui est d'une blancheur

éclatante & d'un beau bleu céleste , vient de
 Chine. *King-te-ching* , village ou bourg de la province de
Kiang-si , extraordinairement vaste & peuplé. On
 fabrique aussi de la porcelaine dans d'autres pro-
 vinces , comme dans celles de *Quang-tong* & de
Fo-kyen ; mais les étrangers n'y peuvent être
 trompés , parce qu'elle est différente par la cou-
 leur & la finesse. Celle de *Fo-kyen* est aussi blan-
 che que la neige ; mais elle est peu luisante , &
 n'est pas peinte de différentes couleurs. Les ou-
 vriers de *King-te-ching* , attirés par la grandeur
 du commerce que les Européens faisaient dans
 l'île d'Amoui , y portaient autrefois leurs maté-
 riaux pour les y fabriquer ; mais ils perdirent leurs
 peines , parce que cette entreprise leur réussit mal.
 Elle n'eut pas plus de succès à Pékin , où l'on
 porta aussi des matériaux par l'ordre de l'Empe-
 reur *Kang-hi*. *King-te-ching* est ainsi demeurée
 en possession de fournir de la porcelaine à tout
 l'univers , sans en excepter le Japon , d'où l'on en
 vient prendre aussi.

Le Père d'Entrecolles , Missionnaire Jésuite ,
 ayant une Eglise à *King-te-ching* , & quantité
 d'ouvriers entre ces nouveaux convertis , obtint
 d'eux des lumières exactes sur tout ce qui con-
 cerne la porcelaine. D'ailleurs , il avait été sou-
 vent témoin de leurs opérations ; il avait consulté
 les livres chinois qui traitent de cette matière ,
 sur-tout

sur-to-
 nent ,
 tion c
 de sa
 terroir
 disting
 prohib
 chand
 comm
 dans c
 de la
 gation
 ment
 blanch
 celle
 connu
 jau-ch
 Tou
 celaine
 1°. les
 prépar
 nent s
 celaine
 leurs
 quer ;
 donne
 Père d
 sur la
 T

sur-tout les Annales de *Feu-lyang*, qui contiennent, suivant l'usage de la Chine, une description de cette ville & de son district; c'est-à-dire, de sa situation, de son étendue, de la nature du terroir, des usages de ses habitans, des personnes distinguées par les armes, par le savoir & par la probité; des événemens extraordinaires, des marchandises & des provisions qui sont l'objet du commerce, &c. Cependant on ne trouve point dans ces Annales comment se nommait l'Inventeur de la porcelaine, ni si les Chinois ont eu l'obligation de cette découverte au hasard: on lit seulement que la porcelaine de *King-te-ching* est d'une blancheur extrême, sans aucun défaut, & que celle qui se transporte pour le commerce, n'est connue que sous le nom de *précieux joyaux de jau-cheu*.

 Chine.

Tout ce qui regarde les manufactures de porcelaine peut être réduit aux cinq articles suivans: 1^o. les matériaux dont elle est composée; 2^o. les préparations de l'huile & du vernis qui lui donnent son éclat; 3^o. les différentes espèces de porcelaine & la manière de les fabriquer; 4^o. les couleurs qui servent à l'embellir, & l'art de les appliquer; 5^o. la manière de cuire la terre & de lui donner le degré de chaleur convenable. Enfin, le Père d'Entrecolles ajoute quelques observations sur la porcelaine ancienne & moderne, & pour

Chine.

explique pourquoi les ouvriers de la Chine ne peuvent pas toujours imiter les modèles Européens.

1°. La porcelaine est composée de deux sortes de terres factices : l'une qui se nomme *pe-tun-tse*, & l'autre, *kau-lin*. Elles sont apportées de *Ki-muen*, par la rivière, en forme de briques ; car le territoire de *King-te-ching* ne produit aucune espèce de matériaux pour cet ouvrage. Le *kau-lin* est mêlé de particules luisantes ; le *pe-tun-tse* est simplement de couleur blanche & d'un très-beau grain. La seconde de ces deux terres se fait avec des pierres ; mais toutes sortes de pierres n'y sont point également propres : la bonne sorte doit être verdâtre. Après les avoir tirées de la carrière, on les brise avec de gros maillets de fer, pour les réduire en poudre très-fine dans des mortiers. On jette cette poudre dans une grande jatte remplie d'eau, qu'on remue fortement avec une pelle de fer. Lorsqu'elle a reposé l'espace de quelques minutes, il s'élève sur la surface une sorte de crème, de quatre ou cinq doigts d'épaisseur, qu'on lève pour mettre dans une autre jatte d'eau. Cette opération se répète aussi long-temps qu'il paraît de la crème ou de l'écume dans la première jatte : ensuite on tire les parties grossières qui sont demeurées au fond, pour recommencer à les broyer dans le mortier. A l'égard de la seconde jatte, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de

'pâ
fêch
mai
divi
C'e
tiren
vriè
sière
encc
L
fond
surfa
trouv
mêm
de la
a déc
ou d
& qu
peu g
natur
rare
d'un
meill
mais
ficile
se co
laque
en fa

pâte ; alors , jetant l'eau fort doucement , on met sécher la pâte dans de grands moules de bois ; mais avant qu'elle soit tout-à-fait sèche , on la divise en petites briques qui se vendent au cent. C'est de leur forme & de leur couleur qu'elles tirent le nom de *pe-tun-tse* ; mais comme les ouvriers y laissent toujours beaucoup de parties grossières , on est obligé à *King-te-ching* de la purifier encore , avant que de la mettre en œuvre.

Le *kau-lin* se trouve dans des carrières assez profondes , au cœur de certaines montagnes dont la surface est couverte d'une terre rougeâtre. On le trouve en masse , dont on fait des briques de la même forme que le *pe-tun-tse*. Il sert à donner de la fermeté à la fine porcelaine. Cependant on a découvert depuis peu une espèce de pierre tendre ou de craie , qu'on emploie au lieu du *kau-lin* , & qui se nomme *wa-chi* , parce qu'elle est un peu glutineuse , & qu'elle tient un peu de la nature du savon. La porcelaine qu'on en fait est rare & plus chère que les autres espèces. Elle est d'un plus beau grain ; ses peintures sont beaucoup meilleures : elle est aussi beaucoup plus légère , mais plus fragile , & le degré de chaleur plus difficile à trouver pour la cuire. Quelques ouvriers se contentent d'en faire une colle très-fine , dans laquelle ils trempent la porcelaine sèche , pour lui en faire prendre une couche , avant qu'elle reçoive

 Chine.

la couleur & le vernis : elle en devient beaucoup plus belle.

Chine.

Après avoir tiré le *wa-chi* de la carrière, on le lave dans l'eau de rivière ou de pluie, pour le séparer de la terre jaune qui y demeure attachée. Ensuite l'ayant broyé & fait dissoudre dans des jattes d'eau, on le prépare comme le kau-lin. Les ouvriers assurent qu'avec cette simple préparation, il serait facile d'en faire de la porcelaine sans aucun mélange. Un Chinois, converti par les Jésuites, mêlait deux parties de *pe-tun-tse* sur huit de *wa-chi*. On prétend que si l'on y mettait plus de *pe-tun-tse*, la porcelaine n'aurait point assez de corps, & ses parties ne seraient point assez liées pour soutenir la chaleur du four. Quelquefois on fait dissoudre le *wa-chi* dans l'eau pour en faire une pâte fort claire, où, trempant un pinceau, l'on en trace sur la porcelaine des figures de caprice, qu'on laisse sécher avant que d'y appliquer le vernis. Ces figures paraissent lorsqu'il est cuit; elles sont d'un blanc différent du fonds, comme une vapeur légère qui se répand sur la surface. Le blanc de *wa-chi* se nomme blanc d'ivoire.

On peint aussi des figures sur la porcelaine avec du *che-kau*, espèce de pierre ou de minéral qui ressemble à l'alun, & qui lui donne une autre sorte de couleur blanche; mais elle doit être brûlée

pour p
on en
celle d
2.^o
ching
chi, o
substa
ou hu
dure,
est plu
plus fo
dans u
pierre
feuilles
rouges
le linai
préparé
a passé
livres d
a fait r
réduit e
ferment
tance,
jours lie

Cette
on la r
l'ame. C
réduite e

pour première préparation. Ensuite, l'ayant broyée, on en tire une crème par la même méthode que celle du wa-chi.

Chinc.

2°. Outre les barques qui arrivent à King-te-ching chargées de pe-tun-tse, de kau-lin, de wa-chi, on en voit d'autres qui sont remplies d'une substance blanchâtre & liquide, nommée *pe-yeu*, ou huile de pierre. Elle est tirée d'une pierre fort dure, qu'on préfère au pe-tun-tse, parce qu'elle est plus blanche, & que ses taches sont d'un verd plus foncé. L'histoire de *Feu-tyang*, sans entrer dans un grand détail, rend témoignage que la pierre dont on tire l'huile, a des taches couleur de feuilles de cyprès *pe-chu-ye-pan*, ou des marques rouges sur un fonds brunâtre, à peu près comme le linair *iu-tchi-ma-tang*. Lorsque cette pierre est préparée comme le pe-tun-tse, & que la crème a passé dans la seconde jatte, on jette sur cent livres de cette crème une livre de che-kau, qu'on a fait rougir en le brûlant au feu, & qu'on a réduit en poudre. C'est comme une espèce de ferment ou de *pression*, qui lui donne sa consistance, quoiqu'on prenne soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule; on la mêle avec une autre, qui en est comme l'ame. On fait plusieurs couches de chaux-vive réduite en poudre, en y jetant un peu d'eau avec

Chine.

la main, & l'on y entremêle des couches de fougère sèche. Si les couches sont en plus grand nombre, l'huile n'en fera que meilleure. Après avoir amassé une quantité suffisante de cendre de chaux & de fougère, on les jette dans une jatte pleine d'eau, en y joignant sur cent livres, une livre de che-kau. On remue long-temps ce mélange; il s'élève sur la surface une croûte ou une peau qu'on met dans une seconde jatte, & qui forme au fond de la jatte une espèce de pâte liquide. On jette l'eau doucement. Cette pâte est la seconde huile qui doit être mêlée avec la précédente. Les deux huiles doivent être de la même épaisseur; & pour s'en assurer, on trempe dans l'une & dans l'autre de petites briques de pe-tun-tse. L'usage est de mêler dix mesures d'huile de pierre dans une mesure d'huile de fougère & de chaux. Ceux qui vont le plus à l'épargne, n'y en mettent jamais moins de trois mesures. On peut augmenter cette huile, & par conséquent l'altérer, en y mettant de l'eau. On déguise la fraude par un mélange proportionné de che-kau, qui empêche que la matière ne soit trop liquide.

Le Père d'Entrecolles parle d'une autre espèce de vernis, nouvellement inventé, qui se nomme *tsi-kin-yeu*, c'est-à-dire, vernis d'or bruni; mais on devrait l'appeler plutôt *vernis couleur de bronze*, ou de café, ou de feuille morte. Il se tire

de la
que l
forme
avec l
d'une
brique
ce mê
aussi d
dres d
pe-yeu
claire
ge, on
par ex
avec h
fures d
nis, de
On
peindre
lette, &
d'appli
vernis
qu'on
tsi-kin
s'était i
de laiss
a chang
ou trois
ronde o

de la terre jaune commune, par la même méthode que le pe-tun-tse. Lorsqu'il est dans l'eau, il forme une sorte de glue, de l'épaisseur du pe-yeu, avec lequel il est mêlé. Ils doivent être tous deux d'une égale consistance. S'ils entrent bien dans la brique de pe-tun-tse, lorsqu'elle est trempée dans ce mélange, ils s'incorporent avec elle. On mêle aussi dans le *tse-kin* de l'huile de chaux & des cendres de fougère, de la même consistance que le pe-yeu; mais comme cette composition est plus claire ou plus épaisse, suivant le degré du mélange, on fait plusieurs essais pour le reconnaître: par exemple, on mêle deux mesures de *tse-kin* avec huit mesures de pe-yeu; & sur quatre mesures de ce mélange, on met une mesure de vernis, de chaux & de fougère.

On a découvert depuis peu d'années l'art de peindre avec du *tse-kin*, qui est une couleur violette, & de dorer la porcelaine. On a tenté aussi d'appliquer un mélange de feuilles d'or avec du vernis de poudre de cailloux, de la même manière qu'on applique l'huile rouge. Mais le vernis de *tse-kin* a paru plus beau & plus éclatant. L'usage s'était introduit de dorer le dehors des tasses, & de laisser l'intérieur tout-à-fait blanc: ensuite on a changé cette méthode, pour appliquer en deux ou trois endroits une pièce de papier mouillé, ronde ou carrée, qu'on retire après avoir donné

Chine.

 Chine.

le vernis. Alors on peint les taches en rouge ou en bleu, & l'on ne manque point de les vernisser aussi lorsque la porcelaine est sèche; quelques-uns remplissent ces espaces d'un fond bleu ou noir, pour les dorer après leur première cuisson.

3°. Dans la partie la moins fréquentée de *King-te-ching*, on a fait un enclos de murs, qui forme une place où l'on a construit un grand nombre d'appentis. Ce sont autant d'ateliers où l'on voit une infinité de pots de terre, rangés en ligne les uns sur les autres. Dans cet enclos, habitent quantité d'ouvriers qui ont chacun leur objet différent: une pièce de porcelaine passe entre les mains de plus de vingt personnes avant que d'entrer dans la fournaise, & de plus de soixante, avant qu'elle soit cuite.

Le premier travail consiste à purifier le pe-tun-tse & le kau-lin de leurs parties les plus grossières. Le pe-tun-tse se purifie par la même méthode qu'on emploie pour le faire. Le kau-lin étant mis dans une jatte pleine d'eau, s'y dissout de lui-même.

Après avoir préparé ces deux matériaux, on les mêle dans une juste proportion; la plus belle porcelaine demande une égale quantité de l'une & de l'autre. Pour la médiocre, on met quatre parties de kau-lin sur six de pe-tun-tse; & pour celle du dernier ordre, le degré du mélange est d'un à trois.

En
bien
la pè
fort p
en m
encor
avec
petite
ges de
un ch
quelq
sujette
ration
dans c
perfec

To
d'abor
impar
près c
d'avo
donne
& n'a
tion;
valeur
être g
n'est
qu'on
sèche

Ensuite on jette la masse dans un lieu creux , bien pavé & revêtu de plâtre , pour la remuer & la pêtrir jusqu'à ce qu'elle durcisse : ce travail est fort pénible ; lorsqu'il est achevé , on met la matière en morceaux sur des planches , ou l'on s'efforce encore de la rouler & de la pêtrir en tout sens , avec beaucoup d'attention , pour n'y laisser aucune petite cavité , & pour écarter les moindres mélanges de matière étrangère. Un grain de sable ou un cheveu gêterait la porcelaine ; & s'il manquait quelque chose au soin de la pêtrir , elle serait sujette à se fêler , à se fendre , ou à d'autres altérations : elle reçoit sa forme avec une roue , ou dans des moules , & le ciseau lui donne ensuite sa perfection.

Chine.

Toutes les pièces de porcelaine unie se font d'abord avec la roue ; une tasse à thé est fort imparfaite en sortant de cette machine , à peu près comme la calotte d'un chapeau , avant que d'avoir été maniée sur la forme. L'ouvrier lui donne la largeur & la hauteur qu'il se propose , & n'a besoin que d'un instant pour cette opération ; aussi ne gagne-t-il que trois deniers , ou la valeur d'un liard , pour chaque planche , qui doit être garnie de vingt-six pièces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de pâte sans forme ; qu'on creuse avec le ciseau , lorsque la tasse est sèche , & qu'elle a reçu tous ses ornemens. De la

Chine.

roue, elle passe entre les mains d'un second ouvrier, qui la place sur la base; ensuite dans celle du troisième, qui la met dans un moule, fixé dans une autre sorte de tour, pour lui donner sa véritable forme. Un quatrième ouvrier la polit avec le ciseau, sur-tout vers les bords: il les gratte plusieurs fois pour diminuer l'épaisseur & la rendre transparente, en l'humectant un peu, de peur qu'elle ne se brisât si elle était trop sèche. Lorsqu'elle est sortie du moule, elle doit être doucement roulée, sans être plus serrée d'un côté que de l'autre, parce qu'autrement elle n'aurait point une parfaite rondeur.

Les grandes pièces de porcelaine se font à deux reprises; trois ou quatre hommes en soutiennent une partie sur la roue, tandis qu'on leur donne leur forme; & l'on y joint l'autre partie, lorsqu'elle est sèche, avec un morceau de la même matière, qui étant bien humectée dans l'eau, tient lieu de ciment ou de colle: on fait sécher soigneusement le vase entier, après quoi l'on n'a besoin que d'un couteau, pour achever de polir la jointure. Elle ne paraît pas moins unie que le reste, après avoir été vernissée. On applique de même les anses, les oreilles, les bas-reliefs, & d'autres parties: les ouvrages moulés & enlucés, ceux qui représentent des animaux, des figures grotesques, des Pagodes, des brutes, & qui sont

comme
trois d
avec d
polir
manqu
ornem
n'y so
moule

Lors
modèle
en pren
& faiss
séparer
Lorsqu
quelqu
de la
l'épaisse
la main
un mor
emprei
feu, la
collait
pièces
ensuite
liquide
maux
sent d'a
la form

commandés par les Européens , consistent aussi en trois ou quatre pièces , qui sont jointes & finies avec des instrumens propres à les creuser & à les polir : on y ajoute différentes couches qui leur manquent en sortant du moule ; les fleurs & les ornemens qui paraissent gravés sur la porcelaine , n'y sont qu'imprimés avec des cachets & des moules.

Chine.

Lorsqu'on donne aux ouvriers Chinois un modèle qu'ils ne peuvent imiter avec la roue , ils en prennent l'impression avec une espèce de terre ; & faisant leur moule en plusieurs pièces , pour le séparer du modèle , ils le laissent doucement sécher . Lorsqu'on veut s'en servir , on l'approche pendant quelque temps du feu , après quoi on le remplit de la matière de porcelaine , à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner . On presse , avec la main , dans tous les endroits , puis on présente un moment le moule au feu . Aussitôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu , laquelle consume un peu de l'humidité qui collait cette matière au moule . Les différentes pièces d'un tour , tirées séparément , se réunissent ensuite avec de la matière de porcelaine un peu liquide . Le Pere d'Entrecolles vit des figures d'animaux qui étaient toutes massives : les Artistes laissent d'abord durcir la masse ; ensuite lui donnant la forme qu'ils se sont proposée , ils finissent leur

Chine.

ouvrage avec le ciseau , ou par la jonction des parties qu'ils ont travaillées séparément. Il ne reste qu'à le vernisser , ou à le cuire ; après quoi ils le peignent , le dorent , & le font cuire une seconde fois. Les porcelaines de cette espèce , qui sont d'une exécution difficile , & qui se vendent fort cher , doivent être garanties soigneusement du froid. Lorsqu'on néglige de les faire sécher également , les parties qui restent humides ne manquent point de se fendre : on évite cette disgrâce en faisant du feu dans les laboratoires.

Les moules se font d'une terre jaune & grasse , qui se trouve près de King-te-ching ; on commence par la bien pêtrir , & lorsqu'elle est un peu endurcie , on la bat fortement au feu : ensuite lui donnant la figure qu'on se propose , on l'achève sur la roue. Si l'on veut hâter l'ouvrage , on fait un grand nombre de moules , afin de pouvoir employer plusieurs troupes d'ouvriers à la fois. Avec un peu de soin , ces moules durent longtemps. S'ils s'altèrent , on peut facilement les réparer.

Les Peintres Chinois , en porcelaine , qui se nomment *Wa-peys* , ne sont pas plus habiles ni moins pauvres que les autres ouvriers ; ils n'ont aucune connaissance des règles. Un Européen qui s'est mêlé quelques mois du même métier , en fait ordinairement autant qu'eux : cependant ils

on
 fun
 nes
 qu
 L
 mèn
 vrie
 pren
 bord
 enfu
 figur
 celle
 res l
 execu
 O
 coule
 la cor
 tout-
 semb
 d'autr
 Tout
 naire
 Le
 gnage
 que c
 avec
 dont
 en l'e

ont une méthode de peindre sur la porcelaine , sur les gazes , sur les éventails , & sur les lanternes , des fleurs , des animaux & des payfages qui méritent l'admiration.

Chine.

La partie de la peinture est divisée , dans la même manufacture , entre un grand nombre d'ouvriers : l'un n'a pour emploi que de former le premier cercle coloré , qui doit être autour des bords ; un autre trace les fleurs , qui sont peintes ensuite par un troisième. Les uns sont chargés des figures de rivières & de montagnes ; les autres de celles d'oiseaux & d'autres créatures. Les figures humaines sont ordinairement les plus mal exécutées.

On fait de la porcelaine de toutes sortes de couleurs ; celle d'une certaine espèce ressemble à la composition de nos verres ardents ; d'autres sont tout-à-fait rouges , avec de petits points qui ressemblent à nos peintures en détrempe : enfin , d'autres représentent les payfages , enluminés d'or. Toutes ces espèces sont d'une beauté extraordinaire , mais extrêmement chères.

Les annales de King-te-ching rendent témoignage qu'anciennement le peuple ne faisait usage que de porcelaine blanche : on la peignit d'abord avec l'azur , que les Chinois appellent *Lyau* , & dont voici la préparation. On le fait calciner en l'enterrant l'espace de vingt-quatre heures dans

Chine.

le sable de la fournaise, avant qu'elle soit échauffée. On l'enferme, pour cela, dans un vase de porcelaine bien luté; ensuite on le réduit en poudre impalpable dans de grands mortiers, dont le fond & la tête du pilon ne sont pas vernis: on le passe au sas, & l'ayant mis dans un vase verni, on jette de l'eau bouillante par-dessus; on l'agite pour en ôter l'écume, & l'on transfère l'eau fort doucement. Cette opération se répète deux fois; après quoi mettant le bleu dans un mortier, tandis qu'il est encore humide, & comme en pâte, on le broie fort long-temps.

On assure que cet azur se trouve au fond des mines de charbon, ou dans la terre rouge, qui en est ordinairement voisine. Lorsqu'on en voit paraître un peu sur la surface, on est sûr d'en trouver beaucoup plus en creusant; sa forme, dans les mines, est celle d'un petit lingot de la grosseur du doigt, mais plus plat que rond. L'azur grossier est assez commun; le fin est très-rare, & ne se distingue pas facilement à la vue. On le met à l'épreuve en peignant une tasse & la faisant. Si l'Europe produisait ce bel azur & le tsuy, qui est une charmante espèce de violet, elle ne pourrait envoyer de marchandise plus recherchée à *King-te-ching*. La livre de tsuy s'y vend un lyang & huit tsyens, qui reviennent à neuf francs. Une boîte de lyau ou d'azur, qui ne contient que dix

onces, se vend deux lyangs, c'est-à-dire, vingt sols l'once.

Chine.

Le vernis rouge est composé de *isyau-fau*, ou de couperose; on en met une livre dans un creuset bien luté avec un autre: au sommet du second est une petite ouverture, qu'on couvre de manière qu'il puisse être aisément découvert au besoin: on place, au tour, des charbons allumés; & pour rendre la réverbération plus ardente, on l'environne de briques; la matière n'est arrivée à sa perfection, que lorsque la fumée noire ayant cessé, il s'élève une petite vapeur: on en prend alors un peu, qu'on humecte dans l'eau; & dont on fait l'essai sur du bois de sapin. Elle doit produire un rouge luisant; on la retire du feu, & lorsqu'elle est bien refroidie, on trouve au fond du creuset une petite pâte rouge; mais le plus beau rouge s'attache au creuset supérieur. Une livre de couperose fournit quatre onces de vernis rouge.

4°. Quoique la porcelaine soit naturellement blanche, & qu'elle acquière encore plus de blancheur par le glacé, on ne laisse pas de la revêtir quelquefois d'un vernis blanc. Il se fait avec la poudre d'un caillou transparent, qu'on fait calciner au feu comme le *lapis-armenus*, ou l'azur. On y mêle une once de cette poudre, une autre once de céruse, ou de blanc de plomb pulvérisé, qui entre aussi dans la composition des

Chine.

autres couleurs. Par exemple , pour le vernis verd ; on joint à une once de céruse , & à une demie once de poudre de caillou , trois onces d'un autre ingrédient , que les Chinois nomment *Tong-wa-pyen* , & qui , suivant les informations qu'on a pu se procurer , doit être composé des plus fines écailles du cuivre battu au marteau. Le verd , ainsi préparé , devient comme la mère du violet , qui se fait par l'addition d'une certaine quantité de blanc , & qui est plus ou moins foncé , suivant le degré du verd. Le jaune se fait en mêlant sept dragmes de blanc préparé avec trois dragmes de couperose rouge. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine , après qu'elle a été bien vernissée & bien cuite , ne paraissent point , jusqu'à ce qu'elle soit remise au feu. Suivant le livre Chinois , l'enduit se fait avec de la céruse , du salpêtre & de la couperose ; mais les ouvriers Chrétiens ne parlèrent au Père d'Entrecolles que du blanc de plomb ; mêlé avec la couleur , lorsqu'on la fait dissoudre dans de l'eau gommée.

L'huile rouge que les Chinois nomment *Yeu - li - hong* , est composée de poudre de cuivre rouge & de celle d'une pierre , ou d'un caillou rougeâtre. Un médecin Chrétien assura le Missionnaire que cette pierre est une sorte d'alun , qui sert aux usages de la médecine : on bat le tout ensemble dans un mortier , en y mêlant

mè
nou
Ch
pos
aut
à e
cou
fait
gots
noie
tren
qu'o
ber
fait
avec
dans
form
men
croit
forte
prop
point
Po
avec
pren
gaze
bien
souffl

mélant de l'urine & de l'huile de *pe-yeu* ; mais nous ignorons la quantité de ces ingrédients. Les Chinois en font un secret ; ils étendent leur composition sur la porcelaine , sans employer aucune autre sorte de vernis , avec beaucoup d'attention à empêcher qu'en la faisant cuire , elle ne coule au fond du vase. La poudre de cuivre se fait avec du cuivre & du plomb séparé des lingots d'argent de bas aloi , qui servent de monnoie. Avant la congélation du cuivre fondu , on trempe légèrement dans l'eau une petite brosse , qu'on secoue par le manche , pour en faire tomber quelques gouttes sur le cuivre : cette asperision fait lever , sur la surface , une peau qu'on lève avec de petites pincettes de fer , & qu'on plonge dans de l'eau froide. C'est de cette peau que se forme la poudre de cuivre ; & le moyen de l'augmenter , est de répéter la même opération. On croit que si la couperose était dissoute dans l'eau forte , cette poudre de cuivre serait encore plus propre à la peinture rouge ; mais les Chinois n'ont point l'art de composer l'eau forte.

Pour une autre sorte de porcelaine , qui se fait avec du *che-vi-hong* , ou du rouge soufflé , on prend une pipe dont on couvre un bout d'une gaze fine , qu'on applique sur la poudre rouge , bien préparée. La gaze prend la poudre ; ensuite soufflant par l'autre bout de la pipe sur la potce-

Chine.

Chine.

laine, on la voit couverte à l'instant de petites taches rouges. Cette espèce de porcelaine est encore plus chère & plus rare que les précédentes, parce qu'il y a plus de difficulté à la composer. Le bleu se souffle beaucoup plus facilement par la même méthode ; on pourrait parfumer la porcelaine de taches d'or & d'argent, si l'on en voulait faire la dépense. On emploie la pipe pour souffler aussi le vernis, lorsque la porcelaine est si mince & si fine, qu'on ne peut la porter que sur du coton. Les manufactures de King-tching offrirent à l'Empereur Kang-hi quelques services de cette espèce.

Le rouge de *tsau-fau*, ou de couperose, se fait de la manière suivante. On mêle avec un *lyang* ou un *taël* de céruse, deux *tsiens* de ce rouge. Ce mélange se fait à sec en les passant ensemble dans un tamis ; ensuite on les incorpore avec de l'eau & de la colle commune, réduite à la consistance de celle de poisson ; ce qui fait tenir le rouge sur la porcelaine, & l'empêche de couler. Pour faire du blanc, on joint à un *lyang* ou une once de céruse, trois *tsyens*, & trois *fuens* de poudre impalpable d'une pierre transparente calcinée au feu de sable, & l'on n'y emploie d'eau que pour l'incorporation.

On fait un verd foncé en y ajoutant un *lyang* de céruse, trois *tsyens*, & trois *fuens* de poudre

de
rong
A
com
tfe
fuer
uns
tiers
de m
un r
ble à
Po
à la
mêla
rée d
avoir
couvr
la ren
noir,
Un
fuens
forme
Quelc
foncé
ble au
des m
qu'il s
laine.

de caillou , & huit fuens , ou près d'un tſyen de *tong - wha - pyen*.

Chine.

A l'égard du jaune , il se fait , en ajoutant à la composition précédente , un lyang de céruse , trois tſyens , & trois fuens de poudre de caillou , & un fuen huit lis de poudre rouge pure. Quelques-uns mettent deux fuens & demi de rouge ; un tiers de verd sur deux tiers de blanc , font un verd de mer fort luisant ; deux tiers de verd foncé sur un tiers de jaune , font le verd *ku-lu* , qui ressemble à la feuille un peu flétrie.

Pour faire le noir , on réduit l'azur dans l'eau , à la qualité de liqueur un peu épaisse , en y mêlant de la colle ou de la glue commune , macérée dans la chaux , & bouillie en consistance. Après avoir peint la porcelaine de cette couleur , on couvre de blanc les places enduites ; & lorsqu'on la remet au feu , le blanc s'incorpore avec le noir , comme le vernis commun avec le bleu.

Un lyang de céruse , trois tſyens , & trois fuens de poudre de caillou , & deux lis d'azur , forment un bleu foncé , qui tire sur le violet. Quelques-uns y mettent huit lis d'azur ; le violet foncé se fait de *tſyu* , pierre ou minéral qui ressemble au vitriol romain : on croit que le tſyu se tire des mines de plomb , & que c'est par cette raison qu'il s'insinue comme la céruse dans la porcelaine. On en trouve à Canton ; mais celui qui

Chine.

vient de Pékin passe pour le meilleur, & se vend un lyang huit tsyens la livre. Lorsqu'il est fondu ou adouci, les Orfèvres l'emploient comme de l'émail, avec une couche légère de colle commune ou de colle de poisson, pour le soutenir dans sa beauté : on le réduit en poudre fine qu'on remue dans un vase d'eau pour la nettoyer. Le crystal tombe au fond. En s'humectant ainsi, il perd son lustre & paraît devenir couleur de cendre ; mais l'éclat de son violet lui revient, aussi-tôt que la porcelaine est cuite : il se soutient aussi long-temps qu'on le fouhaite ; & lorsqu'on commence à peindre, il suffit de l'humecter avec de l'eau mêlée d'un peu de colle commune. Cet enduit, comme tous les autres, ne s'applique qu'après la première cuisson de la porcelaine.

Pour la dorer ou l'argenter, on met deux fuens de céruse avec deux tsyens de feuilles d'or ou d'argent qu'on fait soigneusement dissoudre. L'argent est d'un grand lustre sur le vernis de *est-kin*, mais les pièces argentées ne doivent pas demeurer aussi long-temps dans la fournaise que les pièces dorées, parce que l'argent disparaîtrait avant que l'or fût arrivé à la perfection de son lustre. On prend quelquefois des pièces qui ont été cuites dans la grande fournaise, mais qui ne sont point encore vernissées ; & si l'on veut les avoir entièrement de la même couleur, on les trempe dans

le
hai
d'u
var
&c
gra
rati
l'av
un
anin
men
dura
seco
fond
l'ard
feu t
coule
C
laine
le ve
& de
grédi
impa
l'eau.
salpê
violet
coupe
& tre

le vase où le vernis est préparé : mais si l'on souhaite que les couleurs soient variées comme celles d'une espèce de porcelaine, nommée *Wang-lu-van*, qui sont divisées en quarrés verts, jaunes, &c. on y applique ces diverses couleurs avec un grand pinceau. C'est à quoi se réduit toute l'opération, pour cette porcelaine, à moins qu'après l'avoir fait cuire dans le grand four, on ne mette un peu de vermillon à la bouche de quelques animaux, ou qu'on n'y ajoute quelque autre ornement ; le vermillon, qui n'est pas d'ailleurs fort durable, disparaîtrait dans le feu. De même dans la seconde cuisson, les pièces doivent être placées au fond de la fournaise, & dessous le soupirail, où l'ardeur du feu est moins violente, parce qu'un feu trop ardent ne manquerait pas de ternir les couleurs.

Celles qu'on emploie pour ces sortes de porcelaines, demandent les préparations suivantes. Pour le verd, on prend du tong-wha-pyen, du salpêtre, & de la poudre de caillou. Lorsque ces sortes d'ingrédients ont été réduits séparément en poudre impalpable, on les incorpore ensemble dans de l'eau. Le bleu le plus commun, mêlé avec du salpêtre & de la poudre de caillou, forme le violet. Le jaune se fait en mêlant trois tzyens de couperose, avec trois onces de poudre de caillou, & trois onces de blanc de plomb. Pour faire le

Chine.

Chine.

blanc, on mêle quatre tsyens de poudre de caillou avec un lyang de céruse.

La couleur de la porcelaine noire, nommée *U-myen*, tire sur le plomb, & ressemble à celle des verres ardents : l'or qu'on y ajoute, la rend encore plus agréable. On mêle trois onces d'azur avec sept onces d'huile commune de pierre, & l'application ne se fait qu'après qu'on a fait sécher la porcelaine. En variant les proportions, on rend la couleur plus ou moins foncée. Lorsque la pièce est cuite, on y applique l'or, & la seconde cuisson se fait dans une fournaise particulière.

Le noir luisant ou de miroir, nommé *U-kin*, qui doit son origine au caprice de la fournaise, se donne à la porcelaine, en la trempant dans un mélange liquide d'azur préparé. Cette composition doit avoir un peu d'épaisseur. Avec dix onces d'azur en poudre, on mêle une tasse de *tsi-kin*, sept de *pe-yeu*, & deux d'huile de cendre de fougère brûlée avec de la chaux. Ce mélange produit son vernis dans la cuisson; mais il faut placer la porcelaine de cette espèce vers le centre de la fournaise, & non près de l'arche où le feu a toute son ardeur.

On fait une espèce de porcelaine presque percée à jour, comme les ouvrages de découpe, avec la tasse au milieu, c'est-à-dire, que la tasse ne fait qu'une seule pièce avec la partie découpée

D'É
il en
d'ap
La c
fort
saien
Il
empl
espec
remp
brée
avoir
rejoin
de pi
huile
porce
fendu
séche
La
sur ce
le Pè
gue u
ko, d
blanc
porcel
quatre
de fo
ou d'

D'Entrecolles n'en vit point de cette sorte, mais il en vit une autre sur laquelle on avait peint, d'après nature, des femmes Chinoises & Tartares. La draperie, le teint & les traits du visage étaient fort bien exprimés; de loin, ces ouvrages paraissaient émaillés.

Chine.

Il faut observer que l'huile de pierre blanche, employée seule sur la porcelaine, en fait une espèce particulière, nommée *Tsui-ki*, qui est remplie d'une infinité de veines & comme marbrée, de sorte que dans l'éloignement, elle paraît avoir été brisée en pièces qu'on a pris la peine de rejoindre, comme un ouvrage à la mosaïque ou de pièces rapportées. La couleur que donne cette huile est un blanc un peu cendré: si le fond de la porcelaine est bleu, elle paraît marbrée & comme fendue, aussi-tôt que la couleur commence à sécher.

La porcelaine qui se nomme *Long-tseun*, tirant sur couleur d'olive, était à la mode pendant que le Père d'Entrecolles était à la Chine. Il en distingue une espèce que les Chinois nomment *Tsing-ko*, du nom d'un fruit qui a beaucoup de ressemblance avec l'olive. On donne cette couleur à la porcelaine, en y mêlant sept tasses de *tsi-kin* avec quatre tasses de pe-yeu, environ deux tasses d'huile de fougère & de chaux, & une tasse de *tsui-yeu* ou d'huile de caillou. Dans ce mélange, le *tsui-*

Chine.

yeu fait paraître sur la pièce une grand nombre de petites veines ; mais lorsqu'il est appliqué seul , la porcelaine est cassante , & ne rend aucun son .

On fit voir à d'Entrecolles une espèce de porcelaine , nommée *Yau-py'en* , ou *Transmutation* . Les ouvriers s'étaient proposé de faire un service de rouge soufflé ; mais ils en perdirent plus de cent pièces , & celle dont il est question était sortie de la fournaise comme une espèce d'agate .

Lorsqu'on se prépare à dorer la porcelaine , on broie l'or avec beaucoup de soin ; & le faisant dissoudre dans une tasse jusqu'à ce qu'il prenne la forme d'une sorte d'hémisphère , on le laisse sécher dans cette situation . Pour en faire usage , on le dissout par petites parties dans de l'eau de gomme ; ensuite ayant incorporé trois parties de céruse avec trente parties d'or , on applique ce mélange sur la pièce , comme toutes les autres couleurs . Comme l'or se ternit un peu , quelque temps après cette opération , on lui rend son lustre en humectant la pièce avec de l'eau fraîche , & le frottant ensuite avec une pierre d'agate ; mais il faut observer de le frotter toujours dans le même sens ; par exemple , de droite à gauche .

Pour empêcher que les bords de la porcelaine ne s'altèrent , on les fortifie avec de la poudre de charbon , qui doit être de bambou , sans écorce , & mêlée avec du vernis , auquel ce charbon donne

une couleur de gris cendré: on applique cette composition avec un pinceau sur les bords de la pièce, lorsqu'on est prêt à la mettre sur la roue. D'Entrecolles croit que le charbon du bois de saule, ou plutôt de sureau, qui participe un peu à la qualité du bambou, peut tenir lieu de cette canne en Europe. Il observa aussi qu'avant que d'appliquer le vernis sur la porcelaine, particulièrement sur la plus fine, on s'efforce de la rendre unie en aplissant les plus petites inégalités avec un pinceau composé de très-petites plumes, qu'on trempe dans l'eau, pour le passer sur toute la pièce.

Lorsqu'on veut donner une blancheur extraordinaire à la porcelaine, soit par goût pour cette couleur, soit pour la peindre, la dorer & la faire cuire ensuite, on mêle treize tasses de pe-yeu avec une tasse de cendre de fougère; qu'on rend également fluides: La pièce sur laquelle on applique ce vernis, doit être exposée à la plus grande chaleur de la fournaise; mais cette chaleur est si violente, que pour les pièces qu'on ne veut peindre qu'en bleu, on ne met que sept tasses de pe-yeu sur une de cendre de fougère & de chaux; sans quoi la couleur ne paraîtrait point au travers après la cuisson.

On observe encore que la porcelaine sur laquelle on applique un vernis qui contient beaucoup de

 Chine.

cendres de fougère , doit être cuite dans une partie tempérée de la fournaise ; c'est-à-dire , après les trois premières rangées , à la distance d'un pied ou d'un pied & demi du fond. Si elle était placée au sommet , les cendres s'en iraient bientôt en fusion ; & couleraient au fond de la pièce. Il arrive la même chose à l'*huile rouge* , au *rouge soufflé* , au *long-tsen* ; ce qui doit être attribué à la poudre de cuivre qui entre dans ce vernis. La place du sommet convient à la porcelaine , qui est enduite de *tsui-yeu* ; vernis qui produit des veines semblables à celles du marbre.

Lorsque la pièce est entièrement bleue , on la rempe dans le *tyau* ou l'azur , préparé dans l'eau , & réduit en juite consistance. Pour le bleu soufflé , qui se nomme *Tsui-tsing* , on emploie le plus bel azur , préparé de la manière qu'on a décrite : on le souffle sur la pièce ; & lorsqu'il est sec , on y applique le vernis ordinaire , ou seul , ou mêlé , avec le *tsui-yeu* , si l'on veut qu'elle soit veinée.

Quelques ouvriers tracent sur l'azur sec , avec une longue aiguille , soit qu'il soit soufflé ou non , des figures qui paraissent fort distinctement , lorsque la pièce a reçu son vernis & sa cuisson. Il y a moins de travail qu'on ne s'imagine à la porcelaine relevée en bossés , qui représentent des fleurs , des dragons , & d'autres figures. Après les avoir tracées , il suffit de faire de petites entailures à

l'entour, pour leur donner du relief & les verniffer ensuite.

Chine

D'Entrecolles remarqua une autre sorte de porcelaine, dont il rapporte la composition. Après y avoir appliqué le vernis ordinaire, on la fait cuire; ensuite on la peint & on la fait cuire encore. Souvent on n'a recours à la seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la pièce, en appliquant des couleurs aux endroits défectueux. Cette suraddition de couleurs plaît à quantité de personnes; mais ordinairement elle n'empêche point qu'on n'apperçoive des inégalités sur la pièce. L'incorporation des couleurs avec la porcelaine vernissée & cuite par le moyen de la céruse, fit conjecturer au Jésuite, que si l'on employait la céruse dans les couleurs dont on peint le verre, & qu'on le cuisît une seconde fois au feu, l'ancien art de la peinture sur verre serait peut-être facile à retrouver. Il observe, à cette occasion, que les Chinois avaient anciennement l'art de peindre sur les dehors de la porcelaine, des figures de poissons & d'autres animaux qui ne se montraient sur une tasse, que lorsqu'elle était remplie de quelque liqueur. Cette porcelaine se nomme *Kya-tsing*, c'est-à-dire, *azur mis en presse*. On n'a conservé qu'une petite partie de cet admirable secret. Les vases qu'on vouloit peindre dans ce goût, devaient être fort minces: on appliquait

 Chine.

fortement les couleurs au-dedans , & l'on y peignait ordinairement des poissons , parce que l'exécution en étoit plus sûre. La couleur ayant séché , on y étendait une légère couche de pâte de porcelaine ; ensuite appliquant le vernis du côté intérieur , on metait le vase sur la roue , pour rendre l'extérieur aussi mince qu'il étoit possible. Enfin , l'ayant trempé dans le vernis , on le faisait cuire dans la fournaise commune. On peut dire qu'à présent même les Chinois ont le secret de faire revivre le plus bel azur , après qu'il a disparu ; car lorsqu'on l'applique sur la porcelaine , il est d'un noir pâle ; au lieu qu'étant sec & vernissé , il devient blanc ; mais le feu développe ensuite toute la beauté de ses couleurs.

Après tout , il faut un art extrême pour appliquer l'huile , ou le vernis , avec une égalité nécessaire , & dans la juste quantité que demande cette opération. La porcelaine mince & légère reçoit deux couches fort délicates : elle se fendrait à l'instant , si les couches étoient trop épaisses. Ces deux couches sont équivalentes à une seule , qui est la dose ordinaire pour la fine porcelaine , lorsqu'elle est d'une composition plus forte. La première ne se fait que par aspersion , & la seconde en trempant la pièce. On la tient d'une main , par le côté extérieur , au-dessus du pot de vernis , tandis que de l'autre on arrose légèrement l'inté-

rie
 Au
 là,
 ave
 tre
 ren
 effe
 qu'
 alo
 un
 son
 four
 S
 mai
 le F
 étai
 d'un
 gran
 long
 place
 On l
 les c
 étai
 deux
 petit
 avai
 ce m
 espac

rieur, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait vernissé. Aussitôt que chaque pièce paraît sèche de ce côté-là, on met la main en dedans; & la soutenant avec un petit bâton par le milieu du pied, on la trempe promptement dans le pot. On a déjà fait remarquer que le pied demeure sans forme. En effet, on ne le met sur la roue, pour le creuser, qu'après que la pièce a reçu le vernis. On peint alors dans le creux un petit cercle, & souvent un caractère chinois; ensuite, l'ayant vernissé à son tour, on porte la pièce du laboratoire à la fournaise.

Chine.

5°. Les petites fournaises peuvent être de fer; mais ordinairement elles sont de terre. Celle que le Père d'Entrecolles eut la curiosité de voir, était de la hauteur d'un homme & de la grosseur d'un tonneau: elle était composée d'une sorte de grandes tuiles quarrées, épaisses d'un demi-pouce, longues d'un demi-pied, & larges du double, placées l'une sur l'autre, & fort bien cimentées. On les avait rangées dans cet ordre, avant que de les cuire. D'Entrecolles ajoute que cette fournaise était élevée d'un pied au-dessus de la terre, sur deux ou trois rangées de briques épaisses, mais petites, avec un bon enclos de maçonnerie, qui avait trois ou quatre soupiraux vers le fond. Entre ce mur d'enclos & la fournaise, on avait laissé un espace d'environ un demi-pied, excepté dans deux

ou trois endroits, qui, étant remplis, formaient
 Chine. une espèce de support ou d'arc-boutant pour l'édifice.

On met dans les fournaïses toute la porcelaine qui doit être cuite pour la seconde fois, les tasses en pile l'une sur l'autre, & les petites dans les grandes, mais de manière que les côtés peints ne puissent se toucher, parce que le moindre frottement leur serait nuisible. Lorsqu'elles ne peuvent être placées dans cet ordre, on les met par rangées dans la fournaïse, de bas en haut, en les couvrant de tuiles de la même terre que la fournaïse, ou même de cases destinées à cet usage. On couvre le sommet de la même brique dont l'enclos est composé, qu'on cimente avec du mortier ou de la terre humectée, en laissant une ouverture au milieu, pour observer les progrès de l'opération; ensuite on allume une grosse quantité de charbon, qui se distribue sous la fournaïse, au sommet & dans les intervalles qui sont entre le mur d'enclos. Lorsque le feu devient ardent, on jette les yeux de tems en tems par l'ouverture, qui n'est couverte que d'une pièce de pot cassé. Aussitôt que la porcelaine a pris son glacé & des couleurs vives & luisantes, on commence par retirer le feu, & l'on retire ensuite toutes les pièces. On a vu souvent avec beaucoup d'admiration, deux planches longues & étroites chargées

de
 trav
 nes
 fard
 D
 où l
 terre
 tant
 ou s
 Les
 pièce
 les fé
 rites
 y me
 de ka
 pied
 une a
 couvr
 porcel
 se tro
 ou de
 A l
 fermé
 chacu
 de l'ép
 pour l
 dre de
 largeu

de porcelaine, sur les épaules d'un porteur, qui traversait avec cette charge plusieurs rues pleines de passans, sans briser aucune partie de son fardeau.

China.

Devant les fournaïses est une espèce de porche, où l'on tient quantité de cases ou de boîtes de terre pour y renfermer la porcelaine, en la mettant dans la fournaïse. Chaque pièce a sa boîte ou son étui, soit qu'elle ait un couvercle ou non. Les couvercles s'attachent si peu au corps de la pièce, qu'un petit coup de la main suffit pour les séparer. Une seule case sert pour diverses petites pièces, telles que les tasses à thé, &c. On y met un lit de sable fin, parsemé de poudre de *kau-lin*, afin que le sable ne s'attache point au pied de la tasse. Sur la première case, on en place une autre qui est remplie de même, & qui la couvre entièrement, sans toucher aux pièces de porcelaine qui sont dessous. Toute la fournaïse se trouve ainsi remplie de grandes piles de cases ou de boîtes de terre.

A l'égard des plus petites pièces, qui sont renfermées ensemble dans une grande case ronde, chacune est placée sur un petit plat de terre, de l'épaisseur d'un écu, & d'une largeur suffisante pour la soutenir : cette base est parsemée de poudre de *kau-lin*. Lorsque ces cases ont une certaine largeur, on ne met point de porcelaine au milieu,

Chine.

parce qu'étant trop loin des côtes; elle man-
querait de force pour se soutenir; ce qui serait
capable d'endommager toute la pile. Ces cases
sont ordinairement hautes de quatre pieds. Une
partie de leur nombre n'est pas cuite, non plus
que la porcelaine. En y mettant les pièces, l'ou-
vrier se garde soigneusement d'y toucher, dans
la crainte d'y causer quelque désordre; car rien
n'est plus fragile: il les tire de la planche avec
un petit cordon, attaché aux deux pointes d'une
fourche de bois. En tenant la fourche d'une main,
il dispose le cordon comme il doit l'être pour
embrasser la pièce; il la soulève ainsi fort adroi-
tement, & la met sur son plat dans la case, avec
une vitesse incroyable.

Les deux cases qui forment le fond de chaque
pile, demeurent vuides, parce que le feu ne s'y
fait point assez sentir. D'ailleurs, elles sont cou-
vertes en partie du sable qu'on met au fond de
la fournaise, & qui est nécessaire pour supporter
les piles, dont la hauteur n'a pas moins de sept
pieds au milieu: on ne remplit pas non plus la
case du sommet, par la même raison. La fournaise
ne laisse pas d'être entièrement pleine de cases,
excepté les endroits qui sont immédiatement au-
dessus des soupiraux. Le milieu est occupé par la
plus fine porcelaine; le fond, par la plus grossière,
& l'ouverture, par celle dont les couleurs sont les
plus

plus fortes. Toutes les piles sont placées fort près l'une de l'autre, & sont jointes au sommet & au fond, comme au milieu, par des pièces de terre si bien disposées, qu'elles laissent de toutes parts un passage libre à la flamme.

Chine.

Toute sorte de terre n'est pas propre à la composition des cases. On en distingue trois sortes : une terre jaune, assez commune, dont on compose les fonds ; une autre, qui se nomme *lan-lu*, & qui est plus forte ; la troisième est une terre huileuse, nommée *yeu-tu*. Les deux dernières se tirent pendant l'hyver, de certaines mines fort profondes, auxquelles on ne peut travailler en été. On fait les cases ou les caisses dans le voisinage de King-te-ching. Si le mélange des terres est dans une égale proportion, elles coûtent un peu plus, mais durent long-temps. Lorsque la terre jaune prévaut, elles ne soutiennent guères plus de deux ou trois cuissons, sans se briser en pièces. Cependant une case brisée ou fendue se lie fort bien avec une branche d'ozier, qui peut même brûler dans la fournaise, sans que la porcelaine en souffre. On prend soin que la fournaise ne soit pas remplie de cases neuves, & que la moitié du moins ait déjà passé par le feu. Celles-ci sont placées au sommet & au fond des piles, & les neuves au milieu.

On bâtit les fournaises à l'extrémité d'un long

Chine.

porche, qui sert tout à la fois de magasin & de retraite pour les soufflets, c'est-à-dire, au même usage que l'arche dans les verreries. Elles n'avaient autrefois que six pieds de haut sur quatre de large ; elles ont aujourd'hui deux toises de hauteur, & presque le double de largeur. La voûte, ou le rond du sommet, se rétrécit à mesure qu'il s'approche des soupiraux : elle est d'une telle épaisseur, aussi bien que le corps de la fournaise, qu'on peut marcher dessus sans être incommodé par le feu. Outre cette ouverture, les fournaises ont par le haut cinq ou six trous, comme autant d'yeux, qui sont couverts de pots cassés, pour tempérer le feu par la communication de l'air. Lorsqu'on veut reconnaître en quel état est la porcelaine, on découvre le trou qui est le plus proche du grand soupirail, & l'on ouvre une des cases avec des pincettes de fer. Si la cuisson est assez avancée, on discontinue le feu, & la porte de la fournaise demeure quelque tems ouverte. Chaque fournaise a dans toute sa largeur un foyer profond & large d'un ou deux pieds : on le passe sur une planche pour arranger les pièces de porcelaine. Lorsque le feu est allumé, on ferme aussitôt la porte du foyer, en n'y laissant qu'une ouverture pour y jeter des pièces de bois longues d'un pied. La fournaise est d'abord échauffée nuit & jour. Deux hommes se relèvent pour y jeter conti-

nuellement du bois. Une seule cuisson en consume ordinairement ces quatre-vingt charges. Anciennement, suivant un Auteur Chinois, on en brûlait deux cent quarante charges, & jusqu'à deux cent soixante, lorsque le tems était pluvieux, quoiqu'alors les fournaïses fussent de la moitié moins grandes qu'aujourd'hui. Le feu était médiocre pendant les sept premiers jours; mais il devenait fort ardent le huitième.

Il faut observer qu'autrefois les cases ou les caïsses, dans lesquelles la petite porcelaine est enfermée, avaient d'abord été cuites à part, & qu'on n'ouvrait la porte de la fournaïse que cinq jours après l'extinction du feu. Les fournaïses pour la grande porcelaine demeuraient fermées l'espace de dix jours. Aujourd'hui on attend à la vérité quelques jours pour tirer la grande porcelaine de la fournaïse, parce qu'autrement elle pourrait se fendre ou se briser; mais pour la petite, si le feu cesse le soir, on se hâte de la tirer le lendemain au matin, dans la seule vue peut-être d'épargner du bois. Comme elle est alors brûlante, l'ouvrier qui la tire se sert d'une espèce de longue fronde, qu'il porte suspendue au col.

Dans les petites fournaïses, la porcelaine demande à être tirée lorsqu'on s'apperçoit qu'elle est d'un rouge de feu vers le fond; que les pièces placées en piles peuvent être distinguées l'une de

Chine.

l'autre ; que celles qui sont peintes commencent à paraître unies ; & que les couleurs sont incorporées avec la terre , comme le vernis s'incorpore avec l'azur fin , par la chaleur de la grande fournaise. A l'égard de la porcelaine qui cuit pour la seconde fois dans la grande fournaise , on juge qu'il ne manque rien à sa perfection. 1°. Lorsque les cases sont rouges de chaleur ; 2°. lorsque la flamme commence à devenir blanche ; 3°. lorsqu'après avoir tiré une pièce des cases supérieures , & l'avoir laissée refroidir , le vernis & les couleurs satisfont l'ouvrier ; 4°. lorsque le sable devient luisant au fond de la fournaise. D'Entrecolles admira beaucoup qu'après avoir vu brûler cent quatre-vingt charges de bois à l'entrée de la fournaise , il ne resta point de cendres dans le foyer.

Les cuissions ne réussissent pas toutes heureusement. Il arrive assez souvent que l'entreprise manque , & qu'il ne reste de la porcelaine & des cases qu'une masse informe & fort dure. Un excès de chaleur dans le feu , ou quelque défaut dans les cases , peut ruiner entièrement l'ouvrage. Il n'est point aisé de régler les degrés du feu , parce que les moindres variations de l'air agissent immédiatement sur le bois , sur le feu & sur la porcelaine même. Ainsi l'on voit cent ouvriers ruinés , pour un que la fortune favorise. On ne doit pas être étonné par conséquent que la porcelaine soit

si chère en Europe. D'ailleurs, celle qu'on y envoie est faite ordinairement sur de nouveaux modèles, la plupart si bizarres, que n'étant pas toujours goûtés, le moindre défaut devient un prétexte aux Européens pour la refuser : alors elle demeure nécessairement à l'ouvrier, parce qu'elle est encore moins au goût des Chinois.

Chine.

Il faut confesser, à l'honneur de la Chine, que les Artistes du pays font des ouvrages si surprenans, qu'un étranger les croirait impossibles. Le Pere d'Entrecolles vit, par exemple, une lanterne de la grandeur de celle d'un vaisseau, composée d'une seule pièce de porcelaine, & dans laquelle une chandelle suffisait pour éclairer toute une chambre. Elle avait été faite sept ans auparavant, par ordre du Prince héréditaire. Le même Missionnaire vit des jattes de porcelaine hautes de trois pieds, sans y comprendre le couvercle, qui s'élevait encore d'un pied, dans la forme d'une pyramide. Elles étaient composées de trois pièces, mais jointes avec tant d'habileté, qu'on n'aurait pu distinguer la jointure. On lui raconta que de vingt-quatre pièces de cette nature, huit seulement avaient réussi. Elles avaient été commandées par des marchands de Canton, pour être transportées en Europe ; car les Chinois n'achètent point de porcelaine d'un si grand prix.

On en vante une autre espèce, dont la compo-

Chine.

stion est très-difficile, & qui est par conséquent d'une extrême rareté. Elle est excessivement mince, unie au dehors comme au dedans, & revêtue néanmoins de fleurs & d'autres ornemens qui paraissent gravés. Aussitôt qu'elle est sortie de la roue, on la jette en effet dans un moule gravé, où l'intérieur de la pièce prend ainsi les figures, & l'on rend le dehors aussi mince qu'il est possible avec un ciseau.

Cependant les Chinois ne peuvent exécuter tous les ouvrages qu'on leur propose. On leur demande quelquefois, pour l'Europe, des surtouts de table d'une seule pièce, & des cadres de tableaux; mais les plus grands qu'ils ont pu faire, n'ont jamais été de plus d'un pied. Lorsqu'ils ont voulu leur donner plus d'étendue, ils ont eu le chagrin de les voir tomber en pièces. L'épaisseur nécessaire à ces ouvrages les rend extrêmement difficiles; de sorte qu'au lieu de les composer solides, on fait deux dehors creux, qu'on tâche de joindre en laissant un vuide dans l'intervalle. On met seulement au travers une pièce de la même matière, qui laisse un enfoncement de chaque côté.

L'Histoire de King-te-ching parle de divers ouvrages ordonnés par les Empereurs, & dont le succès n'a pas mieux répondu à l'espérance des ouvriers. Le père de l'Empereur Kang-hi en

demanda plusieurs de la forme de nos caisses d'orangers pour y nourrir du poisson : ils devaient avoir trois pieds & demi de hauteur ; l'épaisseur des côtés devait être de quatre pouces , & celle du fond , d'un demi-pied. Les ouvriers travaillèrent l'espace de trois ans à ces ouvrages , & firent deux cens caisses ; mais il n'y en eut pas une seule qui réussit. Le même Empereur desira des ornemens pour le front d'une galerie , chacun de la hauteur de trois pieds , d'un pied & demi de largeur , & d'un demi-pied d'épaisseur ; mais ils ne purent être exécutés. Le Prince héréditaire commanda aussi divers instrumens de musique , particulièrement une espèce de petite orgue , nommée *tseng* , de la hauteur d'un pied , & composée de quatorze tuyaux , dont l'harmonie est assez agréable. Le succès ne fut pas plus heureux.

La statue de *Pu* , qui est le patron des ouvriers en porcelaine , (car chaque profession a le sien) doit son origine à la difficulté qu'ils trouvent quelquefois dans l'exécution de ces modèles. Un Empereur ayant ordonné quelques pièces sur ses propres idées , l'ouvrier , qui se trouva chargé de cette entreprise , conçut tant de chagrin de se voir maltraité par les officiers , pour avoir mal réussi , que dans son désespoir il se précipita au milieu d'une fournaise , où il fut consumé par les flammes. Cependant les autres ouvrages de porcelaine , qui

 Chine.

Chine.

étaient alors dans la même fournaise , en sortirent si beaux & si conformes au goût de l'Empereur , que le malheureux ouvrier passa pour un héros , & devint ensuite l'idole qui préside à la porcelaine.

Quoiqu'on n'ait pu réussir à faire une orgue , on a trouvé le moyen de faire des flûtes , des flageolets , & d'autres instrumens , qui se nomment *Yun-lo* , composés de neuf petites plaques rondes un peu concaves , qui forment différens tons : on les suspend dans un cadre à différentes hauteurs , & les frappant comme un tympanon , on en tire un tintement qui s'accorde fort bien avec les autres instrumens , & même avec la voix ; mais les ouvriers excellent particulièrement dans l'exécution des grotesques , & dans la représentation des animaux. Ils font des canards & des tortues ; on voit sortir aussi des manufactures de porcelaine , quantité de statues , sur-tout de la Déesse *Quanin* , qui est fort célèbre à la Chine , & que les femmes invoquent pour obtenir la fécondité. Elle est représentée avec un enfant dans ses bras.

Les opinions des Chinois sont partagées sur la préférence de la porcelaine ancienne ou moderne. On s'est imaginé fausement en Europe , que la meilleure doit avoir été long-temps ensevelie dans la terre. A la vérité , il arrive quelquefois qu'en creusant de vieilles ruines , ou nétoyant des puits , on y trouve d'excellentes pièces , qui y ont été

mises à couvert dans des temps orageux. D'Entrecolles déclare qu'ayant vu dans plusieurs endroits d'autres pièces, qui étaient probablement fort anciennes, il ne les trouva pas comparables aux ouvrages d'aujourd'hui; d'où il conclut qu'autrefois, comme à présent, il y avait de la porcelaine à tout prix. Les Chinois achètent fort cher les moindres pièces du siècle de *Yun* & de *Chun*, deux de leurs premiers Empereurs, lorsqu'elles ont conservé leur beauté. Tout ce que la porcelaine gagne à demeurer long-temps en terre, est d'y prendre une couleur d'ivoire ou de marbre, qui devient une preuve de sa vieillesse.

Suivant les annales de King-te-ching, certaines jattes coûtaient anciennement jusqu'à cinquante-huit ou cinquante-neuf lyans, qui reviennent à plus de quatre-vingts écus. Les mêmes annales ajoutent qu'on bâtissait exprès une fournaise pour chaque jatte, & qu'on ne ménageait pas la dépense. Le Mandarin de King-te-ching, ami d'Entrecolles, fit présent aux protecteurs qu'il avait à la Cour, d'un *Ku-tang*, de plusieurs vieilles pièces de porcelaine qu'il avait eu l'art de faire lui-même, ou plutôt de contrefaire. Il y avait employé un grand nombre d'ouvriers. La matière de ces fausses antiquités est une terre jaunâtre, qui se trouve près de King-te-ching: elles sont fort épaisses; une seule pièce, dont le Mandarin fit présent au

 Chine.

Chine.

Père d'Entrecolles, 'pefait autant que dix pièces communes. On ne remarque rien de particulier dans cette espèce de porcelaine, à l'exception du vernis, qui est composé d'huile de pierre, & qui étant mêlé d'une grosse quantité d'huile commune, donne à la pièce une couleur de verd de mer. Lorsqu'elle est cuite, on la jette dans un bouillon fort gras de quelques chapons & d'autres viandes. Ensuite, l'ayant remise au feu, on la laisse reposer l'espace d'un mois dans le plus sale mélange qu'on puisse trouver. Après cette opération, elle passe pour vieille de trois ou quatre cens ans, ou du moins pour avoir été faite sous la Dynastie de Ming, pendant laquelle le goût de la Cour était pour la porcelaine de cette épaisseur. Le faux *ku-tang* est si éloigné de ressembler au véritable, qu'il ne rend pas le moindre son lorsqu'il est frappé, même en l'approchant de l'oreille.

Si la porcelaine n'est pas si transparente que le verre, elle est moins sujette à se briser; la bonne n'est pas moins sonore que le verre. Si le diamant coupe le verre, on s'en sert aussi pour raccommoder la porcelaine brisée, en y faisant, comme avec une aiguille, de petits trous par lesquels on fait passer un fil de laiton très-fin. A peine s'apperçoit-on qu'elle ait été cassée. Cet art forme une profession particulière dans l'Empire de la Chine.

Les manufactures de papier sont si curieuses à la Chine, qu'elles ne méritent pas moins d'attention que la soie & la porcelaine. Dans les plus anciens temps de l'Empire, les Chinois n'avaient point de papier ; ils écrivaient sur des planches & sur de larges pièces de bambou : au lieu de plume ou de pinceau, ils se servaient d'un stylet de fer, ou d'un poinçon. Ils écrivaient même sur le métal, & les curieux conservent encore d'anciennes plaques, sur lesquelles on lit des caractères fort nettement tracés. Cependant il y a long-temps qu'ils ont fait la découverte du papier. Quelques Européens admirant sa finesse, l'ont pris pour une composition de soie, sans faire attention que la soie ne peut être réduite en pâte.

Les Chinois composent leur papier, qu'ils appellent *chi*, de l'écorce de bambou & d'autres arbres ; mais ils n'en prennent que la seconde peau, qui est fort douce & fort blanche ; ils la battent jusqu'à la rendre liquide. Les cadres qu'ils emploient pour donner sa forme à la matière, sont longs & larges ; aussi font-ils des pièces de dix ou douze pieds de longueur, & quelquefois plus. Ils trempent chaque feuille dans de l'eau où ils ont fait dissoudre du *fan*, c'est-à-dire, de l'alun ; & delà vient le nom de *papier-fan*, qui est en usage à la Chine. L'alun empêche que le papier ne boive l'encre, & lui donne un lustre

 Chine.

 Papier.

Chine.

d'argent ou de vernis, mais il le rend sujet à se fendre. Le papier chinois est plus blanc, plus doux & plus compact que celui de l'Europe. La surface en est si unie, qu'il ne s'y trouve rien qui puisse arrêter le pinceau, ni même en séparer les poils. Cependant, comme il est composé d'écorce, il se moisit facilement : la poussière s'y attache, & les verres s'y mettent; ce qui ne manque point de corrompre les livres, à moins qu'on ne prenne souvent la peine de les battre & de les exposer au soleil.

Outre cette espèce, les Chinois font un papier de coton, qui est encore plus blanc, plus fin, & plus en usage. Il n'est pas sujet aux mêmes inconvéniens que l'autre. Il dure aussi long-temps, & n'a pas moins de blancheur que celui de l'Europe. Un livre curieux, composé dans ce siècle, traite de l'invention du *chi*, ou du papier, de sa matière, de ses qualités, de sa forme, & de ses différentes espèces. L'Auteur reconnaît qu'il n'y a rien de clair sur son origine, mais il la croit fort ancienne. « Les Chinois, dit-il, écrivaient d'abord sur des » petites planches de bois de bambou, passées au » feu & soigneusement polies, mais convertes de » leur écorce, ou de leur peau. C'est ce qui paraît » assez prouvé par les termes de *kyen* & de *tse*, » dont on se servait alors, au lieu de *chi*, pour » exprimer la matière sur laquelle on écrivait. On

» taillait les lettres avec un ciseau , & de toutes
 » ces petites planches pressées l'une sur l'autre , on
 » formait un volume : mais des livres de cette
 » nature étaient d'un usage fort difficile. Depuis
 » la Dynastie de Tsin , avant la naissance de Jésus-
 » Christ , on écrivait sur des pièces de soie ou de
 » toile , coupées de la grandeur dont on voulait
 » faire un livre. Delà vient que la lettre *chi* est
 » quelquefois composée du caractère *se* , qui signi-
 » fie *soie* , & quelquefois du caractère *kin* , qui
 » signifie *de la toile* ».

» Enfin , l'an 95 , sous le *Tong-han* , ou le
 » *Kan oriental* , pendant le règne de *Hoti* , un
 » grand Mandarin du palais inventa une meilleure
 » espèce de papier , qui fut nommée *Tsay-heu-*
 » *chi* , ou papier du Seigneur *Tsay*. Ce Physicien
 » trouva le secret de réduire en pâte fine l'écorce
 » de différens arbres , les vieilles étoffes de soie
 » & les vieilles toiles , en les faisant bouillir à
 » l'eau , & d'en composer diverses sortes de
 » papier. Il en fit , avec les nœuds de soie , une
 » autre espèce qui porta le nom de *papier de lin*.
 » Les Chinois portèrent bientôt ces découvertes
 » à leur perfection , & trouvèrent l'art de polir
 » leur papier ».

On lit dans un autre livre , intitulé *Su-i-*
kyen-chi-pu , qui traite du même sujet , « que
 » dans la province de *Se-chuen* , le papier se fait

 Chine.

» de chanvre ; que Kau-tfong , troisième Empereur de la grande Dynastie de Tang , fit faire de cette plante un excellent papier , sur lequel tous ses ordres secrets étaient écrits ; que dans la Province de *Fo-kyen* , le papier se fait de bambou , dans les Provinces septentrionales , d'écorce de mûrier , & dans celle de *Che-kyang* , de paille , de riz ou de froment. Dans celle de *Kyang-nan* , on fait un parchemin de la petite peau qui se trouve dans les coques de vers à soie. Il se nomme *Lo-wen-chi* : sa finesse & sa douceur le rendent propre aux inscriptions. Enfin , dans la province de *Hu-quang* , l'arbre *Chu* , ou le *Ku-chu* , fournit les principales matières pour le papier ».

A l'occasion des diverses sortes de papier , le même Auteur en nomme une dont les feuilles sont ordinairement longues de trois changs ou trois pieds , & quelquefois de cinq. Il explique comment il est teint de différentes couleurs , & même argenté , sans qu'on y emploie d'argent ; invention qu'on attribue à l'Empereur *Kau-ti* , de la Dynastie de *Tsi*. Il traite du papier des Coréens , qui se fait avec les coques de vers à soie. Enfin , il rapporte que depuis le septième siècle , ces peuples paient à l'Empereur leur tribut en papier.

La consommation du papier est presque incroyable à la Chine. Outre les Lettrés , qui en employent

une quantité prodigieuse, on ne s'imagineroit jamais combien il s'en emploie dans les maisons particulières. Chaque chambre n'a d'un côté que des fenêtres & des jaloufies, couvertes de papier. Sur les murs, qui sont ordinairement revêtus de plâtre, on applique une couche de papier, pour les conserver blancs & unis. Les plafonds sont à compartimens couverts de papier, sur lesquels on trace diverses sortes d'ornemens : en un mot, la plus grande partie des maisons n'offre que du papier, qu'on renouvelle tous les ans.

 Chine.

Quoiqu'on ne fasse servir à la composition du papier, que l'intérieur de plusieurs espèces d'arbres, on y emploie la substance entière du bambou, & de l'arbusse qui porte le coton. On tire des plus grosses cannes de bambou les rejetons d'une année, qui sont ordinairement de la grosseur de la jambe. Après les avoir dépouillés de leur première peau verte, on les fend en pièces droites de six ou sept pieds de long, pour les faire rouir l'espace d'environ quinze jours dans un étang bourbeux : on les tire ensuite de la boue, on les lave dans l'eau claire, & les étendant dans un grand fossé sec, on les couvre de chaix. Peu de jours après on les tire encore pour les laver une seconde fois. On les réduit comme en fil, qu'on fait blanchir & sécher au soleil, & qu'on jette ensuite dans de grandes chaudières, où l'ayant fait bouillir,

Chine. On le bat enfin dans des mortiers pour en faire une pâte fluide.

On trouve, sur les montagnes & dans les lieux déserts, une plante qui produit des cephs longs & minces comme ceux de la vigne, & dont la peau est extrêmement unie. Le nom de *Hou-tong*, que les Chinois lui donnent, exprime cette qualité : elle se nomme aussi *Ko-tong*, parce qu'elle produit de petits pois aigres, d'un verd blanchâtre, qui peuvent se manger. Ses branches, qui sont à-peu-près de la grosseur des cephs de vigne, rampent sur la terre, ou s'attachent aux arbres. Suivant la doctrine de l'Auteur Chinois, lorsque les branches du *Ko-tong* ont trempé quatre ou cinq jours dans l'eau, il en sort un jus onctueux, qu'on prendrait pour une espèce de glue ou de gomme : on le mêle dans la pâte dont se fait le papier, avec beaucoup d'attention, pour n'en mettre ni trop, ni trop peu ; l'expérience en apprend la juste mesure. On bat ce mélange jusqu'à ce qu'il tourne en eau grasse & épaisse, qu'on jette dans de grands réservoirs, composés de quatre murs de trois ou quatre pieds de hauteur, dont les bords & le fonds sont si bien cimentés, que la liqueur ne peut ni en sortir, ni s'y imbiber. Alors les ouvriers se plaçant aux côtés des réservoirs, prennent dans leurs moules la surface de cette liqueur, qui devient papier presque à l'instant.

Les

Les moules, dont les cadres se démontent aisément, & peuvent se resserrer ou s'élargir, sont faits de fils de bambou, tirés aussi fins que le fil d'archal, par les trous d'une plaque d'acier. On les fait bouillir ensuite dans l'huile, jusqu'à ce qu'ils en soient bien imprégnés, afin qu'ils ne s'enfoncent pas plus qu'il n'est besoin, pour prendre la surface de la liqueur.

Chine.

Si l'on veut faire des feuilles d'une grandeur extraordinaire, on soutient le cadre avec des cordons & une potlie. Au moment qu'on le tire du réservoir, les ouvriers, qui sont placés sur les bords, aident à tirer promptement chaque feuille; ensuite ils l'étendent dans l'intérieur d'un mur creux, dont les côtés sont bien blanchis, & dans lequel on fait entrer, par un tuyau, la chaleur d'une fournaise voisine, dont la fumée sort à l'autre bout, par un petit soupirail. Cette espèce d'étuve sert à sécher les feuilles presque aussi vite qu'elles se font.

Entre les arbres dont se fait le papier, on préfère ceux qui ont le plus de sève, tels que le mûrier, l'orme, le tronc du corönnier, la plante de chanvre, & diverses autres plantes inconnues en Europe. On commence par gratter légèrement la pellicule extérieure de l'écorce, qui est verdâtre; ensuite on tire la peau intérieure en longues courroies, & les ayant fait blanchir dans l'eau, &

 Chine.

au soleil, on achève de les préparer comme le bambou.

Mais le papier dont on fait le plus d'usage, est celui qui est composé de la peau intérieure du *Ku-chu*. C'est de cet arbre qu'il tire son nom de *Ku-chi*. Lorsqu'on en casse les branches, l'écorce se pèle facilement en longues courroies, comme autant de rubans. Les feuilles ressemblent beaucoup à celles du mûrier sauvage; mais le fruit a plus de ressemblance avec la figue. Il sort des branches sans aucune tige: s'il est arraché avant sa parfaite maturité, la place qu'il quitte rend un jus laiteux comme la figue. En un mot, cet arbre a tant d'autres rapports avec le figuier & le mûrier; qu'il peut passer pour une espèce de sycamore. Cependant, il ressemble encore plus à l'*adrachne*, qui est une sorte d'arboisier de grandeur médiocre, dont l'écorce est douce, blanche & luisante, mais se fend en été, parce que l'humidité lui manque. Le *Ku-chu*, comme l'arboisier, croît sur les montagnes & dans les lieux pierreux.

Pour endurcir le papier & le rendre propre à recevoir l'encre, les Chinois le font tremper dans de l'eau d'alun. Les Européens appellent cette opération, *faner le papier*, parce qu'en Chinois *fan* signifie de l'alun. La méthode en est fort simple. On hache fort menu six onces de colle commune, bien claire & bien nette, qu'on jette dans

dou
ave
gru
qua
men
pass
atta
bâto
fait
met
du
C'e
du
leur
Jap
Il
peu
d'ar
pule
trois
dem
le fe
à-di
vape
papi
deux
en c
men

douze écuelles d'eau bouillante , en la remuant avec soin pour empêcher qu'elle ne tourne en grumeaux; ensuite on la fait dissoudre dans trois quarts d'alun blanc & calciné. Ce mélange se met dans un grand bassin , au travers duquel on passe une petite gaule , ronde & unie. Ensuite , attachant le bout de chaque feuille à un autre bâton qui est fendu d'un bout à l'autre , on la fait glisser par dessus la gaule ronde ; après quoi , mettant le bout du bâton qui la tient, dans un trou du mur , elle y demeure suspendue pour sécher. C'est ainsi que les Chinois donnent à leur papier du corps , de la blancheur & du lustre. Un de leurs Auteurs reconnoît que cet art leur vient du Japon.

Ils ont aussi le secret d'argenter le papier , avec peu de dépense , & sans y employer de feuilles d'argent. Ils prennent sept fuens ou deux scrupules de colle , composée de cuir de vache , & trois fuens d'alun blanc , qu'ils mêlent dans une demi-pinte d'eau claire , & qu'ils font bouillir sur le feu, jusqu'à ce que l'eau soit consommée, c'est-à-dire , jusqu'à ce qu'il ne s'en élève plus de vapeurs : alors , étendant quelques feuilles de papier sur une table fort unie , on passe dessus deux ou trois fois un pinceau trempé dans la colle , en observant que l'enduit soit égal , & le recommençant lorsqu'il s'y trouve de l'inégalité : ensuite

Chine.

prenant du talc préparé, on le fassé au travers d'une gaze pour le faire tomber également sur les feuilles, après quoi on les fait sécher à l'ombre. Il ne reste, après cela, qu'à les étendre une seconde fois sur la table, pour en ôter le talc superflu, en les frottant doucement avec du coton. La poudre qu'on ôte ainsi, peut servir au même usage pour d'autres feuilles. On observe qu'avec cette poudre, délayée dans l'eau & mêlée de colle & d'alun, on peut dessiner toutes sortes de figures sur le papier.

Pour la préparation du talc, on le choisit beau; transparent, & blanc comme la neige. Le talc que les Russes apportent à la Chine, l'emportent sur celui qu'on tire de la province de *Se-chuen*. Après l'avoir fait bouillir environ quatre heures, on le laisse dans l'eau pendant un ou deux jours; on doit ensuite le laver soigneusement & le battre avec un maillet, dans un sac de toile, pour le mettre en pièces. Sur dix livres de talc, on en met trois d'alun; on broie le tout ensemble dans un petit moulin à bras: ensuite, ayant fassé la poudre dans un tamis de soie, on la jette dans de l'eau bouillante, qui doit être répandue lorsqu'elle est devenue claire. La matière, qui reste au fond, & qu'on fait durcir au soleil, doit être aussi-tôt réduite en poudre impalpable dans un mortier: cette poudre, après avoir été fassée une seconde fois, est telle qu'il faut pour l'usage.

On voit, hors des fauxbourgs de Pékin, vis-à-vis les cimetières, un long village dont les habitans renouvellent le vieux papier, & tirent un profit considérable de ce métier. Ils ont l'art de le rétablir dans sa beauté, soit qu'il ait été employé à l'écriture, ou collé sur les murailles, ou mis en carton, ou souillé par d'autres usages. Les ouvriers l'achètent à fort vil prix dans les Provinces : ils en font de gros amas dans leurs maisons, qui ont toutes un enclos de murs fort unis, & blanchis soigneusement pour cet usage. S'il se trouve du papier fin dans leur amas, ils ont soin de le mettre à part. Leur première opération consiste à le laver dans un petit espace, pavé en pente, près d'un puits, en le frottant de toutes leurs forces, avec les mains, & le foulant aux pieds, pour en faire sortir l'ordure. Ils font bouillir ensuite la masse qu'ils ont pêtrie, & l'ayant bartue jusqu'à ce qu'elle ait repris la qualité de papier, ils la mettent dans un réservoir, ou dans une cuve. Lorsqu'ils en ont une grosse quantité en réserve, ils séparent les feuilles avec la pointe d'une aiguille, & les attachent aux murs de leurs enclos, pour y sécher au soleil. Ce travail prenant peu de temps, ils les rejoignent ensemble avec la même propreté.

Navarette dit que le papier est si commun à la Chine, que pour deux réaux & demi, c'est-à-

 Chine.

dire , pour quinze sols , il en acheta cinq cent cinquante feuilles. Il ajoute qu'on en trouve de mille différentes sortes , qu'on distingue par leur couleur , ou par leur finesse , & qu'on en fait des figures curieuses , pour les maisons & pour les temples.

 Encre.

L'encre de la Chine est composée de *noir de lampe* , qui se fait en brûlant plusieurs sortes de matières , mais particulièrement du bois de pin , ou de l'huile , dont on corrige l'odeur en y mêlant des parfums. De tous ces ingrédients , on compose une sorte de pâte , qu'on met dans des moules de bois de différentes grandeurs , pour lui donner différentes formes. Les impressions qu'elle y reçoit sont des figures d'hommes , de dragons , d'oiseaux , d'arbres , de fleurs , &c. mais la forme générale est ordinairement celle d'un bâton ; & d'un côté , chaque bâton porte toujours quelque caractère Chinois. La meilleure encre se fait à *Wey-cheu* , ville de la province de *Kyang-nan*. C'est sa bonté qui est la règle du prix. Les Européens ont fait des efforts inutiles pour la contrefaire : elle est fort utile pour le dessin , parce qu'on peut lui donner le degré d'ombre qu'on juge à propos. Les Chinois ont aussi de l'encre rouge , qu'ils emploient principalement pour les titres des livres. Tout ce qui se rapporte à l'écriture est si précieux à la Chine , que les ouvriers même qui travaillent

à la composition de l'encre, ne passent point pour des gens d'une condition mécanique & fervile.

 Cl.ine.

L'invention de cette encre est d'un temps immémorial, mais elle fut long-temps sans parvenir à sa perfection. On se servait d'abord, pour écrire, d'une espèce de terre noire, comme le caractère *Me*, qui signifie encre, le prouve par sa composition. On exprimait de cette terre, ou plutôt de cette pierre, un jus ou un suc noir. D'autres encore prétendent qu'après l'avoir humectée, on en tirait une liqueur noire, en la broyant sur le marbre. Enfin, cette terre, ou cette pierre, se trouve nommée, dans une réflexion morale de l'Empereur, *Yu-vang*, qui vivait onze cent vingt ans avant l'Ère chrétienne.

Sous les premiers Empereurs de la Dynastie de Tong, vers l'année 620, le Roi de Corée offrit à l'Empereur de la Chine quelques bâtons d'une encre composée de noir de lampe. Ce noir venait de vieux bois de pin brûlé, & mêlé avec de la cendre de corne de cerf, pour lui donner de la consistance. Cette encre a tant de lustre, qu'on la croirait couverte d'un vernis. L'émulation des Chinois leur fit trouver, vers l'année 900, le moyen de la porter à sa perfection.

En 1070, ils en inventèrent une autre espèce qui se nomme *Yu-me*, c'est-à-dire, encre impé-

 Chine.

riale, parce qu'elle est particulièrement à l'usage du Palais: Elle est composée d'huile, dont on rassemble les vapeurs dans un vaisseau de cuivre concave, en y mêlant un peu de musc, pour lui donner une odeur agréable.

Le Pere Coutancin, Jésuite, apprit une recette d'un Chinois aussi éclairé qu'on peut l'être sur cette matière, dans un pays où les ouvriers cachent fort soigneusement les secrets de leur art. On met cinq ou six mèches allumées dans un vase plein d'huile, qu'on couvre d'un couvercle de fer en forme d'entonnoir; à la distance nécessaire pour recevoir la fumée. Lorsqu'il s'y en est assez rassemblé, on prend une plume d'oie, dont on se sert pour nettoyer le fond du couvercle, & l'on fait tomber cette suie sur une feuille de papier: c'est le noir dont on se sert pour faire l'encre fine & luisante. La suie qui s'attache le plus au couvercle, est la plus grossière, & ne s'emploie que pour l'encre commune. Celle qu'on a recueillie sur le papier, doit être bien battue dans un mortier; on y mêle du musc, ou quelque eau parfumée, avec un peu de colle de cuir de vache, pour incorporer les ingrédients. Lorsque cette composition a pris la consistance de pâte, on la met dans des moules, pour lui donner sa forme; après quoi l'usage est de graver dessus, avec un cachet, des caractères ou des figures en bleu, en rouge ou en or:

on fait ensuite sécher les bâtons au soleil , ou
au vent.

Chine.

Dans la ville de *Whey-cheu*, célèbre, comme on l'a remarqué, par la beauté de son encre, les marchands ont des petites chambres où ils entretiennent nuit & jour des lampes allumées; chaque chambre est distinguée par l'huile qu'on y brûle, & par l'espèce d'encre qui s'y fait.

Les plumes Chinoises n'ont pas de ressemblance avec celles des Européens. Ce sont des pinceaux de poil, particulièrement de poil de lapin, qui est le plus doux. Pour écrire, les Chinois ont une petite table de marbre poli, avec un trou à l'extrémité, pour y mettre de l'eau. Ils y trempent leur bâton d'encre, en frottant plus ou moins le côté le plus uni du trou, suivant le degré de noirceur qu'ils veulent donner à leur écriture. Lorsqu'ils écrivent, ils ne tiennent pas obliquement leur pinceau, comme les Peintres; mais perpendiculairement, comme s'ils voulaient piquer le papier. Ils écrivent de droite à gauche, & de haut en bas. Leurs livres commencent comme nous finissons les nôtres, c'est-à-dire, que notre dernière page est pour eux la première.

Le marbre, le pinceau, le papier & l'encre, se nomment *Pau-tse*; mot qui signifie *les quatre choses précieuses*. Les Chinois lettrés prennent autant de plaisir à les tenir propres & en bon

 Chine.

ordre , que nos gens de guerre à ranger & à nettoyer leurs armes.

 Imprimerie.

L'art de l'Imprimerie , qui ne fait que de naître en Europe , est connu à la Chine depuis un temps immémorial ; mais la méthode des Chinois ne ressemble point à la nôtre , ayant , au lieu de lettres , un caractère particulier pour chaque mot ; ils taillent ou gravent leurs compositions en bois. L'usage d'une multitude de types , ou de caractères , qui répondraient à tous les mots de leur langue , ferait peut-être impraticable à la Chine. Ils ont besoin de tailler autant de planches que leur livre doit contenir de pages ; ce qui les met souvent dans la nécessité de se pourvoir d'une chambre fort spacieuse , pour les matériaux d'un seul volume.

Un ouvrage qu'on destine à l'impression , est transcrit par quelque bon Ecrivain , sur un papier fin & transparent. Le Graveur colle chaque feuille sur une planche de pommier , ou de poirier , ou de quelqu'autre bois dur. Il grave les caractères en coupant le reste du bois. Cette opération se fait avec tant d'exactitude , qu'on aurait peine à distinguer la copie de l'original , soit qu'il soit question de caractères Européens ou Chinois ; car les nôtres se coupent & s'impriment de même à la Chine.

Cependant les Chinois n'ignorent point la

manière d'imprimer des Européens. Ils ont des caractères mobiles en bois, pour s'assurer le moyen de corriger l'état présent de la Chine, qu'ils impriment à Pékin tous les trois mois. On rapporte que dans les villes de Nankin & de Su-cheu-fu, ils impriment de même quelques petits livres ; avec beaucoup de netteté & de correction.

Chine,

Ils n'ont pas de presse comme en Europe. Leurs planches de bois & leur papier enduit d'alun, s'en accommoderaient mal : voici de quelle manière ils s'y prennent. Après avoir mis leur planche de niveau, & l'avoir bien affermie, ils trempent dans l'encre une brosse dont ils la frottent, avec la précaution de ne pas l'humecter trop ni trop peu. Si la planche est trop humide, les caractères se confondent ; & si elle ne l'est point assez, l'impression manque de force, & ne peut avoir beaucoup de durée. Ils passent ensuite sur le papier une autre brosse douce & oblongue, en pressant plus ou moins, suivant la quantité d'encre qu'il y a sur la planche. Lorsque la préparation d'encre est bien faite, ils peuvent imprimer trois ou quatre feuilles sans tremper leur brosse dans l'encre.

Leur papier est si clair & si transparent, qu'il ne peut être imprimé que d'un côté. Delà vient que les livres ont une double feuille, qui a son replis au-dehors, & son ouverture du côté du dos

Chine.

du livre, où elle est cousue. Ainsi, les livres Chinois se rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres se rognent sur la tranche. On tire, sur le replis, une ligne noire, qui sert de direction au relieur.

Fin du septième Volume.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

CHAP. I. <i>P</i> RÉCIS de différens Voyages à la Chine, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours,	page 1
CHAP. II. <i>V</i> oyages, Négociations & Entreprises des Hollandais à la Chine,	99
CHAP. III. <i>V</i> oyages de Navarette; Missions des Jésuites,	141
CHAP. IV. <i>A</i> mbassade Russe. Observations tirées de Gémelli Carreri & autres Voyageurs,	196
CHAP. V. <i>D</i> escription des quinze Provinces de la Chine.	208
CHAP. VI. <i>M</i> œurs des Chinois,	275
CHAP. VII. <i>D</i> ivision de la Nation Chinoise en différentes classes. Commerce, Arts, Manu- factures.	367

Fin de la Table des Chapitres.

